HAL
open science

Florilettres

Brigitte Ouvry-Vial

To cite this version:

Brigitte Ouvry-Vial (Dir.). Florilettres : Anthologie: deux cents lettres d'auteurs extraites du patrimoine de la correspondance française et étrangère, choisies, présentées et annotées par Brigitte Ouvry-Vial,. 2001. hal-02123094

HAL Id: hal-02123094

https://hal.science/hal-02123094

Submitted on 7 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Florilettres

Textes réunis, présentés et annotés par Brigitte Ouvry-Vial

Anthologie en ligne- Site de la Fondation La Poste

Un jour, une lettre, du lundi au vendredi
Janvier 2001-Janvier 2002

Copies d'écran

Florilettres

Anthologie de lettres du patrimoine de la correspondance

Site de la Fondation LaPoste

Chaque jour, du lundi au vendredi

Janvier 2001-janvier 2002

Textes réunis, présentés et annotés par Brigitte Ouvry-Vial
Editions L'Inventaire

N.B.Dans un premier temps, il s'agissait de faire concorder, à des années de distance, la date (mois ou saison) d'écriture des lettres et celle de leur édition et envoi électroniques sur le site.
Ensuite, la cohérence thématique - à chaque semaine son thème- a parfois été privilégiée au détriment de la concordance des dates.

On reproduit ici les envois dans la mise en forme sur écran (à l'exception des premiers).

Liste chronologique des thèmes
(Chaque thème est traité en cinq lettres)

Lettres de vœux
Lettres de peintres
Lettres sentimentales
Poésie épistolaire
A propos de la poste de lettres envoyées, reçues…
Prisonniers et geôliers
Paganini et Wagner
Voyages en pays lointains
Dans les coulisses des livres
Cartes postales du soldat Chambrun
Temps de troubles et d'intrigues politiques
Il est question de Paris encombré, assailli, en fête
Petits problèmes de santé, rhumes et autres maux de saison
De L'amour
Musiciens enfants à leurs parents
Un naturaliste en Amérique du sud
Impressions de lecture
Raillerie, déception , trahison : les hommes et les femmes
Spinoza, Lavoisier
Des scientifiques, sérieux, humour et poésie
L'amour de la famille
Dernières volontés
Billets et cartons d'invitation
Sur une étoile nouvelle
Baudelaire à sa mère
Plusieurs manières de dire « merci »
Du machisme littéraire
Fâcheries et protestations
Vacances en France
L'âme russe
L'éclipse du 18 août 1868
Ecole, élèves et professeurs
Victuailles et nourritures intellectuelles
Maîtres et disciples
L'Arrière-saison
Voyages d'artiste
Dialogue avec la nature
Les massacres de Diarbekir (oct-nov 1895)
Disparitions et regrets
Maisons d'artistes
Mozart et ses proches
Savoir justifier ses idées
Choquantes ou émouvantes, cinq lettres etonnantes
Portrait d'Einstein en cinq lettres.

Lettre de Jean Cocteau à Louis Aragon.

Mon vœu pour vous : que nous soyons amis.

Jean Cocteau, qui sera pris en grippe par dadaïstes et surréalistes, est, en 1919, proche d'Aragon. Mais pointe déjà une certaine antipathie à l'égard de Breton et de ses écrits (*Monsieur V* pour Monsieur Valéry). Rien chez ce Démosthène – qui parfaisait son élocution avec des cailloux en bouche, rien chez lui n'égale la plume d'Aragon.

[Mercredi] 8 janvier 1919

Bonne année Aragon

Je suis malade – gorge rouge, fièvre – tout de même je forme des vœux et je nous souhaite une amitié durable. Gide est venu me voir, je lui ai parlé de vous. Avec A[ndré] B[reton] : maldonne. C'est triste. Moi je mange, je parle, je me jette à la mer. A[ndré] B[reton] mâche un caillou comme Démosthène, le long de la mer. C'est difficile de s'entendre. Il s'imagine que je lui reproche de « ne pas aimer *Le Cap* » - il n'a ni senti, ni compris *Le Cap*, c'est autre chose.
Rimbaud, Picasso – charmeurs d'objets. Les objets les suivent jusqu'où ils veulent mais sans perdre leur force objective. Car « seule la réalité même bien recouverte possède la vertu d'émouvoir ». On touche une table, une pipe, un cheval, un paquet de tabac.
Je trouve « Monsieur V » (que Bertin me montre) sorti du jeu, « esthète » alambic, poli comme l'auteur et le caillou qu'il suce – mais le monde qui se reflète dans vos moindres lignes ne s'y retrouve pas.

Chirico qui est « peintre » n'est pas peintre. Les trente-neuf positions de la *Mélancolie* de Dürer. Il faut arriver d'où j'arrive, fourbu, déchiré, *louchant* et les cheveux *tout droits* sur la tête pour sentir le danger du fil en quatre même si ce fil est un fil de la Vierge ou un fil de téléphone.

Venez vite. Je suis gauche par lettre et ne me sens à l'aise que si je parle.

Votre

Jean Cocteau

Aragon, de Dada au surréalisme, Papiers inédits 1917-1931, édition établie et annotée par Lionel Follet et Édouard Ruiz, Les cahiers de la NRF, Gallimard, 2000, p. 254.

Lettre de Maurice Barrès à Anna de Noailles

Passion et poésie

En réponse à l'envoi par Anna, de ses vœux, accompagnés d'une photo et d'un poème d'Anna dans lequel, évoquant Aphrodite et Léda ivre d'amour, elle se peint de façon peu modeste.

[Neuilly, lundi] 2 janvier 1905 (matin)

Madame,

Qu'arriverait-il si des vers de vous me laissait froid ? Je crois que je vous le dirais pour me plaindre de ma frigidité et pour savoir si elle éveillerait votre sympathie plus que mon excitation. Mais c'est un plaisir ajourné. J'ai senti cette pièce comme toutes les autres : c'est une pêche du même pêcher toujours puissant. Et toutes ces manières que vous avez de dire que vous êtes belle, voluptueuse, bonne à cueillir, prête de passer, vous mériteraient le pire châtiment et la meilleure récompense. (Je veux dire l'enfer et la gloire pour l'éternité). Je ne m'explique pas que le Quartier latin ajourne de se soulever et de venir jusqu'à votre lointaine avenue tout envahir, tout forcer, tout. Je vous remercie, Madame, de me donner une si belle amitié. L'autographe est fort bien posé, de grand goût. Tant de jeunesse et de vieillesse, ce morne rassasié et cet esprit pareil à cette Léda qui se soulève et s'abaisse : quel double cadeau ! Je regarde votre sensible visage et je baise vos doigts.

Maurice Barrès

Anna de Noailles / Maurice Barrès : *Correspondance 1901-1923*, Éditions L'Inventaire, 1994, p. 287.

Lettre de René Descartes à Constantin Huygens

Le bon fils

Il est du ressort du philosophe d'être attentif à ses contemporains. Descartes prend ici auprès de Huygens, célèbre physicien hollandais à la cour du Prince Guillaume d'Orange, la défense d'un paysan « jamais querelleux », assassin tout de même, mais qui doit être gracié au nom de la distinction entre les vrais et les faux criminels.

Janvier 1646

Je sais que vous avez tant d'occupations, qui valent mieux que vous que de vous arrêter à lire des compliments d'un homme qui ne fréquente ici que des paysans, que je n'ose m'ingérer de vous écrire, que lorsque j'ai quelque occasion de vous importuner. Celle qui se présente maintenant est pour vous donner sujet d'exercer votre charité en la personne d'un pauvre paysan de mon voisinage, qui a eu le malheur d'en tuer un autre. Ses parents ont dessein d'avoir recours à la clémence de Son Altesse, afin de tâcher d'obtenir sa grâce, et ils ont désiré aussi que je vous écrivisse, pour vous supplier de vouloir seconder leur requête d'un mot favorable, en cas que l'occasion se présente. [...]

Le paysan pour qui je vous prie est ici en réputation de n'être jamais querelleux, et de n'avoir jamais fait de déplaisir à personne avant ce malheur. Tout ce qu'on peut dire le plus à son avantage, est que sa mère était mariée, avec celui qui est mort ; mais, si on ajoute qu'elle en était aussi fort outrageusement battue, et l'avait été pendant plusieurs années qu'elle avait tenu ménage avec lui, jusqu'à ce qu'enfin elle s'en était séparée, et ainsi ne le considérait plus comme son mari, mais comme son persécuteur et son ennemi, lequel même, pour se venger de cette séparation, la menaçait d'ôter la vie à quelqu'un de ses enfants (l'un desquels était celui-ci, on trouvera que cela même sert beaucoup à l'excuser. Et comme vous savez que j'ai coutume de philosopher sur tout ce qui se présente, je vous dirai que j'ai voulu rechercher la cause qui a pu porter ce pauvre homme à faire une action, de laquelle son humeur paraissait être fort éloignée ; et j'ai su qu'au temps que ce malheur lui est arrivé, il avait une extrême affliction, à cause de la maladie d'un sien enfant dont il attendait la mort à chaque moment, et que, pendant qu'il était auprès de lui, on le vint appeler pour secourir son beau-frère, qui était attaqué par leur commun ennemi. [...] Et ce sont ordinairement les meilleurs hommes, qui voyant d'un côté la mort d'un fils et de l'autre le péril d'un frère, en sont le plus violemment émus. C'est pourquoi les fautes ainsi commises, sans aucunes malice préméditée, sont, ce me semble, les plus excusables.

René Descartes, *Œuvres de Descartes, publiées par Charles Adam et Paul Tannery* , Librairie philosophique Vrin, 1996, Tome IV, pp. 782-784.

Lettre de Paul Gauguin à sa femme Mette

Sévérité et distance.

Paul Gaugin, qui séjourne à Paris, se prépare à partir pour la Polynésie. Entre ses soucis d'argent et ses rêves de voyage, il ne lui reste plus guère de temps pour aller au Danemark, rendre visite à sa femme et ses enfants.

(Paris, janvier 1891.*)*

Ma chère Mette,

Il est curieux d'observer combien toutes tes lettres répondent peu aux miennes. Est-ce que tu ne lis pas ou peu attentivement. Est-ce que c'est un parti pris chez toi ce qui est une finesse diplomatique ? Je ne perdrai pas mon temps à chercher le pourquoi.

As-tu envoyé portrait à mon oncle ?

As-tu des nouvelles de ma sœur ?

Émil m'a écrit une lettre en plus mauvais français que lorsqu'il le parlait avec moi en Danemark. A son âge j'aurais écrit en latin une lettre moins bébé que celle-là. A défaut de génie d'invention il pourrait être un peu mieux placé dans ses classes que N° 10 attendu que ce n'est pas la mémoire qui lui manque ; donc il ne travaille pas. En revanche il me parait bien coiffé et bien tenu. Si une personne s'était conduite à ton égard comme le sieur Otto s'est conduit vis-à-vis de moi je n'enverrai pas mon fils en vacances chez lui.

Voilà plusieurs mois que tu me dis dans tes lettres que tu es la mère de mes enfants. La recherche de la paternité est défendue mais pas celle de la maternité (qui n'est jamais *douteuse*). Dans ma lettre je t'ai dit que j'avais eu l'intention d'aller voir les enfants mais que je n'oserais pas sortir avec eux étant moi aussi mal mis que possible. Et tu sais bien qu'en Danemark le scandale est défendu. De là il s'ensuit que malgré tout mon désir mon voyage reste très douteux à plus forte raison l'époque laquelle époque en tout cas n'aurait pu être avant la fin de l'hiver. L'exposition de Bruxelles ouvre plus tôt que je ne croyais, ces jours-ci. Je n'irai pas n'ayant pas d'argent.

Et cependant ce voyage m'aurait été bien utile pour en faire.

Paul.

Paul Gaugin, *Lettres à sa femme et à ses amis*, B. Grasset, 1992, p. 210-211.

Lettre de Marie Antoinette à la duchesse de Polignac

Depuis sa prison du Temple, la reine écrit à son amie et confidente.

Ce 7 janvier 1790.

Je ne peux résister au plaisir de vous embrasser, mon cher cœur, mais ce sera en courant, car l'occasion qui se présente est subite, mais elle est sûre, et elle jettera ce mot à la poste dans un gros paquet qui est pour vous. Nous sommes surveillés comme des criminels, et en vérité cette contrainte est horrible à supporter. Avoir sans cesse à craindre pour les siens, ne pas s'approcher d'une fenêtre sans être abreuvé d'insultes, ne pouvoir conduire à l'air de pauvres enfants sans exposer ces chers innocents aux vociférations, quelle position, mon cher cœur ! Encore si on n'avait que ses propres peines, mais trembler pour le Roi, pour ce qu'on a de plus cher au monde, pour les amis présents, pour les amis absents : c'est un poids trop fort à endurer. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous autres me soutenez. Adieu, mon cher cœur. Espérons en Dieu qui voit nos consciences, et qui sait si nous ne sommes pas animés par l'amour le plus vrai pour ce pays. Je vous embrasse.

Le Roi entre et veut vous ajouter un mot.

De la main du Roi :

Je veux seulement vous dire, Madame la Duchesse, que vous n'êtes point ici oubliée, que l'on regrette d'avoir si peu de vos lettres, et que de prés ou de loin vous et les vôtres vous êtes aimés.

Louis XVI Roi de France / Marie Antoinette Reine de France : *Lettres de Louis XVI et de Marie Antoinette 1789-1793*, Choisies et présentées par J. P. Dormois, Paris, édit. France-Empire, 1988, PP. 86-87.

Objet: [FloriLettres] Lettre de la Marquise de Sévigné à sa fille
Date: Tue, 16 Jan 2001 04:00:03 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de la Marquise de Sévigné à sa fille.

A MADAME DE GRIGNAN (Lettre 1127 de l'édition complète)

De la lecture dans l'éducation des enfants

A Paris, ce lundi 24 janvier (1689).

Enfin, ma chère enfant, votre Durance a laissé passer nos lettres; il faut que la glace soit bien habile pour l'attraper et pour l'arrêter, de la furie dont elle court .[...]

Votre enfant fut hier au bal chez M. de Chartres1; il étoit fort joli; il vous mandera ses prospérités. Il ne faut point, ma fille que vous comptiez sur ses lectures; il nous avoua hier tout bonnement qu'il en est incapable présentement; sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas. Nous sommes affligés qu'au moins il n'en est pas d'envie; nous voudrions que ce ne fut que le temps qui lui manquât, mais c'est la volonté. Sa sincérité nous empêcha de le gronder; je ne sais ce que nous ne lui dîmes point, le chevalier et moi, et Corbinelle, qui s'en échauffa; mais il ne faut point le fatiguer ni le contraindre : cela viendra sans doute; il est impossible qu'avec autant d'esprit et de bon sens, aimant la guerre, il n'ait pas envie de savoir ce qu'ont fait les grands hommes du passé, et *César à la tête de ses commentaires.* Il faut avoir un peu de patience, et ne vous en point chagriner : il seroit trop parfait s'il aimoit à lire.

Vous m'étonnez de Pauline : ah, ma fille ! Gardez-la auprès de vous; ne croyez point qu'un couvent puisse redresser une éducation, ni sur le sujet de la religion, que nos sœurs ne savent guère, ni sur les autres choses. Vous ferez mieux à Grignan, quand vous aurez le temps de vous appliquer. Vous lui ferez lire de bons livres, l'Abadie2 même, puisqu'elle a de l'esprit; vous causerez avec elle; M. de la Garde vous aidera : je suis persuadée que cela vaudra mieux qu'un couvent.
[...]

Lettres choisies de Madame de Sévigné, sous la direction de M. Adolphe Régnier, Paris, Librairie de L. Hachette, 1870, p.361.

1 Le futur régent, fils de Monsieur, duc d'Orléans.
2 Le *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Jacques Abadie, théologien protestant.

Objet: [FloriLettres] La Marquise de Pompadour à la Comtesse de Baschi
Date: Wed, 17 Jan 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

La Marquise de Pompadour à la Comtesse de Baschi (LETTRE XXVI)

« Je donnerais ma vie pour la sienne »

A la suite de l'attentat de Damiens contre Louis XV, la Marquise de Pompadour écrit à sa confidente.

A la Comtesse de Baschi.
Janvier 1757

Ma chère amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir. Mon esprit est dans la plus horrible situation; je suis surprise, confuse, désespérée : donnez-moi, s'il se peut, des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon prince, qui devrait être adoré de tout le monde, a été frappé par un scélérat, comme il montait dans son carrosse pour aller à Marly. Au premier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'appartement du Roi qu'on avait transporté dans son lit; j'arrive toute essoufflée, éperdue, & je me dispose à entrer; mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces, de sorte que j'ai été obligé de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas ! Je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher prince : je donnerais ma vie pour la sienne. Au nom de Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de son état : prenez pitié de votre amie.

Je suis, *etc.*

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] Lettre de Sade à l'administration départementale
Date: Thu, 18 Jan 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Sade à l'administration départementale du Vaucluse

Citoyen Sade

Le Marquis de Sade, se défendant de toute appartenance au royalisme, se revendique des valeurs nouvelles de la République pour protester contre de jeunes chouans qui ont voulu démolir son château de Mazan.

A l'administration départementale du Vaucluse

Saint Ouen sur Seine ce 13 nivôse an VI de la République (2 janvier 1798)

Sade homme de lettres aux Citoyens administrateurs du département de Vaucluse

Citoyens administrateurs,

Je croyais qu'une autorité constituée et surtout composée de patriotes, n'osait se permettre une injustice, et je ne vous cache pas que c'est avec douleur que je vous en vois commettre une à mon égard; pourquoi me comprenez-vous dans la liste des émigrés de votre département tandis que vous êtes bien sûr que je n'ai jamais émigré, pourquoi séquestrez-vous mon bien comme émigré quand il est constant que je n'ai jamais émigré, que mieux que les patriotes savent à quel point je me suis toujours fait honneur de faire corps avec eux, et les chouans de votre pays le savent bien, puisqu'ils sont venus me voler chez-moi et ont voulu m'assassiner; quel est en un mot le patriote qui ignore comme je me suis conduit depuis 89, cinq cent pièces justificatives le prouvent maintenant au gouvernement.

Il est au nombre de ces pièces une lettre d'un de vos membres, qui rend, pendant la terreur, justice à la manière dont il sait que je me conduis; pourquoi participe-il à l'horrible injustice dont je me plains ?

J'ai porté, citoyens, les plaintes les plus amères de cette conduite au gouvernement; il serait possible, et cela même a déjà été dit, il serait, dis-je, possible que l'on me demandât ce que j'exige pour la réparation d'une telle iniquité.

Détruisez-en le germe citoyens, j'ose vous-y exhorter, détruisez-le avant qu'une pareille question ne me soit faîte, car on ne sait au gouvernement que mes ennemis ne sont que des royalistes, et je ne pourrais pas m'empêcher de nommer comme mes plus grands ennemis ceux qui se conduisent envers moi d'une horrible manière.

Objecterez-vous que vous avez conservé mon nom sur votre liste parce qu'il a été trouvé sur celle des Bouches-du-Rhône dont votre département est une émanation ? Cette chétive excuse ne serait pas reçue, le gouvernement a entre ses mains ma radiation définitive des Bouches-du-Rhône, on connaît le misérable individu du village de La Coste près d'Apt, qui se permit cette atrocité, et dès que je suis, en un mot, rayé définitivement de la liste des Bouches-du-Rhône, vous pouvez, ni ne

devez plus me conserver sans méchanceté, sur la vôtre.

En attendant de vous une justice que je désirerais bien que vous ne me fissiez pas demander ailleurs, j'ai l'honneur, citoyens administrateurs

de vous saluer fraternellement.

Sade

D.A.F de Sade : *Lettres inédites et documents*. Correspondance publiée avec introduction, biographie et notes par Jean-Louis Debauve, Éditions Ramsay - Jean-Jacques Pauvert, 1990, p.410.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Flaubert à Louise Collet**
Date: Fri, 19 Jan 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Flaubert à Louise Collet - Tu mériterais d'être un homme

A Louise Collet, qui s'attardait sur sa condition de femme, Gustave Flaubert, avec une habileté non dépourvue de cynisme, explique que son intérêt pour ces pauvres créatures relève d'une masculinité bien méritée et qu'elle doit apprendre à maîtriser son tempérament méditerranéen.

Samedi, 11 heures du soir. 30 janvier 1847.

Tu ne deviens pas polie. C'est presque de l'invective. Tu me traites de manant et d'avare en toutes tes lettres. C'est très gentil. Je mets ça sur le compte de ton tempérament méridional et je passe outre sans prendre garde. Je t'assure, chère amie, que j'en ai eu plutôt envie de rire que de me fâcher. C'est néanmoins un peu cru de couleur. Et encore, par dessus le marché les éternelles filles qui reviennent !... « Vous autres, hommes, etc. ... » A ce qu'il paraît que les filles te tiennent au cœur; tu mériterais d'être homme. C'est une idée fixe chez toi que de tomber à bras raccourcis sur ces pauvres créatures. Elles ne méritent pas tant de colère, va. Et puis rappelle-toi ce précepte du sage; « Ne parle pas de ce que tu connais point. » A quelque jour, si ce sujet t'amuse, je t'exposerai là-dessus mes théories. Je les crois justes, si toutefois il y a quelque chose de juste. Sois sans inquiétude aussi sur ma chère peau. Le tambour ne crèvera pas de sitôt. Tout ce qui m'arrive et tout ce que je peux faire n'y changeront rien. Ce n'est ni le chagrin, ni les chagrins, ni même l'ennui qui peuvent vous rendre malades et vous tuer. On ne meurt pas de malheur, on en vit, ça engraisse. Jamais d'ailleurs je ne me suis mieux porté, parce que jamais maintenant, après avoir été, comme un musicien qui accorde son violon, longtemps à tourner les chevilles pour que les cordes soient montées les unes par rapport aux autres dans une tonalité concordante. Il n'est pas aisé de trouver sa voie. Il y a bien des chemins sans voyageur. Il y a encore plus de voyageurs qui n'ont pas leur sentier. [...]

Ce pauvre diable de Chaudes-Aigues ! Tu avais été dure avec lui, et le mot que tu as dit, un soir qu'il te parlait de son amour, est très bien là de ces mots de férocité féminine qui n'ont pas d'équivalent nulle part. Et qu'est-ce qu'il t'avait fait pour être si méchante ? Rien, il ne te plaisait pas, seulement, voilà tout ! Les femmes sont ainsi, et elles se croient excellentes encore ! C'est là le drôle. [...]

Je t'assure, chère amie, que je ne me fais pas du tout une conscience à l'usage de mes raisonnements. Je ne suis pas si fin. Peux-tu me refuser jusqu'à la franchise ? C'est justement là ce que je me reproche. Il t'eût fallu ou un enfant ou un hypocrite. Or n'étant ni l'un ni l'autre, tu t'es blessée en t'appuyant sur moi, comme sur un bâton qui vous casse dans la main et dont l'éclat vous entre dans les chairs. Adieu, j'essuie avec mes lèvres les larmes de tes pauvres yeux. Et sois plus sage et moins primitive, car tu sais (tu l'as dit) que j'étais très corrompu ce qui pourrait être vrai.

Flaubert, *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau, *Bibliothèque de la Pléiade*, tome 1, Gallimard, 1973, p.432.

Objet: **[FloriLettres] de Louise Michel aux juges**
Date: Tue, 23 Jan 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

lettre de Louise Michel aux juges de la Commission des Grâces -
Votre Commission d'assassins

Louise Michel, l'une des grandes figures féminines de la Commune de Paris, emprisonnée à la prison d'Auberive de 1872 à 1873, écrit aux juges de la Commission des Grâces. Elle les prend violemment à parti.

28 janvier 1873, 7 heures du matin
A la Commission des grâces

Quelle sombre morgue vous faites de la France. Quels sinistres spectacles que votre commission d'assassins, embusqués derrière le nom de Grâces !
Quel entassement de victimes ! depuis le 22 janvier 1870 où vous aviez mitraillé la foule désarmée (en réponse aux serments du 31 octobre dont le peuple demandait compte) jusqu'au 29 novembre 1871 où vous avez assassiné les mandataires de Paris libre.
Tout ce sang est sur vous égorgeurs masqués qui mettez en avant les conseils de guerre pour les couvrir de vos crimes.
Misérables ! vous avez assassiné celui qui n'avait eu d'autre sort que d'être trop généreux avec les vôtres au 18 mars 70 . Souvenez-vous bien, Messieurs !
Si je vis, je serai le spectre attaché à vos pas. Si vous me tuez, ce sera le bonheur et ma mort vous jettera encore du sang à la face.
Souvenez-vous bien ! Car je hais sans bornes comme j'aime sans bornes.

Louise Michel

Louise Michel – *Je vous écris de ma nuit. Correspondance générale 1850-1904,* présentée et établie par X. Gauthier, Les Editions de Paris, 1999, Lettre 174, p.183.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Arthur Rimbaud à M. Devisme**
Date: Mon, 22 Jan 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Arthur Rimbaud à M. Devisme - Une arme pour chasser l'éléphant

Depuis Aden où il vient de retourner, Rimbaud écrit à sa famille pour lui confier toutes sortes de commissions, demandes d'achats de livres, d'appareil photographique... Dans une lettre du 22 janvier, il inclut une lettre à M. Devisme, armurier et demande qu'on la lui fasse parvenir.

Aden, le 22 janvier 1882

Monsieur,

Je voyage dans les pays Gallas (Afrique Orientale), et m'occupe en ce moment de la formation d'une troupe de chasseurs d'éléphant, je vous serais très reconnaissant de vouloir bien me renseigner, aussi prochainement que possible, au sujet suivant :
Y a-t-il une arme spéciale pour chasser l'éléphant ?
Sa description ?
Des recommandations ?
Où se trouve-t-elle ? Ses prix ?
La composition des munitions, empoisonnées, explosibles ?
Il s'agit pour moi de l'achat de deux armes d'essai telles, — et, possiblement, après épreuve, d'une demi-douzaine.
Vous remerciant d'avance de la réponse, je suis, monsieur, votre serviteur,

Rimbaud
Aden (colonies anglaises)
Monsieur Dévisme,
A Paris

Arthur Rimbaud, Œuvre-Vie, Édition du Centenaire établie par Alain Borer, Arléa, Paris, 1991, pp. 523-524.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] d' Honoré de Balzac à Laure Sureville
Date: Wed, 24 Jan 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre d'Honoré de Balzac à Laure Sureville - Quand Balzac parle d'Honoré

Un « guerrier » criblé de dettes, en lutte avec encre et papier, écrit à sa sœur afin de lui décrire « Honoré », c'est-à-dire lui-même. L'usage de la troisième personne, le rajeunissement du personnage (Balzac est né en 1799), les images, l'évocation des différents visages de Balzac - Horace le bachelier, son pseudonyme, Horace de Saint-Aubin -, donnent un tour humoristique à la lettre. Mais cette gentille autocritique, cette énumération indulgente de défauts, l'étourderie, les dettes, la froideur, etc., pourrait bel et bien être le point de vue des contemporains de Balzac sur l'écrivain.

Paris, 1 rue Cassini,
Commencement de janvier 1829

Il m'est venu par-devant les yeux que ma chère sœur avait écrit que « Honoré semblait ne pas exister pour Champrosay ».
Honoré, ma chère sœur, est un jeune-homme sur lequel il vous faut donner des renseignements. C'est un étourdi criblé de dettes sans avoir fait une seule bamboche, en se disant qu'il ne sait où donner de la tête sans s'apercevoir qu'il en a si peu qu'il ne risque rien à la cogner contre les murs. En ce moment il est en prison dans son cabinet, et il a un duel sur le corps. Il faut qu'il tue une bonne demi-rame de papier et qu'il la couvre d'une encre assez passable pour pouvoir mettre sa bourse en joie et en liesse. Ce jeune homme a du bon, mais on le croit insouciant et froid, il est d'un cœur excellent et prêt à rendre service à chacun, si ce n'est que, n'ayant pas de bottes et de crédits chez Messer Chaussepied, on lui impute à mal de ne pas courir, comme jadis on disait du mal de Yorick pour avoir acheté le brevet de la sage-femme.

En fait de tendresse et d'amitié, il rendra au double ce qu'il recevra, mais un mot dur efface tout ce qu'il a de bonheur dans l'âme, tant il est susceptible pour tout ce qui est délicatesse de sentiment et amour. Ainsi est-il fait, qu'il lui faut des cœurs qui sachent vivre à la grande, qui comprennent l'amitié, qui se disent qu'il ne faut pas la faire consister dans une grimace, une visite, un souhait, et il y a de la bizarrerie au point de revoir un ami absent depuis cinq ans, comme s'il l'avait rencontré la veille.

Ce jeune homme ne sait oublier que le mal ; pour le bien, il le graverait sur l'airain, si son cœur en contenait seulement une demi-once ; et quant à tout ce que la terre pensera de lui, il s'en moquera comme du sable qui s'attache au Panthéon. Il tâche à être quelque chose, et quand on veut élever un monument, on ne pense pas aux effrontés qui affichent le spectacle du jour sur la barricade.

Ce jeune homme ainsi fait t'aime, et ce seul mot qui suffit à d'autres sera, je crois, compris par celle qui est toute grâce et toute gentillesse, qui a, par-dessus, de l'esprit, et tant, qu'elle glisse même dans son cœur. Attrape !

Honoré

Horace le bachelier te prie de présenter à son père aimé un petit mot de tendresse et un respect inaltérable. Plus à M.X un serrement de main Multiplié par beaucoup d'amitiés égales à tout ce qu'il y a en ce monde

d'amitiés égales à tout ce qu'il y a en ce monde.

Honoré de Balzac, *lettres à sa famille 1809-1850*, Albin Michel, Paris, 1950, p.80.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Louise Michel aux juges**
Date: Tue, 23 Jan 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

lettre de Louise Michel aux juges de la Commission des Grâces -
Votre Commission d'assassins

Louise Michel, l'une des grandes figures féminines de la Commune de Paris, emprisonnée à la prison d'Auberive de 1872 à 1873, écrit aux juges de la Commission des Grâces. Elle les prend violemment à parti.

28 janvier 1873, 7 heures du matin
A la Commission des grâces

Quelle sombre morgue vous faites de la France. Quels sinistres spectacles que votre commission d'assassins, embusqués derrière le nom de Grâces !
Quel entassement de victimes ! depuis le 22 janvier 1870 où vous aviez mitraillé la foule désarmée (en réponse aux serments du 31 octobre dont le peuple demandait compte) jusqu'au 29 novembre 1871 où vous avez assassiné les mandataires de Paris libre.
Tout ce sang est sur vous égorgeurs masqués qui mettez en avant les conseils de guerre pour les couvrir de vos crimes.
Misérables ! vous avez assassiné celui qui n'avait eu d'autre sort que d'être trop généreux avec les vôtres au 18 mars 70 . Souvenez-vous bien, Messieurs !
Si je vis, je serai le spectre attaché à vos pas. Si vous me tuez, ce sera le bonheur et ma mort vous jettera encore du sang à la face.
Souvenez-vous bien ! Car je hais sans bornes comme j'aime sans bornes.

Louise Michel

Louise Michel – *Je vous écris de ma nuit. Correspondance générale 1850-1904*, présentée et établie par X. Gauthier, Les Editions de Paris, 1999, Lettre 174, p.183.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Napoléon à Joséphine**
Date: Thu, 25 Jan 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Napoléon à Joséphine - Peut-on concilier le bonheur et la gloire?

Napoléon, Empereur des français, est en Pologne, écrit à sa femme, Joséphine de Beauharnais, qu'il répudiera pourtant quelques mois plus tard. En guise de lettre d'"amour", il lui donne une leçon de bonheur, sans doute difficile à appliquer.

[1807], février.

Mon amie ta lettre du 20 janvier m'a fait de la peine, elle est trop triste. Voilà le mal de ne pas être un peu dévote ! Tu me dis que ton bonheur fait ta gloire : cela n'est pas impérial; il faut dire : le bonheur des autres fait ma gloire; cela n'est pas marital; il faut dire : le bonheur de mon mari fait ma gloire; ce n'est pas maternel; il faudrait dire : le bonheur de mes enfants fait ma gloire; or, comme les peuples, ton mari, tes enfants ne peuvent être heureux qu'avec un peu de gloire, il ne faut pas tant en faire fi ! Joséphine, votre cœur est excellent, votre raison faible; vous sentez à merveille et vous raisonnez moins bien. Voilà assez de querelle. Je veux que tu sois gaie, contente de ton sort et obéisses, non en grondant, en pleurant, mais de gaieté de cœur et avec un peu de bonheur. Tes nuits sont longues; ce petit baron de Kepen parle bien haut, baise-le de ma part.

Lettre 129 in **Napoléon**. *Lettres d'amour à Joséphine*, édition présentée par Jean Tullard, Fayard, 1981, p. 246.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Mazarin à M. Fabert**
Date: Fri, 26 Jan 2001 04:00:02 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Mazarin à M. Fabert

Les mercenaires allemands, qui défendent les frontières Est du royaume de France, se livrent à quelques incartades, faute d'avoir été payés. En même temps que l'argent de la solde, Mazarin envoie un maréchal de Camp muni de sévères instructions pour rétablir la discipline de la troupe.

A M. Fabert

[Paris,] 10 janvier 1651

J'ay appris avec beaucoup de desplaisir les desordres que commettent les troupes de M. Rose. Pour y remedier, on fait partir en diligence son secrétaire, qui luy porte l'argent qu'on luy a promis pour les premiers termes du paiement desdictes troupes en sorte qu'il ne scaurait plus avoir aucun pretexte de souffrir leur licence. Je luy escrit, outre cela, en termes si pressants que je doute point qu'il ne tienne les mains à faire cesser toute sorte de plaintes, et je luy marque precisement qu'il doit faire cesser les dommages que ses gens peuvent avoir faits. J'envoye mesme servir aupres de luy de mareschal de camp le sr de Mondevegue expres, afin qu'il y ait l'œil, de son coste, et qu'il fasse vivre les cavaliers et les soldats avec discipline. Enfin je m'assure qu'il tiendra avec vous une bonne correspondance et que vous n'aurez plus subject d'en faire aucune plainte. Pour l'affaire de M. de Merolles, je verray de faire adjuger la chose icy à vostre satisfaction commune, et en toutes choses je vous temoigneray toujours que je suis, etc.

Aff. etr. France, t. 267, f° 270; t. 28 du Recueil des lettres de Mazarin. – Copie du temps. Reproduite in *Lettres du Cardinal de Mazarin pendant son ministère*, Tome IV, Imprimerie nationale, 1887, p. 342.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Nicolas Poussin à Chantelou**
Date: Mon, 29 Jan 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Semaine thématique : lettres de peintres.
Les peintres aussi écrivent. Ils parlent de leur travail mais aussi des affaires du monde, de leurs peines, d'argent, d'amitié. C'est bien souvent pourtant au nom d'un intérêt supérieur, celui de leur œuvre, qu'ils réclament indulgence et compréhension.

Lettre de Nicolas Poussin à Chantelou - Querelle des anciens et des modernes.

Le peintre Nicolas Poussin écrit à Chantelou, son correspondant parisien, pour se plaindre de l'intérêt, excessif à son goût, que Scarron, l'auteur du Roman comique, manifeste à l'égard de son œuvre. L'Antique doit être un sujet d'admiration et de respect, non l'occasion de moqueries.

A Chantelou

Rome, 12 janvier 1648 [158]

J'aurais encore différé davantage à vous écrire, si aujourd'hui je n'avais reçu de vos lettres. Le retardement a procédé d'une indisposition qui m'est venue, il y a quelque temps, et de laquelle je me trouve travaillé. J'ai une douleur à la tête qui du front me répond à la nuque. Je ne peux tousser ni faire autre effort sans souffrir grande douleur. Si le mal me dure, votre dernier tableau1 demeurera en l'état qu'il est, mais, aussitôt que je me porterai bien, je continuerai à y travailler.[...]

J'avais déjà écrit à monsieur Scarron en réponse de celle que je reçus avec son Typhon2 burlesque, mais celle que j'ai reçue avec la vôtre me met en nouvelle peine. Je voudrais bien que l'envie, qui lui est venue, lui fût passée, et que ma peinture ne lui plût non plus que me plait son burlesque. Je suis marri de la peine qu'il a prise de me l'envoyer, mais, ce qui me fâche davantage, il me menace d'un Virgile travesti, et d'une épître qu'il m'a destinée dans le premier livre qu'il imprimera : il prétend me faire rire comme les estropiés, comme lui ; mais au contraire, j'en devrais pleurer voyant qu'un nouvel Érostrate3 se trouve en notre pays. Je vous dis ceci en confiance, ne désirant pas qu'il le sache. Je lui écrirai tout autrement que je ne fais à vous. J'essaierai à le contenter au moins de paroles. Ma tête ne me permet pas d'écrire davantage.

Nicolas Poussin – *Lettres et propos sur l'art*, Éditions Hermann, 1989, pp. 139-140.

1 Le Mariage.
2 Scarron avait publié son Typhon en 1644, et le Virgile travesti devait paraître en sept livres de 1648 à 1653, mais aucun ne contient d'épître à Poussin.
3 Érostrate se rendit célèbre en incendiant le temple de Diane, à Éphèse, en 356 avant Jésus-Christ. Scarron détruisait aussi à sa manière les chefs-d'œuvre de l'Antiquité.

Objet: **[FloriLettres] de Rubens à Pierre Dupuy**
Date: Tue, 30 Jan 2001 12:47:47 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Rubens à Pierre Dupuy - Notes inattendues à propos d'une stratégie de défense

Pierre Paul Rubens, peintre de son état mais stratège à ses heures, donne à Pierre Dupuy, serviteur de la couronne d'Espagne, de judicieux conseils pour protéger, par un système de canaux et de forts, les Pays-Bas espagnols.

Ma dernière lettre a fait part à V. S. de mon heureuse arrivée à Bruxelles. Aujourd'hui, grâce à Dieu, je me retrouve à Anvers, où je me repose un peu de toutes mes fatigues. Comme nouvelles à peu prés rien ? Les intempéries ont interrompu les travaux du canal.
L'hiver est cruel, et le gel est si dur que le fer ne pénètre plus dans la terre. L'entreprise est, d'ailleurs, très avancée, et on en espère beaucoup, m'a-t-il semblé. L'Infante et le Marquis ne bornent pas là leurs plans. Ils veulent creuser un autre canal (Note marginale : amorcé au confluent même du premier canal de la Meuse, et continuant en quelques sorte celui-là) de la Meuse à Herentals, et ensuite le faire dériver dans une petite rivière qui coule dans la direction d'Anvers. Admirable projet et de grande envergure. A mon avis – je l'ai écrit plusieurs fois à V. S. – ces canaux seront, en Flandres pendant des années, l'enjeu et le théâtre de la guerre. Il faudra, pour les construire, avoir constamment la main à l'épée, et on y trouvera une très belle occasion d'entraîner et d'employer l'armée royale. Tranchées, redoutes, forts, devront être multipliés pour mettre l'entreprise à l'abri de l'ennemi.
Mais, d'autre part ils serviront de casernes aux troupes, et on pourra éloigner celles-ci des villes et des villages. (Note marginale : Erunt tanquam castra aestiva et hiberna). Ainsi on évitera du même coup l'inaction et la guerre offensive, qui coûte beaucoup d'argent, demande de grandes fatigues et n'est guère féconde contre un peuple aussi fort et aussi bien protégé par les travaux de défense et par la nature elle-même.

Voici vraiment tout ce que j'ai à dire à V. S. Pour finir, je lui baise de tout cœur les mains à elle et à son frère, et je me recommande en toute affection et à leurs bonnes grâces.

Pierre-Paul Rubens

(...)

Anvers, 28 janvier 1672

Lettre 3, Pierre Paul Rubens – *Correspondance. Tome II : Chroniques de Flandres*, Éditions G. Crès et Cie, 1927, pp. 127-128.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] d'Eugène Delacroix à Georges Sand**
Date: Wed, 31 Jan 2001 04:00:02 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre d'Eugène Delacroix à Georges Sand - La douleur n'est pas bavarde

Eugène Delacroix répond à Georges Sand. Il est à Bordeaux où son frère vient de mourir. Malgré la bienveillance de la plupart des proches, il doit passer par mille formalités et tracasseries pour lui donner une digne sépulture.

Bordeaux, 25 janvier (1846)

Bonne, bonne amie,

Mon cœur se fond à lire votre lettre et vous me causez un grand plaisir après de bien tristes moments. Quels remerciements je vous dois ! Voilà de quoi je me suis privé jusqu'ici en ne vous écrivant pas, mais chère amie, il m'était presque impossible d'écrire et plus j'aimais les gens, moins je sentais le besoin de leur écrire. Il m'a semblé que quand vous apprendriez mon chagrin vous ne seriez pas étonnée de mon silence. La douleur n'est pas bavarde, ma bonne amie, ces douleurs à fond, ces peines de la chaire et de l'âme trouvent que le papier est un intermédiaire bien froid et pour quoi dire ? Que j'avais du chagrin vous le saviez bien chère amie. Oui, je suis arrivé trop tard, j'ai trouvé mon frère, mon héros, froid et insensible. Quand j'ai embrassé comme un fou ce reste vénérable, rien ne m'a répondu. Pauvre amie ! Avez-vous joué votre rôle dans une semblable scène : quel moment et que de détails affligeants et comme il était entouré et comme il était temps que j'arrive pour faire honorer ce cher ami comme il le méritait ! Je l'ai conduit dans le même lieu où notre père a été enseveli il y a quarante ans1. Singulière destinée. Le tombeau de mon père n'a jamais été achevé et sous la Restauration je suppose qu'on l'a enlevé à dessein. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus vestige de ses restes. Je me suis donc occupé de réunir ces deux belles mémoires2 et parmi des détails ignobles qui suivaient nécessairement l'événement de la mort de mon pauvre frère, ces autres soins m'ont occupé et j'ai imaginé quelque chose que je crois simple et convenable et qui sera exécuté avant la fin de l'été. [...]

Chère amie, aimons-nous donc avec ou sans gloire. Ce n'est pas la vôtre que j'aime ; c'est vous, c'est le contenu de votre cher jupon. Je vais donc quitter ce funèbre lieu et pourtant cher, car ma première enfance s'y est écoulée et j'y laisse mon dernier parent. Je vous verrai et bien peu d'autres, avec bonheur. Embrassez vos bons enfants et mon bon Chopin. J'ai bien pensé à lui et je lui serre bien la main et à vous mille et mille fois.
Jenny vous remercie bien de votre bon souvenir ; que j'ai eu une bonne idée de l'amener et que j'aurais été seul sans elle ! Elle m'a été aussi bien utile car j'ai été souffrant et je le suis encore.

Correspondance générale d'Eugène Delacroix, Tome II, 1838-1849, publié par André Jaulin, Éditions Plon, 1936, pp. 259-261. Original à la Bibliothèque d'Art. Publié dans l'Art vivant du 15 septembre 1930, p.753.

1 Charles Delacroix, le père d'Eugène, était préfet de Bordeaux où il est mort en 1805.
2 Ce tombeau subsiste encore au cimetière de la Chartreuse. La municipalité de

Bordeaux l'a récemment fait remettre en état.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Van Gogh à Théo**
Date: Thu, 1 Feb 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Van Gogh à Théo - Frères de misère

Vincent Van Gogh et son frère cadet Théo (Théodorus) se sont écrit pendant 18 ans. Ne demeurent que les lettres que Vincent écrivit à Théo, soit plus de 600. Ce frère, marchand, est largement associé aux travaux, à la vie affective, financière et artistique de son aîné. Il est son confident et son créancier. En 1883 Vincent avait écrit : « Je souhaite que nous parvenions à m'assurer les moyens de me consacrer cette année assidûment à la peinture. » Théo, après cela, a sans doute réclamé quelque argent prêté. La lettre que nous proposons, datée de janvier 1886, est une réponse tout à fait habile.

Janvier 1886

Dis-moi maintenant si, partant du principe que tu veux jouer le financier –je n'y vois aucun inconvénient, je trouve même cela très bien – tu es vraiment satisfait de l'argumentation que tu m'as servie en ce début d'année : j'ai beaucoup de paiements à faire, tu dois essayer de te débrouiller jusqu'à la fin du mois.
Ecoute, voici ce que je trouve moi, à y redire, je te prie de bien réfléchir si j'ai raison, oui ou non, ou du moins si ma réplique a un fondement : Est-ce que je vaux moins que tes créanciers ; d'eux ou de moi, qui dois-tu faire attendre si la nécessité t'y contraint – ce qui peut arriver ?
Bien sûr, un créancier n'est pas un ami, mais moi, j'en suis peut-être un, à moins que tu ne sois convaincu que j'en suis un. Apprécies-tu le poids des soucis que le travail me vaut tous les jours : de combien d'argent j'ai besoin pour avoir simplement de quoi peindre ? Te rends – tu compte qu'il m'est parfois littéralement impossible de tenir ? Alors que je dois peindre, qu'il est important que je continue à travailler ici, tout de suite et sans accroc, avec assurance ?
Des défaillances pourraient amener une chute dont je ne me relèverai pas avant longtemps.
Je suis serré de tous les côtés ; le seul moyen d'en sortir, c'est de continuer de travailler avec énergie. La facture du marchand de couleurs me pèse comme du plomb, et je dois quand même aller de l'avant !...
Moi aussi, je dois faire attendre les gens ; ils recevront pourtant leur argent, mais j'en ai condamné quelques-uns – à devoir attendre.
Pas de pitié pour cela, à moins qu'ils ne m'accordent du crédit. Moins ils m'en accordent, plus ils devront patienter.
Dirons-nous, à l'instar des lâches et des imbéciles : plus moyen, nous n'avons plus d'argent, il n'y a rien à faire ?
Je réponds : Non !

Voilà ce que nous dirions, et nous le dirons en chœur, si tu veux bien. Nous serons pauvres et nous souffrirons la misère aussi longtemps qu'il le faut, comme une ville assiégée qui n'entend pas capituler, mais nous montrerons que nous sommes quelque chose.
On est vaillant, ou on est lâche.

Vincent Van Gogh : Lettres à Théo, Editions Gallimard 1956, Gallimard 1988 pour l'introduction et la chronologie, p. 340.

Objet: [FloriLettres] de Montaigne à sa femme
Date: Mon, 5 Feb 2001 04:00:03 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

De cette semaine consacrée aux lettres « sentimentales », on conclura à la diversité des sentiments affectueux et du discours amoureux.

Lettre de Montaigne à sa femme - La douleur d'un père

À l'occasion de la mort de sa fille, Montaigne écrit à sa femme. Mais en galant homme, à la façon du vieil âge, il laisse le soin de la consoler à Plutarque. Ce détachement apparent reflète-t-il l'indifférence d'un père peu attentionné ou cache-t-il une douleur réelle ?

LETTRE VIII

À Mademoiselle1 de Montaigne
ma femme.

Ma femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux règles de ce temps-ci, de vous courtiser et caresser encore ; car ils disent qu'un habile homme peut bien prendre femme, mais que de l'épouser c'est affaire à un sot. Laissons-les dire ; je me tiens, de ma part, à la simple façon du vieil âge ; aussi, en porté-je tantôt le poil ; et, de vrai, la nouvelleté coûte si cher jusqu'à cette heure à ce pauvre État (et je ne sais si nous en sommes à la dernière enchère) qu'en tout et partout j'en quitte le parti. Vivons, ma femme, vous et moi, à la vieille française. Or, il vous peut souvenir comme monsieur de la Boétie, ce mien chère frère, et compagnon inviolable, me donna, mourant, ses papiers et ses livres, qui m'ont été, depuis, le plus favori meuble des miens. Je ne veux pas chichement en user moi seul, ni ne mérite qu'ils ne servent qu'à moi ; à cette cause, il m'a pris envie d'en faire part à mes amis.

Et parce que je n'en ai, ce crois-je, nul plus privé que vous, je vous envoie la lettre consolatrice de Plutarque à sa femme, traduite par lui en français ; bien marri de quoi la fortune vous a rendu ce présent si propre, et que, n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de notre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxième an de sa vie. Mais je laisse à Plutarque le soin de vous consoler, et de vous avertir de votre devoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moi ; car il vous découvrira mes attentions, et ce qui se peut alléguer en cela, beaucoup mieux que je le ferais moi-même. Sur ce, ma femme, je me recommande bien fort à votre bonne grâce, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

De Paris, ce septembre 1570.
Votre bon mari,

Michel de Montaigne.

Montaigne : Lettres. Présentées par Bernard Monciet, L'Horizon chimérique, 1991, pp. 60-61.

1 Le terme de "Mademoiselle" qualifiait une femme dont le mari n'était pas chevalier.

Objet: **[FloriLettres] de Mlle de Lespinasse à son amant**
Date: Tue, 6 Feb 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Mlle de Lespinasse à son amant

Julie de Lespinasse, muse des salons parisiens de la fin du XVIII° siècle, écrit à son amant une lettre où le bonheur d'espérer le voir est partagé avec la peur de le perdre et le regret de trop l'aimer.

LETTRE XCII

Six heures du matin, 1775.

Minuit sonne ; mon ami, je viens d'être frappée d'un souvenir qui glace mon sang. C'est le 10 février de l'année dernière que je fus enivrée d'un poison dont l'effet dure encore. Dans cet instant même il altère la circulation de mon sang : il le porte à mon cœur avec plus de violence ; il y ramène des regrets déchirants. Hélas ! par quelle fatalité faut-il que le sentiment du plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant ! quel affreux mélange ! ne pourrais-je pas dire, en rappelant ce moment d'horreur et de plaisir : je vis venir à moi un jeune homme dont les yeux étaient remplis d'intérêt et de sensibilité : son visage exprimait la douceur et la tendresse ; son âme était agitée par la passion. À cette vue je me sentis pénétrée par une sorte d'effroi, mêlé de plaisir ; j'osai lever les yeux, les arrêter sur lui ; j'approchai : mes sens et mon âme furent glacés ; je le vis devancer, et, pour ainsi dire, environné par la douleur en habit de deuil, elle tendait les bras ; elle me voulait repousser, arrêter, et je me sentais entraîner par un attrait funeste. Dans le trouble où j'étais : Qui es-tu, lui dis-je, ô toi qui fait pénétrer dans mon âme tant de charme et tant d'effroi, tant de douceur et tant d'alarmes ! quelles nouvelles m'apportes-tu ?
– Infortunée, me dit-elle avec l'air sombre et un accent douloureux, je serai, je ferai ton sort ; celui qui animait ta vie vient d'être frappé par la mort... Oui, mon ami, j'entendis ces funestes mots : ils se sont gravés dans mon cœur ; il en frémit encore, et il vous aime !
– En grâce, que je vous voie demain ; je me sens pénétrée de tristesse et de trouble. Ah ! mon Dieu ! il y a un an qu'à pareille heure, M. de Mora fut frappé du coup mortel ; et moi dans le même instant, à deux cents lieues de lui j'étais plus cruelle et plus coupable que les ignorants barbares qui l'ont tué. Je meurs de regrets ; mes yeux et mon cœur sont pleins de larmes. Adieu, mon ami. Je n'aurais pas dû vous aimer.

Lettres de Mlle de Lespinasse précédées d'une notice de Sainte Beuve , Garnier, 1882, pp. 216-217.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Robert Schumann à Clara
Date: Wed, 7 Feb 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Robert Schumann à Clara

Robert Schuman épouse Clara en 1840, après une longue - et abusive -opposition à l'union des amoureux de Friedrich Weick, père de Clara et ancien professeur de piano de Schumann. Dans cette lettre de 1838, Robert Schuman confie à sa fiancée ses états d'âmes et évoque ce par quoi il est passé avant de tomber amoureux d'elle. Les moments difficiles sont tous liés à des présences féminines. Clara va prendre place dans une lignée : Rosalie, Ernestine et la propre mère du compositeur.

Leipzig, 11 février 1838

Ma chère et noble fiancée, assieds-toi près de moi, penche un peu la tête du côté droit, ce qui te va si bien, et écoute-moi : je vais te faire un long récit.

Je suis plus heureux depuis quelques temps que je ne l'ai jamais été. Il te sera doux de savoir que tu as rendu le bonheur et la joie à un homme qui, pendant des années, a été la proie des plus terribles craintes, qui s'ingéniait à s'absorber dans les sombres pensées, qui aurait rejeté au loin une vie qu'il méprisait ! Je vais t'ouvrir mon âme, comme je ne l'ai jamais fait pour personne. Tu sauras tout, toi qui es, après Dieu, ce que j'adore le plus au monde.

Ma véritable vie commença, lorsque, après avoir acquis la certitude de mon talent, et prenant confiance en moi-même, je décidais de me consacrer à l'Art et dirigeai mes efforts vers ce but – c'est à dire à partir de 1830. Tu étais alors une petite gamine, un tant soit peu boudeuse, ayant deux yeux très beaux, et très friande de cerises. Moi je n'avais personne que ma Rosalie . Deux années s'écoulèrent ainsi ; vers 1833, une profonde mélancolie commença vaguement à m'envahir. J'évitai d'en chercher les causes ; ce devait être la désillusion qui étreint tout artiste auquel le succès ne vient pas aussi rapidement qu'il l'avait rêvé. J'étais encore peu connu, lorsque survint l'impossibilité de jouer qui frappa ma main droite – Toi seule réussissais à m'arracher de si sombres tableaux. Sans le vouloir ni le savoir, tu es celle qui, depuis de longues années, m'a éloigné de toute fréquentation féminine. – J'entrevoyais vaguement la pensée que tu pourrais, un jour, être ma femme ; mais c'était encore dans un avenir si lointain ! Quoiqu'il en soit, je t'aimais alors aussi tendrement que le permettait notre âge. C'était une affection d'une tout autre nature que celle que j'éprouvais pour mon inoubliable Rosalie ; elle avait le même âge que moi ; elle était pour moi plus qu'une sœur, sans qu'il pût être question d'amour entre nous ; elle avait soin de moi, me donnait des conseils et m'égayait ; - en un mot, elle faisait grand cas de moi. Cela se passait pendant l'été de 1833. Cependant mes moments heureux étaient rares ; il me manquait quelque chose, et la mélancolie dans laquelle me jeta la mort d'un frère aimé me domina de plus en plus. Tel était l'état de mon cœur, lorsque j'appris la mort de Rosalie !

– Quelques mots seulement sur ce qui s'en suivit :
– Dans la nuit du 17 au 18 octobre 1833, il me vint soudain la plus épouvantable pensée que puisse concevoir une créature humaine, le plus épouvantable châtiment que puisse infliger le ciel : la crainte de perdre la raison ! Cette horrible pensée

s'empara de moi avec une telle violence que je repoussai toute consolation, toute prière. Cette angoisse me suivait en tout lieu ! Je ne respirai plus, à l'idée que « s'il en était ainsi, tu ne pourrais plus penser à moi », – Clara, celui qui a souffert un tel écrasement ne connaît plus aucune peine, aucune maladie, aucun désespoir ! Poussé par cette poignante émotion, je courus chez un médecin auquel je confiais tout : que souvent je sentais tout bon sens m'abandonner ; que je ne savais jusqu'où pourrait m'entraîner cette souffrance ; que, dans cet état de déprimante irresponsabilité, je pourrais peut-être en finir avec la vie ! Cher ange tombé du ciel, ne t'effraie pas, mais écoute ! Le médecin me rassura affectueusement et finit par me dire, avec un sourire : « La médecine n'a rien à faire ici, choisissez-vous une femme, c'est elle qui vous guérira. » Je me sentis soulagé, et je me dis que ce serait chose facile. – À cette époque, tu ne t'occupais guère de moi, tu arrivais à la limite qui sépare l'enfant de la jeune fille. – Alors, apparut Ernestine – une créature si complètement bonne que le monde en voit peu de pareilles ; – Voilà, pensais-je, celle qui me sauvera ! J'avais la ferme volonté de m'attacher à une femme ; cela me fut d'autant plus simple que je m'aperçus que j'étais aimé ! Tu sais le reste – notre séparation – notre correspondance, – notre tutoiement, etc. C'était pendant l'hiver de 1834.

Lorsqu'Ernestine fut partie, je commençai à réfléchir, et à me demander comment cela pourrait bien finir. Lorsque j'appris sa pauvreté, moi qui travaillais tant pour gagner si peu, la crainte de m'enchaîner m'effraya. Je ne voyais pas d'issue, pas d'aide possible. De plus, j'appris les malheureuses complications que traversait la famille d'Ernestine... Ce que je lui reprochai le plus, fut de me les avoir si longtemps cachées. Tout cela réuni, me refroidît, je dois l'avouer, ma carrière artistique me parut compromise, l'image de celle en qui j'avais cru voir mon salut me poursuivait dans mes rêves comme un spectre. Ernestine ne m'apportant plus aucun concours financier, je me voyais forcé de me livrer à un travail de manœuvre, pour gagner le pain quotidien. Je causai de cette situation avec ma mère, et nous tombâmes d'accord pour reconnaître que cela ne pourrait qu'ajouter force soucis à ceux qui nous accablaient déjà.

Correspondance de Robert Clara Schumann. Textes présentés, établis et annotés par Christian Derouet, Édition du Centre Georges Pompidou, 1997, p. 45.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de la Comtesse de Ségur à son petit-fils**
Date: Thu, 8 Feb 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de la Comtesse de Ségur à son petit-fils - Lettre d'une grand-mère

L'auteur des *Malheurs de Sophie*, des *Petites filles modèles* et de nombreux autres récits pour enfants se souvient-elle de son enfance malheureuse ? En tout cas son petit-fils est choyé et ses bêtises éventuelles ne semblent pas offusquer la Comtesse.

À Jacques
Paris, 2 mars 1861

Mon cher petit Jacques chéri, je suis contente que ton poignard te fasse plaisir, et j'espère que tu n'auras jamais occasion de t'en servir pour ta défense personnelle ; il est terriblement pointu, coupant et dangereux ; ainsi ne le laisse pas traîner, et surtout que Paul n'y touche pas.
Maman m'a écrit que tous vos gros ballons étaient crevés ; est-ce que le gros beau de 5 francs que je t'ai envoyé a pu être percé ? Il était pourtant bien épais et bien dur. Je soupçonne Paul de l'avoir lardé et je t'engage, quand tu en auras un autre, à le serrer soigneusement et à le confier à l'honneur et à l'amitié de M. Anneau, toutes les fois que tu ne joueras pas avec. Pierre et Henri reviennent à Paris dans vingt jours ; je t'écrirai s'ils sont grandis, et ce qu'ils racontent de Rome. Je crois que Henri ne s'y est pas beaucoup amusé. Il te racontera tout cela lui-même quand il viendra aux Nouettes.
Tu vas voir dans quelques jours ton oncle Rostopchine qui veut absolument aller chercher lui-même ta tante Lydie. Ton cousin Louis de Malaret est toujours souffrant, pâle et maigre, depuis son angine couenneuse ; on pense pourtant à lui donner un précepteur, parce que Mlle H. ne suffit plus ; il commence le latin. Quand tu le commenceras, je te donnerai un excellent livre nouveau pour comprendre et apprendre le latin en très peu de temps, de sorte que dans trois mois tu rattraperas tes cousins... Pierre a envie d'entrer au collège...

Adieu, mon cher excellent petit Jacquot ; dis-moi si tu as encore eu des crises d'estomac. Je t'embrasse bien fort...

La Comtesse de Ségur : Correspondance (1799-1874), établie par Marie-Josée Strich, Scala, 1993, p.106.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] d'une prisonnière russe à celui qu'elle aime**
Date: Fri, 9 Feb 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre d'une prisonnière russe à celui qu'elle aime

Dans les années 30, des centaines de milliers d'hommes et de femmes furent déportés en Sibérie. Leur crime ? Exister. Cette lettre, témoignage d'une souffrance anonyme, est tirée d'un recueil de lettres de prisonnières russes à leurs proches. Aucune de ces femmes n'est revenue vivante des camps.

Ce n'est pas vrai que tu ne peux rien faire pour moi, que tu ne peux pas me donner à manger, me réchauffer et me soigner. Tu ne peux pas t'imaginer le bien que tes lettres m'ont fait quand j'étais malade. Elles étaient la seule réalité que je rejoignais pour échapper au délire. Car dans mon délire, je percevais tout ce qui m'entourait comme un délire encore plus grave. Et je lisais tes lettres comme on prend un médicament auquel on fait vraiment confiance. Bien entendu, elles me donnaient aussi de la chaleur.
Et je t'en prie ce n'est pas la peine de tant t'inquiéter pour moi. Figure-toi que nous, les femmes, sommes plus fortes et résistantes que vous les hommes, eh oui, même les statistiques le prouvent. Encore une chose, une femme heureuse, aimée, ne peut pas mourir, n'est-ce pas ? Tu en as des idées bizarres !
D'ailleurs, j'en suis intimement persuadée : quand on meurt, c'est qu'on ne veut plus vivre, je veux rentrer à la maison pour t'y attendre. Je pense souvent à cela. Je me vois assise, en train de coudre (c'est inexplicable mais je rêve toujours à des occupations féminines toutes simples) et soudain, j'entends quatre sonneries, cela ne peut être que toi. Tu sais, quand tu étais déjà en prison et moi encore à la maison, personne n'avait plus le droit de sonner quatre fois, ni N., ni F., ni V. qui utilisait ce signal auparavant. Parce qu'un jour N. a sonné alors que j'étais endormie et les quatre coups de sonnette m'ont réveillée. J'ai sauté en bas du lit en hurlant : Tu es rentré !, je me suis précipitée, poussant violemment les portes et les rejetant avec fracas. Mes mains tremblaient, je n'arrivais pas à tourner le verrou et quand la porte d'entrée s'est enfin ouverte, c'était N. qui était en face de moi.[...] Plus tard, N. a écrit un poème là-dessus, je vais essayer de me rappeler :

Mon frère, mon délire, mon amour,
Je te demande de rentrer.
Comme convenu résonnent quatre coups de sonnette.
Je cours vers la porte, vers le seuil,
C'est un invité, pas mon frère.
Et revient le silence et le monde s'est tu...

[...] Je n'arrive pas à imaginer ce qu'il en serait de moi sans tes lettres ! Sans exagérer, je peux dire que je vis surtout grâce à elles. Alors, écris-moi plus souvent, d'accord ? J'en ferai autant de mon côté. Bon, je te laisse.

URSS. Châtiment sans crime. Des prisonniers politiques témoignent de l'enfer des Camps. Traduit et présenté par J. Voznesenskaya, Édit. Horgay, 1982, p. 119-120.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Voltaire à Frédéric Le Grand
Date: Mon, 12 Feb 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Une semaine consacrée à la poésie admirative, affectueuse, amoureuse... et surtout épistolaire.

Lettre de Voltaire à Frédéric Le Grand - Le poème pour commencer la lettre

Voltaire vogue vers le nouveau souverain Frédéric II qui lui avait confié, en janvier 1740, le soin de revoir et de faire imprimer en Hollande son manuscrit : L'Anti-Machiavel. Il commence sa lettre par des vers mais la termine en prose, la houle du vaisseau, le froid et la glace l'indisposant profondément. L'abandon du poème est l'occasion pour Voltaire de renouveler son admiration pour la force et l'aplomb du souverain et de soligner au contraire, la faiblesse du philosophe. La lettre prend alors un tour plus humoristique qui fait quelque peu tomber les bienséances.

Dans un vaisseau, sur les côtes de Zélande,
où j'enrage, ce dernier décembre 1740.

Sire,

Vous en souviendrez-vous, grand homme que vous êtes,
De ce fils d'Apollon qui vint au mont Remus,
Amateur malheureux de vos belles retraites,
Mais heureux courtisans de vos seules vertus ?

Vous en souviendrez-vous aux champs de Silésie,
Tant de projets en tête, et la foudre à la main,
Quand l'Europe en suspens d'étonnement saisie,
Attend de mon héros les arrêts du destin ?

On applaudit, on blâme, on s'alarme, on espère ;
L'Autriche va se perdre, ou se mettre en vos bras,
Le Batave incertain, les Anglais en colère,
Et la France attentive, observent tous vos pas.

Prêt à le raffermir vous ébranlez l'empire :
C'est à vous seul ou d'être, ou de faire un César ;
La gloire et la prudence attellent votre char.
On murmure ; on vous craint, mais chacun vous admire.

Vous, qui vous étonnez de ce coup imprévu,
Connaissez le héros qui s'arme pour la guerre ;
Il accordait sa lyre en lançant le tonnerre,
Il ébranlait le monde, et n'était pas ému.

Sire, je ne puis poursuivre sur ce ton ; les vents contraires et les glaces morfondent de votre serviteur ; je n'ai pas l'honneur de ressembler à Votre Majesté, elle affronte les tempêtes sur terre, je ne les supporte sur aucun élément. [...]

Voltaire, Correspondance, Tome 1 (1739-1748), Édition établie par Théodore Besterman, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1977.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Baudelaire à Madame Sabatier
Date: Wed, 14 Feb 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Baudelaire à Madame Sabatier

Je pense à vous en vers

Une lettre-poème dont le début seulement, une phrase, est en prose et en anglais. Dans une autre lettre de la même époque, datée du 9 mai 1853, il écrivait à Madame Sabatier : « Généralement, je pense à vous en vers, et quand les vers sont faits, je ne sais pas résister à l'envie de les faire voir à la personne qui en sont l'objet. »

[Paris, mai 1853]

After a night of pleasure and desolation, all my soul belongs to you.

Quand chez les débauchés l'Aube blanche et vermeille
Entre en société de l'Idéal rongeur,
Par l'opération d'un mystère vengeur
Dans la bête assoupie un Ange se réveille ;

Des Cieux Spirituels l'inaccessible azur
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre
S'ouvre et s'enfonce avec l'attirance du gouffre.
Ainsi, Forme divine, Etre lucide et pur,

Sur les débris fumeux des stupides orgies
Ton souvenir plus clair, plus rose et plus charmant,
Pour mes yeux agrandis voltige incessamment

Le Soleil a noirci la flamme des bougies;
Ainsi toujours vainqueur, ton Fantôme est pareil,
Âme resplendissante, à l'éternel Soleil.

Baudelaire, *Correspondance*, Tome 1 (janvier 1832-février 1860), texte établi et annoté par Claude Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1973, p. 224.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Guillaume Apollinaire à Lou**
Date: Thu, 15 Feb 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Guillaume Apollinaire à Lou - Poème pressé au crayon

Guillaume Apollinaire, soldat dans l'armée française, écrit à sa Lou, c'est-à-dire Geneviève-Marguerite-Marie-Louise de Pillot de Coligny-Châtillon. Les poèmes à Lou ne manquent pas. Mais celui-ci est pressé, et écrit avec un crayon qui remplace le stylo utilisé pour la prose.

19 avril [1915]

Mon petit Lou exquis pas moyen de t'envoyer de mot aujourd'hui. Je t'écris au crayon mon stylo est vide.

Au soleil
J'ai sommeil
Lou je t'aime
Mon poème
Te redit
Ce lundi
Que je t'aime
Lou, Loulou
Me regarde
Ce ptit Loup
Se hasarde
A venir
Voir courir
Sur ma lettre
Le crayon.
Vite vite
Je te quitte
Et vais vite
Sur Loulou

Gui.

Apollinaire, *Lettres à Lou*, préface et notes de Michel Décaudin, Éditions Gallimard, 1969 ; 1990 pour la préface, p. 303

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] d'Éluard à Gala**
Date: Fri, 16 Feb 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre d'Éluard à Gala - Le poème comme gage d'amour

La correspondance d'Eluard avec Gala fut amoureuse et érotique. Le poème qu'il lui envoie ici contraste avec le début de la lettre, où il est question d'infidélité et d'argent. Mais il veut que Gala soit l'unique, La femme, à ses côtés. Si les vers écrits « vraiment » pour elle doivent prouver qu'elle est la seule, ils ne cessent aussi de la vêtir, dévêtir et travestir. La femme ici, est avant tout elle qui provoque le poème.

Mercredi

Ma petite Gala, tous les prés, toute l'herbe, je suis revenu rue Fontaine mais je ne t'ai jamais quittée. Je ne te quitterai plus. Il n'y a plus d'autre femme que toi.
Remercie Dali pour sa calligraphie.
Pense à moi.
Ne m'écris pas dans de petites enveloppes. Elles arrivent en retard.
La vente Portier a fait 4000 f. J'espère te verser les 2000 au début de la semaine prochaine. C'est même sûr.
Je t'envoie un poème fait vraiment pour toi. Tu le sais par ma dernière lettre.
Je t'adore. Je t'embrasse partout.
A t.p.t.

Paul

Femme avec laquelle j'ai vécu
Femme avec laquelle je vis
Femme avec laquelle je vivrai
Toujours la même
Il te faut un manteau rouge
Des gants rouges un masque rouge
Et des bas noirs
Des raisons des preuves
De te voir toute nue
Nudité pure ô parure parée

Seins ô mon cœur.

Paul Eluard, *Lettres à Gala 1924-1948*, édition établie et annotée par Pierre Dreyfus, préface de Jean-Claude Carrière, Éditions Gallimard, 1984, p. 137.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Chateaubriand à Madame Récamier**
Date: Mon, 19 Feb 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

A propos de la poste, de messages, de lettres envoyées, reçues, lues, attendues, perdues...

Lettre de Chateaubriand à Madame Récamier - « La poste ne m'apporte que des journaux »

Exilé sous la Monarchie de Juillet Chateaubriand écrit à Juliette Récamier, restée en France. Il se plaint de la lenteur des postes qui retarde la lecture des petites lettres de sa correspondante et constate que d'être tombé en disgrâce ne lui donne plus à lire que les journaux. Mais finalement, sa solitude lui fait préférer l'honnêteté de cet échange épistolaire unique, entretenu avec la belle Juliette.

Genève, 18 juin 1831

Vous avez reçu toutes mes lettres. J'attends incessamment quelques mots de vous ; je vois bien que je n'aurai rien, mais je suis toujours surpris quand la poste ne m'apporte que les journaux. Personne au monde ne m'écrit que vous ; personne ne se souvient de moi que vous, et c'est un grand charme. J'aime votre lettre solitaire qui ne m'arrive point comme elle arrivait au temps de mes grandeurs, au milieu des paquets de dépêches et de toutes ces lettres d'attachement, d'admiration et de bassesse qui disparaissent avec la fortune. Après vos petites lettres je verrai votre belle personne si je ne vais pas la rejoindre. Vous serez mon exécutrice testamentaire ; vous vendrez ma pauvre retraite ; le prix vous servira à voyager vers le soleil. Dans ce moment il fait un temps admirable : j'aperçois en vous écrivant le mont Blanc, dans sa splendeur ; du haut du mont Blanc on voit l'Apennin : il me semble que je n'ai que trois pas pour arriver à Rome où nous irons car tout s'arrangera en France.

Il ne manquait plus à notre glorieuse patrie, pour avoir passé par toutes les misères, que d'avoir un gouvernement de couards ; elle l'a et la jeunesse va s'engloutir dans la doctrine, la littérature et la débauche, selon le caractère particulier des individus. Reste le chapitre des accidents ; mais quand on traîne comme je le fais sur le chemin de la vie, l'accident le plus probable c'est la fin du voyage.

Je ne travaille point, je ne puis rien faire : je m'ennuie ; c'est ma nature et je suis comme un poisson dans l'eau : si pourtant l'eau était un peu moins profonde, je m'y plairais peut-être mieux.

Chateaubriand : *Mémoires d'outre-tombe*, Tome II. Edition nouvelle établie et annotée par Maurice Levaillant et Georges Moulinier, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1951, p. 502.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.

Objet: **[FloriLettres] de Jules Janin à sa femme**
Date: Tue, 20 Feb 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Jules Janin à sa femme - Le télégraphe

Jules Janin, journaliste et écrivain (Histoire de la Littérature dramatique, Le chemin de Traverse, La Religieuse de Toulouse...), dit aussi prince de la critique, écrit ici à sa femme. Il accueille, malgré de visibles difficultés d'utilisation, l'invention de Morse, le télégraphe, rendu possible d'utilisation en France en 1856.

Lundi 3 février 1873

A la bonne heure et voici que nous nous habituons à ce merveilleux outil : le télégraphe, il n'y a rien de plus commode et j'ai mis plus d'une heure hier, à te raconter des choses, que je pouvais te dire en cinq minutes. Aujourd'hui je bénis le télégramme qui m'est arrivé à onze heures, quand je désespérais de recevoir des nouvelles, de tes chers parents, ainsi toi et les tiens, vous allez bien, vous voilà contents et rassurés les uns les autres, vous (vous) défiez du mauvais temps, vous ne pensez pas à la pluie, à l'orage, à la tempête, qui nous oppriment. Hier à deux heures, j'ai reçu une aimable lettre de Mad. de Francqueville, et tu liras à ton retour, il n'y a rien de plus aimable et du plus distingué, tu n'es pas oubliée en tout ceci et la jeune femme a très bien compris la part que tu as prise à sa peine.
Tout a bien marché dans la maison, elle est frottée à plaisir et tu serais contente de ce palais tout neuf. Tu sauras aussi que la mère Motteau a loué chez M. Geoffret un appartement, et du haut de cet appartement, elle se propose de tendre aux passants sa main et ses filets. J'attends ton retour pour décider ce que nous avons à faire avec cette mendiante.
Nous avons reçu ce matin même, un très beau gigot de chevreuil, nous en ferons ce que tu voudras, mais il me semble que nous pourrions garder cette aubaine pour le jour du grand dîner, dinde et chevreuil s'accordent à merveille et nous garderions le jambon pour le retour de nos chers parents.
Le père Moore va bien et je ne t'en dis pas d'avantage, attendu qu'il doit t'écrire.
Allons, ma chère enfant, ayons bon courage, attendons sagement l'heure du retour, et bien, je serai content, tu le sais, de te recevoir. J'attends notre ami Chesnel pour nous mettre à l'œuvre et pour lui dicter les bonnes choses que j'ai dans mon cœur.

Ma chère enfant, je t'aime et je suis à toi, tout disposé à t'obéir. Je t'embrasse comme je t'aime, et je suis tout à toi de tout mon cœur.

J.J

Jules Janin, *Sept-cent trente cinq lettres à sa femme*, vol.3 (484 à 735), Éditions Klinksieck, 1979, p.596.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Un service proposé par les éditions de l'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] d'Edouart Manet à sa mère
Date: Wed, 21 Feb 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre d'Edouart Manet à sa mère - Distances et contraintes postales

1849, Rio de Janeiro est très éloigné de la France et cette lettre du jeune Edouard à sa mère renseigne sur les difficultés de l'acheminement du courrier. Agé alors de 17 ans, Manet se destine à une carrière dans la marine et se doit donc de renseigner ses proches sur les différentes escales de l'équipage pour pouvoir obtenir leurs lettres et par la même occasion, poster les siennes. L'opération est délicate, il faut trouver les bonnes occasions et coordonner autant que possible envoi et réception.

En rade de Rio de Janeiro
Le 15 février 1849

Chère Maman

Nous sommes enfin mouillés dans la rade de Rio après 2 mois de mer et de bien mauvais temps. A 3 heures, nous sommes entrés dans la rade en passant devant le premier fort ; on nous a hélés, il nous a été impossible de comprendre ce qu'on nous demandait ; le second fort nous a hélés ; lui à son tour n'a pu entendre nos réponses, aussi nous a-t-il flanqué un coup de canon ; ne sachant ce qu'il voulait nous continuâmes à marcher, quand il nous envoya un second coup de canon ; nous nous sommes alors décidés à mouiller devant lui, et bien nous en a pris, car il allait nous en camper un autre et à boulet cette fois. Une fois mouillés, la santé est venue à bord, puis l'officier de port et la douane qui nous a laissés à bord un de ses hommes pour empêcher avant visite de débarquer les marchandises.

Toutes ces formalités remplies, je puis jeter un coup d'œil sur ce qui m'entoure et t'en parler : la rade de Rio est charmante, elle est peuplée de navires de guerres de toutes les nations, elle est entourée de Montagnes vertes où l'on aperçoit des habitations charmantes. A peine arrivés nous avons été entourés par des embarcations de pays montées par des nègres qui venaient nous demander si l'on voulait descendre à terre. Je ne peux te parler davantage de Rio, nos lettres doivent partir demain à 4 heures du matin, nous ne devons pas aller à terre avant jeudi.
Le commandant a été à terre ce soir et il a rapporté une dizaine de lettres.
J'espérais bien en recevoir une de vous, mais je n'ai pas eu ce bonheur là ; Monsieur Cor n'avait donc pas indiqué à Papa les bonnes occasions.

Adieu chère Maman, je t'embrasse bien tendrement ainsi que papa, grand'mère, mes frères, Jules, ma tante, Edmond, etc. Rappelle-moi au souvenir de mon amie Madame Baudoin, bien des choses à Sophie et à ma bonne.
Je mords maintenant très bien au métier, nous allons maintenant pendant deux mois être exempts de ces petites misères qui forment l'apprenti marin, nous allons enfin boire de l'eau fraîche et ne plus manger tous les jours de la viande salée.

Edouard Manet : *Lettres de jeunesse 1848-1849, Voyage à Rio*. Louis Rouart et fils éditeurs, 1928, p. 49.

res] de Flaubert à sa mère

Objet: **[FloriLettres] de Flaubert à sa mère**
Date: Thu, 22 Feb 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Flaubert à sa mère

A la fin du mois d'octobre 1849, Flaubert part avec Maxime du Camp pour un long voyage en Orient, dont il ne reviendra qu'un an et demi plus tard. Pendant cette période il écrit plus de 80 lettres – essentiellement à sa mère.

Le Caire, 5 janvier 1850.

Ta bonne lettre du 16, pauvre chère vieille, m'est arrivée pour mon cadeau de Jour de l'An, mercredi dernier. J'étais en train de faire une visite officielle à M. notre consul, quand on lui a apporté un gros paquet qu'il a décacheté immédiatement. J'ai saisi le pli que j'ai reconnu entre cent autres (la main me démangeait de l'ouvrir, mais la bienséance, hélas ! s'y opposait). Par bonheur il nous a fait passer dans le salon de son épouse pour lui rendre nos devoirs, et comme celle-ci venait aussi de recevoir une lettre de sa mère, nous nous sommes accordés mutuellement la permission de lire chacun de notre côté, dés avant même de nous presque saluer. – Tu as donc eu enfin mes lettres d'Alexandrie ! Elles devaient en effet avoir du retard à cause des lenteurs dont le mauvais temps aurait été cause. Cela, pauvre vieille, doit t'encourager pour l'avenir. – pour les lettres on est jamais sûr de rien. Le consulat d'ici me paraît en outre une vraie pétaudière. Comme le consul général n'y est pas, tout va à la grâce de Dieu, de sorte que, quand nous serons dans la Haute-Égypte, j'ai bien peur que mes lettres ne t'arrivent que rarement et qu'il n'y en ait beaucoup de perdues en route. [...]

Nous avons fait une course à chameau !! Eh bien, le chameau ne donne, quoi qu'on en dise, ni mal de mer, ni courbature. – Au bout de 4 heures de dromadaire, nous n'étions pas plus fatigués que si nous fussions restés dans nos chambres. – On est là piété dans une espèce de fauteuil ; on change de position comme il vous plaît, jambes croisées ou étendues sur le col de la bête, ou passées dans l'étrier. Après ça, est-ce que nous n'avions pas assez rêvé du djemel, pour qu'il fut possible qu'il nous incommodât ? – La seule chose qui nous ait embêtés, c'est nos costumes. Patience, ils jouissent de leur fin. [...]

Adieu je t'embrasse à 2 grands bras. Mille bécots à Lilinne. Comme elle sera grandie quand je la reverrai. Compliments à tout le monde. A toi, à toi.

Je préfère adresser ma lettre chez Achille, ne sachant pas au juste ton numéro. J'écrirai ce mois-ci à Bouilhet et à M. Cloquet. Botta est à Paris. Par Pouchet pourrais-tu savoir quand est-ce qu'il sera de retour à Jérusalem ?
Ne t'attends pas toujours à des lettres aussi longues. Je crois que je te gâte un peu. Écris-m'en d'énormes.

Gustave Flaubert : *Lettres d'Orient.* Avant-propos de P. Bergounioux, l'horizon chimérique, 1990, p. 74-81.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Charles Péguy à Pierre Marcel**
Date: Fri, 23 Feb 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Télégramme de Charles Péguy à Pierre Marcel

En peu de mots Charles Péguy précise l'essentiel à Pierre Marcel, son ami, confident et collaborateur aux Cahiers de la Quinzaine.

Mercredi 20 août 1913.

Mon vieux tâche quand même de te reposer un peu.
Entendu pour la commission Maurice Reclus. Entièrement à tes ordres pour entreposition et acheminement de ton courrier pour toutes lettres allantes et venantes.

Affectueusement ton

Péguy.

B. N. n.a.f. f° 246.

Correspondance Charles Péguy – Pierre Marcel, réunie et annotée par Julie Sabiani, Cahiers de l'amitié Charles Péguy, n°27, p.198.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] du Comte de Pagan à Colbert
Date: Mon, 26 Feb 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Prisonniers et geôliers

Qu'il s'agisse de prisoniers politiques, de prisonniers de droit commun ou de victimes de l'Histoire comme cette mère russe déportées en Sibérie, écrire à ses proches est un réconfort et recevoir une réponse plus encore : ce sont autant d'aperçus vers une liberté possible, et une manière de défier leurs geôliers.

Lettre du Comte de Pagan à Colbert - La liberté pour rentrer chez moi

Le détenu est un sorcier, emprisonné à la Bastille pour un motif insolite : « M. Le Comte de Pagan, accusé de s'être vanté qu'il ferait mourir le roi par magie, M. Le Duc d'Orléans en donna l'avis. » « Ordre d'Entrée 1652. Ordre de sortie : - » Est-il jamais sorti ? Est-il cet ingénieur célèbre, Blaise Pagan, né à Avignon et mort à Paris, le 28 novembre 1665 ? Dans cette lettre du 27 juin (sans indication d'année) il explique qu'il aurait pu sortir, après 8 ans de détention. Mais sa dernière lettre (28 novembre 1665) indique qu'il a passé treize ans et douze jours en prison. Quel oublié !

Mon seigneur et très vénéré patron, Votre Seigneurie sait que je suis prisonnier ici depuis neuf ans, et que l'éminentissime Cardinal Mazarin, puisse-t-il être au ciel ! m'accorda la liberté il y a un an et plusieurs mois. Il avait mis pour condition que je serai mené à la frontière du royaume comme criminel ordinaire ; je ne trouverai pas convenable d'accepter la liberté sous une condition pareille, pour ne pas déshonorer ma famille ; mais je fis toujours de nouvelles prières à S.E. afin qu'elle me l'accordât purement et simplement, lui promettant de sortir du royaume et de chercher un lieu où je pusse demeurer en sûreté et me soustraire à l'oppression des Espagnols. S.E. s'était déterminé à me donner la liberté ; mais sa mort survint, et je suis resté ici abandonné et privé de tout secours humain. Je songe maintenant à recourir à la généreuse bonté de V. S. ; je la supplie très humblement de permettre à un pauvre étranger de se recommander à elle ; que V.S. veuille me faire la grâce de dire un mot au Roi mon maître, afin que, par la protection que j'espère obtenir de V.S., je puisse être libre aux conditions qu'il plaira à S.M. de m'imposer.
J'assure V.S. que non seulement elle fera une œuvre dont elle devra espérer une récompense auprès de la Majesté divine, mais dans quelque lieu que je me trouve je serai son serviteur très reconnaissant, et je promets à V.S. de conserver cette reconnaissance jusqu'au tombeau. Je ne cesserai de prier Dieu, notre seigneur, de lui accorder le bonheur et les prospérités qu'elle désire et qu'elle mérite, et que je lui souhaite, moi son plus dévoué serviteur. Je salue avec respect V.S. et lui baise affectueusement les mains.

De la Bastille, 27 juin.

[Extrait de la lettre du 28 novembre 1665]

PS : - Je me vois réduit à ne pas sortir de la chambre, parce que je suis presque nu. Je prie V.S de m'assister de quelque argent afin que je puisse me faire un habit et des chemises. : « Nécessité n'a pas de loi ; je suis un vieillard de soixante-dix-huit ans toujours malade. [...] Je suis réduit à un tel état que si V.E. ne se laisse pas toucher de pitié et ne me secoure d'un peu d'argent avec sa généreuse et ordinaire libéralité, elle apprendra quelque jour qu'on m'aura trouvé phtisique et mort de froid ; par le temps qu'il fait, je n'ai pas de feu dans ma chambre, et en outre je suis à peine vêtu. Je supplie V.E. de se souvenir qu'il y a treize ans et douze jour que je suis ici, et de prier le Roi notre seigneur, pour l'amour de Dieu, de me faire donner la liberté, afin que je puisse rentrer chez moi. »

Archives de la Bastille. Vol I-II, règne de Louis XIV 1659-1661. D'après des documents inédits.
Documents recueillis et publiés par François Ravaison, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal.
Slatkine-Megariotis Reprints, Genève, 1975, pp.2-3.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Marie-Antoinette à Madame Élisabeth**
Date: Tue, 27 Feb 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Dernière lettre de Marie-Antoinette à Madame Élisabeth 1

Adieu ma bonne et tendre sœur

Ce 16 octobre [1792]
A 4 h ½ du matin.

C'est à vous ma sœur que j'écris pour la première fois. Je viens d'être condamnée non pas à une mort honteuse – elle ne l'est que pour les criminels – mais à aller rejoindre votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans les derniers moments. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien ; j'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants. Vous savez que je n'existais que pour eux et vous, ma bonne et tendre sœur. Vous qui avez par votre amitié tout sacrifié pour être avec nous, dans quelle position je vous laisse ! J'ai appris par le plaidoyer même du procès que ma fille était séparée de vous. Hélas ! la pauvre enfant, je n'ose pas lui écrire, elle ne recevrait pas ma lettre. Je ne sais pas même si celle-ci vous parviendra2. Recevez pour eux deux ici ma bénédiction.
J'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grand, ils pourront se réunir avec vous et jouir en entier de vos tendres soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer, que les principes et l'exécution de ses devoirs, sont la première base de la vie, que leur amitié et leur confiance mutuelle en feront le bonheur. Que ma fille sente qu'à âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère, par les conseils que l'expérience qu'elle aura de plus que lui et que son amitié pourront lui inspirer ; que mon fils à son tour, rende à sa sœur tous les soins, tous les services que l'amitié peuvent inspirer ; qu'ils sentent enfin tous deux que dans quelque position qu'ils pourront se trouver, ils ne seront vraiment heureux que par leur union ; qu'ils prennent exemple [sur] nous. Combien dans nos malheurs, notre amitié nous a donné de consolation, et dans le bonheur on jouit doublement quand on peut le partager avec un ami, et où en trouver de plus tendre, de plus uni que dans sa propre famille ? Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père que je lui répète expressément : qu'il ne cherche jamais à venger notre mort. J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur. Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de peine : pardonnez-lui, ma chère sœur, pensez à l'âge qu'il a et combien il est facile de faire dire à un enfant ce qu'on veut, et même ce qu'il ne comprend pas. Un jour viendra, j'espère, où il ne sentira que mieux tout le prix de vos bontés et de votre tendresse pour tous deux. Il reste encore à vous confier mes dernières pensées. J'aurais voulu les écrire dés le commencement du procès, mais, outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche a été si rapide que je n'en aurais pas eu le temps.

Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée, et que j'ai toujours professée. N'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant s'il existe encore ici des prêtres de cette religion, et même le lieu où je suis les exposerait trop s'ils y entraient une fois. Je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes les fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe. J'espère que dans Sa bonté, Il voudra bien recevoir mes derniers vœux, ainsi que ceux que je fais depuis longtemps, pour qu'Il veuille bien

recevoir mon âme dans Sa miséricorde et dans Sa bonté. Je demande pardon à tout ceux que je connais et à vous ma sœur, en particulier, de toutes les peines que, sans le vouloir, j'aurais pu leur causer. Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait. Je dis adieu à mes tantes et à tous mes frères et sœurs. J'avais des amis ; l'idée d'en être séparée pour jamais et leurs peines sont un des plus grands regrets que j'emporte en mourrant. Qu'ils sachent du moins que jusqu'à mon dernier moment, j'ai pensé à eux.

Adieu, ma bonne et tendre sœur. Puisse cette lettre vous arriver. Pensez toujours à moi ; je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que ces pauvres et chers enfants. Mon Dieu ! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours ! Adieu, adieu, je ne vais plus que m'occuper des devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre dans mes actions on m'amènera peut-être un prêtre, mais je proteste ici que je ne lui dirai pas un mot et que je le traiterai comme un être absolument étranger3.

Lettres de Louis XIV et de Marie-Antoinette 1789-1793. Présentées par J. P. Dormois, France-Empire, 1988, p. 120.

1 Madame Elisabeth était la sœur de Louis XVI et était née en 1764. Elle avait refusé les plus brillants partis d'Europe et avait vécu beaucoup à l'écart de la cour, dans son château de Montreuil. Elle accompagna la famille royale quand elle quitta Versailles en octobre 1789 et n'en fut séparée que lorsque celle-ci fut internée dans la Tour du Temple. Elle fut incarcérée à la Conciergerie et mourut sur l'échafaud le 10 mai 1794 .
2 Cette lettre fut en effet interceptée et remise à Robespierre.
3 Il ne pourrait s'agir en effet que d'un prêtre « jureur » ou constitutionnel.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Louise Michel au Président de la République**
Date: Wed, 28 Feb 2001 04:00:03 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Louise Michel au Président de la République

Louise Michel, déportée en Nouvelle Calédonie depuis 1871, s'était fait connaître par son affiliation à l'Internationale et ses combats menés dans les rang des Communards. Elle sera amnistiée en 1880. Elle écrit au président, Adolphe Thiers, dit le Foutriquet, qui devant la commune avait fait évacuer Paris pour l'assiéger et réprimer durement les soulèvements populaires. Elle évoque deux dates : le 24 février 1872, jour de la proclamation de la République, où pourtant Lamartine faisait hisser le drapeau tricolore au lieu du drapeau rouge ; et le 18 mars 1871, jour de l'insurrection populaire marqué par le courage des femmes de Montmartre postées devant les baïonnettes des soldats...

Centrale d'Auberive, 28 février 1872, 7 heures du matin

Monsieur,

Sentez-vous passer les anniversaires ?
On a pu escamoter le 24 février 1848.
On a pu assassiner le 18 mars 71, mais vous ne tuerez pas la conscience populaire.

Vos masquent s'usent, Messieurs, encore quelques déchirures et tout sera dit.
Vous avez éclairé le peuple sur la valeur de votre parti.
Ô que vous êtes petits ! que vous êtes vils !

Louise Michel

Louise Michel, *Je vous écris de ma nuit, correspondance générale 1850-1904*, présentée par Xavière Gauthier. Les Éditions de Paris, 1999, p. 159.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Napoléon 1er au général Miollis**
Date: Thu, 1 Mar 2001 04:00:03 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Napoléon 1er au général Miollis - La parole du geôlier

Par trois fois déjà, Napoléon a fait forcer les portes du Quirinal. Il veut surtout faire prisonnier le Cardinal Pacca, mais il veut aussi que le Pape soit traité comme tous ceux qui inquiètent son empire. Point n'est besoin pour Napoléon, qui a des généraux fins et obéissants, d'écrire un ordre d'arrestation explicite. Le ton suffit ; l'habile et dévoué Miollis sait lire entre les lignes.

Schoenbrunn, le 19 juin 1809.

Je vous ai confié le soin de maintenir la tranquillité dans mes États de Rome. Vous ne devez souffrir aucun obstacle. Vous devez traduire devant une commission militaire tout individu qui se porterait à un acte contraire à la sûreté de l'armée ; vous devez faire arrêter, même dans la maison du Pape, tous ceux qui trameraient contre la tranquillité publique et la sûreté de mes soldats. Un prêtre abuse de son caractère et mérite moins d'indulgence qu'un autre, lorsqu'il prêche la guerre et la désobéissance à la puissance temporelle, et lorsqu'il sacrifie le spirituel aux intérêts de ce monde. [...]

Extrait de la réponse du général Miollis, écrite après l'assaut donné au palais pontifical.

« Votre majesté m'a confié le soin de maintenir la tranquillité dans ses États de Rome ; j'ai atteins l'unique moyen d'y parvenir. J'ai ordonné l'arrestation du Cardinal Pacca ; le Pape s'y est opposé par des barricades et une défense qui l'ont entraîné lui même avec le cardinal. »

Napoléon 1er (Empereur des Français), *Lettres*, édité par Louis Madelin, Nouvelles éditions Latines, 1944, p. 38.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] d'une prisonnière russe à ses enfants**
Date: Fri, 2 Mar 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre d'une prisonnière russe à ses enfants

Une « maman en disgrâce », déportée en Sibérie, malgré la distance et la souffrance, continue à tenir son rôle de mère aimante et vigilante. Et ne se prive pas, au détour d'une phrase, de se moquer du pouvoir.

Bonjour, mes petits canaris
Et vilains garnements
Toujours pas de lettre de vous.
Je ne m'inquiète pas : grand-mère
Ecrit que tout va bien et qu'elle
Est plutôt contente de vous. Je ne
M'inquiète pas, mais je suis triste.
Chaque soir à sept heures, ils
Apportent le courrier. Certaines
« mamans criminelles » qui n'ont qu'un
fils reçoivent parfois deux lettres, je n'en
reçois presque jamais. Chaque soir
à sept heures, mon humeur se gâte,
et quand on est de mauvaise
humeur, le camp devient vraiment
invivable. Pour l'aîné c'est déjà
trop tard, mais le cadet, c'est sûr
que je vais l'expédier – pour le punir
de son silence- cet été au camp de
prisonniers : qu'il goûte au moins
un peu de ce bonheur de la vie
en camp ! Pour l'aîné
aussi, bien sûr, je vais
trouver quelque chose de
chouette : un petit cachot
dans notre ancien frigo, par
exemple. Ou je lui ferai
un plein saut de « soupe
de prisonnier », je le forcerai
à la manger et en plus
je bloquerai la porte des toi-
lettes avec un clou. Ecrivez-
moi sinon je suis capable
d'inventer quelque chose de pire !
[...]
Qu'est ce que vous avez
prévu pour l'été ? Si votre père
a un peu d'argent, venez
me voir. Je crois qu'en
été, ce sera moins épuisant
et que cela vous fera même

du bien : vous verrez la
Sibérie, vous ferez des ran-
données sur les volcans. Ils
sont plutôt pentus et pittoresques.
Pourtant ce beau paysage, je
le verrais disparaître de la face
de la terre avec une joie intense,
tellement j'en ai marre ! Avec
un peu de chance, vous découvrirez
que votre père monte à cheval
comme un vrai cow-boy ! Si
un beau jour nous nous re-
trouvons à l'Ouest impérialiste
pourri et que nous sommes
chômeurs, je me mettrai à
dresser les chevaux
[...]
Je vous embrasse très, très
fort, mes petits lapins, j'attends
vos lettres avec beaucoup, beaucoup
d'impatience.

Votre maman en disgrâce

URSS. Châtiment sans crime. Des prisonniers politiques témoignent de l'enfer des camps. Présenté par J. Voznesenskaya, éd. Horgay, 1982, p. 95-97.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Nicolo Paganini à Douglas Loveday**
Date: Mon, 5 Mar 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Les lettres de musiciens : une semaine consacrée à Nicolo Paganini et à Richard Wagner.

Lettre de Paganini à Douglas Loveday

La lettre étant particulièrement longue, nous avons choisi de la publier en trois épisodes.

Pour répondre à un certain Monsieur Douglas Loveday, lequel avait fait publier dans les journaux de 1838, une lettre non dépourvue d'ironie de Nicolo Paganini, le grand violoniste avait écrit une nouvelle lettre pour faire une complète lumière sur un incident comique.

Paris, ce 24 juillet 1838.

Monsieur,
Un monsieur Douglas Loveday publia dans la *Gazette Musicale*, une lettre que je lui adressai, il y a un mois à peu près, et se donna garde de parler de la réponse qu'il me fit. Désirant à mon tour publier quelques observations sur cette réponse, je viens vous prier, monsieur, de vouloir bien les insérer dans votre honorable feuille.
Agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.
Nicolo Paganini.

1er épisode

A Monsieur Douglas Loveday.

Monsieur,

Vous vous êtes plu, il y a quelque temps à publier une lettre que vous avez prise au sérieux et que je vous adressais dans le seul but de vous prouver combien il est facile de chicaner quelqu'un lorsqu'il nous en prend fantaisie. La lettre n'était que la revanche plaisante du compte que vous aviez établi au profit de votre ami, M. CR....o, médecin célèbre, comme vous dites. En effet, décidé à lui faire gagner de l'argent à tout prix, vous avez été assez habile pour métamorphoser en visites à 10 francs, quelques *comment allez-vous*, que votre ami, médecin célèbre, m'avait adressés en me saluant lorsque je demeurais chez vous, politesse que, du reste, je me hâtai de faire cesser en faisant défendre au célèbre médecin la porte de mon appartement, aussitôt que je vis que ses salutations devenaient sérieuses, et qu'il se préparait à les doubler d'ordonnances, dont, pour le bien de mon corps, je redoutais l'efficacité.
Que fis-je pour vous répondre ? Je dressai à mon tour un compte de 27.400 fr. pour leçons, séances musicales, etc. ; etc. ; données à Mademoiselle votre fille. C'était un compte d'*apothicaire* pour un compte de *médecin*. Nous devions être quittes ; mais pas du tout. Vous vous êtes effrayé, vous avez cru voir dans ma lettre une intention d'argent, un commandement. Vous avez rêvé peut-être les huissiers et leurs griffes, et vous êtes couru vous mettre sous la sauvegarde de l'opinion

publique, en livrant ma lettre aux journaux et en la faisant passer pour un coup de tête de ma part, et en conséquence pour un *chef-d'œuvre d'avarice*. Vous aviez beau jeu. Mais ce qui prouve que vous ne plaisantiez pas, et que votre intention, n'était pas d'amuser le public à nos dépens, c'est qu'en même temps que vous donniez ma lettre aux journaux, vous ne leur donniez pas celle que vous m'écriviez en réponse pour me demander 37.800 fr. d'une créance que vous vous étiez dépêché de fabriquer pour contre-balancer ma prétendue réclamation.
Or, comme votre réponse, que par modestie peut-être vous avez voulu cacher, est un *chef-d'œuvre d'instruction et de raison surtout*, je me fais un devoir de la porter à la connaissance du public, après en avoir en vain attendu jusqu'à présent, que vous le fissiez vous-même. Seulement je regrette de ne pouvoir la donner que par extrait, vu sa longueur démesurée ; je désire du moins que l'échantillon suffise pour bien faire connaître votre exquise politesse, vos nombreuses connaissances, et surtout je le répète, cette saine raison dont vous avez toujours joui : *Mens sana in corpore sano*. (J'ai vu par votre lettre que vous avez un faible pour les citations latines). De cette manière on saura que l'on doit admirer en vous tout à la fois un nouveau Coislin, un autre Pico de la Mirandola et un nouvel Erasme, qui, comme vous savez, en fait de raison, a écrit *l'éloge de la folie*.

A suivre...

Lettre de Nicolo Paganini publiée dans La *Revue Pleyel* n°11 – août 1924

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Nicolo Paganini à Douglas Loveday**
Date: Wed, 7 Mar 2001 04:00:08 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Nicolo Paganini à Douglas Loveday

2ème épisode

Voici donc le raisonnement que vous tenez pour prouver que je vous dois 37.800 francs :

" Monsieur, vous me dites, vous avez logé chez moi quatre-vingt-dix neuf jours, pendant ce temps vous m'avez parlé de votre santé, de vos affaires, je vous ai répondu et comme je suis médecin, jurisconsulte et avocat, vous me devez des honoraires. Néanmoins je vous fais grâce de mes consultations comme médecin ; je ne vous demande que d'être payé en qualité de jurisconsulte et d'avocat. En Angleterre (je cite textuellement vos expressions), je réussirais à porter mes prétentions à une somme qui apporterait une secousse à votre fortune, toute colossale qu'elle est ; ici je me contenterai à réclamer la modique somme de 18.000 francs ".
Puis vous continuez :
" Monsieur, je suis un puits de science : voici au besoin mes titres au brevet de capacité :
je connais : 1° l'alphabet (je cite toujours vos expressions) ; 2° la grammaire anglaise, française et italienne ; 3° l'histoire naturelle ; 4° l'histoire universelle ; 5° la géographie ; 6° la médecine homéopathique ; 7° la philosophie ; 8° la tenue des livres ; 9° la tenue à table (*Risum teneatis amici* ? Je vous chatouille dans votre faible pour les citations) ; 10° la tenue en société ; 11° Les mœurs (*O tempora… o mores….*). – En voilà du latin.
" j'ai prodigué (vous continuez toujours votre raisonnement), les trésors de toutes ces connaissances à votre fils, quatre-vingt-dix-neuf jours durant. Je vous fais grâce encore de ce que vous me devriez à cet égard. Mais… mais ma fille a donné des leçons de piano à votre fils. Des leçons de ma fille …, on ne peut les taxer à moins de 200 fr. l'une, d'autant plus que ces leçons (je cite encore vos propres paroles) étaient pour elle un motif de plus de chercher de piocher… (Pauvre demoiselle).
Ainsi en résumé :
Pour mes consultations de jurisconsulte et d'avocat : 18.000 fr.
Pour 99 leçons de ma fille : 19.800 fr.
Somme totale : 37.800 fr. que vous me devez".

A suivre...

Lettre de Nicolo Paganini publiée dans La *Revue Pleyel* n°11 – août 1924

Objet: **[FloriLettres] de Nicolo Paganini à Douglas Loveday**
Date: Thu, 8 Mar 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Nicolo Paganini à Douglas Loveday

Suite et fin

Telle est la teneur de votre lettre écrite sous l'influence du solstice d'été, et à l'approche de la canicule. Tout le monde respectera le raisonnement d'un homme placé comme vous sous de pareilles influences. Moi-même je n'ai rien à vous répondre, si ce n'est que : 1° à propos de vos connaissances dans la langue française, vous n'en faites pas preuve lorsque vous dites : les principes que j'ai l'honneur de vous *détailler*. Vous aviez pu (pour vous auriez pu) abstenir de suivre (pour s'abstenir de suivre) ; agréer entre nous un accord (pour établir un accord) ; annoncées (pour énoncées), etc., etc...
2° A propos de votre goût en fait de style, je n'aime pas au début de votre lettre, cette définition de la vérité en style de parfumeur : La vérité est une *essence* dont rien ne change la nature.
3° En fait de philosophie, je ne vous crois pas non plus bien fort sur la logique, car pour prouver que la médecine n'est pas votre état, vous dites que «vous aimez la musique», c'est une singulière manière d'argumenter, autant vaudrait, pour prouver que vous êtes jurisconsulte et avocat, affirmer que vous aimez bien boire.
4° Vous ne semblez pas non plus bien fameux sur le chapitre de la politesse et de la bienséance. Vous parlez dans votre lettre de certains médicaments et de leurs effets, les expressions dont vous faites usage sont telles que je n'ose pas les citer ici.
5° Et enfin je conteste que les leçons de piano de Mademoiselle votre fille puissent mériter 200 fr. chacune, car autant que je puis m'y connaître, mademoiselle votre fille manque de cette faculté qui fait passer l'âme d'un exécutant au bout de ses doigts pour traduire en sons les émotions. Malgré tout le mal que cette bonne demoiselle s'est donné, se donne et se donnera, pour bien toucher, elle parviendra jamais à toucher. Ainsi elle trouvera difficilement à donner des leçons à 200 francs le cachet.
Je crois qu'elle réussirait mieux si elle se livrait à la pantomime pour laquelle elle m'a semblé avoir de grandes dispositions toutes les fois que je l'ai vu jouer ; c'est aussi l'avis de Mme B***, dont vous estimez beaucoup le jugement.

Si je devais ajouter une dernière observation à votre lettre, je dirais que vous y laissez percer une pointe d'animosité dont il ne m'est pas difficile de connaître la cause ; car vous revenez sur mon refus de jouer avec mademoiselle votre fille à l'occasion du concert qu'elle donna à la salle Ventadour, le 26 avril dernier ; c'est peut-être pour cela que vous vous laissez aller jusque dire en terminant votre lettre : J'ai l'avantage de ne pas être M. Paganini. Quant à moi, je serai plus poli et plus raisonnable que vous, mon cher monsieur, et ne vous contestant pas l'honneur d'être M. Douglas Loveday, je me contenterai d'être,

Nicolo Paganini

Lettre de Nicolo Paganini publiée dans La *Revue Pleyel* n°11– août 1924

Objet: **[FloriLettres] de Richard Wagner au directeur de l'Opéra**
Date: Fri, 9 Mar 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Richard Wagner à Monsieur Royer, directeur de l'Opéra

Les journées historiques du *Tannhäuser*.

Il y eut cent soixante-quatre répétitions de *Tannhäuser* et seulement trois représentations sur la scène de la rue Le Peletier.

Début mars 1861, Wagner écrivit au ministre d'Etat, le comte Walewski, pour révéler l'incompétence de la direction de l'orchestre, « le chef d'orchestre(1) qui doit conduire mon ouvrage n'a pas encore l'expérience nécessaire pour cette tâche difficile qu'on ne saurait apprendre en quelques mois ». Le comte Walewski répondit dès le lendemain en refusant, comme l'avait fait Royer, la faveur demandée. « Jamais en France, soit qu'il s'agît des œuvres de nos compositeurs, soit qu'il s'agît de celles des maîtres étrangers, tels que Rossini et Meyerbeer, (ajoutait le ministre avec peut-être quelque ironie), le directeur de l'orchestre n'a été déshérité du droit de rester à la tête de sa phalange d'exécutants (...) ». Wagner se tint pour dit, et cessa dès lors de s'intéresser au sort de son ouvrage, qui fut représenté le 13 mars.
Ce fut probablement alors qu'il adressa à Royer, directeur de l'Opéra, une lettre non datée, non signée et inachevée dont voici le texte:

Monsieur le Directeur,

Vous me demandez de nouvelles coupures dans mon *Tannhaüser* pour réduire la durée de mon ouvrage au temps nécessaire qui puisse vous permettre de faire suivre la représentation de mon opéra par un divertissement de danse, et c'est au moyen de ce sacrifice que vous croyez arriver à contenter une partie puissante de vos abonnés, qui se trouvant trompés par l'absence d'un ballet régulier au milieu de la représentation, s'oppose au succès de mon ouvrage.

S'il s'agissait pour moi du début d'un tout nouvel ouvrage, je crois avoir préféré de retirer une partition toute entière pour la préserver d'une mutilation principielle, en me rappelant les mots de Schiller :
«Si l'art a été abaissé, ce n'était que par les artistes eux-mêmes».

Mais il me semble cette fois de n'être dans le cas de l'identifier moi-même, mes idées et mes tendances, avec cet ouvrage de *Tannhäuser*, qui, depuis qu'il est connu par toute l'Europe musicienne, appartient plus au monde qu'à moi-même, et pour l'appréciation duquel le sort qui lui est réservé, en conformation aux usages du grand Opéra de Paris, ne peut plus changé en rien d'essentiel. Ainsi, depuis bien des années j'étais comme mort pour cet ouvrage qui a été donné partout sans mon assistance, de la sorte à me faire perdre presque tout sentiment d'une cohérence vivante entre moi et mon oeuvre. C'était donc un hasard qui mis encore une fois dans un contact immédiat et actif avec cet ouvrage par sa transplantation sur le premier théâtre de Paris, cet honneur qu'il devait à sa renommée acquise ailleurs. J'ai profité des excellentes dispositions que j'ai trouvées à cet égard, pour contribuer de ma part si bien que possible à la réussite de l'opération, et j'ai joui de la grande satisfaction de voir mon œuvre parfaitement bien rendu par les artistes, et

chaudement accueilli par le public, qui, malgré des efforts d'une opposition acharnée, a couvert bien des fois ma musique d'applaudissements unanimes. Complètement satisfait par ces expériences incontestables, je crois pouvoir me retirer maintenant, de la surveillance du sort futur de mon ouvrage, et laisser le soin de le conformer aux usages dominants de votre théâtre, à ceux, qui jusque-là sont si bien entrés dans mes vues personnelles quant à l'esprit de l'exécution. Comme il s'agit de conserver un ouvrage pour satisfaire les désirs de ceux qui en ont pris un intérêt bien ouvertement prononcé, je vous autorise de faire tout ce qui vous semblera utile pour contenter ceux qui n'ont pu trouver tout ce qui leur fait plaisir d'ordinaire.

Pour cela vous me regarderez comme si j'étais mort et hors d'état de m'occuper moi-même des exécutions de mon oeuvre, ainsi comme je suis, dans le même sens, mort pour ce *Tannhaüser* en tout ce qui concerne ces représentations sur d'autres théâtres.

Lettre de Richard Wagner (écrite en français) à Monsieur Royer, directeur de l'Opéra, publiée dans la *Revue Pleyel* n°10 - juillet 1924, dossier de J.-G. Prod'homme, intitulé : *Richard Wagner et l'Opéra de Paris, lettres inédites (février-mars 1861).*

(1) Louis Dietsch, alors chef d'orchestre de l'Opéra, où il avait été chef des chœurs, Dietsch était l'auteur du *Vaisseau Fantôme* (livret de Paul Foucher, d'après le poème vendu par Wagner à l'Opéra, en 1841)

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Saint François Xavier à Simon Rodrigues**
Date: Mon, 12 Mar 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Voyages en pays lointains, voyages intérieurs, missions, ambassades et impressions de voyageurs

Lettre de Saint François Xavier à Simon Rodrigues - Esprit pratique et hiérarchie

Saint François Xavier vient de quitter l'Inde, il écrit de Cochin à Simon Rodrigues, un prêtre qui regagne le Portugal. Il lui recommande deux hommes, il lui demande de bien les accueillir, il veut ensuite toute sorte de renseignements et enfin explique comment l'on va s'occuper de l'acheminement de son courrier.

Cochin, le 1er février 1549

La grâce et l'amour du Christ notre sauveur soient toujours en notre aide et en notre faveur.
Les personnes qui me demandent des lettres pour vous sont si nombreuses et moi je suis tellement désireux de vous écrire ; c'est qu'il me semble que la consolation que j'ai en vous écrivant est la même que celle que vous aurez en me lisant. Les porteurs de cette lettre-ci sont deux hommes qui se sont mariés et établis à Malacca, hommes de grand bien et bons chrétiens. Ils vont pour remplir certaines obligations dans lesquels ils se trouvent ; ils vous donneront bien des nouvelles de Malacca, ainsi que, en témoins oculaires, du fruit produit là-bas par les membres de notre Compagnie.
Ils portent en outre les lettres du Père François Pérez, dans lesquels il rend compte, étant donné, me semble-t-il, qu'il écrit longuement, du fruit produit par eux là-bas. Ils vous donneront aussi certaines informations sur la Chine et le Japon, car ils ont longtemps séjourné à Malacca.
(...)
Pour l'amour et pour le service de Dieu notre Seigneur, je vous prie d'accorder vos faveurs et de faire bon accueil à ces hommes qui partent là-bas, pendant les quelques jours qu'ils passeront à Lisbonne, et de les aider dans toute la mesure du possible et avec bonté. Par eux, vous pourrez être informé de bien des choses sur l'Inde. Par eux, vous m'écrirez très longuement sur tous les membres de la Compagnie qui se trouve en Italie, en France, en Flandre, en Allemagne, en Espagne, en Aragon et dans le bon collège de Coïmbre, puisque, chaque année, des navires quittent Malacca pour la Chine et la Chine pour le Japon. Ces lettres devront être adressées aux Pères de la Compagnie qui se trouvent à Malacca ; ceux-ci, par des voies multiples, enverront la transcription des lettres, l'original restant à Malacca. Ils me les enverront par tant de voies que je recevrai bien par une de ces voies.
Que notre seigneur nous rassemble dans la sainte gloire du Paradis.
Votre très cher Frère, tout dans le Christ.
François.

Saint François Xavier, *Correspondance 1535-1552*, Traduction intégrale, présentations et notes de Hugues Didier, Édition Desclée de Brower Bellarmin, 1997, p. 229.

Objet: **[FloriLettres] de Talleyrand à la duchesse de Courlonde**
Date: Tue, 13 Mar 2001 04:00:03 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Talleyrand à la duchesse de Courlonde - Au congrès de Vienne

Réuni pour réaliser en Europe un système d'équilibre réel et durable, le congrès fit naître de grands espoirs et aspirations nationales chez les peuples libérés de la domination napoléonienne. Dominé par l'Autriche, la Prusse, la Grande Bretagne et la Russie, il eut surtout pour but et pour effet de partager entre les vainqueurs les dépouilles enlevées au vaincus. Talleyrand sut profiter de la division des Alliés et obtenir l'alliance de Metternich et Castlereagh contre la Prusse et la Russie. Mais ses intrigues furent déjouées par le retour de Napoléon en France, en mars 1815. Ses efforts détruits, la coalition se reforma contre la France.

Vienne, 8 mars (1815)

Chère amie,

Je vous écris en sortant du spectacle où Dorothée a eu un succès prodigieux. Elle a joué dans deux pièces, et bien dans l'une et dans l'autre. ce qui ne gâtait rien à la pièce dans laquelle elle ne faisait qu'un rôle de pantomime, c'est qu'elle était fort bien mise, et fort jolie. Je dois retourner à Presbourg pour le roi de Saxe. Il est probable que je l'y mènerai parce que Mde de Brionne désire beaucoup la voir et m'a prié de la lui amener. Le départ de Bonaparte de son isle d'Elbe à la tête de deux cents hommes(1) fait de lui un brigand dans quelque lieu qu'il aille : ainsi cela finit sa souveraineté, et tout l'échafaudage princier de ses frères(2). Nos affaires depuis quelques jours marchent bien. Un mois comme cela et tout sera fini.(3) L'impératrice de Russie part le 9 pour Munich. Le départ de l'empereur est retardé.(4)

Adieu : chère amie je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

Gaston Palewski, *Le miroir de Talleyrand, Lettres inédites à la duchesse de Courlonde pendant le Congrès de Vienne*, Librairie Académique Perrin, , 1976, p. 135-136.

(1) Dans une lettre au roi du 7 mars 1815, Talleyrand parle de douze cents hommes.

(2) Le traité du 11 avril 1814, par lequel l'île d'Elbe avait été accordée à Napoléon, était ainsi caduc.
(3) En réalité, l'acte final du congrès ne sera signé que le 9 juin.
(4) Les Alliés devaient se concerter et modeler leur conduite sur les agissements de Napoléon.

Objet: **[FloriLettres] de Victor Jacquemont à son frère Porphyre**
Date: Wed, 14 Mar 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Victor Jacquemont à son frère Porphyre - Sur un paquebot comme dans un café

Victor Jacquemont, partit pour les Amériques en 1826, à 25ans, puis pour L'Inde en 1828, en tant que naturaliste attaché au Muséum d'Histoire naturelle de la ville de Paris. Il nous a laissé de ses voyages une très large correspondance, œuvre qui fait de lui l'un des plus grands écrivains voyageurs de son siècle. Ses lettres sont celles d'un esprit positif et rationaliste, d'un romantique aussi, qui alliait ses vastes connaissances scientifiques à une culture littéraire et artistique étendues. Il mourut en 1832 à l'Hôpital militaire de Bombay. Il écrit ici à son frère Porphyre à propos de ses conditions variées de voyages, tantôt prisonnier des glaces, tantôt naviguant sur de petites embarcation, ou, comme ici, à bord d'un café géant...

A Porphyre Jacquemot, à Paris,

Port au Prince, 29 février 1827

Mon cher Porphyre, je me suis embarqué à New York il y a aujourd'hui un mois, le 20 janvier, et je suis très heureusement arrivé ici le 18, après une traversée un peu longue, mais très douce, pendant laquelle j'ai pu travailler, m'occuper à mon aise. Le jour même de mon arrivée, j'ai écrit à notre père par un navire qui allait aux Etats Unis. Cette lettre-ci sera postée à Rochefort par la goélette de guerre la Mésange, qui part demain, et je pense qu'elle arrivera avant l'autre.

(...) La vie qu'on mène à bord des beaux paquebots américains, et même à bord des beaux navires de commerces ayant de beaux emménagements pour les passagers, une bonne table et beaucoup de passagers, cette vie là ressemble à la vie des cafés. C'est tout ce que je déteste. Le temps s'use en politesses banales qu'on est obligé de se faire les uns aux autres parce que vos compagnons, gens de commerce pour la plupart, n'ont pas l'habitude du travail, de l'étude. Si vous restez dans votre coin à lire, à écrire tout le jour, vous êtes mal vu, regardé comme un original, et un original un peu fier ou au moins pas très aimable. Ensuite, quand vous êtes huit ou dix, vous n'avez pas votre coin, et moi, pour travailler, j'ai malheureusement besoin d'un peu de silence ou d'isolement. J'avais de cela, sur le très petit et assez mauvais brick à bord duquel je suis venu de New York, beaucoup plus qu'à bord du grand et magnifique Cadmus. Aussi m'y suis-je plu infiniment davantage. Je n'aime pas le pain sec ni le biscuit sec sans rien mettre dessus, mais dès qu'il y a quelque chose pour mettre dans l'eau pour boire, je suis bien. Cette dernière fois, j'ai été entièrement vidé par le mal de mer, et je n'ai même pas eu une minute de malaise le premier jour. Je me suis mis, dès le premier repas fait à bord, à manger avec le singulier redoublement d'appétit que me donne l'air de la mer. Il faisait bien froid, cruellement froid, les 3 ou 4 premiers jours, et cependant je n'ai pas souffert horriblement, grâce au violent exercice que je me suis imposé sur le pont, malgré la pluie. Le soir, avant de me coucher, je buvais une grande tasse de punch, et, à la faveur de la légère transpiration qu'elle me causait, je m'endormais. (...)

Victor Jacquemot : correspondance 1824-1832, Kailash Editions, 1993, p. 101.(Edition originale Michel Lévy frères, Paris 1867.)

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Jean Paulhan à Guillaume de Tarde**
Date: Thu, 15 Mar 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Jean Paulhan à Guillaume de Tarde - Un bateau c'est quelque chose d'immense

Jean Paulhan est en mer, destination Madagascar où l'attend un poste de professeur. Il écrit ici à Guillaume de Tarde, ami d'enfance, complice, comme lui passionné de littérature et de philosophie. Guillaume entrera au Conseil d'Etat en 1910. Pour l'heure ils sont tous deux responsables de la rubrique Psychologie de la revue *La Vie contemporaine* (reprise de la Revue de Psychologie sociale).

Papier à en-tête :
MESSAGERIES MARITIMES.

Jeudi. En mer.
[Fin décembre 1907 ou janvier 1908.]

Nous sommes dans la mer Rouge depuis trois jours, mais elle est comme toutes les mers. Il fait chaud. Le pont est couvert de toiles et pendant le repas on nous balance des coussins blancs au-dessus de la tête.
[...]
C'est une bonne vie. Le bateau marche tranquillement, même quand nous dormons. Nous nous levons à 8 heures et nous prenons un bain de mer. Puis on joue aux dames, ou bien l'on se couche sur une chaise longue et on réfléchit.
Le soleil tourne tranquillement autour de nous. Un bateau c'est quelque chose d'immense : il y a des bœufs, des matelots nègres, des officiers, des machines, de tout. Ça fait beaucoup d'effet quand le voit. Et après ça ne sert guère qu'à transporter d'un autre coté de braves gens qui vont gagner leur vie en vendant des pâtes alimentaires, ou bien d'autres braves gens qui instruiront les petits des premiers. Ça montre combien l'homme est désintéressé en général.
J'ai une cabine de première. Je la partage avec un gros type qui est bien intéressant. Il est gros et couvert de poils. Et il a les yeux très verts. Le matin il part de la cabine. Il ne se lave jamais.
[...]
Est-ce que tu as fini ton examen ? Je voudrais tant avoir de tes nouvelles. Tu sais il y a presque 5 mois que nous ne nous sommes pas vus.
Écris-mois beaucoup de choses.

Jean.
Poste restante.
Tananarive.

Maman t'a donné l'article sur Hervé ?(1)

Jean Paulhan - Guillaume de Tarde, *Correspondance 1904-1920*, introduction et notes de Jacqueline Paulhan, Société des lecteurs de Jean Paulhan , Cahier N°1, Éditions Gallimard 1980, p. 58-59.

(1) Gustave Hervé, socialiste révolutionnaire, professeur, fondateur en 1906 d'un hebdomadaire *La Guerre sociale* qui lui vaudra d'être condamné pour propagande antimilitariste.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Charles de Foucauld à Louis Massignon**
Date: Fri, 16 Mar 2001 04:00:08 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Charles de Foucauld à Louis Massignon

Charles de Foucauld avait quitté la France à 20 ans pour le Maroc. Il s'était fait ermite, il avait des disciples. Ici, dans la force de l'âge, il souhaite que Louis Massignon, à qui s'adresse cette lettre, le rejoigne dans le désert du Sahara. Mais celui-ci, converti à l'islam et islamologue, a choisi, en définitive, le mariage et l'Université. L'ermite de Tammanrasset prépare un séjour en France. Il logera chez sa cousine, la comtesse de Flavigny. Il n'a encore jamais rencontré Massignon. Ils se verront, au Sacré Coeur à Paris, où ils passeront une nuit entière. «Il vient de suite chez moi. Il m'emmène recevoir la bénédiction d'Huvelin perclus, puis me plonge toute une nuit, lente, sombre, nue, sans consolation, dans cette tombe glaciale et hautaine du Sacré Coeur.», écrira Massignon, que la lettre de l'ermite ne préparait pas à un tel rendez-vous.

Gardaïa, 8 février 1909

Cher Monsieur, cher frère,

Votre lettre de la Vigile de Saint André et votre carte de la fête de Saint-Etienne me font bénir Dieu, me font rendre grâce. Je prie pour vous l'amant éternel. Ma réponse est courte parce que je vais à grandes journées vers la France où je vais passer 15 jours.
Paris en aura 5, j'irai vous voir ainsi que M. l'Abbé Caron (1). Ayez la bonté de m'écrire chez la Comtesse de Flavigny, 9 rue de la Chaise, à quelle heure et quel jour je pourrai vous trouver chez vous, - dans l'après-midi.

Puisque vous connaissez M. L'Abbé Caron, soyez assez bon pour vous entendre avec lui afin que les rendez-vous que je vous demande à tous deux ne se mettent pas obstacle l'un à l'autre. (...)
Que l'Epoux divin vous fasse être et faire à tout instant ce qui Lui plaît le plus. Je Lui demande de tout mon coeur.
Votre humble serviteur et frère religieusement dévoué dans le COEUR du Bien-Aimé Jésus.

Charles de Foucauld

L'aventure de l'amour de Dieu, 80 lettres inédites de Charles de Foucauld à Louis Massignon, présenté et annoté par Jean-François Six, éditions du Seuil, 1993, p. 51

(1) l'Abbé Caron avait fondé à Nazareth un orphelinat et Charles de Foucauld voulait qu'il devienne le coordinateur de son Association.

Objet: **[FloriLettres] de Hugo à Pierre-Jules Hetzel**
Date: Mon, 19 Mar 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Dans les coulisses des livres : une semaine consacrée aux échanges entre des auteurs, des éditeurs et d'autres gens de lettres.

Lettre de Hugo à Pierre-Jules Hetzel

A partir de 1850 Victor Hugo est en exil à Guernesey. Il écrit à Pierre Jules Hetzel(1), son éditeur (qui publiera aussi Balzac avant de se fâcher avec lui, Jules Verne, etc.), qui semble craindre la censure, pour défendre sa poésie : "Ma poésie est honnête mais pas modérée". Le poète cède ici la place à l'homme politique.

Marine Tenace – 6 février – dimanche [1853]

Nos lettres se sont croisées. Vous avez mes pleins pouvoirs, j'attends le traité, et je vous enverrai le manuscrit. Un mot pourtant, cher compagnon de combat. Vous me dites à propos de la mer, mais votre mer est transparente, qui est fort n'a pas besoin d'être violent. Or je vous déclare que je suis violent. Votre maxime est une ancienne protestation des fouaillés contre les fouailleurs. Jugez-la vous-même. Ce qui est fort, etc. Or Dante est violent, Tacite est violent, Juvénal est violent ; Jérémie appelle Achab fumier, David appelle Babylone prostituée ; Isaïe dit à Jérusalem tu as ouvert tes cuisses au membre des ânes – Jérémie, David et Isaïe sont violents. Ce qui n'empêche pas tous ces punisseurs d'être forts. Etre violent qu'importe ? Etre vrai tout est là. Laissons donc là les vieilles maximes, et prenons en notre parti. Oui, le droit, le bon sens, l'honneur et la vérité ont raison d'être indignés, et ce qu'on appelle leur violence, n'est que leur justice. Jésus était violent ; il prenait une verge et chassait les vendeurs, et il frappait de toutes ses forces, dit saint Chrysostome.

Vous qui êtes l'esprit et le courage même, abandonnez aux faibles ces sentiments contre le fort. Quant à moi, je n'en tiens nul compte et je vais mon chemin, et comme Jésus, je frappe de toutes mes forces. Nap. le petit est violent. Ce livre sera violent. Ma poésie est honnête, mais pas modérée.

J'ajoute que ce n'est pas avec de petits coups qu'on agit sur les masses. J'effaroucherais le bourgeois peut-être, qu'est ce que cela me fait si je réveille le peuple ? Enfin, n'oubliez pas ceci : je veux avoir le droit d'arrêter un jour les représailles, de me mettre en travers des vengeances, d'empêcher s'il se peut, le sang de couler, et de sauver toutes les têtes, même celle de Louis Bonaparte. Or ce serait un pauvre titre que des rimes modérées ; Dés à présent, comme homme politique, je veux semer dans les coeurs, au milieu de mes paroles indignées, l'idée d'un châtiment autre que le carnage. Ayez mon but présent à l'esprit : clémence implacable.
[...]
J'ai reçu la lettre de M. de Poulon. [Je] lui écrirai. Avez-vous écrit à M. Pelrey pour mes 618 francs ? Cela [presse ?]. Mes plus tendres amitiés. – Et faites en part à tous.

Timbres postaux :
Jersey FE 6 1853
Angleterre par Ostende
9 FEV
Bruxelles, 9 FEV. 1853

Adresse :
Madame Van Loop
41,Montagne de la cour
Via London
Bruxelles – Belgique

B. N. Mss, n. a. f. 16.959, f° 43-44.
Victor Hugo / Pierre Jules Hetzel : Correspondance, tome 1 (1852-1853), texte établi, présenté et annoté par Sheila Gaudon, Klincksieck, 1979, pp. 214-215.

(1) P. J. Hetzel, né à Chartres en 1814, s'installe à Paris en 1835, d'abord employé puis associé de l'éditeur Paulin, devient éditeur pour son propre compte en 1840. Il édite d'abord des livres de piétés, puis des livres illustrés de gravures, des livres pour enfants et des éditions de littérature. A partir de 1850 il devient l'éditeur de V. Hugo, mais il se ruine peu à peu.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Baudelaire à Auguste Poulet-Malassis**
Date: Tue, 20 Mar 2001 04:00:08 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Baudelaire à Auguste Poulet-Malassis

Baudelaire écrit à Poulet-Malassis, son imprimeur éditeur. Cette lettre très technique montre à quel point le poète, loin de considérer la fabrication des ouvrages comme un détail matériel, était au contraire soucieux d'y participer. On voit aussi que les contraintes de la mise en page sont prises en compte et influencent la matière même des recueils.

[Paris, environ 22 avril 1857 (?)]

Je viens de faire une découverte affligeante. Et comptant deux pages pour les sonnets, six strophes de quatre vers par page, cinq strophes de cinq vers, sept ou huit strophes de trois vers, dix ou douze strophes de deux vers, en supposant toujours deux strophes au-dessous du titre, et deux pages pour les titres généraux nous tomberons juste sur 240 pages. 10 feuilles. – La table des matières tirée à part fera cinq pages au plus. – 245(1). – Piteux, très piteux. – Et il n'y a pas de remède. Car je ne me soucie pas de faire des vers nouveaux, et les sonnets sur la mort font une excellente conclusion. – Il serait bon que les trois feuilles dernières fussent finies le 10. Nous aurions cinq jours pour la Table, [pour] les couvertures et le brochage. Si j'ajoutais un morceau dans FLEURS DU MAL(2), deux des sonnets sur la MORT seraient rejetés dans la dernière feuille ou le carton final, et seraient tirés avec la table.- Dans une heure, je vais vous mettre à la poste la matière de votre huitième feuille(3).

–

Vous vous êtes obstiné à votre pluviôse(4). – Il y a dans Banville Beaumes pour Baumes(5). Je ne peux plus le retrouver, mais j'en suis sûr. –

Ch. Baudelaire, *Correspondance, tome 1 (janvier 1832 – février 1860)*, présentée et annotée par C. Pichois, La Pléiade, Gallimard, 1973, p. 394.

(1) La page contenant le premier poème est la page 248. La table occupe quatre pages.
(2) Baudelaire a-t-il ajouté une pièce dans la section Fleurs du mal ? C'est possible puisque les 3 sonnets constituant la section la mort seront effectivement « tirés » avec la table des matières dans une ½ feuille.
(3) C'est-à-dire les placards destinés à la mise en page de cette huitième feuille.
(4) Pluviôse est le premier mot du Spleen LIX dans la première édition des Fleurs du Mal. Revoyant l'épreuve Baudelaire avait cerclé « ô », notant en marge « Pluviôse/ Pluviose/ ? », question raturée par Malasis ou par son prote.
(5) Baudelaire vise les Odes funambulesques, sa remarque ne paraît pas justifiée. Par la fin de la lettre du 27 avril on voit qu'il parcourait aussi les épreuves des *Poésies complètes* de Banville.

Objet: **[FloriLettres] de Stendhal à Madame Jules Gaulthier**
Date: Wed, 21 Mar 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Stendhal à Madame Jules Gaulthier - Vous n'écrivez que pour écrire

Madame Jules Gaulthier est l'auteur d'un roman, *Le Lieutenant*, dont le manuscrit a disparu, mais qu'elle avait prêté à Stendhal qui s'en est inspiré pour écrire *Lucien Leuwen*. Dans cette lettre, cependant, s'il mentionne *Leuwen* comme un titre possible pour ce roman, il s'emploie surtout à donner à l'auteur une leçon d'écriture. Ces conseils sont justes, précieux, ses reproches bien tournés mais aussi sans appel. Et au terme de la lettre, il ne reste rien du *Lieutenant*.

Civita-Vecchia, le 4 mai 1834

J'ai lu *le lieutenant*, chère et aimable amie. Il faudra le recopier en entier et vous figurer que vous traduisez un livre en allemand. Le langage, suivant moi, est horriblement noble et emphatique ; je l'ai cruellement barbouillé. Il faut ne pas avoir de paresse : car enfin, vous n'écrivez que pour écrire : c'est pour vous un amusement. Donc, mettre en dialogue toute la fin du deuxième cahier [...] Tout cela est lourd en récit. [...]

Il faut effacer dans chaque chapitre au moins cinquante superlatifs. Ne jamais dire : «La passion brûlante d'Olivier pour Hélène.»
Le pauvre romancier doit tâcher de faire croire à la passion brûlante, mais ne jamais la nommer : cela est contre la pudeur.
Si vous dîtes : La passion le dévorait, vous tombez dans le roman pour femmes de chambre, imprimé in-12 par M. Pigoreau. Mais, pour les femmes de chambre, *le lieutenant* n'a pas assez de cadavres, d'enlèvements, et autres choses naturelles dans les romans du père Pigoreau.

Leuwen
ou
L'Élève chassé de l'École Polytechnique

J'adopterais ce titre. Cela explique l'amitié ou la liaison d'Olivier pour Edmond. Le caractère d'Edmond, ou l'académicien futur, est ce qu'il y a de plus neuf dans *le lieutenant*. Le fond des chapitres est vrai, mais les superlatifs de feu M. Desmazures gâtent tout. Racontez-moi cela comme si vous m'écriviez. Lisez la *Marianne* de Marivaux et *Quinze cent soixante-douze* de M. Mérimée comme on prend une médecine noire, pour vous guérir du Phébus de province. En décrivant un homme, une femme, un site, songez toujours à quelqu'un, à quelque chose de réel. [...]
Mais comment vous renvoyez ce manuscrit ? Il faut une occasion. Où la prendre ? Je vais chercher.

Stendhal, *Correspondance inédite, 1855,*, Tome II, pp.192-194, reprise dans *Correspondance générale*, éditée par V. Del Litto, Tome V, (1834-1836), Honoré Champion, 1999, pp. 117-118

Objet: **[FloriLettres] de Gustave Flaubert à Michel Lévy**
Date: Thu, 22 Mar 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Gustave Flaubert à Michel Lévy

Son voyage en orient terminé, Flaubert rentre en France pour écrire *Salammbô*. Il écrit ici à son éditeur, Michel Lévy, et lui conseille aimablement de prendre contact avec son notaire pour discuter des droits et de l'avance qu'il escompte de son nouveau manuscrit.

Croisset, vendredi 30 mai [1862].

Mon cher Michel,

Je n'ai rien répondu aux propositions que m'ont faites vos collègues relativement à l'achat de *Salammbô* (1).
Elle vous a toujours été, dans ma pensée, destinée. – Car je n'ai nullement à me plaindre de vous. Au contraire ! – (Je passe sous silence la dernière édition de *Mme Bovary*, dont vous ne m'avez pas envoyé les épreuves, et qui est pitoyable, pleine de fautes grossières.)
Mais comme je tiens à ne pas vous dire de choses désagréables et à ne point en entendre j'ai pensé qu'il était plus sage de m'en remettre à un tiers. Donc je vous adresse à un ami intime. Transportez-vous chez M. Ernest Duplan, rue St Honoré n° 163, - (c'est un notaire) il connaît parfaitement mes intentions, ce que je veux, et ce que je ne veux, et ce que je ne veux pas. Si vous vous arrangez avec lui, je n'aurai plus qu'à signer notre contrat. Pour ne point perdre de temps vous pouvez lui écrire et lui donnez un rendez-vous.
Je vous préviens mon cher Michel, que vous allez trouver mes prétentions exorbitantes. Mais je vous prie de considérer que cet ouvrage m'a demandé 5 ans et qu'il m'a coûté en voyage et en frais de toutes sortes quatre mille francs au moins ; Je n'ai point la prétention que l'écriture me nourrisse. Mais c'est bien le moins qu'elle ne me ruine pas.
Rappelez-vous aussi que je vends bon teint.
Voilà, cher ami, tout ce que j'avais à vous dire.
Et je vous serre les mains cordialement.

Gve Flaubert

Lettres inédites de GUSTAVE FLAUBERT à son éditeur MICHEL LEVY, présentées par J. Suffel, Calmann-Lévy, 1965, p.67-68.

(1) Publié en novembre1862.

Objet: **[FloriLettres] de Villiers de l'Ile-Adam à Aurélien Scholl**
Date: Fri, 23 Mar 2001 04:00:04 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Villiers de l'Ile-Adam à Aurélien Scholl - Une démonstration

Villiers de L'Ile-Adam écrit à Aurélien Scholl, écrivain introduit dans les milieux littéraires, car il a besoin d'un service, d'une recommandation. Il lui écrivait déjà, quelques temps auparavant, à propos de ses difficultés avec certains éditeurs ou directeurs de journaux et disait : « Enfin, il paraît que le paresseux, c'est celui qui écrit ; le travailleur, c'est celui qui ne lit pas. »

20 février 1880,

Mon cher ami,

Voici de longues années déjà que je travaille pour un roi que nous n'aimons guère, le roi de Prusse. J'ai donc résolu d'améliorer ma position.
Or, il se trouve que quelques lignes de vous pourraient donner et me donneraient très réellement – un coup d'épaule salubre. Il serait donc absurde de ne pas vous le dire très simplement.
Si donc, à l'occasion de mon drame, le coeur vous disait de parler comme vous savez le faire, quand il s'agit d'une chose juste, après tout, je vous avoue que vous me feriez très heureux.
En effet :
1) Je m'apercevrais que mon oeuvre vous a semblé belle, parce que vous êtes un écrivain sincère.
2) Dentu me paierait le prix du volume de nouvelles qu'il a daigné m'acheter (et cela me ferait plaisir) ;
3) Mon livre de *l'Eve Future* (1), qui m'a bel et bien coûté deux années de travaux et de recherches, serait publié dans quelque journal où j'oserais, alors, me présenter ;
4) M. Charles de la Rounat se déciderait peut-être à ne pas suivre à mon égard les errements de son exquis prédécesseur, M. Duquesnel, ou Chabrillat ne représenterait pas Robert Macaire ;
5) J'aurais un peu de coeur à l'ouvrage et je vous assure que ceci seul, vaudrait la peine que vous vous seriez donnée, car depuis quelques jours, je vous le dis, ô mon ami, j'ai une ombre sur les idées et ça ne vaut rien, - ces ombres là.

A vous de tout coeur,

Villiers de L'Ile-Adam.

Correspondance générale de Villiers de L'Ile-Adam, édition recueillie, classée et présentée par Joseph Bollery, Tome premier : 1846-1880, Mercure de France, 1962, p. 277.

(1) Publié en 1886.

Objet: **[FloriLettres] du Soldat Chambrun à sa fille**
Date: Mon, 26 Mar 2001 04:00:03 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Cartes postales du Soldat Chambrun

Avec l'aimable autorisation de publication de Bernard Chambrun

Georges Chambrun était de la classe 1892. Il était journalier à la Maladrerie, une ferme de Migneaux, près de Poissy. Sa femme, Marie, y était employée de maison. Ils travaillaient tous deux pour la famille Réveillon, bijoutiers de la place Vendôme à Paris. Déjà âgé pendant le premier conflit mondial, Georges fut placé aux services auxiliaires de l'armée française. Il envoie des cartes postales à sa fille, tandis que Gaston Guillemot, son beau-frère, envoie des nouvelles du front. Andrée les a conservées soigneusement.
(L'orthographe de Georges, qui écrivait phonétiquement et sans ponctuation, a été corrigée. N.D.E.)

Georges Chambrun à sa fille Andrée - Les bords de mer

Georges Chambrun, souffrant, est aux Sables d'Olonne. Il découvre la mer et complète la collection d'Andrée par des vues du port, de la grande jetée, et marque parfois d'une croix sur la carte l'endroit où il a dîné, dormi.

Sans date, [1915]
Chambrun, Hôpital Temporaire N° 53 cité des pins, Sables d'Olonne, Vendée

Chère fille

J'ai été voir la mer hier, j'ai bu de l'eau de mer pour la première fois, tu sais c'est pas bien fameux, c'est salé et puis je suis resté dans les rochers assis dans la mer, le grondement des vagues avec le soleil me faisait mal à la tête. J'ai ramassé quelques coquillages que je te donnerai comme souvenir car j'ai beaucoup d'amitié pour ma fille et mon garçon.

Ton père qui t'embrasse bien,
G. Chambrun

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Georges Chambrun à sa fille Andrée**
Date: Tue, 27 Mar 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Georges Chambrun à sa fille Andrée

Andrée et son frère cadet, André, étaient de jeunes enfants pendant la 1ère guerre mondiale; les cartes de leur père ne diront rien de son mal, de l'hôpital ou des combats. Il reviendra à la Maladrerie à la fin de la guerre.

Sans date, [1915]
Chambrun G., Hôpital Temporaire N° 53 cité des pins, Sables d'Olonne, Vendée

Ma chère fille

Hier encore j'ai été voir la mer, elle était très mauvaise, les vagues montaient très haut et de loin que c'est beau, l'on dirait un ciel d'un beau bleu à perte de vue. J'ai pas resté longtemps car il faisait froid. Les petites maisons des ouvriers sont très drôles, j'ai été dans une pour blanchir mon linge : une seule pièce, tous les lits sont dedans. Pas de plancher, comme pavé c'est la terre. En hiver ça doit pas être chaud. Le monde est très doux pour les militaires, cette femme a trois fils et trois gendres sous les drapeaux. Tu vois ma fille, il vaut mieux rester à Migneaux où il y a de belles chambres.

Ton papa qui t'embrasse bien des fois et qui pense toujours à sa fille,
Chambrun Georges

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Georges Chambrun à sa fille Andrée**
Date: Wed, 28 Mar 2001 04:00:03 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Georges Chambrun à sa fille Andrée

Affectueuses, les cartes de Georges Chambrun évoquent les permissions, l'école où il faut briller, l'enfant sage qu'il faut être pour sa maman, les fêtes de Pâques ou le Jour de l'An.

Hôpital Temporaire N° 53 cité des pins, Sables d'Olonne, Vendée. Soldat Chambrun

3 avril 1915

1 carte à la 1ère levée, une carte à ta maman à la 2ème pour répondre à la lettre.

Chère fille

J'ai fait hier une petite promenade. Mes cartes diminuent, si quelque fois j'en vois encore quelques belles je vous en enverrai à vous deux. J'espère que tu vas bien t'amuser dans les fêtes de Paques avec les enfants de Monsieur et Madame et que vous serez bien fatigués le soir pour que vous soyez bien sages envers votre maman.
Votre père qui vous embrasse, qui aime bien ces enfants.

G. Chambrun.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Gaston Guillemot à sa nièce Andrée**
Date: Thu, 29 Mar 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Gaston Guillemot à sa nièce Andrée

Le soldat Guillemot est moins enthousiaste que Georges Chambrun. Certaines cartes ont un ton cynique qui a pourtant échappé à la censure militaire. Les cartes envoyées à la jeune Andrée, communiante en 1917, s'adressaient à l'ensemble de la famille.

Mademoiselle Andrée Chambrun
A Migneaux, par Poissy
Seine et Oise

02.03.1917

Chère Andrée
Deux mots pour vous donner de mes nouvelles qui sont toujours excellentes et j'espère que celles de toute la famille sont de même. Moi je suis maintenant à l'engrais comme les porcs que l'on met dans une porcherie pour les mener à la boucherie après. Pour ma part je ne maigri pas au contraire. Je suis plus gras que jamais je n'ai été. Je termine en vous embrassant très fort et de tout cœur.

Guillemot.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Gaston Guillemot à sa nièce Andrée**
Date: Fri, 30 Mar 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Gaston Guillemot à sa nièce Andrée

Gaston n'épargne pas à sa famille les détails des tranchées, de la lassitude des soldats. Il mourra au front, médaillé de deux croix de guerre. Quant à la jeune Andrée, elle sera emportée à vingt ans par la tuberculose.

Mademoiselle A. Chambrun
A Migneaux par Poissy
S.&O.

31.3.1917

Chère Andrée,

Deux mots pour vous donner de mes nouvelles qui sont excellentes et j'espère que les votres sont de même. Je suis toujours au repos pour quelques jours mais nous remonterons d'ici peu. Nous avons un temps à peu près bon mais je ne sais pas si cela va durer. Nous sommes couchés à la belle étoile, c'est malheureux quand même descendre de se faire casser la gueule et être dehors. Heureusement que nos poilus ne manquent de rien. Je termine en vous embrassant fort et de tout cœur.

Guillemot.

Pourtant, en 1915, le 30 novembre, alors qu'il partait au front il écrivait, insouciant, aux siens restés à l'arrière :

Quant à moi j'ai touché la tenue bleue Ciel de Guerre cet après-midi, demain matin revue, demain soir nous toucherons 160 cartouches et 5 jours de vivre de réserve et nous embarquons demain soir pour : Destination inconnue = Inutile de vous faire du mauvais sang pour moi, j'aurais soin de vous écrire souvent. Je suis très content de partir car je sais qu'il faut que j'y aille et que je ne peux pas rester pour enfiler des prunes. Tout le monde peut comprendre que 8 mois de caserne cela suffit pour instruire des soldats. Je n'aurais certes pas chaud là-bas mais j'emporte avec moi le plus possible d'effets de laine et je pense que le « Père l'Hiver » aura soin de ne pas être trop dur. »

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Montaigne à Antoine Duprat
Date: Mon, 2 Apr 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

FloriLettre du jour :

Cette semaine : Temps de troubles et d'intrigues politiques

Lettre de Montaigne à Antoine Duprat - A propos des troubles qui ravagèrent l'Agenais et le Périgord

Montaigne rend compte à Antoine Duprat, prévôt de Paris c'est-à-dire chargé du maintien de l'ordre, des troubles qui ravagent le sud-ouest de la France à l'occasion des guerres de religion.

[1562]

A messire Antoine Duprat
Prévôt de Paris.

Je vous entretins, monsieur, par ma dernière lettre, des troubles qui ravagèrent l'Agenois et le Périgord, où notre ami commun Mesny, saisi prisonnier, fut mené à Bordeaux et eut la tête tranchée. Je veux vous dire aujourd'hui que ceux de Nérac, ayant par l'indiscrétion d'un jeune capitaine de leur ville perdu plus de cent à si vingts hommes dans une escarmouche contre quelques troupes de Montluc, se retirèrent en Béarn avec leurs ministres, non sans grand danger pour leurs vies, environ le quinzième jour de juillet, auquel temps ceux de Casteljalou se rendirent, duquel lieu le ministre fut exécuté à mort. Ceux de Marmande, Saint-Macaire et Bazas s'enfuirent aussi, mais non sans une perte cruelle, car incontinent fut pillé le château de Darras et fut forcé celui de Montségur, Villettes où il y avait deux enseignes et grand nombre de gens de la religion.
Là, toute cruauté et violence furent exercées. Le premier jour d'août, sans avoir égard à qualité, sexe ni âge, Montluc viola la fille du ministre, lequel fut tué avec les autres. J'ai l'extrême douleur de vous dire que c'est dans le massacre que se trouva enveloppée votre parente, la femme de Gaspard Duprat, et deux de ses enfants : c'était une noble femme, que j'ai été à même de voir souvent, lorsque j'allais dans ces contrées, et que j'ai été assuré d'avoir bonne hospitalité. Bref, ne vous en dis plus tant aujourd'hui, car ce récit me cause peine douloureuse, et sur ce, prie Dieu vous avoir en sa sainte garde.

Ce 24 août, votre serviteur et bon ami,
Montaigne.

Montaigne : Lettres, l'horizon chimérique, 1991 p.29-30, avant propos de Bernard Manciet.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de P.P. Rubens à Valvez**
Date: Tue, 3 Apr 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de P.P. Rubens à Valvez - Les Hollandais sont fourbes et cruels.

Pierre-Paul Rubens, peintre de son état mais un peu espion aussi, observe les faits et les méfaits des hollandais, il en rend compte fidèlement à Valvez, serviteur de la couronne d'Espagne, dont il se dit le très affectueux serviteur.

Les Hollandais, avec leur cruauté habituelle et malgré la grande douceur avec laquelle, sur l'ordre de l'Infante et du Marquis, on a traité leurs prisonniers – je m'en suis rendu compte moi-même à Dunkerque – ont jeté à la mer, ligotés par deux, dos à dos, près de soixante de nos marins qui servaient sous pavillon royal, sur des navires appartenant à des armements privés. Cela, ils l'ont fait en plusieurs fois, mais ils ont massacré trente prisonniers en un jour. J'espère, et je crois savoir d'ailleurs, qu'on a permis à ces armements privés de leur rendre la pareille à concurrence du même nombre d'hommes, mais aucun ordre n'a été transmis, jusqu'à présent, aux vaisseaux du Roi. Ceci témoignera de notre patience et de notre réserve. On dit ici que le Marquis vient d'être nommé Amiral pour nos mers, mais, à ma connaissance, il n'en a pas encore pris le titre, quoiqu'il en exerce la charge, en fait.
Un navire du Roi a sauté dans le port de Mardyck, à la suite de la trahison de deux Hollandais, auxquels l'infante avait fait grâce de la vie et qui avaient été admis au service du Roi. Ces ingrats, pour nous récompenser de nos bienfaits, profitèrent de la nuit pour mettre le feu à la soute aux poudres, et s'échappèrent en canot. Le navire sauta avec son équipage d'environ cinquante hommes ; six ou sept matelots et le capitaine furent sauvés, quoique blessés, en retombant dans l'eau à l'endroit où le navire s'était englouti.
[...]
On affirme ici qu'on va construire plus de navire, et on fait pression sur le Roi pour qu'il maintienne à Dunkerque une flotte importante ; il est certain, en effet, que la petite escadre qui s'y trouve fait de l'excellente besogne et capture un gros butin. Tout récemment, elle a encore capturé et ramené un navire turc.

De V. S., le très affectueux serviteur,
Pierre-Paul Rubens.

Bruxelles, vers le 15 février 1626.

P.P. Rubens – *Correspondance. Tome II : Chroniques de Flandres (1625-1629).* G. Crès & Cie. 1927. pp. 83-84-85.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de La Marquise de Pompadour à Monsieur d'Argenson**
Date: Wed, 4 Apr 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de La Marquise de Pompadour à Monsieur d'Argenson - Je n'aime pas la politique

Malgré cette affirmation et son souci de ne pas méjuger les hommes, la Marquise de Pompadour témoigne ici, en toute bonne conscience, des a priori, de l'ignorance et des malentendus qui, de tout temps, ont empoisonné les relations entre les peuples. On est loin encore de l'esprit des lumières et l'Europe telle qu'on la définit aujourd'hui.

1747

Les Anglais ont donc renouvelé leur traité avec les sauvages de Russie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente mille hommes en payant. Ils sont comme les princes d'Allemagne, amis de tout le monde en payant. Je ne sais cependant pas ce que les alliés feront de ces barbares. Le Roi de Prusse ne les laissera pas passer impunément, & j'ose dire qu'il faudra qu'ils y arrivent par mer sur les vaisseaux anglais, ce qui n'est guère praticable ; ou qu'ils fassent le trajet sur une meule de moulin, comme leur grand saint Nicolas.
Cependant, je regarde ces alliances avec les Russes comme d'une très dangereuse conséquence. Cette nation, qui cent ans auparavant était aussi inconnue dans le reste de l'Europe que la terre australe, s'aguerrira peu à peu, & apprendra la discipline militaire en servant les différentes puissances qui l'emploient : bientôt elle sera en état de battre ses maîtres, & leur sera formidable. Il ne serait pas impossible de voir un nouveau déluge de barbares, sortis des antres de Sibérie, & commandés par un nouvel Attila, qui inonderaient l'Europe. Dieu nous en préserve !
Je n'aime pas la politique : mais puisque la singularité de ma fortune m'en rend l'étude nécessaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut pour cela que beaucoup de droiture & de bon sens. Quant à cette politique qui enseigne à tromper les hommes, & à les rendre malheureux, je n'en ai pas besoin, & vous êtes incapable de me l'apprendre.

Je suis, etc.

Marquise de Pompadour, *Lettres 1746-1752*, Tome 1, Librairie bleue, 1985, pp. 54-55.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Stendhal à Lysimaque Tavernier**
Date: Thu, 5 Apr 2001 04:00:03 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Stendhal à Lysimaque Tavernier - Rome est remplie de voleurs français

Henry Beyle, alias Stendhal, est en 1834 Consul de France à Rome. Il écrit ici à Lysimaque Tavernier, l'un de ses informateurs officieux pour le mettre en garde : «Ne parlez à aucun étranger.»

[Rome, 22 mars 1834]

M[onsieur],

Un homme ivre nommé Zorzi vient à 7 h[eures] et demi chez le restaurateur pour m'apporter un paquet de vous.
Ne vous servez que de la poste. La poste m'eut apporté votre paquet ce matin à 9 heures et demie. Ne vous servez jamais de cet ivrogne.
Rome est remplie de voleurs français tous grand hâbleurs. Ne parlez à aucun étranger. M. Christianacci de Corse m'a porté des plaintes de vous, mais j'ai reconnu que vous aviez raison. Je vous remercie des échantillons de flanelle. C'est une commission fort bien faite.
Ne vous servez jamais de ces coursiers ivrognes.
Tenez-vous en garde contre les espions.
On parle d'une nouvelle victoire de Saldana sur D. Miguel. Mille compl[iments] à MM. B[ucci] et M[anzi].
Offrez du vin de Frontignan à Mme Decazes.
Présentez mes respects à Mme la D[uchesse] Decazes.
Je crois qu'aucune dame ne pourra voir les cérémonies de la semaine sainte.
Depuis l'arrivée de S[a] M[ajesté] le roi de Naples une salle qui peut recevoir deux cents spectateurs possède huit cents personnes qui ont le droit de se dire [...].
Rome est plus remplie que dans le carnaval.

Signor Lisimaco
Civitavecchia

Cachets de la poste : Roma
18[*illisible*].

Sam[edi], 9 heures du soir. (*Apostille de Lysimaque Tavernier.*)

F.S.G., R. 9929 (1), f° 2, autographe – V. Del Litto, Correspondance inédite, 1994, p. 155-156.

Stendhal – *Correspondance générale*, édition V. Del Litto, tome V (1834-1836), Honoré Champion 1999.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Alexis de Tocqueville à P.-P. Royer-Collard**
Date: Fri, 6 Apr 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Alexis de Tocqueville à P.-P. Royer-Collard

A. de Tocqueville vient d'être élu membre de la Chambre, c'est la première fois qu'il est élu représentant du peuple – le suffrage est censitaire -, il écrit ici à P.-P. Royer-Collard, son correspondant parisien au sein de l'administration, pour lui faire part de son inquiétude. Serra-t-il à la hauteur de sa nouvelle tâche ?

Tocqueville, ce 7 mars 1839

[...]

Mon élection a été aussi honorablement conduite et aussi heureusement terminée que je pouvais le désirer et cependant, je vous l'avouerai, Monsieur, avec cette confiance toute filiale que vous m'avez permise, ma satisfaction est mêlée de grands soucis. Le plus difficile n'est pas fait, il reste à faire. Et j'en suis effrayé. On attend peut-être de moi beaucoup plus que je ne puis donner. Me voici transporté vers un nouveau théâtre auquel il est très possible que je ne sois pas propre ; où l'expérience me manquera longtemps et où l'on me reprochera durement les fautes que l'inexpérience me fait commettre. Toutes ces pensées et beaucoup d'autres que je ne vous dis point pour ne pas vous fatiguer, se pressent dans mon esprit et l'obsèdent.
J'ai besoin de rentrer au fond de mon âme pour me défendre ; là, je crois voir un désir ardent du bien général, un désintéressement sincère de moi-même et point d'appétit de pouvoir. Je ne puis croire, Monsieur, qu'un homme qui entre dans les affaires avec de pareilles dispositions, n'en doivent pas concevoir quelques espérances de s'y maintenir avec honneur. Je sais que beaucoup tiennent en ce moment le même langage, mais l'avenir prouvera, j'espère, qu'en parlant ainsi, moi, j'ai dit vrai.
Au fond de la campagne où je suis venu me reposer après la lutte, les journaux n'arrivent que très difficilement. Je ne connais donc encore que la moitié à peu près des nouveaux choix. Ils semblent annoncer, ainsi que je le croyais et surtout le craignais que la chambre deviendra fort semblable à la dernière (1). J'ai vu que vous avez été élu sans concurrent (2). Ce qui ne me surprend pas.

Veuillez présenter mes hommages à Madame Royer et croire au tendre et respectueux attachement que je vous ai voué pour la vie.

Alexis de Tocqueville.
[...]

Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes. Tome XI. Correspondance d'Alexis de Tocqueville avec P.-P. Royer-Collard et avec J.-J. Ampère.* (Texte établit, annoté et préfacé par A. Jardin), Gallimard, 1970, pp. 310-311-312.

(1) La faible majorité de Molé s'était cependant déplacée : le total des opposants (doctrinaires, centre gauche, gauche, radicaux, légitimistes) était d'à peu près 240 contre un peu moins de 200 ministériels. Le 8 mars Molé démissionnera.

Objet: **[FloriLettres] de Honoré de Balzac à la comtesse Hanska**
Date: Mon, 9 Apr 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Où il est question de Paris, encombré, assailli, en guerre, en fête et aussi au printemps

Lettre de Honoré de Balzac à la comtesse Hanska - Prud'Homme sur le trône

Paris est livré aux insurgés. Balzac assiste avec horreur aux évènements de la révolution de 1848 et bien qu'il soit un légitimiste convaincu, il en vient à sympathiser avec Louis-Philippe.

Mercredi 11 h. du soir.

Figurez-vous que parti en cabriolet à 4 h. pour porter ma lettre, il m'a été impossible d'arriver à temps, les rues sont occupées et obstruées. Je suis arrivé à 5 ½ à la Bourse. J'ai appris que le Roi a cédé, il a sacrifié le ministère, c'est-à-dire qu'il s'est livré. Comme je vous l'ai écris ce matin, la Garde Nationale a refusé son concours, et cette abstention qui fait de la Garde Nationale une garde prétorienne, et qui annule tout gouvernement, a déterminé le renvoi du ministère. C'est le premier pas de L[ouis-]Ph[ilippe](1) à l'exil ou à l'échafaud. Et en effet, en rentrant chez moi, j'apprends qu'en mon absence on s'est battu devant la rue Fortunée dans la partie supérieure du F[au]b[ourg] du Roule.
Cette première victoire enhardie la république, et la bataille continue. François a entendu des feux de peloton dans les Champs-Élysées. L'hôpital Beaujon est encombré par un poste considérable de garde nationale. Je puis vous assurer que les gens censés sont consternés, mais ils ne savent que se consterner. Je soutenais à mon domestique que c'était des réjouissances, car il y a q[ue]lq[ues] imbéciles qui illuminent ! Je vous écris tout ceci ce soir avant de me coucher ; car pour plus de sûreté, demain je mettrais ma lettre à la poste le matin. Maintenant, ils crient, à bas L[ouis-]Ph[ilippe]! Vive la république. Qu'allons-nous devenir ? Je vais mettre mes passeports en règle, car je ne veux pas vivre sous la république, son règne ne fût-il que de 15 jours !
La politique doit être impitoyable pour que les états soient sûrs, et je vous avoue qu'en voyant ce que je viens de voir, j'approuve, comme toujours, et les carceri duri de l'Autriche, et la Sibérie, et les façons du pouvoir absolu ; ma doctrine de l'absolutisme gagne tous les jours, mon beau-frère s'y range. Ce qui s'est passé depuis deux jours est honteux. Le maréchal Soult aurait frappé fort, et M. Guizot a voulu faire le modéré avec les émeutiers appuyé par l'indifférence de la Garde nationale. Le Roi L[ouis-]Ph[ilippe] voit à cette heure le danger de cette institution. Les 60 000 gardes nationaux de Paris sont devenus souverains. C'est la niaiserie de Prudhomme sur le trône. La journée de demain est inquiétante. Et que vont faire de nouveaux ministres ? Si c'est pris dans l'opposition, ils mènent L[ouis-]Ph[ilippe] à l'échafaud ; si c'est M. Thiers il fera de la force, et le combat recommence, tout est péril, tout effraye, tout est suspendu.

Honoré de Balzac, *Lettres à Madame Hanska (1845-1850)*, édition établie par Roger Pierrot, Robert Laffont, 1990, p. 716-717.

(1) En abrégé dans l'original.

Objet: **[FloriLettres] de Victor Desplats à sa femme**
Date: Tue, 10 Apr 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Victor Desplats à sa femme - La Commune vue par un bourgeois

Paris n'est plus la capitale. Les députés l'ont abandonnée et Adolphe Thiers a fui à son tour. Victor Desplats, professeur à l'école de médecine, a fait évacuer sa famille, femme et enfants, à Boulogne. Le 22 mars une grande manifestation a lieu, autour du drapeau tricolore et de la Société des Amis de l'Ordre. De son balcon de la rue Castiglione, Desplats voit «les assassins de Montmartre et de Belleville» tirer sur «une manifestation inoffensive et sans arme». Il préfère encore les Prussiens que ce nouvel ennemi : le peuple.

Mercredi 22 mars

Comme je me réjouis, chère amie, de te savoir à Boulogne, loin de cette soldatesque ignoble, à l'abri de toute émotion violente et du spectacle hideux de la guerre civile.

Lucie et Constance n'auront pas malheureusement à se plaindre d'un voyage inutile. Elles ont bien fait de s'éloigner de cette ville infecte souillée par tant de misérables pillards ou assassins qui perdent la France et la ruinent. Ces hommes immondes osent crier «Vive la République !» semblables à ces bêtes fauves qui hurlent devant une proie sanglante. Paris est très agité et très animé. Les boutiques se ferment, on bat le rappel et la garde nationale prend position dans divers quartiers. Que sortira-t-il de cette terrible crise, plus terrible que celle du siège ? Au moins, quand nous étions investis, nous savions l'ennemi qu'il fallait combattre. Aujourd'hui, c'est la confusion et l'inconnu. Nous prévoyons une fin heureuse ou malheureuse. Peut-être que ces misérables qui sont à l'Hôtel de Ville comprendront l'horreur de la situation. Peut-être reculeront-ils devant l'immense responsabilité qui pèse sur eux et les étouffe. Et le gouvernement ? Que fait-il ? Et l'Assemblée, que fait-elle pendant ce temps ? Elle délibère. Peut-être, pour continuer la tradition militaire, va-t-elle se replier en bon ordre ? Pauvre France ! Elle est bien près d'être démembrée pour peu que cela dure encore quelques mois. Et pendant que le deuil règne de l'intérieur, l'ennemi se réjouit. Il fêtait aujourd'hui son roi par de nombreuses salves d'artillerie. C'est fête prussienne à Saint-Denis. On y boit le champagne au-dehors et, au-dedans, on se déchire et on se tue. C'est ainsi que finissent les nations. On n'a qu'à lire Montesquieu pour reconnaître l'état actuel de la France. C'est peut-être sa mort.
Chère amie, je suis bien ennuyé d'être forcé de rester loin de vous tous et de vivre dans cette atmosphère impure. Voilà six mois que cela dure et à la fin votre cerveau se fatigue de cette surexcitation constante. Si la situation s'aggrave et qu'on ferme les établissements, j'en profiterai pour venir vous voir. A moins que je sois encore forcé de reprendre ma trousse pour soigner les blessés. (...)
Sois sans inquiétude sur notre compte. Sans doute, nous serions plus heureux avec Alfred au milieu de vous. Nos oreilles trouveraient bien plus de plaisir à entendre le brouhaha des enfants que les cris sinistres et sauvages de ces barbares que je mets au-dessous des Prussiens. Et certes, je les déteste pourtant bien. (...)
A toi, mille baisers.

Desplats

Victor Desplats, *Lettres d'un homme à la femme qu'il aime durant le siège de la*

Objet: **[FloriLettres] de Claude Debussy à D. E. Inghelbrecht**
Date: Wed, 11 Apr 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Claude Debussy à D. E. Inghelbrecht (1) - J'aime ce pauvre Luxembourg

Claude Debussy s'apprête à regagner Paris ; en dépit de la guerre Paris n'a pas perdu ses attraits, Debussy et Inghelbrecht disputent donc des lieux les plus séduisants de la capitale. A l'ironie de Inghelbrecht Debussy répond par une défense attendrie du jardin du Luxembourg.

Pourville, 30 septembre 1915

Mon cher Ingel,

Bien reçu votre lettre du 25 courant – comme dit mon marchand de vin. J'y ai pris un extrême plaisir, à cause de ce jardin du Luxembourg que vous décrivez avec une exacte ironie... Je l'aime, tout de même. Il représente une belle époque française, et si ses promeneurs sont un peu spéciaux, cela vaut mieux, à tout prendre, que l'élégance un peu cocktail des habitués de l'avenue du Bois-de-Boulogne. Remarquez que ce pauvre Luxembourg n'est pas responsable des affreux monuments dont une édilité s'est plu à l'orner. Mais comme l'allée des reines est attendrissante !
Mon retard vient de ce que je réapprends la musique... C'est beau tout de même. C'est même plus beau qu'on ne le pense dans diverses sociétés : Nationale, Internationale et autres mauvais lieu... Le total d'émotions que peut donner une mise en place harmonique est introuvable en quelque art que ce soit. Excusez-moi. J'ai l'air de découvrir la musique, mais, très humblement, c'est un peu mon cas. Nous reviendrons avec regret, et par la gare Saint-Lazare, vers le 12 octobre. Il va retomber des trains de pianistes dans mes pensées. Adieu, le beau silence ! Adieu le bruit incomparable de la mer, qui conseille impérieusement de ne pas perdre son temps !
Ne nous plaignons pas. On ne peut être le petit chéri des dieux. Pensons aux pauvres bougres qui se font casser la gueule dans les tranchées où ne règne nul confort moderne.
Votre vieil ami

C. D.

Affection autour de vous.

Claude Debussy, *Correspondance 1884-1918*, présentée par F. Lesure, Hermann, 1993, p. 354-355.

(1) Inghekbrecht, Désiré-Émile, 1880-1965, chef d'orchestre et compositeur français, ami de Debussy (il fut chef de chant à la création du Martyre de saint Sébastien, 1911).

Objet: **[FloriLettres] de Georges Clemenceau à une amie**
Date: Thu, 12 Apr 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Georges Clemenceau à une amie - Il fait beau....

Paris au printemps : le peuple s'apprête à vivre une journée palpitante. Quant à son vieux chef, malade et fatigué, il ne trouve comme consolation qu'à se satisfaire de la santé de sa correspondante.

[printemps 1929]

Il fait beau. C'est tant mieux pour le peuple de Paris qui pourra jouir aujourd'hui du spectacle d'un de ces cortèges où il trouve des émotions à son goût. Albert me dit que des balcons rue de Rivoli se sont loués plusieurs billets de mille francs. Je n'ai point de réponse de Koechlin(1). La lettre de Mordach (2) est en route. On ne pouvait pas faire mieux. Vos primevères sont toujours là, aussi fraîches qu'au premier jour. Germaine Benda (3) à qui j'ai recommandé la protégée de Madeleine ne me répond pas plus que Koechlin. Hier visite de Madeleine. Thérèse ce matin téléphone qu'elle va mieux. Blanche Monet (4) est dans le midi où va se rendre le bon Hugenschmidt qui m'est venu voir en bien fâcheux état.
La fatigue souffle sur ma flamme intellectuelle. Pourtant je lis encore avec plaisir des livres de science, mais mon travail personnel manque d'entrain. La tête et les jambes sont lourdes et la gymnastique n'a qu'un effet à longue distance. Ma consolation c'est que le climat de vos Alouettes presque natales vous réussit pour le mieux – de quoi vous êtes obligée de vous déclarer satisfaite à votre grand désespoir.
A demain. Tous mes souhaits les meilleurs pour le bon achèvement de cette première cure. A vous toujours.

G.C.

Georges Clemenceau, *Lettres à une amie, 1923-1929*, Gallimard, 1970, n° 26, p. 584.

(1)Il s'agit probablement du compositeur et professeur Charles Koechlin.
(2) Mordacq, Jean Henri: général français, chef de cabinet de Clemenceau de 1917 à 1920, s'est consacré ensuite à des études historiques et a publié plusieurs ouvrages sur Clemenceau.
(3) Epouse de Julien Benda, écrivain, mathématicien de formation, auteur de La Trahison des clercs, Grasset, 1927.
(4) Epouse de Monet, avec qui Clemenceau est ami.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Max Jacob à Picasso**
Date: Fri, 13 Apr 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Max Jacob à Picasso - L'attention au quotidien

Tous les mots, toutes les phrases peuvent susciter le plaisir du lecteur. Max Jacob, se promenant dans Paris, se plait à noter les annonces ou les graffitis qui lui paraissent drôles, décalés parce qu'incongrus ou simplement mal rédigés.

Mon Cher ami,

Sur une boutique de mercerie du haut de la rue des Martyrs il y a une petite étiquette manuscrite ainsi conçue :
"On demande jeune homme bonne de dix-sept à dix-huit ans pour la boutique et les enfants.
Petit pelotage à faire."
Si tu viens à Montmartre je te montrerai ça : ça vaut la peine.
Sur l'urinoir qui fait le coin du boulevard Rochechouart il y a écrit à la craie "Abri"
Le bombardement a arrêté toutes mes affaires et aussi Doucet, je crois.
Je t'embrasse vieux frère.
Max.

Max Jacob et Picasso, Catalogue de l'exposition au Musée Picasso (4 octobre-12 décembre 1994), Réunion des Musées Nationaux, 1994, p. 155.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] du Cardinal Mazarin au Duc d'Orléans**
Date: Mon, 16 Apr 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Petits problèmes de santé, rhumes et autres maux de toutes saisons

Lettre du Cardinal Mazarin au Duc d'Orléans - On craint la petite vérole

Le Cardinal Mazarin s'entretient de la santé du roi Louis XIII avec le Duc d'Orléans. Il est vrai qu'à l'époque, on se soignait et même, on mourrait, en public. La petite vérole fait des ravages et les saignées sont de rigueur.

Paris, le 12 novembre 1647

Monseigneur,

Le Roi eut hier au soir un mal de reins, qui lui a causé quelques émotions cette nuit ; on a jugé à propos de lui donner un remède ce matin, et peut-être résoudra-t-on de le faire saigner aujourd'hui. J'ai jugé à propos de dépêcher ce gentilhomme à Votre Altesse Royale, pour lui en faire part, et lui dire que toutes les apparences sont Dieu merci, que cela n'aura point de suite ; selon le sentiment de M. de Vautier (1) et des autres médecins, on pourrait seulement craindre la petite vérole. Cependant je supplie Votre Altesse Royale de me croire toujours inviolablement.

[Addition]

Depuis cette lettre écrite, j'ai vu le Roi, qui a toujours un peu d'émotion, et on a résolu, en présence de la Reine, de le saigner dans demi-heure. L'on craint la petite vérole ; mais il n'y en a point encore aucun signe. Je n'ai point d'autres nouvelles à donner à Votre Altesse Royale depuis celles que je lui envoyais l'autre jour.

Lettres du Cardinal Mazarin, Volume 2 : janvier 1644 – décembre 1647, p. 521 (Documents inédits sur l'histoire de France).

(1) Il était le premier médecin de la reine Marie de Médicis

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] d'Alfred Jarry à Rachilde**
Date: Tue, 17 Apr 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre d'Alfred Jarry à Rachilde - La dent d'Ubu

Alfred Jarry, signe toutes ses lettres à Rachilde «Père Ubu». Père Ubu rend ici visite à son dentiste et en profite pour faire quelques emplettes chez un brocanteur, un encrier et une marmite qu'il ramènera à la mère Ubu pour qu'elle en use.

4 septembre 1905.

Journal dentaire du père Ubu.

9 h précises. – Le père Ubu arrive tel un projectile chez son brocanteur et lui fait rendre gorge de son encrier tant par or que par violence.

9 h 1 s. – Le père Ubu emporte son encrier.

9 h 2 s. – Le père Ubu met de l'encre dans son encrier.

9 h ½. – Il va chez son dentiste.

9 h ½ 1 s. – Le dentiste s'ingénie. Il introduit dans le «canal dentaire» du père Ubu un fil d'acier terminé par une pointe aiguë. Collusion entre le fil d'acier et le nerf dentaire. Surprise douloureuse du Père Ubu. Le dentiste met un pansement au fil d'acier et annonce au Père Ubu qu'il aura mal pendant 2 heures et qu'il lui serait agréable de le voir à 2 h ½ (sic).

2 h ½ 1 s. – Le pansement mis sur le fil d'acier du nerf dentaire opère tel le notaire sur la jambe d'un boa. Le dentiste en met un plus fort. Le Père Ubu (qui en jouit pour l'instant) acquiert une petite marmite émaillée.

A 17 sols pour se procurer sa nourriture.

Il acquiert également l'herbe sainte chez Brunet.

(Sera continué.)

Alfred Jarry, *Œuvres complètes, tome III*, présentée et annotée par Henri Bardillon, La Pléiade, Gallimard, 1988, p. 591-592.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Léon-Paul Fargue à Valéry Larbaud**
Date: Fri, 20 Apr 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Léon-Paul Fargue à Valéry Larbaud - Je me bats avec des monstres

Voici la dernière lettre de Léon-Paul Fargue à son ami Valéry Larbaud. Victime d'une attaque, Fargue souffre mille morts, mais continue à travailler. Sa lettre conserve pourtant un ton enjoué, sans faux-semblants.

[Avril ou mai 1946.]

Mon cher Valery,

Ci-joint une coupure de l'hebdomadaire Cavalcade. (mais peut-être l'as-tu déjà.)
As-tu reçu la visite de madame Dominique Arban, journaliste que je t'avais envoyée il y a quelques temps ?
Je travaille. Je gagne ma vie. Mais je connais des périodes de douleurs presque intolérables. Quant j'ai eu, il y a maintenant trois ans, mon attaque à gauche, je n'ai pas eu de chance. Car j'ai été touché, non pas seulement à la «motilité», mais encore à la «sensibilité», dans la région que les médecins appellent dans leur jargoin (1) le Thalamus, (qui me rappelle le professeur Thalamas, tu sais celui de Jeanne d'Arc...). Or, ce thalamus ou «couche optique», (laquelle ne concerne en rien la vue), constitue le carrefour des nerfs sensitifs, qui sont chez moi dans un état de rébellion terrible. Et je connais des tourments où je me bats avec des monstres, araignées de mer, encrines d'acier, coquemars de vinaigre bouillant dans le côté gauche, nappes de feu, porc-épic enragé dans la main ou dans le pied, le moindre frôlement peut me faire brûler comme une torche, etc. Là-dessus, piqûre d'homopavine, espèce de tisane de morphine, moins toxique parait-il. On me fait aussi de l'ionisation dans la tête. Enfin tu vois ce que ca peut être...
Je mets au point la plaquette des articles que j'ai donnés sur toi au Littéraire. Je te tiendrai au courant.
Donne-moi plus souvent de tes nouvelles. Transmets mes hommages à ta femme. (Tu sais que moi aussi je suis marié, et soigné du mieux qu'il est possible.)
Et reçois les ondes de ma grande affection.

Ton LEON-PAUL FARGUE.

Léon-Paul Fargue / Valéry Larbaud : *Correspondance 1910-1946*, texte établi, présenté et annoté par T. Alajouanine, Gallimard, 1971, p.247.

(1) Tel quel dans le texte.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Héloise à Abélard**
Date: Mon, 23 Apr 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Cette semaine...
De l'Amour : courtois, romantique, terminé, interdit, passionné...

Lettre de Héloise à Abélard - L'unique objet de son désir

Couvent du Paraclet, Champagne

A son seigneur, ou plutôt à son
père ; à son époux, ou plutôt son
frère ; sa servante, ou plutôt sa fille ;
son épouse, ou plutôt sa sœur ; à
Abélard,
Héloïse.

Mon bien-aimé, le hasard vient de faire passer entre mes mains la lettre de consolation que tu écrivis à un ami. Je reconnus aussitôt, à la suscription, qu'elle était de toi. Je me jetai sur elle et la dévorai avec toute l'ardeur de ma tendresse : puisque j'avais perdu la présence corporelle de celui qui l'avait écrite, du moins les mots ranimeraient un peu pour moi son image.
[...]
Tu sais mon bien-aimé, et tous le savent, combien j'ai perdu en toi ; tu sais dans quelles terribles circonstances l'indignité d'une trahison publique m'arrachera au siècle en même temps que toi, et je souffre incomparablement plus de la manière dont je t'ai perdu que de ta perte même. Plus grand est l'objet de la douleur, plus grands doivent être les remèdes de la consolation. Toi seul, et non un autre, toi seul, qui seul est la cause de ma douleur, m'apporteras la grâce de la consolation. Toi seul, qui m'as contristée, pourras me rendre la joie, ou du moins soulager ma peine. Toi seul me le dois, car aveuglément j'ai accompli toutes tes volontés, au point que j'eus, ne pouvant me décider à t'opposer la moindre résistance, le courage de me perdre moi même, sur ton ordre. Bien plus, mon amour, par un effet incroyable, s'est tourné en un tel délire qu'il s'enleva, sans espoir de le recouvrer jamais, à lui-même l'unique objet de son désir, le jour où pour t'obéir je pris l'habit et acceptai de changer de cœur. Je te prouvai ainsi que tu règnes en seul maître sur mon âme comme sur mon corps. Dieu le sait, jamais je n'ai cherché en toi que toi-même. C'est toi seul que je désirais, non ce qui t'appartenait ou ce que tu représentes. Je n'attendais ni mariage (1), ni avantages matériels, ne songeais ni à mon plaisir ni à mes volontés, mais je n'ai cherché, tu le sais, qu'à satisfaire les tiennes. Le nom d'épouse paraît plus sacré et plus fort ; pourtant celui d'amie m'a toujours été plus doux. J'aurais aimé, permets-moi de le dire, celui de concubine et de fille de joie, tant il me semblait qu'en m'humiliant d'avantage j'augmentais mes titres à ta reconnaissance et nuisais moins à la gloire de ton génie.
[...]
Au nom de Dieu même à qui tu t'es consacré, je te conjure de me rendre ta présence, dans la mesure où cela t'est possible, en m'envoyant quelques mots de consolation.[...] Considère, je t'en supplie, la dette que tu as envers moi ; prête l'oreille à ma demande.
Je termine d'un mot cette longue lettre : adieu, mon unique.

Abélard et Héloise, *Correspondance*, texte traduit et présenté par P. Zumthor, UGE,

1979, p. 119-130.

(1) Abélard avait épousé Héloise secrètement, à l'insue de sa famille.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Alfred de Musset à George Sand**
Date: Tue, 24 Apr 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Alfred de Musset à George Sand - Tout à vous de cœur

Lundi, Juillet 1833

Madame,

Je suis obligé, madame, de vous faire le plus triste aveu ; je monte la garde mardi prochain ; tout autre jour de la semaine ou ce soir même, si vous étiez libre, je suis tout à vos ordres et reconnaissant des moments que vous voulez bien me sacrifier. Votre maladie n'a rien de plaisant, quoique vous ayez envie d'en rire ; il serait plus facile de vous coupez une jambe que de vous guérir ; malheureusement on n'a pas encore trouvé de cataplasme à poser sur le cœur. Ne regardez pas trop la lune, je vous en prie, et ne mourez pas avant que nous ayons exécuté ce beau projet de voyage dont nous avons parlé. Voyez quel égoïste je suis ; vous dites que vous avez manqué d'aller dans l'autre monde ; je ne sais vraiment pas trop ce que je fais dans celui-ci.
Tout à vous de cœur.
Alfred de Musset

Sand et Musset, *Lettres d'amour* présentées par Françoise Sagan, Hermann, 1985. P26

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Paul Verlaine à sa femme Mathilde**
Date: Wed, 25 Apr 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Paul Verlaine à sa femme Mathilde - D'un amour l'autre ?

Le mariage de Paul Verlaine et de Mathilde Mauté fut bref (deux ans) et malheureux. Dans ses *Mémoires de ma vie*, au demeurant assez ridicules, écrits en 1907-1908, Mathilde raconte comment l'alcool, puis la rencontre et la liaison avec Rimbaud ont eu raison du bonheur simple partagé avec le poète pendant leur première année de mariage. La lettre publiée ici, ou plutôt le billet, est un message violent de «désamour» au nom d'un autre, supérieur. Verlaine rejoint Rimbaud après avoir un instant semblé céder à une ultime tentative de Mathilde de le ramener au foyer.

Fin 1873 ou début 1874

Misérable fée carotte, princesse souris, punaise qu'attendent les deux doigts et le pot, vous m'avez fait tout, vous avez peut-être tué le coeur de mon ami ; je rejoins Rimbaud, s'il veut encore de moi après cette trahison que m'avez fait faire.

In *Mémoires de ma vie*, Ex-Madame Paul Verlaine, Ernest Flammarion éditeur, 1935, p. 219.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Anna de Noailles à Maurice Barrés**
Date: Thu, 26 Apr 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Anna de Noailles à Maurice Barrés

Anna de Noailles et Maurice Barrès se sont rencontrés en mai 1899, chez le poète Paul Mariéton, en pleine affaire Dreyfus. Ils se diront leur amour et se verront quotidiennement à partir de 1903, avant de rompre, sans cesser de s'aimer. La correspondance qu'ils échangent de 1901 à la mort de Barrès, en 1923, constitue la chronique (interrompue pendant sept ans après leur rupture) de cette passion longtemps inassouvie. Elle joue sur les conventions de la correspondance amoureuse, secret, audace, sincérité, déception.

[Paris] Vendredi soir [24 mars 1905 ?]***(1)

Monsieur, je ne me sens pas bien ce soir, et je me tourmente, parce que je ne tiens qu'à une chose au monde, c'est à ne pas vous avoir fait de peine.
Vous êtes plus que ma vie et toute ma vie. Dans les moments où je suis, comme en cet instant, très faible, vous êtes comme dans tous les autres moments, ma seule pensée, et, plus que la pensée, la force même qui peut me la fournir ; enfin Monsieur vous êtes mon âme et le battement de mon cœur. Ma reconnaissance et mon amitié infinies font l'univers que je porte en moi et celui que je vois. Dans toutes mes occupations et sur la figure des personnes à qui je parle je ne vois que l'histoire que j'adore de ma tendresse et de votre bonté.
Je vous le jure, Monsieur ; il m'est impossible de vous dire mon attachement. Je vous jure qu'il dépasse peut-être le vôtre, puisqu'il est toute ma vie, et que rien n'existe à côté. Je n'ai peur de mourir que parce que je ne vous verrai plus ; vous êtes tout ce que j'ai voulu et tout ce que je désire.
Mon amitié ne sait rien que votre amitié ne puisse attendre d'elle.
Quand je ris, quand je plaisante c'est parce que je suis heureuse. Je n'avais pas été heureuse avant de vous connaître.
Je ne sais et je n'ai que vous. C'est ma vie et moi-même.
Anna

Anna de Noailles / Maurice Barrès, *Correspondance 1901-1923*, établie et annotée par C. Mignot-Ogliastri, L'inventaire, 1994, p. 318-319.

(1) Cette lettre, sur papier bleuté, porte sur l'enveloppe assortie "Princesse de Caraman-Chimay / pour remettre à Monsieur Barrés / 100 bd Maillot". Rendue à Anna par Hélène, qui ne l'avait pas transmise, elle a été reliée en tête du vol. "1907-1908" des lettres reçues de Barrès.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.

Objet: **[FloriLettres] de Marcel Proust à Jacques Bizet**
Date: Fri, 27 Apr 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Marcel Proust à Jacques Bizet (1) - Je t'aimerai extra muros

Après avoir transcrit cette lettre dans son journal, Halévy commente : Cela écrit sans une rature. Cet être fou a un grand talent, et je ne sais RIEN qui soit plus triste et merveilleusement écrit que ces deux pages [...] Admettez un Proust de vie exemplaire. Il n'eût rien été...

Le 14 juin 1888 (2)

Ce pauvre Proust est absolument fou – voyez cette lettre :

"A Monsieur Jacques Bizet.
La lettre qui m'a le plus coûté à écrire de toute ma vie.

Chéri,

Pourquoi, vois-tu, on n'en sait rien. Et pour combien de temps ? Peut-être pour toujours, peut-être pour quelques jours - Pourquoi ? ... peut-être parce qu'elle (3) redoute pour moi cette affection un peu excessive, n'est-ce pas ? Et qui peut dégénérer (elle le croit peut-être) en affection sensuelle... peut-être parce qu'elle suppose que tu as trop en général les mêmes défauts que moi (esprit indépendant, nervosité, esprit désordonné ; peut-être même onanisme). Comment ? Je ne sais. Peut-être à ta figure, peut-être pour avoir entendu mon frère parler de toi, ou Mr Rodrigues, ou sera-t-elle entrée pendant que ton frère parlait de toi avec Baignères, ou mon frère aura dit du mal de toi, parce que nous sommes souvent mal ensemble, mais surtout je crois à cause de moi, de mon affection excessive pour toi, ma mère m'a d'abord demandé de ne pas te voir.
Sur mon refus énergique, elle m'a du moins défendu d'aller chez toi ou de te voir chez moi. Scène furieuse, désespoir lent, menaces, mauvaise santé (excepté un jour, mais immédiatement elle est revenue à sa décision première) rien n'y fait. Oh ! Ce matin, chéri, quand mon père m'a vu, qu'il m'a supplié de cesser au moins quatre jours de me masturber, il m'eût été facile de dire : je le fais parce que, etc., je ne le ferai plus si... mais non. Tu ne le voudrais pas. Je ne veux pas que mon "chéri" soit chez moi comme un proscrit toléré, si j'arrive à démontrer que tu es un être délicieux, ce jour-là tu viendras chez moi, choyé. Et s'il ne vient pas, ce jour, eh ! Bien, je t'aimerai extra muros. Et je ferai d'un café notre domicile à deux.
Mais pardon, je te parle comme à un ami suprême et je te connais à peine et tu dois me trouver collant. J'ai fait ce que tu m'avais demandé. Je t'assure que ce n'est pas sans douleur. J'espère que tu m'en seras reconnaissant.

M.P."

In Marcel Proust, *Correspondance avec Daniel Halévy*, texte établi par Anne Bunel et J.P. Halèvy, éd. de Fallois, pp. 43-44.

(1) Cette lettre transcrite dans le journal de Daniel Halévy, ami de Proust, et dont on ne connaît pas d'autre version, a été rapprochée d'une autre lettre de Proust à Jacques Bizet, publiée dans *Correspondance*, I, PP. 103-104.

Objet: **[FloriLettres] de Mozart à sa mère**
Date: Mon, 30 Apr 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Cette semaine : Lettres de jeunes musiciens à leurs parents - quand, enfants ou adolescents, Mozart, Chopin, Tchaïkovski, Bizet, Romain Rolland parlaient de musique...

Lettre de Mozart à sa mère

Munis d'une lettre de recommandations de leurs amis véronais, Wolfgang. Amadeus Mozart et son père se rendent à l'opéra de Mantoue où l'on donne le *Demetrio* de Hasse. Devant le silence de son père, qui ne s'est jamais beaucoup étendu sur les oeuvres, Wolfgang, âgé de quatorze ans (Salzbourg, 1756 – Vienne, 1791), se charge spontanément des commentaires, dont il fera part à sa mère dans cette lettre pleine d'humour et de vivacité.

Mantoue Mai 1770

La *prima donna* chante bien, mais sans faire assez de mouvements. Pourtant, quand on ne la voit pas jouer, mais seulement chanter, on pourrait croire qu'elle ne chante pas ; elle n'arrive pas à ouvrir la bouche, et gémit tous les sons ; ce n'est pas nouveau pour nous. La *seconda donna* est faite comme un grenadier, avec aussi une voix puissante, elle ne chante vraiment pas mal, d'autant qu'elle joue pour la première fois. [...] Le ténor s'appelle Ottini ; il ne chante pas mal mais, comme tous les ténors italiens, soutient mal le son. [...], *Primo ballerino*, bon. *Prima ballerina*, bonne et on dit qu'elle n'est pas vilaine du tout ; mais je ne l'ai pas vue de près. [...] L'orchestre n'a pas été mauvais.

Wolfgang DE MOZART

MASSIN Jean et Brigitte, *Wolfgang Amadeus Mozart*, Arthème – Fayard, Paris, 1970, p.84.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Frédéric Chopin à son père**
Date: Tue, 1 May 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Frédéric Chopin à son père

L'émerveillement général que son jeu et ses improvisations suscitaient, les comparaisons répétées avec Mozart, tout cela devait éveiller chez F.Chopin (1810-1849) alors âgé de huit ans, le sentiment de sa valeur personnelle et la conscience d'un lien désormais indissoluble avec la musique. Il n'est donc pas étonnant que pour la fête de son père, Frédéric, déjà célèbre, écrive un compliment dont le contenu était bien singulier.

Mai 1818

Cher papa,

Il me serait assurément plus aisé d'épancher mes sentiments si je pouvais les exprimer par les sons de la musique, mais puisque même le meilleur concerto ne saurait mesurer mon attachement pour toi, papa chéri, je dois employer les mots simples de mon cœur pour te présenter l'hommage de ma plus tendre reconnaissance et de mon attachement filial.

Fryderyck Chopin

Tadeusz Zielinski, *Frédéric Chopin*, Arthème-Fayard, Paris, 1995, p.37.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Piotr Ilitch Tchaïkovski à sa gouvernante**
Date: Wed, 2 May 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Piotr Ilitch Tchaïkovski à sa gouvernante - Le chocolat et le thé

A l'âge de dix ans, Tchaïkovski (1840-1893), envoie une lettre, comme il le fait très fréquemment à l'époque, à celle qui a été sa gouvernante française dès son plus jeune âge. Ce courrier relatant, entre autres, les progrès de son frère et de lui-même en matière de musique, montre l'affection qui liait les deux individus...

A Fanny Durbach, début mars 1850

Chère et bonne M-lle Fanny !

Combien j'étais content en recevant votre lettre, qui me réjouit chaque fois, parce qu'il n'y a rien de plus agréable que de lire votre lettre. A présent nous fêtons le carnaval très agréablement. Hier nous avons pris le chocolat et le thé dans la chambre destinée aux arrivés, et les hôtes étaient Sacha et moi, nous avons reçu les visites.
Quant à mon frère Nicolas, il réjouit beaucoup Papa et Maman. Il apprend très bien et on écrit qu'il fait de si grands progrès dans la musique qu'il a surpassé tous ses camarades.
Et moi aussi je ne laisse jamais le piano, qui me réjouit beaucoup quand je suis triste.
J'étais à la foire d'Irbit et le soir, que nous arrivâmes de nouveau à Alapaeff, nous avons reçu votre lettre. Sacha et Pola vous baisent et Sacha salut à Lise et Nadine.
Votre élève.

Pierre

André Liscké, *Tchaïkovski au miroir de ses écrits*, Arthème-Fayard, Paris, 1996, p.36.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Georges Bizet à sa mère**
Date: Thu, 3 May 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Georges Bizet à sa mère

Charme mélodique, brio de l'instrumentation, «élégance française» caractérisent l'oeuvre de Georges Bizet (Paris, 1838 – Bougival, 1875). Pourtant, c'est au rythme de l'exigence de la perfection et d'une grande assiduité que *la Jolie Fille de Perth* (opéra, 1866), *l'Arlésienne* (1872) ou encore *Carmen* (1875) ont pu naître. Cette lettre, que Bizet adresse à sa mère à l'âge de vingt ans, témoigne de son acharnement et de sa passion toute dévouée à la musique.

Rome, ce 22 janvier 1859

Chère maman, Je te vois déjà inquiète de mon envoi : si tu savais avec quelle peine je travaille, tu comprendrais bien facilement que je sois moins avancé que je ne l'espérais. Oui, je me défie de ma facilité : j'ai autour de moi dix garçons intelligents qui ne seront jamais que des artistes médiocres, et cela à cause de la fatale confiance avec laquelle ils s'abandonnent à leur grande habileté. L'habileté dans l'art est presque indispensable, mais elle ne cesse d'être dangereuse qu'au moment où l'homme et l'artiste sont faits. Je ne veux rien faire de chic, je veux avoir des idées avant de commencer un morceau, et ce n'est pas ainsi que je travaillais à Paris. Il en résulte une certaine paralysie que je ne surmonterais complètement que dans un an ou deux. Mais rassure-toi, je ne suis pas en retard. Je serai toujours prêt, et cela sans prendre sur le temps que je veux consacrer à mes voyages. Je suis content de mon opéra, je le répète ; seulement, en ce moment, je me donne une peine infinie sur un air très difficile. Dès qu'il sera fait, le reste ira tout seul, car j'ai des matériaux. J'aurais un mois d'orchestre.
Tu sais comment je copie : quinze jours me suffiront pour ce travail nécessaire, mais abrutissant... J'ai fait entendre quelques fragments à Colin, qui a paru très content. L'opinion de David, que j'attends avec impatience, me sera d'une grande lumière. [...] Y... n'a pas perdu une occasion d'envoyer du monde dans sa famille pour se faire rapporter des chaussettes, un pantalon, etc. etc. Belles commissions à donner, à des dames surtout ! Mais chacun agit à son idée, et j'ai l'habitude de trouver la mienne de beaucoup préférable à celle des autres...

Maintenant adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre fils aimant.

Bizet Georges, *Lettres (1850 – 1875)*, Calmann-Levy, Paris, 1989, p.83-84.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.

Objet: **[FloriLettres] de Romain Rolland à sa mère**
Date: Fri, 4 May 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Romain Rolland à sa mère

«... Je fus agréablement surprise de rencontrer en Romain Rolland, lorsqu'il arriva à Rome, un musicien de premier ordre, à l'intelligence profonde et sérieuse, au goût des plus raffinés...» (1) Par ces quelques mots, on découvre que l'écrivain Romain Rolland (1866-1944), qui professait un humanisme à la fois axé sur l'idéal patriotique et sur l'internationalisme dans ses écrits, était également un grand amateur de musique. Dans ce courrier adressé à sa mère, il relate une de ses rencontres avec le monde musical romain, ceci sur un ton quelque peu persifleur...

Lundi soir 4h. ½ (19 Mai 1890)

Non, ma chère maman, je ne t'oublie pas ; Mais lorsque je mets mes lettres plus tard à la poste, c'est que je suis sorti ce jour-là plus tard que d'habitude. [...]
J'ai donc envoyé ma dépêche d'hier en allant chez madame Minghetti. Nous n'étions pas absolument aussi seuls chez cette brave dame qu'elle l'avait annoncé. Il y avait encore la jeune comtesse Gamba, la parente des Guerrieri, que vous avez vue ; et un vieil élève de Liszt, un vieux comte polonais, qui a fait mon bonheur (mais pas comme musicien ; comme grotesque). D'abord, des cérémonies, des cérémonies. Un quart d'heure avant de se décider à taper sur les touches. « Ze ne peux pas zouer... Ze vous assure que ze ne peux pas zouer... Comment voulez-vous que ze zoue ? Voici un mois, deux mois, que ze voyage, que ze ne zoue pas... Enfin, pour vous faire plaisir ze zouerai. Mais c'est terrible de me forcer... Ze ne sait pas du tout que zouer... Ze vais improviser». Alors les longs arpèges se déroulent sur le piano, cherchant à accrocher des pensées à tous les coins du clavier.
Quand le morceau est fini, les cérémonies recommencent. «Z'ai fait preuve d'une bien grande modestie en zouant» etc. Il passe des improvisations aux morceaux de mémoire. Il fait la liste détaillée de tout ce qu'il sait par cœur ; «et la partie d'orchestre aussi». D'ailleurs, il le sait fort mal. Mais à présent qu'il est au piano, il y est vissé ; il ne peut plus en sortir. Il passe une demi-heure à retrouver des bribes de morceaux de Liszt. Il ne peut pas ; il s'obstine. «Venez ici, près de moi, comtesse (Gamba) ; asseyez-vous près du piano ; vous m'inspirerez». Il la regarde fixement, en faisant des accords hideux. « Non, ce n'est pas cela ! Mais ze trouverai. Oh ! Ze trouverai ; Nous trouverons comtesse ; quand z'ai dit quelque chose ze le fais ; ze finirai bien...quand z'y passerais 2 heures !»
Pauvre comtesse !

Romain ROLLAND, *Printemps Romain, Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1889-1890)*, Cahiers Romain Rolland n°6, Albin Michel, Paris, 1954, p.279-280.

(1) Marie Romain ROLLAND, *Printemps Romain, Choix de lettres de Romain Rolland à sa mère (1889-1890)*, Cahiers Romain Rolland n°6, Albin Michel, Paris

Objet: **[FloriLettres] du Père Cat à son supérieur**
Date: Mon, 7 May 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Cette semaine - Un naturaliste en Amérique du sud : cinq lettres du Père Cat, de la Compagnie de Jésus

Lettre du Père Cat à son supérieur - Le passage de la ligne

«Je me hâte, Monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long et pénible, a été des plus heureux.» [...]
Ainsi commence le récit de ce découvreur naturaliste...

Du père Cat, missionnaire de la compagnie de Jésus, à Monsieur...
A Buenos Aires, le 18 mai 1739.

Le 18 février nous passâmes la ligne. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connaissez leur génie romanesque et bizarre, mais vous le connaîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'on observe en passant la ligne. La veille de la fête, on vit paraître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, et précédés d'un héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe, pour rendre compte au président de la ligne (c'est le nom qu'ils donnent au principal acteur de la comédie) des raisons qui les avaient engagés à venir naviguer dans ces mers, et lui dire de qui ils en avaient obtenu la permission. [...] Le lendemain matin, [...] le président arriva le dernier. C'était un vieux catalan qui marchait avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières ridiculement hautaines, jointes à son air original et burlesque qu'il soutenait du plus grand sang froid, faisaient bien voir qu'on ne pouvait choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle. [...]
Le président envoya chercher le capitaine du vaisseau, qui comparut tête découverte et dans le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avait eu l'audace de s'avancer jusque dans ces mers, il répondit qu'il en avait reçu l'ordre du roi son maître. Cette réponse aigrit le président qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le capitaine représenta que cette taxe excédait de beaucoup ses facultés. On disputa quelques temps, et enfin le président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur-le-champ.
Les passagers furent cités à leur tour les uns après les autres. [...]
Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le capitaine du vaisseau, qui s'était retiré quelques temps auparavant, sortit tout à coup de sa chambre, et demanda d'un ton fier et arrogant ce que signifiait cette assemblée. On lui répondit que c'était le cortège du président de la ligne. «Le président de la ligne, reprit le capitaine en colère ! De qui veut-on me parler ? Ne suis-je point le maître ici, et quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau ? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle et qu'on le plonge dans la mer.» A ces mots le président, troublé, se jeta aux genoux du capitaine, qu'il pria très instamment de commuer la peine ; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible excellence, et ce président si respectable, qui avait fait trembler tout l'équipage, devint tout à coup le jouet et la risée. Ainsi, se termina la fête.

Objet: **[FloriLettres] du Père Cat à son supérieur**
Date: Tue, 8 May 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre du Père Cat à son supérieur - Requins et poissons volants

La ligne de l'équateur franchie, les festivités terminées, le père Cat prend alors le temps d'apprécier toutes les beautés et surprises qu'offre le milieu marin. C'est avec un œil averti qu'il s'adonne à l'étude de certains spécimens de la faune aquatique.

Lorsque nous eûmes passé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinèrent autant que le passage nous avait réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer ou requins. C'est un poisson fort gros, qui a ordinairement cinq ou six pieds de long, et qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avait dans le ventre deux diamants de grand prix que le capitaine s'appropria, un bras d'homme et une paire de souliers. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable : elle est fade, huileuse et malsaine. Il n'y a guère que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeraient-ils pas s'ils avaient d'autres mets. [...]
Le requin ne fut pas le seul poisson que nous prîmes. Il en est un que j'étais fort curieux de voir, et je ne tardai pas à me satisfaire : c'était le poisson volant. Celui-ci a deux ailes fort semblables à celles de la chauve-souris. On l'appelle poisson volant, parce que pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très vorace, nommé la bonite, il s'élance hors de l'eau, et vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme la bonite est fort agile, elle le suit à la nage, et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule a moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil, ou le trop grand air, commence à sécher ses ailes. Les poissons volants, comme presque tous les oiseaux de mer, ne volent guère qu'en bande, et il en tombe souvent dans les vaisseaux.
Il en tomba un dans le nôtre : je le pris dans ma main, et je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du mulet de mer, dont le R. P... vous a donné la description dans la lettre curieuse qu'il vous écrivit l'an passé.
Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire et sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes. Si j'en juge par la quantité qui voltigeait sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire. D'ailleurs, il arrive souvent que, poursuivi par la bonite, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, et se laisse prendre par les matelots qui sont ordinairement assez généreux et assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

A suivre...

Lettres édifiantes et curieuses des missions de l'Amérique méridionale, Éditions Utz, Paris, 1991, p60-61.

Objet: **[FloriLettres] du Père Cat à son supérieur**
Date: Wed, 9 May 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre du Père Cat à son supérieur - Le feu Saint-Elme et la pluie d'équateur

Dans cette lettre, le père Cat est témoin des mystères de cette région hostile et mal connue qui caractérisent l'océan de la zone équatoriale. Il décrit des phénomènes naturels comme les feux de Saint-Elme qu'on attribuait à l'époque à quelque puissance occulte et diabolique.

Le 26 février, nous eûmes le soleil à pic, et à midi nous remarquâmes que les corps ne jetaient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne décrirai point ici. Je vous dirai seulement que ce fut dans cette circonstance que je vis le feu Saint-Elme. C'est une flamme légère et bleuâtre qui paraît au haut ou à l'extrémité d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes ; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du saint dont ce feu porte le nom. Aussitôt que j'aperçus ce phénomène, je m'approchai pour le considérer ; mais le vent était si furieux et le vaisseau si agité, que les mouvements divers que j'éprouvais me permirent à peine de le voir quelques instants.
Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque. Lorsqu'il pleut sous la zone torride, et surtout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paraît se changer en une multitude de petits vers blancs assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie, qui est très chaude et très malsaine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles et les autres insectes qui rongent nos espaliers.
Quoi qu'il en soit, le capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtements. Quelques-uns refusèrent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après, car leurs habits se trouvèrent si chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ne finirais point, mon révérend père, si je vous racontais toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route ; n'étant point sorti du vaisseau, je ne pourrais vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve de la Plata, dont je crois devoir vous dire un mot.

A suivre...

Lettres édifiantes et curieuses des missions de l'Amérique méridionale, Éditions Utz, Paris, 1991, p.61-62.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] du Père Cat à son supérieur**
Date: Fri, 11 May 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre du Père Cat à son supérieur - Le colibri du fleuve d'Uruguay

Le long périple du père Cat se poursuit et son intérêt grandissant pour la nature s'attarde cette fois-ci sur les oiseaux. Il use d'une large palette de couleurs et de multiples qualificatifs pour dépeindre le colibri.

Les deux bords du fleuve sont presque partout couverts de bois, de palmiers et d'autres arbres assez peu connus en Europe, et qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (le colibri) n'est pas plus gros qu'un roitelet ; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, et ses ailes d'un vert d'émeraude. Il a les yeux vifs et brillants, la langue longue, le vol rapide, et les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux et de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin et le soir, temps auxquels il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, et qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reste de la journée et, lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiseau conserve encore tout son éclat après sa mort ; et comme il est extraordinairement petit, les femmes des sauvages s'en font des pendants d'oreilles, et les Espagnols en envoient souvent à leurs amis dans des lettres.

Lettres édifiantes et curieuses des missions de l'Amérique méridionale, Éditions Utz, Paris, 1991, p65-66.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] Lettre de L'abbé Moigno à Alfred de Vigny**
Date: Mon, 14 May 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Cette semaine : Impressions de lecture et expressions de l'admiration

Lettre de L'abbé Moigno à Alfred de Vigny

L'abbé Moigno sollicite le poète pour le compte d'une obscure marquise collectionneuse de vers autographes. Il a pour Vigny une sincère admiration, mais pour le convaincre, fait un large étalage de grandiloquence, d'humilité, de fatuité...

Un acte de charité

11 mai 1841

Monsieur,

Une dame grande admiratrice de vos vers, forcée de quitter Paris et qui sur ma demande avait bien voulu contribuer à une œuvre de charité, a mis à sa bienfaisance une condition que j'ai été contraint d'accepter. Madame la marquise Achille de Jouffroy, épouse de l'auteur des Vampires, rédacteur en chef autrefois de la *Gazette et de L'Europe* (1), désire ardemment que vous daigniez inscrire dans son album quelques-uns de vos beaux vers. Fière des noms de Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Alexandre Dumas, Janin, Nodier etc. elle verrait avec regret que M. Alfred de Vigny refusât de se trouver en si bonne compagnie. Je viens plaider sa cause auprès de vous. Ce sera plaider la cause des pauvres, car comme je viens de vous le dire un acte de charité a été à l'occasion de la mission que je remplis près de vous. Je n'ai d'autres titres, Monsieur, à votre bienveillance que d'être l'ami intime de M. l'abbé de Ravignan (2) qui se souviendra toujours avec joie d'avoir partagé chez M. Hix les jeux de votre première enfance. Mon nom plus connu dans les sciences ne s'est fait jour dans le domaine des lettres que par quelques articles littéraires, scientifiques ou de polémique religieuse. Autrefois il me fut donné d'aimer et de cultiver la poésie, je ne puis maintenant que l'admirer, entraîné que je suis dans la carrière des sciences par la nécessité de ma vocation.

Pour ne pas vous fatiguer par ma triste demande, permettez-moi de vous indiquer ce que vous pourriez confier à l'une des pages de cet album. J'aimerais bien ces vers de votre *Éloa* où elle demande à l'ange pervers si sa condescendance coupable lui a du moins causé quelque joie ! Vers qui m'ont paru dignes de tout ce que notre langue offre de beautés (3).

Pardon, Monsieur, et de la triste corvée que je vous impose et de mon ennuyeux griffonnage. Je suis heureux d'avoir trouvé cette occasion de vous exprimer les sentiments d'estime profonde et d'admiration sincère avec lesquels je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

Correspondance d'Alfred de Vigny, mai 1839 – mars 1843, Tome 4, sous la direction de Madeleine Ambrière. Presses Universitaires de France. Paris. 1997. p.363.

Objet: **[FloriLettres] de Maxime Du Camp à Gustave Flaubert**
Date: Tue, 15 May 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Impressions de lecture et expressions de l'admiration

Lettre de Maxime Du Camp à Gustave Flaubert

Quand Flaubert, après cinq ans de travail acharné, eut enfin terminé Madame Bovary, il confia le manuscrit à son ami Maxime Du Camp qui, à son tour, le remit entre les mains de M. Laurent Pichat, rédacteur-propriétaire de la Revue de Paris. Dans cette lettre qui résume leurs deux impressions de lecture, transparaît l'admiration pour Flaubert mais aussi la juste appréciation du travail qui reste à accomplir pour achever le roman et le dégager des broussailles.

14 Juillet 1856

Cher vieux, Laurent Pichat a lu ton roman et il m'envoie l'appréciation que je t'adresse. Tu verras en la lisant combien je dois la partager, puisqu'elle reproduit presque toutes les observations que je t'avais faites avant ton départ. J'ai remis ton livre à Laurent, sans faire autre chose que le lui recommander chaudement; nous ne nous sommes donc nullement entendus pour te scier avec la même scie.
Le conseil qu'il te donne est bon et je te dirai même qu'il est le seul que tu doives suivre. Laisse-nous maîtres de ton roman pour le publier dans la Revue; nous y ferons faire les coupures que nous jugeons indispensables; tu le publieras ensuite en volume comme tu l'entendras, cela te regarde. Ma pensée très intime est que, si tu ne fais pas cela, tu te compromets absolument et tu débutes par une œuvre embrouillée à laquelle le style ne suffit pas pour donner de l'intérêt.
Sois courageux, ferme les yeux pendant l'opération, et fie-t'en, sinon à notre talent, du moins à notre expérience acquise de ces sortes de choses et aussi à notre affection pour toi. Tu as enfoui ton roman sous un tas de choses, bien faites, mais inutiles; on ne le voit pas assez; il s'agit de le dégager; c'est un travail facile. Nous le ferons faire sous nos yeux par une personne exercée et habile; on n'ajoutera pas un mot à ta copie; on ne fera qu'élaguer; ça te coûtera une centaine de francs qu'on réservera sur tes droits, et tu auras publié une chose vraiment bonne, au lieu d'une œuvre incomplète et trop rembourrée.
Tu dois me maudire de toutes tes forces, mais songe bien que, dans tout ceci, je n'aie en vue que ton seul intérêt.
Adieu, cher vieux, réponds-moi et sache-moi bien tout à toi.

Maxime du Camp

Chroniques, Etudes, Correspondances de Maxime Du Camp, recueillies par René Dumesnil, Librairie Grund, Paris, 1938, p.107.

Objet: **[FloriLettres] de Ernest Feydeau à Baudelaire**
Date: Wed, 16 May 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Impressions de lecture et expressions de l'admiration

Lettre de Ernest Feydeau à Baudelaire

Ernest Feydeau (père de l'auteur comique Georges Feydeau) et ami de Flaubert, a laissé une œuvre abondante et médiocre dont se détache un récit, réussi et audacieux *Fanny* (1858). Ses contemporains ne s'y sont pas trompés et le voilà, pour une fois, complimenté par la critique. Il répond ici à une lettre de félicitations de Baudelaire. Le «nous» dans lequel, ivre de son succès, il englobe Baudelaire et lui-même, ne manque toutefois pas de présomption.

Paris, 15 juin 1858

Cher monsieur,

Votre lettre m'a fait un bien grand plaisir. Je tenais à votre opinion comme à celle d'un penseur sincère et d'un écrivain délicat qui connaît tous les secrets de la langue. Je vois que vous avez compris mon petit livre, et cela me rend fier. C'est pour vous autres que j'écris, et non pas pour cette tourbe de méchants et d'imbéciles, qui redoute si fort de regarder la peinture de la vie.
Laissez, je vous prie, l'hypocrisie me déclarer immoral. Elle m'adresse indirectement assez d'invectives pour que dorénavant, je marche avec confiance dans ma voie. Elle en dira bien d'autres à la lecture de mes autres livres. [...]
Vous tenez à connaître l'opinion de Mme Sand. Voici ce qu'elle m'a écrit:

« C'est un très remarquable et très beau livre que vous m'avez envoyé. Quand on y a mis le nez, il faut le lire d'un trait. C'est un récit à faire événement dans la mémoire du lecteur. Le sujet est excellent, moral, profond, vrai, navrant. [...] Enfin, je vous fais mon compliment de cœur, parce que c'est une lecture où le cœur se sent bon vivre d'un bout à l'autre. La passion du narrateur, son désespoir, sont dits avec une vérité déchirante, etc., etc.»

Sans doute, tout cela, comme tout ce que vous avez bien voulu m'écrire, comme ce que Sainte-Beuve a dit hier dans le Moniteur, est trop flatteur. Je ne mérite pas tant. Mais en ne prenant que la moitié des éloges qu'on m'adresse, et en tenant compte de la qualité de ceux qui me louent, j'ai de bien grands sujets d'être content.
Une bonne étude, c'est celle des minauderies des femmes qui ont lu le livre et auxquelles on me présente. Elles me fournissent, avec trois paroles, la matière de dix romans. Moi, j'examine et je retiens. «Quelle calotte vous nous avez appliquée sur la joue ! m'a dit, hier, une des plus fines.» - «Avouez que vous ne l'avez pas volé», ai-je répondu.
[...] Défendons-nous les uns les autres. Nous ne sommes pas très nombreux. On nous attaque. Prenons-nous par les mains. Faisons têtes aux hypocrites, et, sacrebleu ! serrons nos rangs.
Adieu, cher Monsieur, je vous serre les mains.

E. Feydeau

Lettres à Charles Baudelaire, publiées par Claude Pichois, Études Baudelairiennes

Objet: **[FloriLettres] de Marcel Proust à Daniel Halévy**
Date: Fri, 18 May 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Impressions de lecture et expressions de l'admiration

Lettre de Marcel Proust à Daniel Halévy - La valeur nationale de l'œuvre

L'admiration et l'amitié n'excluent ni le désaccord ni la critique. A Daniel Halévy, proche de Barrès, de Benda, de Maurras dans leur défense étroite de la tradition française, et qui, avec eux, a signé un manifeste dans le Figaro, Proust oppose ici le principe supérieur et supra national, de la littérature universelle.

102, bd Haussmann
Le samedi 19 juillet 1919

Mon cher Daniel,

Quand j'ai depuis si longtemps des choses si utiles à t'écrire (il a fallu un état voisin de la mort pour que je ne t'aie pas encore écrit tout ce que je pense de ton admirable livre, pour que la plaquette que tu as été si bon de me prêter soit encore auprès de mon lit, pour que ne parvenant pas à faire trouver des premières éditions de mon livre qu'on cherche vainement pour toi depuis plusieurs semaines, accaparées (les éditions par je ne sais quel libraire) je ne me sois pas résigné encore à t'envoyer des éditions plus ordinaires mais qui au moins te permettront de me lire si tu en as envie). Il faut que je te dise ce soir combien je désapprouve ton manifeste du Figaro. Désapprobation d'un manifeste, vanité plus grande encore que le manifeste lui-même. L'excuse certaine de celui-ci c'est qu'il répond dis-tu à un autre manifeste «bolcheviste». Je n'ai pas lu le premier, je ne sais où on peut le trouver et je ne doute pas qu'il soit absurde. Mais si j'étais moins fatigué, que d'absurdité aussi à relever dans le manifeste du Figaro. Aucun esprit juste ne contestera qu'on fait perdre sa valeur universelle à une œuvre en la dénationalisant, et que c'est à la cime même du particulier qu'éclôt le général. Mais n'est-ce pas une vérité de même ordre, qu'on ôte sa valeur générale et même nationale, à une œuvre en cherchant à la nationaliser ? Les mystérieuses lois qui président à l'éclosion de la vérité esthétique aussi bien que la vérité scientifique sont fausses, si un raisonnement étranger intervient d'abord. Le savant qui fait le plus grand honneur à la France par les lois qu'il met en lumière, cesserait de lui faire honneur s'il le cherchait en ne cherchant pas la vérité seule, ne trouverait plus ce rapport unique qu'est une loi. J'ai honte de dire des choses aussi simples mais ne peux comprendre qu'un esprit comme le tien semble n'en pas tenir compte. Que la France doive veiller sur les littératures du monde entier, c'est un mandat qu'on pleurerait de joie d'apprendre qu'on nous a confié, mais qu'il est un peu choquant de nous voir assumer de nous-même.
Personne n'admire plus que moi l'Église. Il est vrai qu'il y a des catholiques «incroyants». Mais ceux-là à la tête desquels est je suppose Maurras, n'ont pas apporté au moment de l'Affaire Dreyfus un grand appui à la Justice française. Pourquoi prendre vis-à-vis des autres pays ce ton si tranchant dans des matières, comme les lettres, où on ne règne que par la persuasion. A maintes reprises, vous dites «nous entendons » (dans le sens de «nous voulons sans admettre de réplique»). Ce n'est pas là le ton des «soldats de l'esprit». Et, même dans un manifeste, à vouloir de toute force être français, vous avez pris un ton germanique.

Objet: **[FloriLettres] de Madame de Sévigné à Bussy-Rabutin**
Date: Mon, 21 May 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre **du jour :**

Thème de la semaine : raillerie, trahison, déception, accords et désaccords entre homme et femme

Lettre de Madame de Sévigné à Bussy-Rabutin - Faîtes-le donc de bonne grâce

En mai 1659, à la suite d'un malentendu (1), et dans un geste de vengeance indigne d'un galant homme, Bussy-Rabutin fit de sa cousine un portrait satyrique dont les copies se multiplièrent avec rapidité. Cette offense, qu'elle lui pardonna pourtant magnanimement, est restée source de ressentiment. Pour tenter de clore leur procès, dix ans après les faits, Mme de Sévigné voudrait qu'il reconnaisse ses torts. Et qu'il lui demande pardon de lui-même : sinon, elle l'y contraindra... en l'accablant de lettres !

26 juillet 1668

Je veux commencer à répondre en deux mots à votre lettre du 9ème de ce mois, et puis notre procès sera fini.
Nous sommes proches, et de même sang ; nous nous plaisons, nous nous aimons, nous prenons intérêt dans nos fortunes. [...](2) Et m'étant trouvée par malheur assez imparfaite de corps et d'esprit pour vous donner sujet de faire un fort joli portrait de moi, vous le fîtes, et vous préférâtes à notre ancienne amitié, à votre nom, et à la justice même, le plaisir d'être loué de votre ouvrage. Vous savez qu'une dame de vos amies vous obligea généreusement de la brûler ; elle crut que vous l'aviez fait, je le crus aussi. [...] Je me raccommodai avec vous à mon retour de Bretagne ; mais avec quelle sincérité ! Vous le savez.
Enfin le jour malheureux arriva, où je vis moi-même, et de mes propres yeux bigarrés (3), ce que je n'avais pas voulu croire. Si les cornes me fussent venues à la tête, j'aurais été bien moins étonnée. Je me lus, et je le relus, ce cruel portrait : je l'aurais trouvé très joli s'il eût été d'une autre que de moi, et d'un autre que de vous.[...]

Etre dans les mains de tout le monde ; se trouver imprimée ; être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable ; se rencontrer dans les bibliothèques et recevoir cette douleur, par qui ? [...] Cependant que fais-je quand vous êtes arrêté ? Avec la douleur dans l'âme, je vous fais faire des compliments, je plains votre malheur, j'en parle même dans le monde. Vous sortez de prison, je vous vais voir plusieurs fois [...] ; je vous ai écrit, depuis que vous êtes chez vous, d'un style libre et sans rancune...

Voilà ce que je voulais vous dire une fois dans ma vie, en vous conjurant d'ôter de votre esprit que ce soit moi qui ai tort. Gardez ma lettre, et la relisez, si jamais la fantaisie vous prenait de le croire, et soyez juste là-dessus [...] : avouez que vous avez cruellement offensé l'amitié qui était entre nous, et je suis désarmée. Mais de croire que si vous répondez, je puisse jamais me taire, vous auriez tort ; car ce m'est une chose impossible. Je verbaliserai toujours : au lieu d'écrire en deux mots, comme je vous l'avais promis, j'écrirai en deux mille ; et enfin, j'en ferai tant, par des lettres d'une longueur cruelle, et d'un ennui mortel, que je vous obligerai malgré vous à me demander pardon, c'est-à-dire à me demander la vie. Faîtes-le donc de

bonne grâce. [...]

Lettres choisies de Madame de Sévigné, Librairie de L. Hachette et Cie, Paris, 1870, pp.35-39.

(1) Bussy qui se préparait à rejoindre l'armée de Turenne avait demandé à sa cousine de lui prêter mille pistoles, ce à quoi elle était toute disposée. Mais l' homme d'affaires de la marquise ayant exigé des garanties, Bussy, piqué, emprunta l'argent ailleurs et partit fâché pour l'armée.
(2) Le passage omis ici évoque l'épisode mentionné dans la note (1).
(3) Bussy avait écrit dans ce portrait : « Mme de Sévigné est inégale jusqu'aux prunelles des yeux et jusqu'aux paupières. »

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de La Marquise de Pompadour à la Comtesse de Basch**
Date: Tue, 22 May 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
épondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : raillerie, trahison, déception, accords et désaccords entre homme et femme

Lettre de La Marquise de Pompadour à la Comtesse de Baschi - Grossiers, précieux, ou ridicules

Le coup de patte de la Marquise de Pompadour n'épargne personne. Et la vie galante de la cour lui fournit chaque jour matière à raillerie comme à philosophie... Ni les hommes ni les femmes n'en sortent grandis.

Lettre LX 1762

A propos, connaissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille ? Il était hier à la Messe du Roi, auprès de la belle Marquise de Gondi. Elle l'avait vu deux ou trois fois chez ses amies, & lui avait parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt, avec sa figure abominable, se met dans la tête qu'elle est folle de lui ? Il était donc à la Messe à côté d'elle, sans qu'elle s'en aperçut, & il ne savait comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux : il lui pousse donc rudement le bras, & fait tomber ses *heures* (1), afin d'avoir la satisfaction de les ramasser, & de lui baiser la main. Tout cela a réussi jusqu'au baiser, qu'on eut l'adresse d'éviter. La Dame, de retour chez elle, lui a fait dire que son procédé avait été indécent & grossier, qu'elle le priait de ne jamais plus lui montrer son visage, & qu'elle souhaitait sincèrement qu'il devînt aussi sensé qu'il était laid. Ce mot de laid a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui se croit un Adonis. Il en est tombé malade : quatre médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le transport au cerveau & il est à l'agonie. S'il meurt, son histoire sera une des plus tragiques dans celles de l'amour-propre. Mais hélas, qui est-ce qui n'en a pas ?

On raconte des merveilles de la B...2, elle est folle à lier. Hélas ! c'est l'amour, le tendre amour qui en est la cause. L'autre jour elle fut si contente de son amant qu'elle lui donna son portrait enrichi de diamants, qu'elle avait reçu la veille de son mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que sa Maîtresse. Il avait beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent pistoles sur son bijou. La pauvre B... est enragée de cette marque de mépris, & veut tout bon renoncer à l'amour : personne n'en croit rien ; mais en attendant, elle fait pitié. Les passions sont bien dangereuses & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien !

Lettres de La Marquise de Pompadour, archives, Bibliothèque historique de la Ville de Paris, pp. 132-133.

(1) Son livre d'heures.

Objet: **[FloriLettres] de Rousseau à Mme de la Tour**
Date: Wed, 23 May 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : raillerie, trahison, déception, accords et désaccords entre homme et femme

Lettre de Rousseau à Mme de la Tour - Un fer empoisonné dans le sein de l'amitié

Jean-Jacques Rousseau, ayant entretenu une longue correspondance avec Madame de la Tour et y ayant mis un terme, persuadé que «rien n'est plus libre que les liaisons d'amitié», découvre que sa correspondante, par vengeance, a fait imprimer ses lettres. Furieux d'avoir été circonvenu, il revient sur la sincérité réciproque de leur relation épistolaire et conclut par le mépris.

A Paris, le 14 avril 1774 (1).

Je n'ai eu l'honneur de vous voir, madame, qu'une seule fois en ma vie, j'ai eu souvent celui de vous répondre ; et sans prévoir que mes lettres seraient un jour exposées à être imprimées, je me suis livré pleinement aux diverses impressions que me faisaient les vôtres. Vous avez pris ma défense contre les trames de mes persécuteurs durant mon séjour en Angleterre. Cette générosité m'a transporté ; vous avez dû voir combien j'y étais sensible. Depuis lors, ma situation se dévoilant davantage à mes yeux, j'ai trouvé qu'avec autant de franchise et même d'étourderie, il ne me convenait de rester en commerce avec personne dont je ne connusse bien le caractère et les liaisons, j'ai vu que l'ostentation des services qu'on s'empressait de me rendre n'était souvent qu'un piège plus ou moins adroit pour me circonvenir ou pour m'exposer au blâme si je l'évitais. De toutes mes correspondantes vous étiez en même temps la plus exigeante, celle que je connaissais le moins, et celle qui m'éclaircissait le moins sur les choses qu'il m'importait de savoir et que vous n'ignoriez pas.
Cela m'a déterminé à cesser un commerce qui me devenait onéreux et dont le vrai motif de votre part pouvait m'échapper. J'ai toujours cru que rien n'était plus libre que les liaisons d'amitié. Surtout des liaisons purement épistolaires, et qu'il était toujours permis de les rompre quand elles cessaient de nous convenir, pourvu que cela se fît franchement, sans tracasserie, sans malice, et sans éclat, tant que cet éclat n'était pas indispensable. J'ai voulu, madame, user avec vous de ce droit avec tous ces ménagements. Vous m'en avez fait un crime exécrable, et dans votre dernière lettre, vous appelez cela enfoncer d'une main sûre un fer empoisonné dans le sein de l'amitié.
Sans vous dire, madame, ce que je pense de cette phrase, je vous dirai seulement que je suis déterminé à n'avoir de mes jours de liaison d'aucune espèce avec quiconque a pu l'employer en pareille occasion.

J.-J. Rousseau

Jean-Jacques Rousseau/ Madame de La Tour, Correspondance, préfacée et annotée par G. Hay, Actes Sud, Paris, 1998, p.308.

(1) Cette lettre est contemporaine de l'époque où la santé de Rousseau, installé à Paris dans un logement modeste rue Plâtrière, l'oblige à le quitter pour un

appartement plus confortable dans la même rue. Ce déplacement contribue à déclencher un accès de délire qui dictera les *Dialogues*, œuvre magnifique mais marquée par l'angoisse de « Rousseau, juge de Jean-Jacques ».

n service proposé par la **Fondation La Poste**. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
our vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de George Sand à Pierre Leroux
Date: Thu, 24 May 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : raillerie, trahison, déception, accords et désaccords entre homme et femme

Lettre de George Sand à Pierre Leroux - La question des femmes

George Sand demande à son ami Pierre Leroux (1), philosophe et sage, de raisonner un éconduit et de lui faire la leçon : les femmes n'appartiennent pas à l'homme par droit de force brutale.

Paris, 26 septembre 1838,

Ecoutez cher ami, vous avez une bonne oeuvre à faire en même temps qu'un service à me rendre, Mal[lefille] compte aller vous voir demain, avec mon ami Rollinat, mon *Pylade*, ce vertueux et parfait ami dont je vous ai parlé. Mal[lefille] est pour le moment brouillé avec moi, et moi je ne l'aime plus.
La jalousie est entrée en lui, et son amour qui était fort calme s'est enflammé avec les obstacles. Il semble calmé mais cet état peut n'être que provisoire.
J'avais commencé à le convertir avec votre évangile à la main (2). Il est plein d'enthousiasme et de vénération pour vous. Il veut vous rechercher, vous écouter. Emparez-vous de lui pendant quelques temps. Donnez une direction à tout ce gâchis qui lui nuit et quand viendra entre vous la question des femmes, dites-lui bien qu'elles n'appartiennent pas à l'homme par droit de force brutale, et qu'on ne raccommode rien en se coupant la gorge. Surtout, attendez ses confidences et ne les provoquez pas d'une manière à ce qu'il s'aperçoive que je vous ai prévenu. [...] Grondez-le, prenez le par les sentiments. [...]
Quoi qu'il vous dise et quoi qu'il vous cache, vous lui ferez toujours du bien. Il se croit un très grand philosophe, et se promet de vous proclamer, de vous compléter et de vous illustrer, un jour comme Platon pour Socrate. Il se réserve pourtant de vous réfuter et de vous corriger sur quelques points. Faite un peu parler sa vanité et ramenez-la aux bons sentiments et aux bonnes études. [...]
Adieu bon ange. Vous viendrez me voir quand vous voudrez. Je crains toujours de vous gêner en vous priant. Mais vous voyez que j'ai toujours recours à vous dans l'orage, parce que vous êtes l'étoile qui guide !
Vous, vous êtes un confesseur, et votre charité est si grande que les fautes d'autrui la réchauffent, loin de la diminuer. Brûlez ma lettre. Vous comprenez que ce n'est pas pour moi que je songe à cette précaution.

Allons ; adieu cher, soyez aimé de tous comme vous le méritez.

George

Pierre Leroux / George Sand, Histoire d'une amitié, texte établi par J.P Lacassagne, Klinsieck, 1973, p.104-105.

(1) Esprit riche, généreux et clairvoyant, Pierre Leroux est un premiers écrivains à pourfendre le capitalisme naissant et à prendre conscience du problème social posé par la croissance du prolétariat. Il dirige de nombreuses revues de réflexion politique et sociale, comme la Revue Indépendante, dont George Sand est la

vedette.
(2) Une image de piété jointe à la lettre représente Pierre allant à la rencontre du Christ qui marche sur les eaux.

Un service proposé par la **Fondation La Poste**. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Guy de Maupassant à Marie Bashkirtseff
Date: Fri, 25 May 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre **du jour :**

Thème de la semaine : raillerie, trahison, déception, accords et désaccords entre homme et femme

Lettre de Guy de Maupassant à Marie Bashkirtseff - Je n'ai pas envie de te connaître

En mars 1884, Guy de Maupassant reçoit une lettre d'une jeune femme qui se présente à lui sous le nom de «Joseph» et souhaite devenir sa confidente, comme deux compères. Maupassant, qui ne s'y trompe pas, a pu rêver sur l'identité de cette femme mystérieuse. D'abord intrigué, peut-être un temps séduit, il revient vite à sa misanthropie et à son ennui chronique.

83, rue Dulong
[Avril 1884]

Mon cher Joseph, la morale de votre lettre est celle-ci, n'est-ce pas ? Puisque nous ne nous connaissons nullement, ne nous gênons point l'un vis à vis de l'autre et parlons franchement comme deux compères.
Soit, je vais même vous donner l'exemple d'un abandon complet. Au point où nous sommes, nous pouvons bien nous tutoyer n'est-ce pas ? Donc je te tutoie et si tu n'es pas content, zut !
Adresse-toi à Victor Hugo qui t'appellera : «Cher poète».
Sais-tu que pour un maître d'étude à qui sont confiés de jeunes innocents, tu me dis des choses pas mal roides. Quoi, tu n'es pas pudique du tout ? Ni dans tes lectures, ni dans tes écrits, ni dans tes paroles, ni dans tes actions, hein ? Je m'en doutais.
Et tu crois que quelque chose m'amuse ! Et que je me moque du public ? Mon pauvre Joseph, il n'y a pas sous le soleil d'homme qui s'embête plus que moi. Rien ne me paraît valoir la peine d'un effort ou la fatigue d'un mouvement. Je m'embête sans relâche, sans repos et sans espoir, parce que je ne désire rien, je n'attends rien, quant à pleurer des choses que je ne peux pas changer, n'en attends pas que je sois gâteux. Aussi, puisque nous sommes francs l'un vis-à-vis de l'autre, je te préviens que voici ma dernière lettre parce que je commence à en avoir assez.
Pourquoi est-ce que je continuerais à t'écrire ? Cela ne m'amuse pas, cela ne peut rien me procurer d'agréable dans l'avenir.
Alors ?
Je n'ai pas envie de te connaître. Je suis sûr que tu es laid, et puis je trouve que je t'ai envoyé assez d'autographes comme ça. Sais-tu que ça vaut de 10 à 20 sous pièce, suivant le contenu. Tu en aurais au moins deux à vingt sous. Veinard !
Et puis, je crois bien que je vais encore quitter Paris, je m'y ennuie décidément plus encore qu'ailleurs. Je vais aller à Étretat, pour changer, en profitant du moment où je vais m'y trouver seul.
J'aime immodérément être seul. De cette façon au moins, je m'embête sans parler.
Tu me demandes mon âge au juste. Etant né le 5 août 1850, je n'ai pas encore 34 ans. Es-tu content ? Vas-tu pas me demander ma photographie maintenant. Je te préviens que je ne te l'enverrai pas.
Oui, j'aime les jolies femmes, mais il y a des jours où j'en suis rudement dégoûté.
Adieu, mon vieux joseph, notre connaissance aura été bien incomplète, bien courte.
Que veux-tu ? Il vaut peut-être mieux que nous ne connaissions pas nos binettes.
Donne-moi ta main, que je la serre cordialement en t'envoyant un dernier souvenir.

Guy de Maupassant

Guy de Maupassant.

Tu peux maintenant donner des renseignements sérieux sur moi à ceux qui t'en demanderont. Grâce au mystère, je me suis livré. Adieu, joseph !

Maupassant, biographie, étude de l'œuvre par Martin Pasquet, Classiques, Albin Michel, 1993, p.96.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Benoît de Spinoza à Henri Oldenburg**
Date: Mon, 28 May 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre **du jour :**

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques (sur deux semaines)

Première semaine : Spinoza et Lavoisier, où il est question de nitre, de salpêtre, de sels alcalins...

Lettre de Benoît de Spinoza à Henri Oldenburg - La franchise et la liberté du philosophe

En octobre 1661, Spinoza a reçu d'Oldenburg(1) **le livre du Physicien Boyle**(2) **sur le nitre, la fluidité et la solidité, qui lui inspire une longue et pénible lettre de commentaires et objections critiques. Boyle néglige d'abord d'y répondre, puis en avril 1663, « avec son amabilité coutumière », il charge Oldenburg de signifier à Spinoza, en termes circonstanciés mais clairs, que ses observations et objections sont sans fondement et qu'il parle légèrement de ce qu'il connaît pas. Quelques mois plus tard, en juillet 1663, Spinoza lui répond à son tour poliment mais pied à pied, en philosophe et à fleuret moucheté... (Cette lettre qu'il met dix jours à écrire, sera publiée par extraits et sur trois jours)**

Au très noble et très sage Henri Oldenburg

Je sais gré à M. Boyle d'avoir bien voulu répondre à mes observations bien qu'en passant et comme il s'occupait en même temps d'autre chose. Je le reconnais d'ailleurs : ces observations ne sont pas d'une importance telle que le très savant M. Boyle dépense à y répondre un temps qu'il ne peut employer à des pensées plus élevées. Je n'ai jamais pensé, et en vérité, il me serait impossible de croire que ce savant homme n'ait songé à rien d'autre dans son *Traité du Nitre*(3) que de montrer la fragilité de cette doctrine enfantine et ridicule des formes substantielles et des qualités, etc. Je suis, au contraire, persuadé qu'il voulait nous expliquer la nature du nitre, pour lui corps hétérogène composé de parties fixes et de parties volatiles, et par mon explication j'ai voulu montrer (et je crois l'avoir fait amplement) que tous les phénomènes du salpêtre(4), tous ceux du moins dont j'ai connaissance, s'expliquent très facilement sans admettre qu'il soit un corps hétérogène, mais en le tenant pour homogène.
Pour cela, je n'avais pas à montrer que le sel fixe est un sédiment d'impureté du salpêtre, mais seulement à le supposer, pour voir comment M. Boyle pourrait me montrer qu'il n'est pas un sédiment d'impureté, mais qu'il est absolument nécessaire pour constituer l'essence du salpêtre, qui sans lui ne pourrait être conçu. Je croyais, en effet, que c'était ce que voulait démontrer M. Boyle. [...]

Ce que j'ai dit aussi des particules de salpêtre, entourées dans les plus grandes ouvertures d'une manière plus subtile, je l'ai conclu, comme le note M. Boyle, de l'impossibilité du vide. Mais je ne sais pas pourquoi il appelle cela une hypothèse, alors que l'impossibilité du vide découle clairement de ce principe que le néant n'a pas de propriétés. Et je m'étonne que M. Boyle ait des doutes sur ce point alors qu'il semble penser que les accidents n'ont pas d'existence propre. Si une quantité pouvait être donnée en dehors de toute substance, n'y aurait-il pas, je le demande, un accident ayant une existence propre ?

[*à suivre*]...

Spinoza, *Correspondance*, in Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1954,pp. 1102-1109.

(1) Secrétaire à la Société Royale de Londres, Oldenburg a rencontré Spinoza en 1671 et entretenu avec lui une correspondance d'abord nourrie et chaleureuse dans laquelle il l'encourage à philosopher et à publier ses écrits. Mais rapidement, le «fier athéisme» de Spinoza lui inspire des craintes, et inquiet pour sa sécurité personnelle, il prend ses distances, malgré l'amitié que lui témoigne le philosophe.
(2) L'œuvre du grand physicien anglais a pour titre : *Tantamina quaedam physiologica diversis temporibus occasionibusque conscripta.*
(3) Le nitre est un terme de chimie désignant le nitrate de potassium.
(4) Le salpêtre est du nitrate de potassium, appelé aussi sel de nitre ou nitrate de sodium naturel.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Benoît de Spinoza à Henri Oldenburg**
Date: Tue, 29 May 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques

Lettre de Benoît de Spinoza à Henri Oldenburg
Suite de la lettre du 17-27 juillet 1663

Au fur et à mesure de la lettre, le ton de Spinoza se fait plus incisif. Non seulement, il est plus sûr de lui, refusant de s'en laisser démontrer au nom de «la liberté de philosopher reconnue à tous », mais il semble considérer que le scientifique, comme les philosophes qui cherchent à « accorder les phénomènes avec leur raison », n'est pas à l'abri de l'erreur.

J'en viens aux expériences que j'ai rapportées pour appuyer mon explication, non qu'elles en établissent entièrement la vérité à mes yeux, mais, comme je l'ai dit expressément, elles les confirment dans une certaine mesure. [...] Contre la troisième expérience, je ne vois pas que M. Boyle dise rien qui me touche. J'ai cru que cet illustre auteur avait, dans le #5, combattu Descartes, comme il l'avait fait d'ailleurs en vertu de la liberté de philosopher reconnue à tous, et sans que son honneur ou celui de Descartes en soit aucunement atteint ; d'autres lecteurs des écrits de M. Boyle et des Principes de Descartes en jugeront peut-être de même, à moins qu'ils ne soient explicitement avertis au contraire par Boyle lui-même. Et je ne vois toujours pas que M. Boyle explique ouvertement sa pensée, n'affirmant nulle part que le salpêtre cesse d'être du salpêtre si ces petits cristaux visibles, qu'il dit prendre seuls en considération, disparaissent jusqu'à prendre la forme d'un parallélépipède ou d'une autre figure. [...]
M. Boyle affirme ensuite qu'il y a une grande différence entre les expériences banales et douteuses que j'ai rapportées, expériences dans lesquelles nous ignorons quelles conditions se trouvent naturellement réunies et quelles circonstances s'y ajoutent, et les expériences dont au contraire, les circonstances nous sont connues avec certitude(1). Mais je ne vois pas du tout que M. Boyle nous ait expliqué la nature des corps qu'il emploie dans son expérience : celle de la chaux de salpêtre(2) et celle de l'esprit de nitre (3) ; de sorte que ces deux matières ne sont pas moins obscures que celles dont j'ai parlé : la chaux commune et l'eau. Pour le bois, je reconnais que c'est un corps plus complexe que le salpêtre, mais qu'importe, aussi longtemps que j'ignore la nature tant de l'un comme de l'autre et de quelle façon l'échauffement se produit dans l'un et dans l'autre ! Quel intérêt cela peut-il avoir, je le demande ?

[*à suivre...*]

Spinoza, *Correspondance*, in Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1954,pp. 1102-1109.

(1) Dans sa lettre d'avril 1663, Oldenburg citant Boyle disait, en effet : «Il y a, dit-il, une grande différence entre des expériences de rencontre dans lesquelles nous ignorons ce qu'apporte la nature et quelles circonstances nouvelles interviennent et des expériences disposées de telle sorte que l'on sache avec certitude quelles conditions sont réunies.»
(2) Oxyde de calcium solide, blanc, caustique obtenu par calcination de la pierre à

chaux de calcaire. Le salpêtre est utilisé aussi comme oxydant. Le salpêtre terreux est du nitrate de calcium.
(3) Acide nitrique.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Benoît de Spinoza à Henri Oldenburg**
Date: Wed, 30 May 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques

Lettre de Benoît de Spinoza à Henri Oldenburg
Suite et fin de la lettre du 17-27 juillet 1663

La fin de la lettre n'est plus une défense et une justification des objections de Spinoza mais une leçon de physique à l'intention du «très savant M. Boyle»...

Mes observations concernant le #20 montrent que l'esprit du nitre(1) n'est pas un corps pur, mais contient de la chaux de salpêtre et d'autres matières ; quand M. Boyle dit avoir remarqué à l'aide la balance que le poids des gouttes d'esprit de nitre introduites par lui était presque égal au poids d'esprit de nitre détruit par la déflagration, je peux donc douter que son observation ait été assez soigneuse. Enfin, bien que l'eau pure puisse dissoudre plus vite les sels alcalins(2), autant que nos yeux nous permettent d'en juger, comme elle est un corps plus homogène que l'air, elle ne peut avoir autant de sortes de corpuscules que l'air, capables de s'insinuer dans les pores de toute espèce de chaux. C'est pourquoi, l'eau se composant principalement de particules d'une même sorte, - qui peuvent dissoudre la chaux jusqu'à un certain point, - tandis que l'air ne le peut pas, il s'ensuit que l'eau dissoudra la chaux beaucoup plus rapidement que l'air jusqu'à ce même point. Mais en revanche, l'air se composera de particules dont les unes sont plus épaisses et les autres beaucoup plus subtiles : si bien qu'il y en a de tout genre, pouvant ainsi s'insinuer de nombreuses façons [...] Il s'ensuit que l'air, s'il ne peut dissoudre la chaux de salpêtre aussi vite que le fait l'eau, parce qu'il ne peut contenir autant de particules de chaque sorte, la dissout cependant en parties beaucoup plus fines, l'affaiblit davantage et la rend ainsi plus apte à arrêter le mouvement des particules d'esprit de nitre. Car les expériences ne m'obligent à admettre aucune différence entre l'esprit de nitre et le salpêtre lui-même [...]
J'ai pensé que cette totale franchise était ce qui devait être le plus agréable à des philosophes. Libre à vous, si vous le préférez, de jeter au feu ces réflexions que vous détenez, ou de les transmettre au très savant M. Boyle. Faîtes comme vous voudrez, pourvu que vous ne mettiez pas en doute mon attachement entier à vous et à cet homme si noble. Je regrette que ma faiblesse ne me permette, sinon en paroles, de vous l'exprimer, toutefois...

Voorburg, 17-27 juillet 1663

Spinoza, *Correspondance*, in Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1954,pp. 1102-1109.

(1) Acide nitrique.
(2) Le nitre est aussi le terme employé pour désigner différents alcalis (soude, potasse).

Objet: **[FloriLettres] de Lavoisier à J.B. Le Roy**
Date: Thu, 31 May 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques

Lettre de Lavoisier à J.B. Le Roy : Expériences sur les torpilles

Lavoisier, entré à l'Académie des sciences à vingt-cinq ans, en 1768, est de son état fermier général adjoint, chargé de l'administration des poudres et salpêtres dont il parviendra à quintupler la production par le biais de nitrières artificielles. Créateur de la chimie en tant que science, il a en particulier montré les mécanismes d'oxydation des métaux au contact de l'air. Il livre ici, par lettre, mais en attendant une communication plus précise à l'Académie des Sciences, ses observations sur les torpilles, ainsi qu'une « découverte » sur les iodures ou sels volatiles.

Archives de l'Académie des sciences - Compte-rendu de séance du 30 mai 1778
23 mai 1778

Je reçois, Monsieur et cher directeur votre lettre et je regrette beaucoup de n'être pas à portée d'en remplir l'objet. Mais c'est à M. de Mazières qu'il faut que vous vous adressiez. A mon retour à Paris, je le solliciterai et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour remplir vos vues

J'ai eu à La Rochelle trois torpilles à ma disposition et voici le résultat en abrégé des observations que j'ai faites.

1° Quand on touche un de ces poissons avec une seule main et par une des surfaces seulement la commotion se fait sentir dans les doigts mais pas au-delà.
2° Si on touche une des deux surfaces de l'animal avec le pouce et qu'on passe en même temps les autres doigts de la main par-dessous pour établir communication entre la surface supérieure et l'inférieure, il en résulte une commotion qui m'a parue sensiblement plus forte.
3° Si on applique l'une des deux mains à la surface inférieure et l'autre à la surface supérieure on éprouve une commotion qui se fait sentir jusque dans les coudes.
4° Si après avoir appliqué une des deux mains à la surface inférieure de l'animal on touche la surface supérieure avec un bâton de cire d'Espagne tenu de l'autre main, on ne sent aucune commotion à la main qui est armée de d'un bâton de cire d'Espagne et celle que l'on ressent à l'autre main est exactement la même que si on eût touché l'animal que d'une seule main.
5° Ayant essayé de former une chaîne de plusieurs personnes qui se tenaient par la main et dont la première touchait la partie supérieure de l'animal et la dernière la partie inférieure, les deux personnes n'ont pas senti d'autre effet que si elles eussent touché d'une seule main l'une des deux surfaces de l'animal et les personnes intermédiaires n'ont senti aucune communication.
6° Ayant essayé l'expérience n°4 en substituant un bout de fil de fer au bâton de cire d'Espagne la commotion n'a pas été davantage communiquée. Ce qui est contraire aux expériences de M..... (son nom ne me revient pas dans ce moment) les expériences ont été constamment les mêmes avec les trois torpilles elles avaient été pêchées la veille, mais elles étaient encore assez vives.

[*à suivre*]

Lavoisier, *Correspondance*, in Œuvres de Lavoisier (6 vol.), Vol. 2, Éditions Belin, 1986, pp. 614-616./

1) Directeur de l'Académie royale des sciences.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Lavoisier à J.B. Le Roy**
Date: Fri, 1 Jun 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques

Lettre de Lavoisier à J.B. Le Roy (1) : les quatre sels de la mer

(Suite de la lettre du 23 mai)

Tout en cherchant du salpêtre(2) j'ai trouvé en Touraine des suites de rochers assez considérables qui sont chargés de beaucoup d'alcali minéral ou natrum(3). Ce sel se montre même souvent à la surface de la pierre en aiguilles fines et sous forme de neige. Cette observation n'a pas je crois été faite en France, on a bien trouvé de l'alcali minéral dans les eaux, mais on ne l'avait point observé dans les pierres. Je me propose de faire voir à l'Académie à mon retour que cette observation explique plusieurs passages de Pline.
Je crois avoir fait encore une découverte de quelqu'importance. C'est qu'une partie des sels contenus dans l'eau de la mer et qu'on a regardé jusqu'ici comme fixes sont susceptibles de se volatiliser ou plutôt de s'évaporer avec l'eau. Ce qu'il y a de certain c'est que l'eau de la mer contient au moins quatre espèces de sels, à savoir
1° le sel depsum
2° le sel marin à base d'alcali minéral
3° le sel marin à base terreuse, lorsqu'on a introduit l'eau dans les marais salants et qu'on la laisse séjourner pendant un temps suffisant, le sel marin à base terreuse, le sel depsum et même la Sélénite en partie se dissipent par l'évaporation insensible et lorsque l'eau est évaporée à siccité on ne trouve que du sel marin pur. Je vous prie d'avoir la bonté de déposer cette lettre à l'Académie pour prendre date sur les différents articles dont je donnerai le développement à mon retour.
On fait dans cette ville force armement pour l'Amérique anglaise. Il y a plusieurs vaisseaux actuellement sur les chantiers et un assez grand nombre tout équipés qui vont partir incessamment à cette destination.
Le temps ne me permet pas d'entrer dans ce moment dans de plus grands détails. Mille respects je vous prie à Mde Le Roy et une petite mention de ma part auprès de tous nos confrères qui veulent bien avoir de l'amitié pour moi.
Vous connaissez le parfait et inviolable attachement que je vous ai voué et avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur mon cher confrère, votre très humble et très obéissant serviteur.

A Nantes, ce 23 mai 1778, Lavoisier

Lavoisier, *Correspondance*, in Œuvres de Lavoisier (6 vol.), Vol. 2, Éditions Belin, 1986, pp. 614-616.

(1) Directeur de l'Académie royale.
(2) Lavoisier, fermier général est chargé de l'administration des tabacs, poudres et salpêtres dont il parviendra à quintupler la production par le biais de nitrières artificielles. Le salpêtre est utilisé comme oxydant notamment dans les explosifs.
(3) La soude.

Objet: **[FloriLettres] de Thomas Wright à Sir...**
Date: Mon, 4 Jun 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques - sérieux, humour et poésie.

Lettre de Thomas Wright à Sir... - Sur l'ordre, la distance et la multiplicité des étoiles, sur la voie lactée et sur l'étendue de la création visible

Dans cette cinquième lettre d'une série de neuf qui constituent sa Théorie originale de l'Univers, l'astronome Thomas Wright (1711-1786) aura été le premier à présenter la Voie lactée comme une vue par la tranche d'un disque plat d'étoiles dans lequel notre système solaire est plongé. Galilée s'était aperçu, en 1609, que la Voie lactée était constituée d'un fourmillement d'étoiles réparties dans une ceinture entourant le ciel tout entier mais il n'en avait tiré aucune conséquence quant à sa structure réelle. Cette très longue lettre dont nous ne publions qu'une toute petite partie traite du ravissement de l'astronome, puis évoque les théories des Anciens sur la Voie lactée avant d'en venir aux hypothèses.

Sir,

On dit, et, si je me souviens bien, c'est aussi votre opinion, que trois des plus beaux spectacles de la nature sont un lever de soleil sur la mer, un paysage verdoyant avec un arc-en-ciel et une claire soirée à la lumière des étoiles. J'ai souvent observé moi-même ces spectacles avec une grande joie et un grand plaisir. [...] Mais je ne lèverai jamais les yeux vers le dernier sans un étonnement mêlé d'une espèce de ravissement... La soirée dernière, cette admirable scène se montrait dans toute sa beauté, et comme dit Milton(1) : Le silence s'est fait, maintenant le firmament rougeoit de ses saphirs vivants ; Hesperus qui guide l'armée des étoiles s'élève la plus brillante...
J'ai découvert qu'il était impossible de voir longtemps cette scène prodigieuse, si pleine d'objets stupéfiants, et particulièrement la Voie lactée qui, la lune étant absente, dans toute sa perfection, sans être obligé de penser à mon ouvrage : cette zone de lumière étant l'objet principal que j'ai entrepris de traiter et d'expliquer. [...] Ce cercle lumineux a souvent occupé mes pensées et récemment a absorbé toutes mes heures de loisir ; et j'ai maintenant de grands espoirs, car j'ai non seulement enfin découvert la cause réelle de ce cercle lumineux, mais aussi, par la même hypothèse que celle qui résout cette apparence, je serai capable d'exposer une théorie beaucoup plus rationnelle de la Création que celles qui ont été jusqu'ici avancées, et, en même temps, vous donner une idée de L'Univers, ou système infini des choses.
Cette très surprenante zone de lumière, qui par le passé a mobilisé les têtes les plus sages des Anciens, sans autre dessein que la décrire, nous la trouvons être un cercle parfait et coupant presque en deux parties égales la sphère céleste, mais très irrégulière en largeur et en brillance et en beaucoup de lieux divisée en deux courants.
La principale partie de la Voie lactée passe à travers l'Aigle, le Cygne, Cassiopée, Persée et l'Aurige, puis continue sa courbe par la tête de la licorne, le long du Grand Chien, à travers le navire, et au-dessus des pieds du Centaure jusqu'à ce que, ayant passé l'Autel, la queue du Scorpion et l'arc du Verseau, elle finisse enfin là où elle avait commencé...

Objet: **[FloriLettres] de Louis Joseph Gay-Lussac à son père**
Date: Tue, 5 Jun 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques - sérieux, humour et poésie.

Lettre de Louis Joseph Gay-Lussac à son père

Louis Joseph Gay-Lussac fait partie des brillants physiciens et chimistes du dix-neuvième siècle. Il a énoncé, entre autres, une loi sur la dilatation des gaz qui porte son nom. Dans cette lettre écrite à son père, le contraste est étonnant entre le scientifique célèbre qu'il allait devenir et la description de ses premiers pas timides vers le métier de professeur de chimie.

26 mai 1804

Je vais aller demeurer à Paris dans la rue d'Enfer chez M. Berthollet. Je perds trop de temps par les courses que je suis obligé de faire tous les jours à Paris, pour ne pas y aller me fixer. Je resterai à la rue d'Enfer jusqu'en automne, époque à laquelle j'aurai un logement à l'Ecole Polytechnique. Il ne faut pas croire que mon éloignement me mette mal avec M. Berthollet ; il veut mon bien et son intérêt et l'amitié qu'il a pour moi n'en sera point diminuée. Comme le cours de Chimie qu'il fait est particulièrement destiné aux arts, vous sentez combien il est important pour moi de bien me préparer et de fréquenter les plus célèbres manufactures. Il m'a d'ailleurs dit qu'il me ferait nommer à la fin de cette année son adjoint pour qu'à la fin de l'année prochaine il n'y ait plus aucune difficulté pour me faire nommer professeur.
En conséquence, il me laissera faire plusieurs leçons dans le courant de l'année prochaine, et je dois chercher à ne point me rendre indigne.
Déjà mon ami, je fais dans ma chambre des leçons à mes chaises : je recommence quand je n'ai pas bien fait [?] ; je me suppose un auditoire très nombreux.

Un savant, une époque, Gay-Lussac 1778-1850, dirigée par Maurice Groland, Savant et Bourgeois, Belin, Paris, 1991, p.363.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Victor Jacquemont à Jean Charpentier**
Date: Wed, 6 Jun 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre **du jour :**

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques - sérieux, humour et poésie.

Lettre de Victor Jacquemont à Jean Charpentier - La classification des chapeaux

Dans cette lettre, le naturaliste Victor Jacquemont, dont nous avons publié une lettre d'impressions de voyage (FloriLettres du 14 mars, raille la manie des classifications aveugles et systématiques, qui ne sont pas science mais juste un art fastidieux et inutile de couper les cheveux en quatre.

1825

Si l'on me donnait cinquante mille vieux chapeaux à distinguer les uns des autres ... je les diviserais d'abord en chapeaux de feutre, de paille, de cuir bouilli, puis je diviserais chacune de ces très grandes classes en chapeaux ronds, chapeaux à grands bords, chapeaux à cornes, chapeaux de curé, etc., chacun de ces ordres en chapeaux blancs ou gris ou chapeaux noirs, etc. Vous comprenez bien aussi que la doublure intérieure, la garniture des bords, l'état de ces bords, entiers, découpés, etc., la conservation du chapeau lui-même me donneraient des caractères propres à établir des genres et finalement à les diviser en espèces.

Eh bien ! Voilà ce que Brongniart(1), le fils, fait sur les végétaux fossiles. Comme ils n'ont retenu aucune des parties qui servent à leur classification botanique (les parties de la fructification), le travail que fait Brongniart sur leur classement et sur leur distinction botanique, n'est pas plus botanique que le mien ci-dessus sur les chapeaux. Et ses déterminations spécifiques ne sont pas plus certaines, ni rigoureuses ... ni plus philosophiques. J'aimerais autant diviser en classes, ordres, genres et espèces tous les galets d'un rivage. Il y a du Thouin(2) dans l'affaire de Brongniart. Il a voulu appliquer la méthode de classification employée en botanique à des êtres qui n'avaient pas les caractères sur lesquels se fonde l'emploi de cette méthode. Que vous en semble ?

Au reste, ce jeune homme est dans le cas du pauvre Thouin. Il est né dans une atmosphère de science ; il classe pour classer..., pour le plaisir de classer et non pour le plaisir de connaître.

Lettres de Victor Jacquemont à Jean Charpentier (1822-1828), réunies par Léon Bultingaire et Pierre Maes, Éditions du Muséum d'Histoire Naturelle, Coll. Les Grands naturalistes français, 1934, p. 317.

(1) Naturaliste...
(2) Jacquemont s'est amusé à reproduire un des cours d'André Thouin, professeur au Jardin des Plantes, sous forme caricaturale.

Objet: **[FloriLettres] de Charles Darwin à Gaston de Saporta**
Date: Thu, 7 Jun 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques - sérieux, humour et poésie.

Lettre de Charles Darwin à Gaston de Saporta - Sur les dycotylédones

Dès 1839, Darwin s'est intéressé à la fécondation des plantes et, en 1841, ses recherches sont réactivées sur le conseil du botaniste R. Brown, par la lecture du livre de Sprengel sur cette question (le livre date de 1793). Il écrit ici à Gaston de Saporta, naturaliste français (1825-1893) le premier à avoir abordé l'étude des dycotylédones fossiles. Nous publierons cette lettre, discussion à la fois amicale et savante, sur deux jours.

Down Beckenham, Kent
Railway Station
Orpington, S.E.R.

24 Décembre 1877

Cher Monsieur,

Je vous remercie sincèrement de votre longue et très intéressante lettre, à laquelle j'aurais répondu plus rapidement si elle n'avait été retardée à Londres. J'ai ignoré jusqu'alors que je devais être proposé comme membre correspondant de l'Institut(1). Je mène une vie si retirée que de tels honneurs m'affectent bien peu, et je puis dire très sincèrement que l'aimable expression de votre sympathie m'a donné et me donnera toujours un plaisir bien plus grand que mon élection elle-même, à supposer que je sois élu.

[...] Votre idée que les plantes dicotylédones n'ont pas manifesté leur vigueur tant que les insectes suceurs ne se sont pas développés me paraît magnifique. Je suis surpris qu'elle ne me soit jamais venue à l'esprit, mais il en est toujours ainsi lorsqu'on entend pour la première fois une explication nouvelle et simple de quelque phénomène mystérieux. C'est la vieille histoire de l'œuf de Christophe Colomb. J'ai autrefois montré(2) que nous pouvions, selon toute vraisemblance, attribuer la beauté des fleurs, leur doux parfum et leur abondant nectar à l'existence des insectes qui les fréquentent, mais votre idée – dont je souhaite la publication va beaucoup plus loin et est beaucoup plus importante. Sur la question du grand développement des mammifères pendant les plus récentes périodes géologiques, développement qui résulte de celui des dicotylédones, il faudrait prouver que des animaux comme les daims, les vaches, les chevaux, etc., n'auraient pas pu prospérer s'ils étaient exclusivement nourris de graminées et autres monocotylédones anémophiles ; or il me paraît qu'il n'y a aucune preuve de ce point.

[*A suivre...*]

Objet: **[FloriLettres] de Charles Darwin à Gaston de Saporta**
Date: Fri, 8 Jun 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de scientifiques - sérieux, humour et poésie

Lettre de Charles Darwin à Gaston de Saporta

Suite de la lettre du 24 Décembre 1877 - A propos de la fécondation des plantes

Les vues originales de Darwin exposées dans son livre célèbre *De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle* sont suivies, à partir d'innombrables observations, d'une série d'ouvrages auxquels ils se consacre jusqu'à sa mort en 1882.

Vous suggérez d'étudier comment ont été fertilisés les survivants des plus anciennes formes des dicotylédones : c'est une très bonne idée, et j'espère que vous la retiendrez, car, pour moi, je suis absorbé par d'autres questions. Selon Delpino(1) je crois, le magnolia est fertilisé par des insectes qui rongent les pétales, et je ne serais pas surpris qu'il en soit de même pour les Nymphéa. Toutes les fois que j'observe les fleurs de ces derniers, j'ai tendance à admettre l'opinion selon laquelle les pétales sont des étamines modifiées, et non des feuilles modifiées ; bien que le Poinsetta semble prouver la possibilité pour de vraies feuilles de se transformer en pétales colorés. Je suis désolé d'avouer que je n'ai pas reçu de formation fondamentale en botanique, et que j'ai seulement étudié des points particuliers ; aussi ne puis-je prétendre porter un jugement sur vos remarques concernant l'origine des fleurs des conifères, des gnétacées, mais j'ai été ravi de ce que vous dîtes sur la transformation d'une espèce monoïque en hermaphrodite, du fait de la contraction des verticilles sur une branche portant des fleurs femelles près de son sommet et des fleurs mâles au-dessous. M. Thiselton Dyer(2), dans un compte rendu de mon livre dans *Nature*(3), a fait des objections à une notion très semblable, et ce, à partir de critères morphologiques ; mais il n'a pas expliqué quels ils étaient.
[...]
Je ne sais pas si vous portez quelque intérêt aux plantes insectivores : mon fils Francis l'été dernier a alimenté avec de la viande un grand nombre de Drosera rotundifolia, et en écartant les insectes, a laissé les autres sans nourriture. Entre les deux lots de plantes, la différence de croissance et particulièrement de quantité et de poids de graines était remarquable. Il a envoyé un article à ce sujet à la Société Linnéenne(4) dont il vous fera parvenir un exemplaire ultérieurement,

Fidèlement votre.

Charles Darwin - Gaston de Saporta, Correspondance, édition bilingue établie par Yves Cowry, Presses Universitaires de France, Paris, 1972, pp. 110-114.

(1) Federico Delpino, botaniste italien (1833-1905), professeur aux Universités de Gênes, Bologne et Naples, adversaire du Darwinisme, connu pour ses travaux sur la dichogamie.
(2) Botaniste anglais d'abord titulaire d'une chaire au Royal College of Science de Dublin. Travaille à partir de 1875 avec Hooker aux jardins botaniques de Kew et contribue à développer la formation botanique en laboratoire.

(3) Nature, XV, p. 329-410, du 15 février 1877 à propos des Effets de la fécondation croisée et de la fécondation directe dans le règne végétal.
(4) « Experiments on the nutrition of Drosera Rotundifolia », in Linn. Soc. Joum. Bot, XVII, 1880, pp. 17-32. Les et travaux de Charles Darwin sur la Drosera datent de 1872 et aboutissent à la publication des Plantes insectivores en 1875.

In service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Alphonse Daudet à Edmond de Goncourt**
Date: Mon, 11 Jun 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Lettre de Alphonse Daudet à Edmond de Goncourt - Un petit air de bohème

Après la lecture des *Frères Zemganno*, Alphonse Daudet écrit ses impressions à l'auteur, Edmond de Goncourt. En résulte une lettre pleine d'émotions, dans laquelle A. Daudet se laisse aller aux rêveries que lui inspire l'œuvre de son ami.

Début mai 1879

Je viens de vous finir seulement car je n'ai eu le livre(1) qu'en seconde main, dans une tourbillonnante fin de semaine. J'ai retrouvé à la même place mes picotements d'yeux, mes battements de cœur de la première lecture, toute la grande émotion des pages symboliques du livre. Fortement empoigné aussi par la mise en scène du tour et la catastrophe ; c'est aussi dramatique que possible. Mais ce que je connaissais pas, ce qui me chante par-dessus tout, c'est le roulement, le train de vie de la maringotte, les horizons toujours changeants à la curiosité de ses lucarnes, et le petit air de bohème que grincent les essieux de ses roues, c'est ce que vous appelez si juste «le sentiment bohémien» et que vous avez admirablement rendu comme personne. Je n'en sort plus de votre maringotte, j'y mange, j'en rêve, de la tête aux pieds me voilà pris d'un prurigo d'escampette. «andare...andare.» Je n'ai plus que ça dans l'idée, et c'est vous qui l'y avez mis avec votre sacré gros bouquin.

Je ne vais pas vous féliciter n'est-ce pas ?
Vous savez si nous vous aimons et la joie que nous fait votre succès. Il est très grand.
S'il fait beau mercredi nous comptons, votre dédicace(2) et moi, aller vous dire bonjour et bravo dans l'après-midi.
Adieu mon grand.

Alphonse Daudet

Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet, Correspondance, sous la direction de Pierre Dufief, Éditions Droz, Genève, 1996, p.69.

(1) Les Frères Zemganno ont paru chez Charpentier le 30 avril 1879.
(2) Le livre est dédié à Julia A. Daudet

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Pascal à Gilberte Perrier**
Date: Tue, 12 Jun 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'amour de la famille

Lettre de Pascal à Gilberte Perrier

Blaise Pascal est un frère attentif. Cette lettre à sa sœur en témoigne comme toutes les autres qu'il lui adresse. Mais il ne se départit pas de son ton sérieux, sévère même, et ne s'embarrasse pas des détails de la vie ordinaire. Ni d'épanchement excessif.

A Melle Périer, à Clermont.

1648 ou 1649

Ma chère sœur,

Je ne crois pas que ce soit tout de bon que tu sois fâchée ; car si tu ne l'es que de ce que nous t'avons oubliée, tu ne dois point l'être du tout. Je ne te dis point de nouvelles, parce que les générales le sont trop et les particulières le doivent toujours être. J'en aurais beaucoup à te dire qui se passent dans un entier secret, mais je tiens inutile de te les mander : tout ce que je te prie est de mêler les actions de grâce aux prières que tu fais pour moi, et que je te prie de multiplier en ce temps. J'ai moi-même avec l'aide de Dieu porté ta lettre, afin qu'on la fît tenir à Mme de Maubuisson. Ils m'ont donné un petit livre où j'ai trouvé cette sentence écrite à la main. Je ne sais si elle est dans le petit livre des sentences, mais elle est belle. On me presse tellement que je ne puis plus rien dire. Ne manque pas à tes jeudis. Adieu, ma chère.

Blaise Pascal, *Œuvres complètes, Tome II*, établie par M. Le Guesn, Gallimard /La Pléiade, 2000, p.14.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Gustave Courbet à son père
Date: Wed, 13 Jun 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'amour de la famille

Lettre de Gustave Courbet à son père

Lettre adressée à Monsieur/ M. Courbet ou à J.A. Oudot. Propriétaires/ Ornans. Département du Doubs. Les cachets de la poste indiquent Paris –29 mai 1840/ Ornans 31 mai 1840.

Gustave Courbet est à Paris où il étudie la peinture, passant des salons d'expositions aux ateliers de modèles... Pour une raison que la lettre n'explique pas, ses parents ont omis de lui envoyer de quoi subsister et réduit «aux dernières extrémités», le voilà obligé de justifier ses dépenses.

Mon cher Papa,

Décidément vous avez envie de me prendre par la famine. Il y a un mois que je vous ai écrit par le gros Cuénot. Il faut que vous n'ayez pas reçu la lettre car dans ce moment-là j'avais employé tout le crédit que je pouvais avoir à Paris et depuis ce temps je suis aux dernières extrémités. Je dois à tout chacun excepté mon cousin car il aurait pu croire que je lui en demandais indépendamment de celui que vous étiez censé m'envoyer. C'est de la folie de laisser accroître les dépenses dans ce genre-là car maintenant ce n'est pas cinq cent francs qui me tireraient du pas quand on pense qu'il y a trois ou 4 mois que je n'ai rien reçu. Je vous disais dans ma lettre que Panier(1) ne voulait pas me donner d'argent sans une autorisation de votre part. Vous pouvez lui donner sans crainte car vous pouvez croire que je ne dépense que le strict nécessaire. C'est au point que je me rends ridicule auprès de ceux qui m'entourent.
Je suis toujours si dépourvu d'argent que je ne puis les suivre nulle part dans leurs petites parties de plaisir et à Paris vous pouvez croire comme c'est dur.
Je travaille toujours, je suis un cours de modèles(2) le matin de 5h1/2 jusqu'à 11 h. De plus, je suis un cours d'astronomie le soir et aussitôt que le Salon sera ouvert j'irai copier un ou deux tableaux pour emporter. J'ai fait différents portraits entre autres celui de la petite de ma cousine Jovinet. Je ferai les trois enfants de mon cousin avant que de m'en aller vu que ma cousine y tient beaucoup. Jusqu'à présent elle n'est pas très sûre qu'elle viendra à Ornans mais mon cousin y viendra certainement. Nous avons vu les Grandes Eaux de Versailles, c'est admirable. Nous avons vu aussi un magnifique feu d'artifice à la fête du Roi ainsi que des courses au Champ de Mars ce qui est très curieux. Il se présente de temps en temps des choses amusantes à voir à Paris, mais aussi le restant du temps est diablement ennuyeux. Je m'en irai je pense sur la fin du mois d'août. En attendant je vous prie de me répondre aussitôt car dans ma position il n'y a pas de quoi rire. J'ai toujours mes habits d'hiver sur le corps ce qui n'est pas rafraîchissant(3).
J'espère que vous vous portez tous bien quand vous n'écrivez rien. Je pense que vous êtes à Flagey et que les écorces sont faites. J'adresse cette lettre-ci à Ornans, ma grand-mère vous la remettra. J'espère que ma grand-mère et mon grand-père se portent bien. Il me tarde bien de vous revoir tous. En attendant je vous embrasse tous affectueusement.

Gustave Courbet

Correspondance de Courbet, Éditions Flammarion, Paris, 1996, p. 36.

(1) Propriétaire d'une boutique de fournitures pour peintres. Franc-comtois, il eut sa première échoppe rue Vielle du Temple, n°75. Durant les premières années du séjour parisien de Courbet, tout l'argent qu'envoyait sa famille transitait par Panier.
(2) Sans doute l'académie du père Suisse, ancien modèle qui possédait son propre atelier quai des Orfèvres. Pour une somme modique, les jeunes artistes pouvaient y dessiner ou peindre le modèle vivant. Plus tard, Courbet peindra un portrait du père Suisse.
(3) Dans une lettre pécédente, du mois d'avril, Courbet indiquait "On grille déjà à Paris, ce qui veut dire qu'il me faut des habits d'été. Je vais acheter un paletot avec deux pantalons et un gilet et des bottes. Je n'ai plus que cinq francs pour jusqu'à ce que je reçoive des nouvelles..."

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Théophile Gautier à sa famille**
Date: Thu, 14 Jun 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'amour de la famille

Lettre de Théophile Gautier à sa famille - J'avais fait de vous des parents présentables

De mai à octobre 1840, Théophile Gautier fait un long périple à travers l'Espagne avec son ami Eugène Piot. Il s'amuse et se porte comme un charme. Mais sa famille lui manque ou, pour mieux profiter de son voyage il lui faut le partager avec elle. Las de rester sans nouvelles, il rédige une lettre de reproches affectueux mais violents à sa mère : une telle négligence est passible de l'échafaud !

4 juillet 1840

Ma chère Maman,

J'arrive à Grenade, je cours à la poste ; pas de lettres, au second courrier rien encore ; j'aime à croire que vous m'avez écrit, la lettre s'est perdue, c'est là votre seule excuse. Comment vous êtes quatre écrivant tous plus ou moins bien et vous n'avez pas le courage de mettre la plume au poing, comment en deux mois deux lettres seulement. Je vous ai écrit de Tours, de Bordeaux, de Burgos et de Madrid trois fois, voici que je vous envoie une autre lettre de Grenade ; m'avez-vous donc déjà oublié, canailles que vous êtes il me semble que c'est bien prompt : Piot n'a rien reçu non plus de sa mère. Si vous continuez comme ça, vous finirez sur l'échafaud ; êtes-vous malades, êtes-vous morts. Que diable faites-vous, Gérard qui est le plus paresseux des mortels m'a écrit cinq ou six fois et pourtant c'est de la copie non payée. Plaisanterie à part cela m'afflige profondément. Moi qui voyage dans la plaine et dans la sierra, au soleil à la poussière, qui fais de grandes odes politiques de 200 vers de longueur, des impressions de grand chemin, qui suis forcé d'avaler un nombre infini de cathédrales, de prendre des notes, d'apprendre l'espagnol et qui compose un volume de vers où il y en a de chouettes, je trouve bien le temps de vous écrire à travers ma sueur, et vous rien. Vous paraissiez cependant m'aimer --est-ce déjà fini ? -Peut-être avez-vous oublié de mettre vos lettres à la poste ou bien de les affranchir jusqu'à la frontière. Je ne sais qu'imaginer, il n'y a pas de journaux français en Andalousie et j'ignore aussi complètement ce qui se passerait si j'étais en Chine ; je vous avais pourtant bien élevés et à force de soins j'avais fait de vous des parents présentables. Envoyez-moi des masses de copies de famille ou je vous donne ma malédiction et je vous déshérite. Quant à ma santé, elle est inaltérable et je me porte comme plusieurs ponts neufs. [...] Ah ! ma chère maman, je n'aurais pas cru de ta part à une si grande négligence : si tu es contente de recevoir de mes nouvelles, crois-tu que je puisse me passer des tiennes et Lili, et papa et Zoé et Alphonse ; jolie famille ! Si vous vous conduisez de la sorte, je loue l'Alhambra, je le meuble d'un matelas, d'une natte de paille et d'une paire ou deux de sultanes et je ne reviens pas, là ! Le gouvernement s'arrangera comme il voudra, la France pataugera, tant pis. J'envoie toutes sortes de copies, sont-elles arrivées, ont-elles paru ? Je n'ai connaissance que des deux premières lettres : c'est aujourd'hui samedi, jusqu'à mercredi je n'aurai rien ; il n'y a ici courrier que deux fois la semaine

Objet: **[FloriLettres] de La comtesse de Ségur à la vicomtesse Émile de P**
Date: Fri, 15 Jun 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'amour de la famille

Lettre de La comtesse de Ségur à la vicomtesse Émile de Pitray

Petite lettre de papotage d'une mère à sa fille, pleine de tendres alarmes et de connivence. On y parle à demi mots et on évoque l'atmosphère des *Petites filles modèles*.

Pau, 1er mai 1859

Ma chère Minette chérie, Woldemar m'a dit que ton portrait allait très bien, que Jacques était plus charmant que jamais ; il trouve charmante cette gaité franche, cet œil malin-agaçant et brillant de mon petit Jacques... Jacquot chéri fera de fameuses parties avec Pierre et Henri. Il me faudra évidemment un âne supplémentaire. J'arriverai, comme tu le sais déjà, jeudi à 5 heures et demi ; je serai à la maison à 6 heures. Woldemar me dit que tu es maigrie et changée ; ta grosse Jeanne te fatigue : il te faudrait six ou huit mois de repos absolu, complet, sans quoi tu tourneras au squelette comme Mme de R. qui, dit-on, est devenue laide à force de maigreur... Nathalie reçoit une dépêche télégraphique de la préfecture qui annonce que les Autrichiens ont passé le Tessin et sont en Piémont...
Quelle indignité à cet empereur d'Autriche de faire la guerre pour motiver une banqueroute ! immoler des centaines de mille hommes à ses dépenses extravagantes et à sa mauvaise administration financière !

Adieu, chère Minette.

La Comtesse de Ségur : Correspondance (1799-1874), établie par Marie-Josée Strich, Scala, 1993, p.112.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Laclos à Bonaparte**
Date: Mon, 18 Jun 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dernières volontés

Lettre de Laclos à Bonaparte - La dernière lettre

Laclos, que l'on connaît d'abord pour être l'auteur des *Liaisons dangereuses*, était un homme de conviction, épris de liberté et de loyauté : toute sa vie, il aura été fidèle à Jean-Jacques Rousseau, à sa femme, à Bonaparte. C'est le général de Laclos qui écrit ici ses dernières volontés à son supérieur, une lettre dictée à son secrétaire, Lespagnol et que ce dernier fera parvenir au Premier Consul : «J'ai l'honneur de vous adresser la dernière lettre que m'ait dictée le général Laclos.... mort de son zèle et de son dévouement pour sa patrie...»

Tarente, 18 Fructidor an XI(1)
[5 septembre 1803]
Général Premier Consul,

Je profite de quelques instants qui me restent encore à vivre, pour dicter les derniers vœux de mon cœur. Je désire, Général Premier Consul, qu'ils vous soient connus.
Le bonheur de ma patrie, le succès de vos armes(2), le sort de ma malheureuse famille(3), voilà qui m'occupe dans ce moment où tout va finir pour moi.
La triste position de mon épouse et de mes trois enfants, que je laisse absolument sans ressources, m'afflige ; mais l'espoir dans lequel je suis, que vous les secourrez, me fait mourir plus tranquille(4).
Cette consolante idée, qui me ranime un instant en ce moment, me donne encore la force de vous assurer du dévouement et de l'admiration que j'ai eus, et que je conserverai pour vous, jusqu'à mon dernier soupir.
J'ai l'honneur de vous saluer très respectueusement.

Laclos

Laclos, *Correspondance*, in *Oeuvres Complètes*, texte établi, présenté et annoté par Laurent Versini, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1979, p.1132.

(1) La lettre est de la main de Lespagnol. L'original est conservé dans le dossier Laclos des Archives de la Guerre.
(2) La campagne d'Italie. Le message de Lespagnol indique qu' »après un voyage de 600 lieues, épuisé de fatigue en arrivant au quartier général de l'armée de Naples à Tarente, malgré sa faiblesse et son âge, le général Laclos a voulu visiter, sans prendre de repos, la côte et tous les différents établissements d'artillerie. Ce service était bien au-dessus de ses forces... »
(3) Les lettres qui précèdent, également dictées à Lespagnol, sont adressées par Laclos à sa femme. Il y commente sans relâche mille et uns aménagements possibles et multiplie recommandations et conseils.
(4) Bonaparte accorda une pension de mille francs à Mme Laclos et fit entrer Estienne à l'École militaire et Charles au Prytanée de La Flèche.

Objet: **[FloriLettres] de M. Beyle à M. Constantin**
Date: Tue, 19 Jun 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dernières volontés

Lettre de M. Beyle à M. Constantin - Testament

[22 et 28 mai 1834]

A Monsieur Constantin. Testament de M. Beyle(1), Consul de France, à Civita-Vecchia.

Testament de M. Marie-Henri Beyle, consul de France à Civita-Vecchia.
Je lègue et donne tout ce qui m'appartiendra, argent, meubles, gravures, effets de tout genre, dans l'appartement que j'occuperai au moment de mon décès, à M. Abraham Constantin de Genève(2), peintre d'histoire, membre de la Légion d'honneur, etc., logé aujourd'hui n°120, via Vignacia, Rome. Je prie M. Constantin, d'envoyer, s'il le juge à propos, le buste de Tibère à M. le comte Molé(3), rue de la Ville-L'évêque, Paris.

H. Beyle

Je meurs dans le sein de la religion réformée et désire être enterré auprès de Mr Shelley(4), anglais, près de la pyramide de Cestius (Rome).
Fait à Rome, le vingt-deux mai mil huit trente quatre.

H. Beyle

Je donne tout ce que je possède à M. Abraham Constantin.
Rome, le 28 mai 1834.

H. Beyle

Testament de M. M.-H. Beyle, né à Grenoble, janvier 1783.
H. Beyle

Stendhal, *Correspondance générale*, édition Del Litto, tome V (1834-1836), Honoré Champion, 1999, p. 134.

(1) Stendhal, comme on sait, était son nom de plume.
(2) Protestant, comme Stendhal. 1785-1855, peintre genevois. Stendhal l'appelle « Constantin Porcelaine » ou « Tantin », « Tantincons ».
(3) Ministre de la Marine, des Affaires Etrangères sous Louis-Philippe, Président du Conseil, Louis-Mathieu, Comte Molé (1781-1855) sera aussi membre du Conseil d'Etat sous l'Empire. Stendhal l'appelle « Monsieur Dijon ».
(4) Percy Shelley, poète anglais, ami de Byron, qui séjourna en Italie et mourut noyé à la suite d'un naufrage entre La Spézia et Livourne. Une fois son corps retrouvé, il fut brûlé sur la plage en présence de Byron et ses cendres sans doute transportées à Rome où l'on visite toujours sa maison, piazza di Spagna.

Objet: [FloriLettres] de Alfred Jarry à Gustave Meng
Date: Wed, 20 Jun 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dernières volontés

Lettre de Alfred Jarry à Gustave Meng - Ceci est mon testament

Telles sont les dernières volontés de l'écrivain, auteur d'*Ubu roi* (1896), du *Surmâle*, de *L'Amour absolu* (1899), poète, auteur dramatique, romancier, épistolier... Les histoires de la littérature le classent parmi les «symbolistes» tout en soulignant qu'il était trop singulier pour porter une autre étiquette que la sienne. Son testament conforte cette image.

Laval, le vingt-huit (28) mai 1906.
Ceci est mon testament

Je soussigné Alfred Jarry, en pleine possession de mes facultés, lègue à ma sœur Charlotte Jarry, 13, rue Charles Landelle, Laval (Mayenne), tous mes objets mobiliers et (ce qui lui reviendrait d'ailleurs légalement) tous mes droits d'auteurs sur tous mes livres* et pièces de théâtre, notamment le *Pantagruel*(1) qui m'a donné la neurasthénie aiguë(2) dont je meurs maintenant. Je stipule, la déclaration n'en étant pas encore faite à la Société des auteurs, que j'exige au moins quatre douzièmes(3), ce qui n'est pas trop quand on a fait la majeure partie du travail. Je prie Madame Alfred Vallette (Rachilde)(4) d'accepter mes terrains des Bas-Vignons. Il va sans dire que ce qui n'est pas encore payé sera prélevé sur mes droits d'auteur**.
Je prie mon ami, Monsieur Alfred Vallette, directeur du Mercure de France, de vouloir bien être mon exécuteur testamentaire, ma sœur, comme on le comprendra, n'a pas l'habitude des droits d'auteur, rééditions, etc., et de plus n'habite pas Paris. On trouvera tous les actes, traités, reçus, etc. dans une enveloppe du Mercure classée parmi mes papiers à Paris.

*y compris sur mes manuscrits inédits à chercher dans mes papiers et à confier soit à M. Vallette soit à M. Fasquelle(5) qui s'occuperaient de la publication

** Les terrains Rioux et Guibert sont entièrement payés à la présente date du 4 avril 1907, ou plutôt le furent dans le courant de 1906. Ces terrains, cédés par acte passé devant Me Ramard pendant ma maladie, sont redevenus ma propriété sitôt ma santé rétablie.

Alfred Jarry

Les soirées de Paris, n°21, 15 février 1914, in *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, tome III, p. 966.

(1) Le *Pantagruel* est une pièce de théâtre à laquelle Jarry aura travaillé plusieurs années. Elle ne sera représentée qu'en 1911, trois ans après la mort de Jarry.
(2) Jarry meurt en novembre 1907. L'autopsie montrera qu'il était atteint de «méningite tuberculeuse».
(3) Le calcul des droits d'auteur ne se faisait pas comme aujourd'hui, sur la base d'un pourcentage fixé à l'avance, mais sur une estimation globale de «l'assiette» des ventes d'un livre et des recettes d'une pièce. En l'occurrence, Jarry et le musicien Claude Terrasse avaient signé en 1905 un contrat entre eux, à la Société

Objet: **[FloriLettres] de Franz Kafka à Max Brod**
Date: Thu, 21 Jun 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dernières volontés

Lettre de Franz Kafka à Max Brod

Max Brod, grand ami de Kafka et inconditionnel de son œuvre n'aura cessé sa vie durant, du vivant de Kafka comme après sa mort, de tout mettre en œuvre pour le faire connaître à sa juste mesure. Pourtant, on peut s'interroger sur la manière dont, malgré les recommandations explicites de son ami, il a passé outre les volontés de l'artiste pour son œuvre. Contrairement à ce que les deux «missives testamentaires» stipulent, Max Brod fera publié tous les écrits de Kafka, livres, articles, lettres, jusqu'à la moindre carte postale. Nous publions aujourd'hui la missive écrite au crayon qui pourrait être la seconde chronologiquement, mais que Max Brod a présenté comme la première. Demain, nous publierons la missive écrite à l'encre, considérée comme la première, présentée comme seconde. Nous verrons que l'ordre est important.

[novembre 1922]

Cher Max, il se peut cette fois que je n'arrive vraiment pas à me remettre, après ce mois de fièvre pulmonaire(1) il est assez vraisemblable que, la pneumonie se déclare, et même si je l'écris noir sur blanc, cela ne suffira pas à m'en protéger, bien que cela ait un certain pouvoir.
Dans cette éventualité, voici mes dernières volontés concernant tout ce que j'ai écrit :
Parmi tout ce que j'ai écrit, n'ont de valeur que les livres : *Verdict*, *Soutier*, *Métamorphoses*, *Colonie Pénitentiaire*, *Médecin de campagne*, et le récit : *Artiste du jeûne*. (Les quelques exemplaires de «Contemplation» peuvent rester ; je ne veux donner à personne la peine de les mettre au pilon, mais aucune pièce ne doit être réimprimée.) Quand je dis que seuls ont quelque valeur ces 5 livres et le récit(2), je ne veux pas dire que je souhaite qu'ils soient réimprimés et transmis à la postérité ; au contraire ; s'il arrivait qu'ils disparaissent tout à fait, c'est exactement ce que je souhaite. Simplement, puisqu'aujourd'hui ils sont là, je n'empêche personne de les garder, s'il en a envie.
En revanche, tout ce que j'ai écrit d'autre et qui existe (imprimé dans les revues ou sous forme de manuscrit ou de lettres), sans rien excepter qui soit accessible ou possible à récupérer en les demandant aux destinataires (la plupart te sont connus, il s'agit pour l'essentiel de Mme Felice M(3)., de Mme Julie née Wobryzek et de Mme Milena Pollak(4), n'oublie surtout pas les quelques cahiers qui sont chez Mme Pollak) – tout cela sans rien en excepter et de préférence sans l'avoir lu (pourtant je ne t'interdis pas d'y jeter un coup d'œil, mais en réalité je préfèrerais que tu ne le fasses pas, en tout cas personne d'autre ne doit y aller voir) - tout cela est à brûler sans rien excepter et je te demande de le faire le plus tôt possible.

Franz

Franz Kafka, *Récits, Romans, Journaux*, édition préfacée, composée et annotée par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, Classiques modernes, Pochothèque, Librairie Générale Française, 2000, pp. 21-22.

(1) Kafka meurt en 1924 d'une tuberculose qui avait semblé devoir l'emporter, une

(1) Kafka meurt en 1924 d'une tuberculose qui avait semblé devoir l'emporter, une première fois, en 1921. Mais par suite d'une rémission, Kafka retrouve des forces après cette alarme et écrit Le Château, en 1922.
(2) C'est-à-dire *un Artiste du jeûne*, ensemble de quatre histoires.
(3) Felice Bauer, fiancée de Kafka, rencontrée en août 1912. Une première rupture de fiancailles aura lieu en 1914, une deuxième, définitive, en 1917. Les lettres à Felice, correspondance exceptionnelle seront publiées par Max Brod.
(4) Milena Jesenska, journaliste et écrivain tchèque qui traduira Kfaka en tchèque et entretiendra avec lui, entre avril et janvier 1921, une correspondance passionnée.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Franz Kafka à Max Brod**
Date: Fri, 22 Jun 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dernières volontés

Lettre de Franz Kafka à Max Brod

Max Brod, grand ami de Kafka et inconditionnel de son œuvre n'aura cessé sa vie durant, du vivant de Kafka comme après sa mort, de dépenser toute son énergie pour imposer «l'oeuvre de Franz Kafka» au monde entier. Pourtant, on peut s'interroger sur la manière dont, malgré les recommandations explicites de son ami, il a passé outre les volontés de l'artiste. Contrairement à ce que les deux «missives testamentaires» stipulent, Max Brod fera publier tous les écrits de Kafka, livres, articles, lettres, jusqu'à la moindre carte postale. Nous publions aujourd'hui la missive écrite à l'encre, plus courte et moins précise que la première. Max Brod n'aura cependant pas plus respecté la première que la seconde. Et l'ordre dans lequel il les présente, l'autorise à interpréter les volontés de Kafka. Tout ce qui ne se trouve pas dans l'armoire à linge, ou entre les mains de, etc., serait publiable. Il usera largement de cette interprétation, et sans lui, on ne connaîtrait sans doute pas aujourd'hui Franz Kafka de la même manière.

[novembre 1922]

Très cher Max(1),

Ma dernière demande : tout ce que je laisse (c'est-à-dire dans ma bibliothèque, mon armoire à linge, ma table à la maison ou au bureau, ou dans tout autre endroit où cela puisse avoir été transporté et où tu le trouves - qu'il s'agisse de journaux intimes(2), de manuscrits(3), de lettres(4) – écrites par moi ou par quelqu'un d'autre – ou d'autres écrits - est à brûler sans rien excepter et sans l'avoir lu, ainsi que tous les textes ou écrits qui sont entre tes mains ou dans celles d'autres personnes, à qui il faut alors les demander en mon nom ; les lettres que l'on ne veut pas te remettre, il faut au moins que l'on s'engage à les brûler soi-même.

A toi,

Franz Kafka

Franz Kafka, *Récits, Romans, Journaux, édition préfacée*, composée et annotée par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, Classiques modernes, Pochothèque, Librairie Générale Française, 2000, pp. 21-22.

(1) Kafka et Max Brod se rencontrent en octobre 1902, à Prague. Il sont tous les deux étudiants. Leur amitié durera jusqu'à la mort de l'écrivain. Ils voyageront ensemble et Max Brod, ami loyal, encouragera Kafka à écrire, publiera des articles laudatifs, soutiendra le travail de son ami, même au-delà, du vivant de l'auteur comme après sa mort.
(2) Max Brod publiera aussi les journaux intimes, mais en supprimant les passages qui lui paraissent contraires à l'image de «sainteté» qu'il veut donner de Kafka. Dans l'édition que nous citons en référence de ces lettres, deux années du journal, particulièrement, les années 1912 et 1917 sont publiées, en version intégrale

particulièrement, les années 1912 et 1917 sont publiées, en version intégrale.
(3) Dans l'autre missive testamentaire, Kafka donne le détail des écrits qui peuvent être conservés.
(4) Dans cette autre lettre également, il détaille le nom de ses principaux correspondants en ajoutant à l'attention de Max Brod que ce dernier sait bien de qui il s'agit.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Madame Achille Matza à M. Grandjean**
Date: Mon, 25 Jun 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Billets et cartons d'invitation (inédits)

Lettre de Madame Achille Matza à M. Grandjean(1) - En veston

Carte de visite avec mot manuscrit recto verso, non datée [1898-1900]. Colette Matza, fille d'Alexandre Dumas fils invite à dîner, chez elle, à Marly où elle habitait la maison de son père, dite «Château de Champflour». La maison d'Alexandre Dumas père, Monte Christo, construite par l'écrivain sur le modèle du Château d'If, se trouve également à Marly et est ouverte au public.

Puisque vous êtes
MADAME ACHILLE MATZA
NÉE ALEXANDRE DUMAS
libre, venez donc demain dîner avec nous. En veston – 7h ½.
Vous nous ferez grand plaisir.
Bien à vous C. Matza

Lettre autographe, inédit, fonds Serge Grandjean, collections du Musée-Promenade (Marly-Louveciennes), MPML 82.12.2 (Copyright).
Reproduit avec l'aimable autorisation du musée et des ayants droit.

(1)Charles Grandjean, Haut Fonctionnaire au Sénat et Inspecteur général des Monuments historiques habitait Louveciennes. Il était ami de Leconte de Lisle, d'Anatole France, et lié aux impressionnistes, en particulier Jean Renoir.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Madame Achille Matza à M. Grandjean**
Date: Tue, 26 Jun 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Billets et cartons d'invitation (inédits)

Lettre de Madame Achille Matza à M. Grandjean - Un horrible incendie

Télégramme du 4 mai 1897 (cachet de la poste) adressé par la fille d'Alexandre Dumas fils à Charles Grandjean, Haut Fonctionnaire au Sénat et Inspecteur général des Monuments historiques, qui habitait Louveciennes.

[Recto]
Ce côté est exclusivement réservé à l'adresse
SERVICE TELEGRAPHIQUE
TÉLÉGRAMME
Monsieur Grandjean 80 rue de Monceau
PARIS(1)
AVIS
Ce côté est exclusivement réservé aux indications de service.
L'expéditeur ne doit rien y écrire.
Le port de ce télégramme est gratuit.
Le nombre des mots n'est pas limité.
Ce télégramme peut circuler, à Paris, dans les limites de l'enceinte fortifiée ; il doit être clos par l'expéditeur lui-même.
On ne doit pas insérer dans ce télégramme ni feuille de papier, ni objet d'une nature quelconque. Le télégramme, qui aurait un poids supérieur à celui de la feuille vendue, serait mis d'office à la poste.

[Verso]
Mon cher ami.
Vous allez voir l'horrible incendie du bazar de la Charité(2). Mais ne soyez pas inquiet de moi j'ai échappé par miracle et n'ai rien du tout

Mille amitiés

Colette

Lettre autographe, inédit, fonds Serge Grandjean, collections du Musée- Promenade de Marly-Louveciennes, MPML 82.12.1, (Copyright). Reproduit avec l'aimable autorisation du musée et des ayants droit.

(1)L'adresse est manuscrite. Paris est imprimé mais souligné au stylo noir par l'expéditeur.
(2) Le Bazar de la Charité était un grand magasin parisien, rue Jean Goujon. Le 4 mai 1897, la projection d'un film a déclenché un incendie qui a fait 250 blessés et 143 morts.

Objet: **[FloriLettres] de Madame Achille Matza à M. Grandjean**
Date: Wed, 27 Jun 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Billets et cartons d'invitation (inédits)

Lettre de Madame Achille Matza à M. Grandjean(1)

Marly samedi

Lettre autographe non datée. Le destinataire a indiqué à la main, en haut et à droite «reçu le 9 juillet 99».

Marly Samedi

Mon cher ami.
La pauvre femme que je protégeais est morte il y a 8 jours et cette lettre est arrivée il y a trois jours.
Que faut-il faire ?
Merci de vos lumières car je ne sais rien(2) de ce qui est administratif.
Excusez-moi, et croyez à mon amitié dévouée.

C. Matza

Lettre autographe, inédit, fonds Serge Grandjean, collections du Musée-Promenade de Marly-Louveciennes, 82.12.3 (Copyright). Reproduit avec l'aimable autorisation du musée.

(1) Mme Achille Matza, née Colette Alexandre Dumas, fille d'Alexandre Dumas fils, habitait Marly. Charles Grandjean, Haut Fonctionnaire au Sénat et Inspecteur général des Monuments historiques habitait Louveciennes. Il était ami de Leconte de Lisle, d'Anatole France, et lié aux impressionnistes, en particulier Jean Renoir.
(2)Souligné dans le texte.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] du Comité Alexandre Dumas à M. Grandjean**
Date: Thu, 28 Jun 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Billets et cartons d'invitation (inédits)

Lettre du Comité Alexandre Dumas à M. Grandjean - Inauguration

Carton d'invitation sous enveloppe adressé à Monsieur Grandjean(1), 119 Bd St Germain, Paris. Le nom et l'adresse du destinataire sont de la main de Colette Matza, fille d'Alexandre Dumas fils. Le cachet de la poste indique 11.06.06 [11 juin 1906]

ESTRADE(2)

Le Comité **ALEXANDRE DUMAS** a l'honneur
de prier M.....
de vouloir assister à l'inauguration du Monument
d' **Alexandre Dumas fils**, exécuté par **M. René de Saint-Marceaux**, de L'Institut, - offert à la Ville de Paris -, qui aura lieu le Mardi 12 Juin 1906, à 3 heures et demie, Place Malesherbes, sous la Présidence de **M. Dujardin-Beaumetz**, Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

Le Secrétaire Général,
ANGE GALDEMAR

Le Président,
Victorien SARDOU(3)
de l'Académie Française

Fonds Serge Grandjean, collections du Musée-Promenade de Marly -Louveciennes 82.12.5 (Copyright). Reproduit avec l'aimable autorisation du musée et des ayants droit.

(1) Charles Grandjean, Haut Fonctionnaire au Sénat et Inspecteur général des Monuments historiques habitait Louveciennes. Il était ami de Leconte de Lisle, d'Anatole France, et lié aux impressionnistes, en particulier Jean Renoir.
(2) L'intérêt de ce carton d'invitation tient à l'événement qu'il relate mais surtout aux tournures employées et à la façon dont le traitement typographique (italiques ou romain, graisse, petites majuscules, corps des caractères) suggère l'importance des personnes citées, la hiérarchie formelle respectée.
(3) Victorien Sardou habitait Marly. Il était lié par ailleurs à Camille du Locle, beau-père de Charles Grandjean, avec qui il avait défendu le Moulin de la Galette à Montmartre, pendant la Commune.

Objet: **[FloriLettres] de Aristide Maillol à M. Grandjean**
Date: Fri, 29 Jun 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Billets et cartons d'invitation (inédits)

Lettre de Aristide Maillol à M. Grandjean(1)
Jeudi midi

Lettre autographe sur carton d'invitation à une exposition de la galerie Vollard(2). Non datée.

[Recto]
Tournez S.V.P.
M

Vous êtes prié de vouloir bien honorer de votre visite, l'Exposition d'ARISTIDE MAILLOL, qui aura lieu du Mardi 17 Juin au Samedi 12 Juillet.
Dimanches et fêtes exceptés.
L'Exposition restera ouverte Mardi 17 Juin
Jusqu'à 11 heures du soir.
Galerie Vollard, 6, rue Lafitte

[Verso]
Cher ami

Je viendrai chez vous jeudi midi – Je déjeunerai
Excusez moi si je ne suis pas venu
plus tôt. Les grandes chaleurs
me retenaient dans les bois.
Bien à vous MAILLOL

Lettre autographe, inédit, fonds Serge Grandjean, collections du Musée-Promenade de Marly-Louveciennes, MPLM 85.16.2 (Copyright). Reproduit avec l'aimable autorisation du musée.

(1) Charles Grandjean, Haut Fonctionnaire au Sénat et Inspecteur général des Monuments historiques habitait Louveciennes. Il était ami de Leconte de Lisle, d'Anatole France, et lié aux impressionnistes, en particulier Jean Renoir.
(2) Antoine Vollard, marchand et éditeur d'art.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Ticho Brahe à Jean des Près - comète ...**
Date: Mon, 2 Jul 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Sur une étoile nouvelle...

Lettre de Ticho Brahe à Jean des Près(1) - Ce n'est pas une comète

« Tyho Brahe, danois, sur une étoile nouvelle et encore jamais vue au souvenir d'aucune époque, maintenant pour la première fois observée récemment au mois de novembre de l'année 1572 de l'ère chrétienne, contemplation mathématique. A Jean des Près, docteur en médecine, son excellent ami, Tyho Brahe, fils d'Othon, adresse son salut. »
Ainsi commence la longue lettre de l'astronome danois Tiho Brahe (1546-1601) à son ami le médecin Jean des Près (mort en 1576)...
(Nous publierons cette lettre sur cinq jours)

J'ai reçu ta lettre, très célèbre Docteur Jean, le meilleur de mes amis, dans laquelle tu ne cesses pas de demander, maintenant par écrit, puisque tu es absent, ce que tant de fois à Copenhague, toi et beaucoup d'autres savants, m'avez demandé en face, à savoir que je ne refuse plus davantage de laisser imprimer enfin et d'éditer ce Journal astrolo-gique et météorologique que j'avais élaboré au courant de l'hiver passé1. Pour que je me range à ton opinion, tu allègues de multiples raisons, justes assurément et peu faciles à rejeter [...]

J'ai déterminé avec certitude que cette étoile est éloignée de nous bien au-delà de la sphère de la Lune et que sa position est dépourvue de toute parallaxe, alors que pourtant, si elle était éloignée de la terre de seulement 15 rayons terrestres, comme c'est leur opinion2, dans le cercle vertical, quand elle est voisine de l'horizon, cela introduirait une parallaxe de 3° plus 1/3 ; et si elle l'était de 12 (comme d'autres le veulent) cela produirait une parallaxe de 4 ¼ ! Or de si grandes différences de position entre la hauteur maximale et minimale, même sans instrument, à l'oeil nu, auraient pu être remarquées par un observateur diligent. Ô esprits épais! ô aveugles spectateurs du ciel! [...]
Mais si quelqu'un prétendait que cette étoile cette classe spéciale des comètes, privées de queue, que les Anciens ont Chevelues, où donc sont ses cheveux partout répandus à la façon d'un orbe partout ? S'il veut la ranger parmi celles qu'on appelle les roses, où est alors large et étendue, toute brillante par elle-même et ignée, mais qui sur le bord émet des rayons rares et peu lumineux? Car notre étoile manque alors absolument de toutes ces caractéristiques et ne projette de queue ni en longueur ni en profondeur. A moins qu'on ne veuille appeler les rayons qui apparaissaient au commencement, lorsqu'elle était plus grande, une barbe : alors, à ce compte-là, nous devrons appeler du nom de comète et Sirius, et Arcturus, et Procyon, et la Lyre et toutes les autres étoiles fixes les plus brillantes, étant donné que ces étoiles dispersent non moins [que la nôtre] lumineux dans tous les sens.

[à suivre]...

« Sur une étoile nouvelle », in Jean –Pierre Verdet, Astronomie et Astrophysique, collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 239-270.

(1) Fin 1571 et début 1572. Brahe projetait de rédiger un almanach où il pronostiquait l'éclipse de lune prévue pour le 9 décembre 1573 et où il donnerait des prévisions météorologiques fondées sur les configurations astrales. On trouve cette analyse de l'éclipse et les pronostics à la suite de l'écrit sur la nova.
(2) Les astronomes allemands, qui plaçaient cette étoile parmi les comètes.

Un service proposé par la **Fondation La Poste**. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Ticho Brahe à Jean des Près - Un prodige de D..**
Date: Tue, 3 Jul 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Sur une étoile nouvelle...

Lettre de Ticho Brahe à Jean des Près(2) - Un prodige de Dieu

« Mais toi, tu viens à notre secours avec ton affection singulière et bienfaisante pour nous tous, en affirmant que cet ouvrage, même s'il est improvisé et même si, en raison de nos autres occupations, il n'est pas élaboré jusqu'à parfaite maturité, est néanmoins tel qu'il peut être lu par les studieux de ces arts non sans profit... » Ainsi se poursuit l'histoire de la découverte.

L'année passée, au mois de novembre, le onze dudit mois, le soir après le coucher du 'soleil, alors qu'à mon habitude je contemplais dans le ciel serein les étoiles, je remarquai que, près du zénith, brillait une étoile nouvelle et inhabituelle, plus brillante que toutes les autres; et lorsqu'il me fut assez évident, à moi qui quasi depuis mon enfance connais parfaitement toutes les étoiles du ciel (cette science, en effet, ne présente guère de difficultés), qu'en cette région du ciel il n'y avait jamais auparavant eu d'étoile - fût-elle toute petite -, pour ne rien dire d'une étoile aussi brillante , je fus amené à un si grand étonnement devant ce spectacle que je n'ai pas rougi de douter s'il fallait ajouter foi à mes propres yeux ! Mais comme j'ai constaté, après avoir indiqué la il du ciel, que d'autres aussi pouvaient voir que, en vérité, dans cette région une étoile apparaissait, je n'eus plus de doute.
Entre tous les miracles qui se sont produits depuis le commencement du monde dans toute la nature, c'était soit le plus grand soit en tout cas un miracle à mettre sur le même pied que celui dont attestent les Oracles sacrés1 à propos de l'arrêt du cours du soleil, obtenu par les prières de Josué2, ou à propos de l'obscurcissement du soleil survenu au moment de la Victime céleste3. Il est constant pour tous les philosophes, et la chose elle-même l'établit d'une manière évidente: dans la région éthérée du monde céleste, il ne se produit aucune altération [consistant] en génération ou corruption, mais le ciel et les corps éthérés qu'il contient ne croissent pas, ne diminuent pas, ne varient pas, soit en nombre, soit en grandeur, soit en lumière, soit sous n'importe quel autre rapport ; non, [le ciel] demeure toujours identique et semblable à lui-même sous tous les rapports, sans que les années y mordent.[...]
On n'a pas non plus de raison de se persuader que cette étoile ait été semblable à celle qui est apparue, à la naissance du Christ, aux Mages d'Orient. Cette étoile n'avait pas sa place au ciel parmi les autres fixes, mais dans la région la plus près de la surface de la terre. Autrement, en effet, elle n'aurait pas pu indiquer, par son mouvement, à ceux qui cherchaient le Sauveur le chemin [à suivre] ni, par son repos, la maison où le trouver[...]
Ce n'est pas le lieu d'en discuter ici d'une façon approfondie, dès lors que même aux yeux des Théologiens, il n'y a rien de certain en la matière, en raison de leur ignorance de la Magie. Il [nous] suffit, en effet, d'avoir démontré que cette étoile nouvelle et inhabituelle qui est apparue naguère n'a aucune parenté avec celle qui a été vue des Mages et que son mode de génération ne peut être sauvé ni par les théologiens ni par les philosophes ni par les mathématiciens mêmes. Il nous reste donc à conclure que c'est là un prodige de Dieu, le créateur de toute la machine du monde, contre tout l'ordre de la nature, mais établi par Dieu même dès l'origine, et maintenant enfin révélé à un monde qui va vers son soir.

[à suivre]...

« Sur une étoile nouvelle », in Jean –Pierre Verdet, Astronomie et Astrophysique, collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 239-270.

(1)L'Écriture sainte dans le vocabulaire des humanistes.
(2) Voir le livre de Josué, X, 12-13.
(3) La Passion du Christ a été accompagnée d'une éclipse miraculeuse, non prévue par les astronomes et d'une durée exceptionnelle.
(« Quand il fut la sixième heure, l'obscurité se fit sur le pays tout entier jusqu'à la neuvième heure », Evangile selon saint Jean, XV, 33.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Ticho Brahe à Jean des Près - Longitude et ...**
Date: Wed, 4 Jul 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Sur une étoile nouvelle...

Lettre de Ticho Brahe à Jean des Près(3) - Longitude et latitude

Position de cette étoile nouvelle par rapport aux étoiles fixes...

Cette étoile récemment née se voyait dans la région septentrionale du ciel, vers le pôle nord, près de la constellation que les anciens Mages ont appelée Cassiopée; elle était voisine de la petite étoile qui est au milieu du trône, peu éloignée de celui-ci dans la direction de Céphée. Elle formait, en effet, avec la plus haute du trône et celle qui est sur la poitrine (appelée Schedir) et enfin avec celle qui est près de l'incurvation près des cuisses une figure à quatre côtés. Mais, pour que l'on connaisse mieux toute la question, je vais mettre sous les yeux les principales étoiles de la constellation de Cassiopée ainsi que la position de cette étoile nouvelle par rapport à elles (fig. 5).

A caput Cassiopeae
B Pectus Schedir
C Cingulum
D flexura ad Ilia
E Genu
F Pes
G Suprema Cathedrae
H Media Catedrae
1 Nova Stella

A. Tête de Cassiopée. B. Poitrine: Schedir. C. Ceinture, D. Flexure près des cuisses, E. Genou. F. Pied. G. La plus haute sur le trône. H. Celle au milieu du trône I. L'étoile nouvelle.

J'ai observé à plusieurs reprises la distance de cette étoile [nouvelle] par rapport à certaines étoiles fixes de cette constellation de Cassiopée, au moyen d'un instrument précis, capable de déterminer [les positions] à la minute près. J'ai découvert qu'elle était distante de celle qui est sur la poitrine [de Cassiopée] appelée Schedir (B) de 7° 55' ; de celle celle qui est en haut [sur le trône] (G), de 5° 21'; de celle qui est à l'articulation près des cuisses (D) de 5°1'. A partir de ces distances entre l'étoile nouvelle et les susdites fixes, le lieu de la nova tombe, pour ce qui est de la longitude, à 7° dans le Taureau, avec une latitude septentrionale d'environ 54°.

[à suivre]...

« Sur une étoile nouvelle », in Jean –Pierre Verdet, Astronomie et Astrophysique, collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 239-270.

Objet: **[FloriLettres] de Ticho Brahe à Jean des Près - Grandeur...**
Date: Thu, 5 Jul 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Sur une étoile nouvelle...

Lettre de Ticho Brahe à Jean des Près - Grandeur, magnitude et couleur

«Il s'agit d'une étoile brillant dans le firmament lui-même, qui n'a jamais été vue à aucune époque depuis le commencement du monde jusqu'à notre époque.»

La grandeur des étoiles est considérée de deux façons par les hommes de l'art : d'une façon par rapport au diamètre visible ou apparent ; de l'autre par rapport à la vraie grandeur qu'elles ont dans le ciel même(1).[...] C'est pourquoi, même si cette étoile nouvelle apparaît, en ce qui concerne ce que l'on voit, comme petite, néanmoins elle a une taille énorme. Elle n'est pas toujours apparue avec la même grandeur. [...] Mais, avec le passage du temps, elle a diminué, et peut-être désormais n'est-elle pas plus grande que la terre que ne le sont les étoiles d magnitude deux(2).
Pour ce qui est de la lumière de l'étoile: on constate qu'elle est, plus que toutes les autres, brillante et éclatante, au point qu'au commencement elle a été vue quelquefois par certains même de jour, lorsque le ciel n'était obscurci d'aucune densité de l'air. En outre, comme toutes les autres étoiles fixes, elle scintille, et même beaucoup. Cela encore établit qu'elle n'est pas dans les orbes des planètes mais dans la huitième sphère avec les autres fixes (comme nous l'avons affirmé plus haut). Les planètes, en effet, ne scintillent pas, mais seulement les étoiles fixes, et parmi celles-ci les unes plus, les autres moins, soit que leur extrême éloignement par rapport à nous produise cela à cause de l'air qui s'étend dans l'intervalle, comme le pensent certains, ce que cependant je ne crois pas: autrement, en effet, Saturne à l'apogée, quand il est le plus voisin des étoiles fixes, scintillerait aussi -, soit que les étoiles fixes tournent perpétuellement autour de leurs propres centres et par suite, selon la qualité de l'air, mêlent la scintillation à leur apparition, comme je le crois plutôt avec les Platoniciens3.
En ce qui concerne la couleur de cette étoile, elle n'a pas toujours conservé la même: au commencement, elle paraissait blanchâtre et elle s'approchait de très près de la splendeur de Jupiter; avec le passage du temps, à mesure que sa lumière se condensait et s'épaississait, elle est tombée dans une fulgurance rougeoyante comme celle de Mars, couleur de l'étoile Aldébaran ou de celle qui rougeoie sur l'épaule droite d'Orion. Elle ne fut pourtant pas aussi rougeoyante que celle sur l'épaule, mais se rapprochait plus de la couleur d'Aldébaran. Maintenant, après avoir abandonné cette rougeur de Mars, elle en est venue à une blancheur livide, de telle sorte qu'en ce mois de mai elle se présente comme quelque chose de voisin de Saturne ou de Vénus.

[à suivre]

« Sur une étoile nouvelle », in Jean –Pierre Verdet, Astronomie et Astrophysique, collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 239-270.

(1) Les astronomes étaient trompés par l'éblouissement des étoiles les plus brillantes et considéraient que toutes les étoiles étaient à la même distance. Ils

pensaient donc que certaines étaient plus grosses que d'autres et associaient un certain diamètre à un certain éclat.
(2) Les étoiles étaient classées en cinq magnitudes différentes.
(3) La note de Jean-Pierre Verdet indique : "En réalité, la scintillation est due aux variations de réfraction dans les différentes couches de l'atmopshère. Les étoiles scintillent parce qu'elles sont ponctuelles..."

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Ticho Brahe à Jean des Près - Le ciel ...**
Date: Fri, 6 Jul 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Sur une étoile nouvelle...

Lettre de Ticho Brahe à Jean des Près - Le ciel joindra nos yeux

Tiho n'aura été ni le seul astronome à remarquer la nova de 1572, ni le seul à en parler. Pourtant, cette apparition était une chose inouïe et beaucoup d'autres nova échappèrent aux yeux de ceux qui croyaient que les cieux ne changent pas. C'est cette commune clairvoyance qui explique peut-être l'émotion et le lyrisme de notre astronome.

Mais toi, excellent Des Prés, tu dois être convaincu que quelque terre qui me porte et sous quelque latitude que ce soit que je regarde glisser dans le ciel silencieux les astres, je garderai toujours souvenir de toi et t'aimerai ; car même cette séparation locale de nos corps ne saurait ruiner l'union de nos esprits (lesquels sont absolument affranchis des misérables bornes des lieux). En effet, ce qui a poussé des racines dans la nature intérieure et bienheureuse, comme ce sont des graines de cette bienheureuse Éternité, de même aussi ne sont-elles pas le moins du monde soumises aux lois évanescentes de cette République ultime et extérieure. Et bien qu'impliqués par ces éléments corporels, séparés par les rayons sensibles des yeux et la méchanceté des lieux, il ne soit pas possible que l'un touche l'autre: néanmoins l'auguste Majesté de cette lumière intérieure ne sera pas totalement forcée à l'étroit; au contraire, de tout côté où la beauté et un amour sacré l'attirent, elle passe librement et par son émission permanente de rayons et par sa réflexion, elle teint la nature correspondante et semblable à elle-même. Bien plus encore: aussi séparés que nous tiennent les espaces terrestres, c'est pourtant avec joie que nous contemplons en même temps le même Soleil, la même Lune et les mêmes étoiles (ce qui est notre volupté):
Et puisque séparés, il ne nous est pas possible de rassembler nos
Rayons en un et de nous voir en même temps:
Joignons nos rayons aux rayons du brillant Olympe
Lorsque les brillantes étoiles brillent sur un ciel clair.
Alors fixant mes lumières sur le ciel, celle que je vois,
Cette étoile doit aussi être vue par tes lumières.
C'est ainsi que pareillement le ciel joindra nos yeux en un,
Alors que la terre empêche nos corps d'êtres joints.
J'espère, avant mon départ, venir vous visiter à Copenhague: toi, dans l'intervalle, pousse les artisans pour que notre globe d'airain soit doré du mieux possible, et avec précision, comme je le leur avais enjoint, pour qu'il rivalise (pour autant que cela est possible) avec le cours contraire du Premier mobile et des luminaires. Pour ce qui est des autres instruments, qui sont encore chez leurs fabricants, pousse-les à réaliser la division que je leur ai demandée, pour que je trouve tout cela prêt, quand je viendrai chez vous à Copenhague. En attendant, très éminent Docteur, bonne santé: ou plutôt, puisque tu es médecin, arrange-toi pour être en bonne santé! Salue nos amis.
Donné à Knudsdorp le 5 mai, l'année 1573.

« Sur une étoile nouvelle », in Jean –Pierre Verdet, Astronomie et Astrophysique,

Objet: **[FloriLettres] de Baudelaire à Mme Aupick - La permission...**
Date: Mon, 9 Jul 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de Baudelaire à sa mère, juin - juillet 1851

Lettre de Charles Baudelaire à Madame Aupick - La permission de vous voir

Les cinq lettres que nous publions, issues de la correspondance de Charles Baudelaire avec sa mère, ne sont ni les plus belles, ni les plus pathétiques de cette correspondance à la fois passionnée et douloureuse. Mais elles témoignent de l'attachement « forcené » de Baudelaire pour sa mère en même temps que du sentiment de culpabilité à son égard dont il n'arrive pas à se défaire.

[Neuilly.] Samedi 7 juin 1851.

M. Ancelle(1) m'a appris aujourd'hui que vous étiez arrivée à Paris(2). Il m'a dit aussi que vous désiriez me voir.
Cela m'a fait grand plaisir, et je vous avoue que si vous ne m'en aviez pas témoigné le désir, j'étais décidé à aller au-devant, et à vous demander la permission de vous voir.
Seulement M. Ancelle qui est un brave homme a eu tort de vous promettre que j' irais vous voir. Il a fait cela innocemment. Je voudrais pouvoir m'exprimer d'une façon non blessante pour vos affections, mais enfin vous pouvez deviner facilement pourquoi ma dignité me défend de mettre les pieds chez vous.
D'un autre côté les égards que je vous dois ne me permettent pas de vous recevoir chez une personne que vous haïssez(3). Ainsi j'attends de votre affection, que vous veuilliez bien venir à Neuilly, dans un logement où je suis seul. Pendant ces deux jours, dimanche et lundi, je resterai enfermé. Si dans cette lettre malgré moi, il s'est glissé quelque terme non satisfaisant(4), ne m'en veuillez pas, vous savez comme je suis malhabile à écrire.

CHARLES BAUDELAIRE.

95, avenue de la République, Neuilly.

Baudelaire, *Correspondance (janvier 1832- février 1860)*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1973, p. 170.

(1) Baudelaire est le pupille d'Ancelle qui gère sa fortune et lui octroie des allocations, selon une règle de 200 francs mensuels. Mais Baudelaire est toujours à court d'argent. Plus tard, pour tenter de limiter les dettes de Baudelaire, Ancelle refusera les crédits et tentera de convaincre les créditeurs potentiels de faire de même. Baudelaire refusera alors e le voir.
(2) Madame Aupcik est revenue avec son mari dans la nuit du 3 juin, de Londres où Aupick avait refusé le poste d'ambassadeur.
(3) Jeanne Duval. Dans une lettre de 1852, en revanche, Baudelaire promet "Je ne la verrai plus jamais". La vie "dissolue" de Baudelaire et ses constants besoins d'argent ont toujours fait l'objet de la désapprobation de Mr et Mme Aupick, et alarmé mme Aupick qui ne cessera, malgré tout, de payer ses dettes

(4) Baudelaire, même adulte, ne se départit pas, dans les lettres à sa mère, du ton de l'enfant qui voudrait être sage et raisonnable.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Baudelaire à Mme Aupick - Je t'attendrais...**
Date: Tue, 10 Jul 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de Baudelaire à sa mère, juin - juillet 1851

Lettre de Charles Baudelaire à Madame Aupick - Je t'attendrais indéfiniment

[Neuilly.] JEUDI 12 juin 1851.

Ma chère mère, je serais heureux de te voir lundi 16. Demain, après-demain et dimanche, je suis obligé de travailler. Je n'ai rien de bien particulier à te dire, c'est uniquement pour le plaisir de te voir.
Tâche, si tu peux venir, de pouvoir disposer d'une assez grande quantité de temps. Si tu ne peux pas venir, avertis moi par une lettre, parce que sans cette précaution, je t'attendrais indéfiniment.
Si dans tes déballages(1), tu as trouvé cette fameuse pipe, et le tabac, apporte-les.

CHARLES.

Il y a des voitures pour Neuilly, à la Madeleine, près de ton hôtel(2); il y en a place du Louvre, et rue de Rivoli, il y a les Courbevoisiennes(3).
Adieu, je t'embrasse,
CHARLES.
95, avenue de la République.

Baudelaire, *Correspondance (janvier 1832- février 1860)*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1973, p. 171.

(1) Madame Aupick revient de Londres et s'est installée à l'hôtel, à Paris, en attendant la nouvelle affectation de son mari, qui sera nommé ambassadeur en Espagne dans le courant du mois.
(2) Hôtel du Danube, rue Richepanse, Paris.
(3) Les mots en italiques, en capitales et autres variations typographiques sont reprises de l'édition de la Pléiade et correspondent à des variations manuscrites dans les lettres autographes.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Baudelaire à Mme Aupick - Au même endroit...**
Date: Wed, 11 Jul 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de Baudelaire à sa mère, juin - juillet 1851

Lettre de Charles Baudelaire à Madame Aupick - Au même endroit, demain

[Neuilly.] Samedi 21 juin 1851.

Ma chère mère,

J'ai pensé qu'il y avait un malentendu sur le lieu de notre rendez-vous, car je viens de t'attendre UNE HEURE ET DEMIE(1). Je n'ai pas pu présumer que je fusse arrivé trop tard, car ta lettre était écrite à 11 heures et demie, et je suis arrivé avant midi et demi. Je serai ici au même endroit, DEMAIN, (CAFÉ BERTHELEMOT, JARDIN DES TUILERIES,) DE MIDI A 2 HEURES-
Je désire que tu puisses venir, mais je ne veux rien t'imposer. Je ne rentre pas à Neuilly, et je ne t'invite pas à y venir, parce que tu sais combien la banlieue est insupportable le dimanche. Adieu, je t'embrasse de tout mon coeur.

CHARLES.

Je sais que tu dois être prise entre une foule de devoirs et de visites(2), mais cet endroit [est] à une distance de dix minutes de ton hôtel, et d'ailleurs tu peux m'envoyer de midi à 2 heures, si tu ne peux pas venir, un homme avec une lettre, je le reconnaîtrai bien à la lettre qu'il portera à la main.

C. B.(3)

Baudelaire, *Correspondance (janvier 1832- février 1860)*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1973, p. 171-172.

(1) Les mots en italiques, en capitales et autres variations typographiques sont reprises de l'édition de la Pléiade et correspondent à des variations manuscrites dans les lettres autographes.
(2) Rappelons que Mr Aupick est diplomate, de passage à Paris avant sa prochaine nomination au poste d'ambassadeur en Espagne.
(3) Sur certains autographes, les initiales CB sont liées.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Baudelaire à Mme Aupick - Tâche de venir ...**
Date: Thu, 12 Jul 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de Baudelaire à sa mère, juin - juillet 1851

Lettres de Charles Baudelaire à Madame Aupick - Tâche de venir

Tout en lui écrivant de ne pas sortir , Baudelaire presse sa mère de venir le voir...

[Neuilly.] Dimanche 22 juin

Ma chère mère, il fait un si affreux temps que je ne veux pas te permettre de te mouiller et te laisser [aller] à ce rendez-vous absurde dans un café. J'espère que je t'écrirai à temps pour t'empêcher de sortir pour moi. Je rentre demain matin à Neuilly. Apporte-moi donc ton cadeau, ou envoie-le, mais tâche de venir. Je t'embrasse.

CHARLES.

Je passerai la journée dans ma chambre.

Baudelaire, *Correspondance (janvier 1832- février 1860)*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1973, p. 172.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Baudelaire à Mme Aupick - Je te donne ...**
Date: Fri, 13 Jul 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Lettres de Baudelaire à sa mère, juin - juillet 1851

Lettre de Charles Baudelaire à Madame Aupick - Je te donne ma parole

On ne compte pas les lettres dans lesquelles Baudelaire se sera excusé auprès de sa mère des promesses non tenues, des peines infligées... Avec le même ton qu'il avait, collégien, de demander pardon de ses mauvaises notes. Mais rien ne peut laisser croire qu'il ait jamais été «assez négligent pour [l']oublier».

(Neuilly) Mercredi 9 juillet 1851.

La nécessité de finir mon article(1), et de voir l'éditeur m'a empêché de faire ce tu m'as demandé(2) ; mais je te donne ma parole que tu l'auras ce soir. Tu ne pars que demain matin. Ton concierge te remettra le petit paquet ce soir.

CHARLES.

J'ai jugé plus à propos de t'écrire un mot ce matin, parce que j'ai présumé que tu me croyais assez négligent pour t'oublier.

C. B.

Baudelaire, *Correspondance (janvier 1832- février 1860)*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1973, p. 173.

(1) Une notice sur le chansonnier Pierre Dupont, dans lequel on trouve la phrase suivante: "Combien de natures révoltées ont pris vie auprès d'un cruel et ponctuel militaire de l'Empire!", qui renvoie aux relations de Baudelaire avec son beau-père, Aupick.
(2) Sans doute s'agit-il de l'engagement qu'il lui envoie, dans la lettre suivante, de travailler, de ne plus faire de dettes...

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Ernest Feydeau à Baudelaire**
Date: Mon, 16 Jul 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Il y a plusieurs manières de dire merci

Lettre de Ernest Feydeau à Baudelaire - Froidement

Les relations de Baudelaire et Feydeau ne furent jamais bonnes. Il faut dire que Feydeau était assez fat, et sans doute conscient de la différence des talents. Mais il était dans les bonnes grâces de Sainte Beuve, et avait épousé la nièce du directeur de la Revue contemporaine. C'est sans doute ce qui l'autorise à prendre un ton nonchalant.

[Paris, juin 1860]

Mon cher Baudelaire,

J'ai reçu les *Paradis artificiels* et vous en remercie.
Le livre est lu et annoté. Si vous êtes curieux des annotations, venez le voir ce soir ou un autre.
En somme, la chose m'a fort intéressé. C'est bien conduit et très étrange.
VOILÀ
Bonjour.

E. Feydeau

Collection particulière, in *Lettres à Charles Baudelaire* publiées par Claude Pichois, Langages, Études Baudelairiennes, 1973.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Edmond de Goncourt à Julia Daudet**
Date: Tue, 17 Jul 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Il y a plusieurs manières de dire merci

Lettre de Edmond de Goncourt à Julia Daudet - Avec beaucoup de civilité

Julia Daudet, épouse d'Alphonse, a aimé Les Frères Zemganno d'Edmond de Goncourt. Elle le lui a écrit dans une lettre du 1er mai, et a donné au Journal Officiel, sous le pseudonyme de Karl Steen, une critique élogieuse. L'article est paru le 3 juin.

11 juin 1879

Chère Madame,

Je ne vous ai pas remerciée tout d'abord de votre amical article , parce que j'espérais dîner avec vous chez les Charpentier, mais non les Daudet se retirent du monde, on ne les voit plus, on ne sait pas ce qu'ils deviennent. C'est pas gentil ça... Ce qu'il y a de certain, c'est que le mari et la femme m'ont manqué à moi en cette petite fête.
Votre article, chère madame, est une analyse toute charmante, toute poétique, toute émue de mes *Zemganno* et me venge un peu de la série d'éreintements qui leur sont tombés sur le dos. Enfin, ça ne fait rien, la sixième édition est entamée et Charpentier(1) retiré, mais il ne faut pas se faire d'illusions, dans ce moment-ci on aime le *pimenté* et le *genre tempéré*(2) n'a guère, je crois, que six éditions dans le ventre. *La Reine Frédérique* marche-t-elle ? Sont-ils contents le père et la mère de la chose ?
Il m'a semblé que Madame Charpentier disait à M. Zola(3) que vous aviez un de vos enfants un peu malade. Daudet devrait me jeter deux lignes à la poste.
Recevez, chère Madame, encore une fois avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments les plus amicalement dévoués.

Edmond de Goncourt

Flaubert est dans nos murs plus Peau rouge au physique et plus intransigeant au moral avec les photographes, les illustrateurs, les gens du *Figaro*, et plus *Mes bottes que jamais*(4).

(Aut. : BNF, Naf 24544, OE 67-68.) In *Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet, Correspondance*, présente par Pierre Dufief, Droz, 1996, p. 69.

(1) Charpentier est l'éditeur. Le livre est paru le 30 Avril.
(2) Le roman se passe dans un cirque, méticuleusement observé dans cette veine qui caractérise les Goncourt. Mais Goncourt insistait dans la préface de son roman, sur le ton nouveau de cette oeuvre qui tranchait avec la manière naturaliste : "Quant aux Frères Zemmganno, le roman que je publie aujourd'hui : c'est une tentative dans une réalité poétique."

(3) Bien que d'une autre pointure que les Goncourt, Zola a été boulevrsé par leur roman Germinie Lacerteux. Leur prédilection pour les cas anormaux conduira Zola à l'exploration de l'hérédité pathologique.
(4) Flaubert est déjà un écrivain célèbre. Les Goncourt lui vouent une admiration jalouse.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Clemenceau à Monet**
Date: Thu, 19 Jul 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Il y a plusieurs manières de dire merci

Lettre de Clemenceau à Monet - Avec effusion

Clémenceau et Monet sont amis de longue date. Monet a offert une toile à Clémenceau qui lui répond : «On ne remercie pas le soleil.»

23 décembre 1899

Bien cher ami,

Justement, je n'avais pas répondu à votre affectueuse lettre parce que je ne savais que vous dire au sujet de ce merveilleux *Bloc*(1), dont il vous plaît de m'écraser. Vos bonnes paroles étaient pour moi la plus belle récompense, car j'ai pu juger que l'homme était chez vous à la hauteur de l'artiste, et ce n'est pas peu dire. Je voulais que vous sachiez combien vous m'avez donné de joie. Je voulais vous embrasser et vous dire une fois de plus que je vous aime. Mais ce diable de Bloc était entre nous et me barrait le passage. Je ne pouvais pas refuser par crainte de vous faire de la peine. Je ne pouvais pas accepter parce que c'est un présent de trop haut prix. Et voilà maintenant que, sans ma permission, vous me bombardez de ce monstrueux caillou de lumière. Je demeure stupide et je ne sais plus que dire. Vous taillez des morceaux de l'azur pour les jeter à la tête des gens. Il n'y aurait rien de si bête que de vous dire merci. On ne remercie pas le rayon de soleil. Je vous embrasse de tout cœur.

GC

Georges Clemenceau à son ami Claude Monet, Correspondance, Réunion des Musées nationaux, 1999.

(1) La toile porte ce nom.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Pierre Marcel à Péguy**
Date: Fri, 20 Jul 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Il y a plusieurs manières de dire merci

Lettre de Pierre Marcel à Péguy - De façon lapidaire

Péguy a toujours professé un socialisme assez personnel qui, à l'approche du conflit franco-allemand, prend des allures "barrésiennes". Il tombera le 5 septembre 1914, dès le début du conflit.

Télégramme [Cachet de la poste du 12 août 1913

Péguy : VU/

Mon cher Vieux,
Merci d'être venu - Mais ton mot rapide manque d'explications.
Si tu peux venir demain jeudi dans la matinée tu me la donneras. Je ne bougerai pas de chez moi.
Il faut que je sache si Millerand(1) se décharge de moi sur Lyon--Caen(2) ou si Lyon-Caen est le secrétaire de Millerand.
Dans cette affaire, il me faut un homme et il me faut un nom.
Je t'embrasse affectueusement
Pierre Marcel

J'use de toi comme de moi-même.

Charles Péguy-Pierre Marcel, Correspondance, textes réunis et annotés par Julie Sabriani, Cahiers de l'amitié Charles Péguy, n°27.

(1) Le socialiste Alexandre Millerand est alors Ministre de la Guerre.
(2) Charles Léon Lyon-Caen (1843-1935), juriste français, doyen de la Faculté de Droit de Paris depuis 1906.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Martin Luther à un ami
Date: Mon, 23 Jul 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Du machisme littéraire

Lettre de Martin Luther à un ami - Les pieuses ne valent rien

Si l'on en croit Michelet, traducteur de ces *Mémoires de Martin Luther*, le docteur Luther qui passe pour sévère aux yeux de la postérité, aurait été un défenseur du mariage, jugeant la compagnie des femmes et des enfants, indispensable au salut du corps et de l'esprit : «Quand on aurait le don de rester chaste dans le célibat, on doit encore se marier pour faire dépit au pape... Si j'étais mort à l'improviste, j'aurais voulu, pour honorer le mariage, faire venir à mon lit de mort une pieuse fille que j'aurais prise comme épouse, et à laquelle j'aurais donné deux gobelets d'argent pour don de noces et présent de lendemain.» La chair des hommes appartient aux femmes, mais la piété est affaire d'homme. C'est Dieu qui l'a voulu.

[15..]

Si tu brûles(1), il faut prendre femme(2)... Tu voudrais bien en avoir une, belle, pieuse et riche. Très bien, mon cher ; on t'en donnera une en peinture, avec des joues roses et des jambes blanches. Ce sont aussi les plus pieuses, mais elles ne valent rien pour la cuisine ni pour le lit... Se lever de bonne heure et se marier jeune, personne ne s'en repentira.
Il n'est guère plus possible de se passer de femme que de boire ou de manger. Conçu, nourri, porté dans le corps des femmes, notre chair est à elles dans sa plus grande partie, et à nous est impossible de nous en séparer tout à fait.
Si j'avais voulu faire l'amour, il y a treize ans, j'aurais pris Ave Schonfeld, qui est aujourd'hui au docteur Basilius, le médecin de Prusse. Je n'aimais pas alors ma Catherine(3); je la soupçonnais d'être fière et hautaine, mais il a plu ainsi à Dieu; il a voulu que j'eusse pitié d'elle, et cela m'a fort bien tourné; Dieu soit loué !
La plus grande grâce de Dieu est d'avoir un bon et pieux époux, avec qui vous viviez en paix, à qui vous puissiez confier tout ce que vous avez, même votre corps et votre vie, et avec qui vous ayez de petits enfants. Catherine, tu as un homme pieux qui t'aime, tu es une impératrice. Grâce soit rendue à Dieu !

Mémoires de Luther, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par Jules Michelet, Le Mercure de France, 1957, p. 214.

(1) A une question posée sur le bien fondé du mariage, il aurait répondu : "Il est plus facile de supporter la prison que de brûler : je l'ai éprouvé moi-même. Plus je macérais mon corps, plus je tâchais de le dompter, et plus je brûlais."
(2) Il écrit cette lettre à un ami qui lui demande conseil pour se marier.
(3)Il donnait souvent à sa femme le nom de Dominus ketha et commence ainsi une lettre du 26 juillet 1540: "A la ruche et noble dame de Zeilsdorf, madame la doctoresse Catherine Luther, domiciliée à Wittemberg, quelquefois se promenant à Zeilsdorf, ma bien-aimée épouse."

Objet: **[FloriLettres] du Marquis de Custine**
Date: Tue, 24 Jul 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Du machisme littéraire

Lettre du Marquis de Custine - Le modèle des épouses

Le jeune Prince Troubetzkoï, ayant conspiré contre l'empereur Nicolas, a été condamné aux galères, et envoyé pour quatorze ans comme forçat dans les mines de l'Oural. Sa femme refusant de le laisser partir seul, a obtenu de l'accompagner et alors que le couple vivait jusque là dans la distance et sans enfants, elle mit cinq enfants au monde en Sibérie. L'empereur n'a su que punir et une fois la peine écoulée, a envoyé la famille fonder une colonie dans une contrée désertique. La lettre de la princesse à laquelle Custine fait allusion, est celle d'une héroïne, dévouée à la cause de son mari et de ses enfants, un prodige d'abnégation qui conclue sa lettre en disant : "Si c'était à refaire, je le ferais encore.»

3 août 1839(1)

La lettre de la princesse est arrivée à sa destination, l'empereur l'a lue; et c'est pour me communiquer cette lettre qu'on m'a empêché de partir; je ne regrette pas le retard : je n'ai rien lu de plus simple ni de plus touchant: des actions comme les siennes dispensent des paroles: elle use de son privilège d'héroïne, elle est laconique, même en demandant la vie de ses enfants... C'est en peu de lignes qu'elle expose sa situation, sans déclamations, sans plaintes. Elle s'est placée au-dessus de toute élo-quence : les faits seuls parlent pour elle ; elle finit en implorant pour unique faveur la permission d'habiter à portée d'une apothicairerie, afin, dit-elle, de pouvoir donner quelque médecine à ses enfants quand ils sont malades... Les environs de Tobolsk, d'Irkustk ou d'Oren-bourg lui paraîtraient le paradis.
Dans les derniers mots de sa lettre elle ne s'adresse plus à l'empereur, elle oublie tout, excepté son mari, c'est à la pensée de leur cœur qu'elle répond avec une délicatesse et une dignité qui mériteraient l'oubli du forfait le plus exécrable : et elle est innocente !... et le maître auquel elle s'adresse est tout-puissant, et il n'a que Dieu pour juge de ses actes : « Je suis bien malheureuse, dit-elle, pourtant si c'était à refaire, je le ferais encore."
Il s'est trouvé dans la famille de cette femme une personne assez courageuse, et quiconque connaît la Russie doit rendre hommage à cet acte de piété, une personne assez courageuse pour oser porter cette lettre à l'empereur et même pour appuyer d'une humble supplication la requête d'une parente disgraciée. On n'en parle au maître qu'avec terreur comme on parlerait d'une criminelle ; cependant devant tout autre homme que l'empe-reur de Russie, on se glorifierait d'être allié à cette noble victime du devoir conjugal. Que dis-je ? Il y a là bien plus que le devoir d'une femme, il y a l'enthousiasme d'un ange.
Néanmoins il faut compter pour rien tant d'héroïsme; il faut trembler, demander grâce pour une vertu qui force les portes du ciel ; tandis que tous les époux, tous les fils, toutes les femmes, tous les humains devraient élever un monument en l'honneur de ce modèle des épouses, tous devraient tomber à ses pieds en chantant ses louanges; on la glorifierait devant les saints; on n'ose la nommer devant l'empereur

H... Pourquoi règne-t-on, si ce n'est pour faire justice à tous les genres de mérite ? Quant à moi, si elle revenait dans le monde, j'irais la voir passer, et si je ne pouvais m'approcher d'elle et lui parler, je me contenterais de la plaindre, de l'envier, et de la suivre de loin comme on marche derrière une bannière sacrée.

La Russie en 1839, Marquis de Custine, notes et éclaircissements de Michel Parfenov, Éditions Solin, 1999, Tome 2, p.31.-32.
Avec l'aimable autorisation de publication de Michel Parfenov

(1) La lettre XXI, dont est tiré cet extrait, est écrite sur presque trois semaines. Il s'agit ici du début de la lettre. Le Marquis de Custine destinait ses lettres à ses amis mais aussi au public pour lequel il les rassemblera lui-même dans l' ouvrage cité en référence de la lettre.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Baudelaire à Mme Aupick**
Date: Wed, 25 Jul 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Du machisme littéraire

Lettre de Baudelaire à Mme Aupick - Une femelle sans intelligence morale

Dans cette lettre à sa mère, qui ne veut pas rencontrer Jeanne Duval, ni admettre la liaison que son fils a avec elle, Baudelaire annonce que Jeanne est devenu un obstacle à son bonheur et qu'il ne la verra plus. En réalité, même s'il mène ensuite une existence plus itinérante, vivant souvent à l'hôtel et connaissant d'autres passions, Baudelaire ne quittera jamais vraiment Jeanne Duval. Cette très longue lettre de 1852 se poursuit par une nouvelle demande d'argent, sous prétexte de conclure la séparation d'avec Jeanne...
Et l'argument selon lequel seule la femme qui a enfanté est l'égale de l'homme paraît une manœuvre grossière pour parvenir à ses fins. Mais ce qui est dit est dit.

Samedi 27 mars 1852, 2 heures de l'après-midi

VIVRE AVEC UN ÊTRE qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladresse ou une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique et sa propriété, avec qui il est impossible d'échanger une parole politique ou littéraire, une créature qui ne veut rien apprendre, quoique vous lui ayez proposé de lui donner vous- même des leçons, une créature QUI NE M'ADMIRE PAS, ne s'intéresse même pas à mes études, qui jetterait mes manuscrits au feu si cela lui rapportait plus d'argent que de les laisser publier, qui renvoie mon chat qui était ma seule distraction au logis, et qui introduit des chiens, parce que la vue des chiens me fait mal, qui ne sait pas! ne veut pas comprendre qu'être *très avare, pendant UN mois seulement*, me permettrait, grâce à ce repos momentané, de finir un gros livre, - enfin est-ce possible ? Est-ce possible ? [...] Pour résumer toutes mes pensées en une seule, et pour te donner une idée de toutes mes réflexions, je pense *à tout jamais*, que la femme qui a souffert et fait un enfant est la seule qui soit l'égale de l'homme. Engendrer est la seule chose qui donne à la femelle l'intelligence morale. Quant aux jeunes femmes sans état et sans enfants, ce n'est que coquetterie, implacabilité et crapule élégante.

Baudelaire, *Correspondance 1832-1860*, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1973, pp. 193-194.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Laclos à Madame Riccoboni**
Date: Thu, 26 Jul 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Du machisme littéraire

Lettre de Laclos à Madame Riccoboni - Une femme de tout pays

Laclos et Madame Riccoboni s'entretiennent par lettre à propos de la peinture des femmes dans *Les Liaisons dangereuses*. Laclos se dit l'ami des femmes, et sans doute l'est-il. Il se défend de toute peinture partiale de la Française en peignant Madame de Merteuil comme une femme qui peut exister partout.

[sans date]

J'ai donc peint, ou au moins j'ai voulu peindre, les noirceurs que des femmes dépravées s'étaient permises, en couvrant leurs vices de l'hypocrisie des mœurs.[...]

J'ajouterai cependant que Madame de Merteuil n'est pas plus une Française qu'une femme de tout autre pays. Partout où il naîtra une femme avec des sens actifs et un cœur incapable d'amour(1) ; quelque esprit et une âme vile ; qui sera méchante, et dont la méchanceté aura de la profondeur sans énergie ; là existera Madame de Merteuil sous quelque costume qu'elle se présente et seulement avec les différences locales. Si j'ai donné à celle-ci l'habit français, c'est que, persuadé qu'on ne peint avec vérité qu'en peignant d'après nature, j'ai préféré la draperie que je pouvais avoir sous mes yeux : mais l'œil exercé dépouille aisément le modèle, et reconnaît le nu.
Soyez donc, Madame, femme et Française ; chérissez votre sexe et votre patrie, qui tous deux doivent s'honorer de vous posséder ; j'y trouverai un motif de plus de désirer votre suffrage mais non une raison nouvelle pour ne pas l'obtenir.

J'ai l'honneur d'être, Madame, etc.

Laclos, *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1979, p. 762.

(1) Son irritation devant l'éloignement de Valmont, viendrait alors de son orgeuil

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Madame Riccoboni à Laclos**
Date: Fri, 27 Jul 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Du machisme littéraire

Lettre de Madame Riccoboni à Laclos - Changez de système !

Madame Riccoboni répond ici à la lettre de Laclos que nous avons publiée hier. Malgré les justifications de Laclos, elle fait valoir que l'écrivain, en tant que crieur public, a un devoir vis-à-vis de femmes et que son propos ne saurait être ambigu.

[...] Vous prétendez aimer les femmes ? Faîtes-les donc taire, apaisez leurs cris et clamez leur colère. Vous ne savez pas, Monsieur, combien vous regretterez, un jour, leur amitié. Elle est si douce, elle devient si agréable à votre sexe, quand ses passions amorties lui permettent de ne plus les regarder comme l'objet de son amusement. Les hommes s'estiment, se servent, s'obligent même, mais sont-ils capables de ces attentions délicates, de ces petits soins, de ces complaisances continuelles et consolantes dont l'amitié des femmes fait seule goûter les charmes ? Changez de système, Monsieur, ou vous vivrez chargé de la malédiction de la moitié du monde, excepté de la mienne pourtant. Car je vous pardonne de tout mon cœur, et vous excuserai même, autant que je le pourrai sans me faire arracher les yeux. J'ai l'honneur d'être, Monsieur

Votre très humble et très obéissante servante

Riccoboni
Vendredi 19 avril 1782

Laclos, *Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1979, p. 763-764.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Frédéric Chopin à Jean Bialoblocki**
Date: Mon, 30 Jul 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Fâcheries et protestations

Lettre de Frédéric Chopin à Jean Bialoblocki - Une brouille entre amis, passagère...

Varsovie, 8 [janvier 1827]
Monsieur Jean !

Tu ne mérite pas, vaurien ! - excuse-moi d'employer une expression pourtant justifiée - tu ne mérites pas que je mette la main à la plume pour t'écrire. Voilà comment tu me remercies de m'être donné, à la sueur
de mon front, la peine d'avoir acheté pour toi le Mickiewicz et les billets ! Telle est ta gratitude pour mes vœux de nouvel an ! Réfléchis un peu et tu verras que tu n'es pas digne de ma poignée de main. Si ce n'était pour me justifier des soupçons dont je puis être l'objet à propos des fonds restés en ma possession, je ne t'écrirais pas aujourd'hui. Tu t'imagines peut-être que je les ai utilisés à l'occasion du carnaval pour organiser quelque petit bal amical, ou bien encore, en tant que fils d'Apollon, pour sacrifier dignement à Bacchus ! [...]

Correspondance de Frédéric Chopin, L'Aube 1816-1831, recueillie annotée par B. E. Sydow, Richard Masse, 1953, p. 69.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Baudelaire à Villemessant**
Date: Tue, 31 Jul 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Fâcheries et protestations

Lettre de Baudelaire à Villemessant, directeur du Figaro -
Ce qui est permis et ce qui ne l'est pas

Baudelaire proteste avec véhémence contre des insinuations outrageantes. La lettre parle d'elle-même.

9 juin 1858

Monsieur,
Le Figaro du 6 juin contient un article (*les Hommes de demain*) où je lis : *le sieur Baudelaire aurait dit en entendant le nom de l'auteur des contemplations : Hugo ! qui ça, Hugo ? Est-ce qu'on connaît ça… Hugo ?*
M. Victor Hugo est si haut placé qu'il n'a aucun besoin de l'admiration d'un tel ou d'un tel ; mais un propos, qui, dans la bouche du premier venu, serait une preuve de stupidité, devient une monstruosité impossible dans la mienne. Plus loin, l'auteur de l'article complète son insinuation : le sieur Baudelaire passe maintenant sa vie à dire du mal du romantisme et à vilipender les *Jeunes-France*. On devine le mobile de cette mauvaise action ; c'est l'orgueil de Jovard(1) d'autrefois qui pousse le Baudelaire d'aujourd'hui à renier ses maîtres ; mais il suffisait de mettre son drapeau dans sa poche, quelle nécessité de cracher dessus ?
Dans un français plus simple, cela veut dire, M. Charles Baudelaire est un ingrat qui diffame les maîtres de sa jeunesse. Il me semble que j'adoucis le passage en voulant le traduire.
Je crois, monsieur, que l'auteur de cet article est un jeune homme qui ne sait pas encore bien distinguer ce qui est permis de ce qui ne l'est pas. Il prétend qu'il épie toutes mes actions; avec une bien grande discrétion sans doute, car je ne l'ai jamais vu. L'énergie que le Figaro met à me poursuivre pourrait donner à certaines personnes mal intentionnées, ou aussi mal renseignées sur votre caractère que votre rédacteur sur le mien, l'idée que ce journal espère trouver rédacteur sur le mien, l'idée que ce journal espère trouver une grande indulgence dans la justice le jour où je prierais le tribunal qui m'a condamné de vouloir bien me protéger(2).
Remarquez bien que j'ai, en matière de critique (purement littéraire), des opinions si libérales que j'aime même la licence. Si donc votre journal trouve le moyen de pousser encore plus loin qu'il n'a fait sa critique à mon égard (pourvu qu'il ne dise pas que je suis une âme malhonnête), je saurai m'en réjouir comme un homme désintéressé.
Monsieur, je profite de l'occasion pour dire à vos lecteurs que toutes les plaisanteries sur ma ressemblance avec les écrivains d'une époque que personne n'a su remplacer m'ont inspiré une bien légitime vanité,- et que mon cœur est plein de reconnaissance et d'amitié pour les hommes illustres qui m'ont enveloppé de leur amitié et de leurs conseils(3), - ceux-là à qui, en somme, je dois tout, comme le fait si justement remarquer votre collaborateur(4).
Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués,
Charles Baudelaire.

Baudelaire, *correspondance, tome I, 1832-1860*, texte établi et annoté par Claude

Pichois avec la collaboration de Jean Ziegler, Éditions Gallimard, 1973, p. 500-501.

(1) Allusion à l'œuvre de Théophile Gauthier, *Les Jeunes France*, romans goguenards, dont le héros est Daniel Jovard.
(2) Baudelaire était convaincu que le pouvoir et le Figaro était de connivence dans les attaque dont il était l'objet.
(3) En 1859 d'ailleurs, Baudelaire écrira à Victor Hugo pour lui demander de préfacer son livre sur Théophile Gautier.
(4) Dans sa réplique, qui acompagnait la publication de la lettre du poète, dans le Figaro du 13 juin, J. Rousseau, le journaliste, soutenait qu'il avait entendu Baudelaire attaquer publiquement Hugo: "Il y a quatre ans; c'était juste à la même époque où son illustre ami, M. Courbet venait dire – au même endroit – que Michel-Ange n'existait pas."

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Georges Fourest à Louis-René Doyon**
Date: Thu, 2 Aug 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Fâcheries et protestations

Lettre de Georges Fourest à Louis-René Doyon - Un gâchis inextricable

L'écrivain Georges Fourest et l'éditeur René-Louis Doyon(1) se connaissent depuis 1918, date à laquelle commencent les négociations pour la publication de *La Négresse blonde*. La lettre est du 6 octobre 1921, postée le 7 à Gentaud par Saint d'Eyjeaux (Haute Vienne).

Cher monsieur,
je reçois les épreuves : je n'y vois rien, je n'y distingue rien et me déclare in-capable de les corriger ; dans beaucoup de pièces les strophes ne sont même pas séparées les unes des autres !!! C'est un gâchis inextricable. Si j'ai le plaisir de publier un autre volume à la *Connaissance*(2) il est bien entendu qu'il sera imprimé n'importe où excepté chez Mr L'Hoir(3).

Bien vôtre
Georges Fourest, Gentaud le 6 octobre 1921

Éric Dussert, *Éditer La Négresse, correspondance croisée Georges Fourest-René-Louis Doyon*, in Histoires Littéraires, 2000, N°1, p. 133.

(1) L'écrivain intervertit toujours dans ses lettres le double prénom de l'éditeur.
(2) La maison d'édition de Doyon.
(3) Imprimeur installé à Paris, GA. L'Hoir a produit pour La Connaissance trois ouvrages en 1920 : les deux inédits de Jules Laforgue (éd. Malraux) et la première réédition de La Négresse blonde. En 1921, il imprime l'édition illustrée de *La Négresse* dont les épreuves chagrinent l'auteur. Il ne semble plus avoir travaillé pour La Connaissance par la suite. L'édition par Métivet est annoncée à paraître en octobre 1921 dans un catalogue des éditions encarté dans le n° 6 de La Connaissance (juillet 1921). Le tirage de cette belle édition est établi comme suit : 970 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma (25 fr.), 30 Hollande Van Gelder Zonen filigrané à la marque de la Connaissance (80 fr.) et quelques exemplaires hors commerce sur Japon.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Germain Nouveau à Léon Vanier**
Date: Wed, 1 Aug 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Fâcheries et protestations

Lettre de Germain Nouveau à Léon Vanier - Je proteste

Poète, ami de Verlaine, Germain Nouveau mène une vie de Bohême jusqu'à la rencontre, en 1886, de Valentine Renault qui lui permet de renouveler son inspiration. Il trouve des emplois de professeur et donne peu satisfaction. Au printemps 1891, il traverse une grande crise mystique, donne des signes inquiétants d'aliénation mentale et doit être interné à Bicêtre. C'est de là qu'il écrit.

Bicêtre, 18 sept[embre] 1891

Mon cher Monsieur Vanier(1),
Veuillez dire au jeune homme si c'est chez vous que se publient *les Valentines*(2) et si ce n'est pas chez vous, que vous sachiez où(3) [sic], veuillez aussi le lui dire. Vous savez assez que j'avais renoncé à cette publication. Je suis indigné du sans-gêne avec lequel on ~ avec mes ouvrages, quel que soit le motif qui fasse agir, je proteste auprès de vous contre cette conduite. Car tout cela se fait sans mon autorisation.
Rendez publique cette lettre, le plus que vous pourrez. Vous me rendrez service, et je vous en suis bien oâ d'avance.
Agréez mes meilleurs sentiments.

Germain Nouveau

Lautréamont, Germain Nouveau, textes établis et annotés par Pierre-Olivier Walzer, Bibliothèque de La Pléiade, Éditions Gallimard, p. 884.

(1) L'éditeur chez lequel, pendant l'internement de Nouveau à Bicêtre, ses amis Camille de Sainte-Croix et Louis Denise avaient eu l'intention de faire paraître le receuil des Valentines.
(2) Ce recueuil de poèmes inspirés par Valentine Renault, et que Nouveau écrivit sur une période d'un an et demi, avait été confié à un imprimeur au printemps 1827. L'ouvrage fut composé, corrigé mais ne vit pas le jour, sans doute par excès de scrupule de la part du poète, comme la présente lettre le suggère.
(3) Le rapport du recteur de l'Académie de Grenoble sur le nouveau professeur qu'est Germain Nouveau, est assez accablant: "je demande instamment qu'il soit remplacé par un maître plus instruit et plus consciencieux."

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Georges Fourest à Louis-René Doyon**
Date: Thu, 2 Aug 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Fâcheries et protestations

Lettre de Georges Fourest à Louis-René Doyon - Un gâchis inextricable

L'écrivain Georges Fourest et l'éditeur René-Louis Doyon(1) se connaissent depuis 1918, date à laquelle commencent les négociations pour la publication de *La Négresse blonde*. La lettre est du 6 octobre 1921, postée le 7 à Gentaud par Saint d'Eyjeaux (Haute Vienne).

Cher monsieur,
je reçois les épreuves : je n'y vois rien, je n'y distingue rien et me déclare in-capable de les corriger ; dans beaucoup de pièces les strophes ne sont même pas séparées les unes des autres !!! C'est un gâchis inextricable. Si j'ai le plaisir de publier un autre volume à la *Connaissance*(2) il est bien entendu qu'il sera imprimé n'importe où excepté chez Mr L'Hoir(3).

Bien vôtre
Georges Fourest, Gentaud le 6 octobre 1921

Éric Dussert, *Éditer La Négresse, correspondance croisée Georges Fourest-René-Louis Doyon*, in Histoires Littéraires, 2000, N°1, p. 133.

(1) L'écrivain intervertit toujours dans ses lettres le double prénom de l'éditeur.
(2) La maison d'édition de Doyon.
(3) Imprimeur installé à Paris, GA. L'Hoir a produit pour La Connaissance trois ouvrages en 1920 : les deux inédits de Jules Laforgue (éd. Malraux) et la première réédition de La Négresse blonde. En 1921, il imprime l'édition illustrée de *La Négresse* dont les épreuves chagrinent l'auteur. Il ne semble plus avoir travaillé pour La Connaissance par la suite. L'édition par Métivet est annoncée à paraître en octobre 1921 dans un catalogue des éditions encarté dans le n° 6 de La Connaissance (juillet 1921). Le tirage de cette belle édition est établi comme suit : 970 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma (25 fr.), 30 Hollande Van Gelder Zonen filigrané à la marque de la Connaissance (80 fr.) et quelques exemplaires hors commerce sur Japon.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] d'un groupe de peintres à Picasso**
Date: Fri, 3 Aug 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Fâcheries et protestations

Lettre d'un groupe de peintres à Picasso - Quelle ordure vous êtes

A l'occasion de la préparation d'un numéro spécial Picasso dans la revue *Le Point*, le marchand et éditeur d'art Kahnweiler a trié des documents divers et les milliers de lettres envoyées au peintre. Parmi elles, beaucoup de lettres d'injures, dont celle-ci.

Un groupe de peintres s'élève contre la production de vos œuvres, navets dignes d'un aliéné, bien qu'encore à l'exposition des fous à Sainte-Anne il y en ait eu de meilleurs que les vôtres.
Tous nos efforts pour briser votre travail néfaste qui abaisse la France - et surtout vis-à-vis de l'étranger, comme le prouve la dernière délibération des peintres en Angleterre - ayant échoué, nous avons décidé de votre sort la semaine dernière au Club du Faubourg et puisque les Pouvoirs Publics vous laissent faire, nous allons agir...
Pour finir, je dois vous dire vos vérités, moi personnellement. Je vous connais, vous êtes un incapable ne sachant ni peindre ni dessiner.

Mettez donc vos ordures à côté des œuvres des grands peintres Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, et vous verrez quelle ordure vous êtes ! Et comme, êtes un raté, un incapable, vous avez trouvé la «formule idiote», bonne pour les imbéciles!
Mais quel malheur pour le pays, que les jeunes vous suivent! Pauvres crétins!

Signé : Un groupe de peintres, des vrais!
Paris, le 15 juin 1946.

Brassaï, *Conversation avec Picasso*, Éditions Gallimard, 1964, pp.255-255.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] Lettre de Charles Baudelaire à Alphonse Baudelaire**
Date: Mon, 6 Aug 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Vacances en France

Lettre de Charles Baudelaire à Alphonse Baudelaire - Seul, en diligence

Baudelaire va rejoindre son beau-père qui fait une cure à Barèges, dans les Pyrénées. Il y fera des excursions à pied et à cheval, puis rentrera par un voyage en France. Ils passeront par Tarbes, Auch, Agen, La Rochelle, Nantes et la Vallée de la Loire. Il écrit ici à son demi-frère Alphonse(1).

[Paris, 23 août 1838]

Mon bon frère, je t'écris en toute hâte ; car je vais partir tout à l'heure pour Barèges, seul, en diligence pour je ne sais combien de lieues, quel bonheur ; je vais retrouver mon père à Barèges ; adieu, sois bien heureux ; n'adresse plus tes lettres à Barèges, nous n'y restons que huit heures ; et pendant le reste du temps des vacances, nous courrons toujours. Je n'ai rien eu au concours. Au collège deux premiers prix, vers et discours français, et puis deux accessits. J'espère que Théodore a fait une meilleure moisson. Bien des choses à ma belle-sœur.
Adieu, encore une fois.
Je t'embrasse.

Charles

Baudelaire, *Correspondance*, Œuvres Complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1973, p. 62.

(1) Fils aîné de François Baudelaire, né en 1805 du premier mariage du père de Charles qui se retrouve veuf en 1814.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Germain Nouveau à Paul Verlaine**
Date: Tue, 7 Aug 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Vacances en France

Lettre de Germain Nouveau à Paul Verlaine - Chaleur torrentielle

Un poète en vadrouille. Ce compagnon de Bohême de Verlaine poursuit sa lettre par des dessins : méridionaux affalés sur des chaises, devisant sous une «chaleur atroce»...

Pourrières, 17 août 1875

Mon cher Verlaine
J'arrivai avant-hier de Marseille, et tombé en pleine Fête de pays ; je commence à peine à être capable de tenir une plume ! Il faut vous dire que je suis comme vous ami des réjouissances publiques, et alors ! Oh ! pas la force d'en dire long, la force d'être prolisse [sic]!!
Attendez, voulez-vous, demain; ou dans quelques jours, tenez, si vous voulez, nous reprendrons discussions, sujets essentiels, et projets. Définitivement, je suis plus pauvre en idées aujourd'hui que je ne saurais dire ; voici la cause : CHALEUR TORRENTIELLE !!
Si essentie(l), et je continue ma lettre, en dessins, pour cette fois. (R(1). à Paris, d'après Forain; ajoute que vit avec Merciers(2), Cabaner(3).)
Moi, un peu moins dans les égouts de famille ; dois toujours être à Paris premiers jours septembre ! A vous, merci pour lettres et dessins et conseils sur ligne à tenir. Des vers, mais des vers donc !
Oh ! une main humide et brûlante !

Votre tout tout dévoué
G. N.
Don juan aux Enfers ne veut rien dire - qu'aux Enfers ! Est-ce bête !

Lautréamont, Germain Nouveau, Oeuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, p. 828.

(1) Rimbaud.
(2) Henri Mercier, lié à Verlaine et Rimbaud, homme de lettres.
(3) Musicien, mit en musique des poèmes de Charles Cros/ Verlaine le décrivait comme "Jesus Christ après trois ans d'absinthe".

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Germain Nouveau à Jean Richepin**
Date: Wed, 8 Aug 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Vacances en France

Lettre de Germain Nouveau à Jean Richepin(1) - La province

[Dijon, août 1876]

[...] Joli, Dijon ! De longs toits obliques, bordés de fenestrelles à toits en capuchon, des palais, des palais ! des maisons ciselées comme des tabatières royales, des églises mirobolantes !

Et la ville nage dans un air doré.
Je n'ai pas trouvé de têtes d'éléphants – comme pipe.
Ai trouvé mieux : sanglier à défenses pointues inculottables, 7 sous !

[À cette lettre était joint un : DIZAIN
(sérieux celui-là ! pour faire oublier
affreuses plaisanteries RÉALISTES)

La Province ! Eh bien oui, poète, qu'en dis-tu ?
. . . . . .

Lautréamont, Germain Nouveau, Oeuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, p. 844.

(1) Poète, auteur de *La Chanson des gueux*, recueil paru en 1876. Le poète fut condamné à une peine de prison pour outrage aux bonnes mœurs et à la morale publique.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Alfred Jarry à Robert Scheffer**
Date: Thu, 9 Aug 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Vacances en France

Lettre de Alfred Jarry à Robert Scheffer - Simple ballade

Mercredi midi
[printemps ou été 1896]

Mon cher Scheffer,

Je suis obligé de m'excuser, quoique de ce très navré, ne recevant votre mot que maintenant, par la négligence des concierges, et ayant promis antérieurement à des gens. Je suis retourné avant-hier au bois en bicyclette, il me reste un entraînement notable, malgré la longue interruption : vous ferait-il plaisir que je vous rencontre un de ces matins pour excursion ou simple ballade [sic] ?

Bien cordialement.
ALFRED JARRY

Alfred Jarry, Oeuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, p. 1046.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Anna de Noailles à Paule Barrès**
Date: Fri, 10 Aug 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Vacances en France

La diffusion des lettres quotidiennes sera interrompue pendant une période de deux semaines. Le service reprendra le lundi 27 août prochain.

Lettre de Anna de Noailles à Paule Barrès - La langueur de la campagne

Anna de Noailles écrit ici à Paule Barrès, la femme de Maurice Barrès. Les Noailles et les Barrès se sont rencontrés en 1901 et se fréquentent après leur rencontre , jusqu'à ce que la passion des deux écrivains apparaissent au grand jour. Pour le moment, dans cette lettre, les formes sont respectées. Mais la langueur de la campagne en août se prête à la langueur amoureuse.

Évian, Mercredi [19 août 1903]

Chère Madame,

C'est un grand plaisir pour moi de vous écrire, cela m'éloigne de l'effrayant jour de pluie qu'il fait, et de la morne langueur de la campagne.
Tout ce qui pendant des années m'a semblé si beau, si léger, si tiède, retombe lourdement sur mon coeur; je ne tiens que des choses mortes ; les volets verts, l'eau de l'étang, les mauves emmêlées du potager, et une longue tonnelle de poiriers qui étouffent, me sont comme des livres d'images, retrouvés après l'enfance ; voilà ce que c'est de n'être plus si jeune ; j'avais deux ans de moins la dernière fois que je suis venue ici, et tout l'univers est changé; quelle peur cela doit donner de vivre encore, c'est pourquoi je n'y tiens plus beaucoup ; on sent bien qu'avec les armées on mourra désenivré, et c'est le plus terrible, tandis qu'Yseult, Juliette, toutes celles qui moururent, non dans leur fit, mais avec des robes déchirées, ne sont vraiment pas très à plaindre(1).
je sais bien, chère Madame, et vous le savez mieux que moi, - avec une âme plus parfaite, qu'il y a le goût du dévouement, de l'ordre paisible, mais c'est la besogne patiente de l'esprit, et non la besogne passionnée, qui est de rêver dans la solitude, de s'exalter, de se nuire, et de se donner à soi-même tant de pensées amoureuses(2).
J'espère qu'Aix vous plaît, ou du moins que vous pouvez y respirer sans mélancolie. Mon fière qui a un étonnant automobile(3) pense nous conduire samedi, dimanche ou lundi du côté de Chambéry et d'Aix; si ce projet tient bon nous vous avertirons de notre visite.
Je ne puis plus me passer des automobiles, si folles, si errantes. La prudence même finit par ne plus occuper; les côtes et les
reculs sont de faibles fatalités ; je sens que j'irais dans une voiture fêlée avec un chauffeur ivre, plutôt que de rester assise près d'un rosier, à l'heure où tombe toute la détresse du soir.
Ce sont de fortes habitudes qu'on prend, que ces courses hors de soi-même ; on ne peut plus soupirer sur place.
J'ai de très bonnes nouvelles de ma soeur; elle et moi sommes infiniment touchées, chère Madame, de la bonté que vous lui témoignez ; elle m'en parlait souvent.
Mathieu, mon frère, ma mère me chargent de les rappeler à votre souvenir et à celui de Monsieur Barrès.
Je vous prie de croire tous les deux, et Philippe(4) aussi, à mon plus sincère et plus

affectueux attachement. Mon fils vous embrasse.

Anna de Noailles

Anna de Noailles - Maurice Barrès, Correspondance 1901-1923, établie, présentée et annotée par Claude Mignot, Éditions L'Inventaire, 1994, p. 33-34.

(1) Ce passage poétique et puissament évocateur est dans la tonalité des poèmes d'Anna de Noailles.
(2) On ne sait si Anna en a conscience, mais tout ce paragraphe décrit leurs deux situations respectives : celle de Paule Barrès, épouse irréprochable, qui restera auprès de son mari malgré les tumultes de la passion qu'il connaîtra avec Anna ; celle d'Anna, passionnée, qui ne pouvant vivre sans Barrès, rompra avec son mari Mathieu de Noailles.
(3) Mot de genre encore incertain, comme le montre la suite de la lettre.
(4) Philippe Barrès, fils de Maurice et Paule Barrès.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] Lettre XXXII du Marquis de Custine**
Date: Mon, 27 Aug 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'âme russe

Lettre XXXII du Marquis de Custine - C'est la civilisation qu gâte l'homme

Les lettres du Marquis de Custine, envoyées à des amis ou destinées au public et ensuite réunies par lui dans La Russie en 1839, sont une réponse parmi d'autres à la curiosité à l'égard d'un pays que les Français jugent à l'opposé du leur, sur le plan géographique, social et culturel. Custine va livrer, de la réalité découverte en Russie, une vision à la fois fascinée et négative. Premier contraste, le Russe est un être primitif, pur, gâché par la civilisation.

Yourewetch-Powoiskoï, petite ville entre Yaroslaf et Nijni Novgorod, ce 21 août 1839

[...] Les jolies paysannes sont rares en Russie ; c'est ce que je répète chaque jour ; pourtant celles qui sont belles le sont parfaitement. Les yeux, taillés en amande, ont une expression particulière ; la coupe de leurs paupières est pure et nette, mais le bleu de la prunelle est souvent trouble, ce qui rappelle le portrait des Sarmates, par Tacite, qui dit qu'ils ont les yeux glauques ; cette teinte donne à leur regard voilé une douceur, une innocence dont le charme devient irrésistible. Elles ont à la fois la délicatesse des vaporeuses beautés du Nord, et la volupté des femmes de l'Orient. L'expression de bonté de ces ravissantes créatures inspire un sentiment singulier : c'est un mélange de respect et de confiance. Il faut venir dans l'intérieur de la Russie pour savoir tout ce que valait l'homme primitif, et tout ce que les raffinements de la société lui ont fait perdre. je l'ai dit, je le répète, et je le répéterai peut?être encore avec plus d'un philosophe : dans ce pays patriarcal, c'est la civilisation qui gâte l'homme. Le Slave était naturellement ingénieux, musical, presque compatissant ; le Russe policé est faux, oppresseur, singe et vaniteux. Un siècle et demi sera nécessaire pour mettre ici d'accord les mœurs nationales avec les nouvelles idées européennes, en supposant toutefois que, pendant cette longue succession de temps, les Russes ne seront gouvernés que par des princes éclairés, et amis du progrès. comme on dit aujourd'hui. En attendant cet heureux résultat, la complète séparation des classes fait de la vie sociale en Russie une chose violente et immorale ; on dirait que c'est dans ce pays que Rousseau est venu chercher la première idée de son système, car il n'est pas même nécessaire d'employer les ressources de sa magique éloquence pour prouver que les arts et les sciences ont fait plus de mal que de bien aux Russes. L'avenir apprendra au monde si la gloire militaire et politique doit dédommager ce peuple du bonheur dont le privent son organisation sociale et les emprunts qu'il ne cesse de faire aux étrangers.[à suivre]

La Russie en 1839, Marquis de Custine, notes et éclaircissements de Michel Parfenov, Éditions Solin, 1990, pp. 286-291.

Objet: **[FloriLettres] Lettre XXXII du Marquis de Custine - suite I**
Date: Tue, 28 Aug 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'âme russe

Lettre XXXII du Marquis de Custine - Un charme inconnu

Les lettres du Marquis de Custine, envoyées à des amis ou destinées au public et ensuite réunies par lui dans La Russie en 1839, sont une réponse parmi d'autres à la curiosité à l'égard d'un pays que les Français jugent à l'opposé du leur, sur le plan géographique, social et culturel. Custine va livrer, de la réalité découverte en Russie, une vision à la fois fascinée et négative. Deuxième contraste, le charme qui émane du Russe vient d'un mélange de tendresse et de fourberie.

Yourewetch-Powoiskoï, petite ville entre Yaroslaf et Nijni Novgorod, ce 21 août 1839

L'élégance est innée chez les hommes de pure race slave. Ils ont dans le caractère un mélange de simplicité, de douceur et de sensibilité qui maîtrise les cœurs ; il s'y joint souvent beaucoup d'ironie et un peu de fausseté, mais dans les bons naturels ces défauts ont tourné en grâce : il n'en reste qu'une physionomie dont l'expression de finesse est incomparable ; on est dominé par un charme inconnu, c'est une mélancolie tendre et qui n'a rien d'amer, une douceur souffrante qui naît presque toujours d'un mal secret que l'homme se cache à soi-même pour le mieux déguiser aux yeux des autres. Bref, les Russes sont une nation résignée... cette simple parole dit tout. L'homme qui manque de liberté ? ici ce mot exprime des droits naturels, des besoins véritables ?, eût-il d'ailleurs tous les autres biens, est comme une plante privée d'air; on a beau arroser la racine, la tige produit tristement quelques feuillages sans fleurs.

Les vrais Russes ont quelque chose de particulier dans l'esprit, dans l'expression du visage et dans la tournure. Leur démarche est légère, et tous leurs mouvements dénotent un naturel distingué. Ils ont les yeux très fendus, peu ouverts et dessinés en forme d'ovale allongé ; le trait qu'ils ont presque tous dans le regard donne à leur physionomie une expression de sentiment et de malice singulièrement agréable. Les Grecs, dans leur langue créatrice, appelaient les habitants de ces contrées syromèdes, mot qui veut dire oeil de lézard; le nom latin sarmates est venu de là. Ce trait dans l'oeil a donc frappé tous les observateurs attentifs. Le front des Russes n'est ni très élevé ni très large ; mais il est d'une forme gracieuse et pure ; ils ont à la fois dans le caractère de la méfiance et de la crédulité, de la fourberie et de la tendresse ; et tous ces contrastes sont pleins de charme ; leur sensibilité voilée est plutôt communicative qu'expansive, c'est d'âme à âme qu'elle se révèle. [à suivre]

La Russie en 1839, Marquis de Custine, notes et éclaircissements de Michel Parfenov, Éditions Solin, 1990, pp. 286-291.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.

Objet: **[FloriLettres] Lettre XXXII du Marquis de Custine - suite II**
Date: Wed, 29 Aug 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'âme russe

Lettre XXXII du Marquis de Custine - Un homme universel

Les lettres du Marquis de Custine, envoyées à des amis ou destinées au public et ensuite réunies par lui dans La Russie en 1839, sont une réponse parmi d'autres à la curiosité à l'égard d'un pays que les Français jugent à l'opposé du leur, sur le plan géographique, social et culturel. Custine va livrer, de la réalité découverte en Russie, une vision à la fois fascinée et négative. Troisième contraste, le Russe est un homme d'élite qui s'ignore.

Yourewetch-Powoiskoï, petite ville entre Yaroslaf et Nijni_Novgorod, ce 21 août 1839

Un paysan russe a pour principe de ne reconnaître nul obstacle, non pas à ses désirs ... pauvre aveuglé !

mais à l'ordre qu'il reçoit. Armé de la hache qu'il porte partout avec lui, il devient une espèce de magicien qui crée en un moment tout ce qui manque au désert. Il saura vous faire retrouver les bienfaits de la civilisation dans la solitude ; il raccommodera votre voiture ; il suppléera même à une roue cassée qu'il remplacera par un arbre habilement posé sous la caisse, attaché d'un bout à une traverse, et de l'autre traînant à terre ; si malgré cette industrie votre téléga est hors d'état de marcher, il en substituera un autre qu'il met sur pied en un moment, sachant faire servir avec beaucoup d'intelligence les débris de l'ancien à la construction du nouveau. On m'avait conseillé à Moscou de voyager en tarandasse, et j'aurais bien fait de suivre cet avis, car, avec cette sorte d'équipage, on ne risque jamais de rester en chemin... Il peut être raccommodé, même reconstruit par chaque paysan russe.

Si vous voulez camper, cet homme universel vous bâtira une maison pour la nuit: et votre cabane improvisée vaudra mieux qu'aucune auberge de ville. Après vous avoir établi aussi confortablement que vous pouvez l'être, il s'enveloppera dans sa peau de mouton retournée et se couchera sur le nouveau seuil de votre porte, dont il défendra l'entrée avec la fidélité d'un chien ; ou bien il s'assiéra au pied d'un arbre devant la demeure qu'il vient de créer pour vous, et, tout en regardant le ciel, il vous désennuiera dans la solitude de votre gîte par des chants nationaux dont la mélancolie répond aux plus doux instincts de votre coeur, car le talent inné pour la musique est encore une des prérogatives de cette race privilégiée dans son malheur; ... et jamais l'idée ne lui viendra qu'il serait juste qu'il prit place à côté de vous dans la cabane qu'il vient de vous construire.

Ces hommes d'élite resteront?ils longtemps cachés dans les déserts où la Providence les tient en réserve... à quel dessein ? Elle seule le sait!... Quand sonnera pour eux l'heure de la délivrance, et bien plus, du triomphe ? C'est le secret de Dieu. [à suivre]

La Russie en 1839, Marquis de Custine, notes et éclaircissements de Michel Parfenov, Éditions Solin, 1990, pp. 286-291.

Objet: **[FloriLettres] Lettre XXXII du Marquis de Custine - suite III**
Date: Thu, 30 Aug 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'âme russe

Lettre XXXII du Marquis de Custine - Un peuple sans joie

Les lettres du Marquis de Custine, envoyées à des amis ou destinées au public et ensuite réunies par lui dans La Russie en 1839, sont une réponse parmi d'autres à la curiosité à l'égard d'un pays que les Français jugent à l'opposé du leur, sur le plan géographique, social et culturel. Custine va livrer, de la réalité découverte en Russie, une vision à la fois fascinée et négative. Quatrième contraste, « Le vice de la nation devient la vertu de l'individu. »

Yourewetch-Powoiskoï, petite ville entre Yaroslaf et Nijni Novgorod, ce 21 août 1839

J'admire la simplicité d'idées et de sentiments de ces hommes. Dieu, le roi du ciel, le czar, le roi de la terre : voilà pour la théorie ; les ordres, les caprices mêmes du maître, sanctionnés par l'obéissance de l'esclave : voilà pour la pratique. Le paysan russe croit se devoir corps et âme à son seigneur.

Conformément à cette dévotion sociale, il vit sans joie, mais non pas sans orgueil ; or la fierté suffit à l'homme pour subsister ; c'est l'élément moral de l'intelligence. Elle prend toutes sortes de formes, même celle de l'humilité, de cette modestie religieuse découverte par les chrétiens.

Un Russe ne sait ce que c'est que de dire non à ce maître qui lui représente deux autres maîtres bien plus grands, Dieu et l'empereur, et il met toute son intelligence, toute sa gloire à vaincre les petites difficultés de l'existence que respectent, qu'invoquent, qu'amplifient les hommes du commun chez les autres nations, vu qu'ils considèrent ces ennuis comme des auxiliaires de leur vengeance contre les riches, qu'ils regardent en ennemis parce qu'ils les appellent les heureux de ce monde.
Les Russes sont trop dénués de tous les biens de la vie pour être envieux; les hommes vraiment à plaindre ne se plaignent plus: les envieux de chez nous sont des ambitieux manqués ; la France, ce pays du bien?être facile, des fortunes rapides, est une pépinière d'envieux ; je ne puis m'attendrir sur les regrets haineux de ces hommes dont l'âme est énervée par les douceurs de la vie ; tandis que la patience de ce peuple-ci m'inspire une compassion, j'ai presque dit une estime profonde. L'abnégation politique des Russes est abjecte et révoltante : leur résignation domestique est noble et touchante. Le vice de la nation devient la vertu de l'individu. [à suivre]

La Russie en 1839, Marquis de Custine, notes et éclaircissements de Michel Parfenov, Éditions Solin, 1990, pp. 286-291.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] Lettre XXXII du Marquis de Custine -suite IV
Date: Fri, 31 Aug 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'âme russe

Lettre XXXII du Marquis de Custine - Ils savent soupirer et gémir

Les lettres du Marquis de Custine, envoyées à des amis ou destinées au public et ensuite réunies par lui dans La Russie en 1839, sont une réponse parmi d'autres à la curiosité à l'égard d'un pays que les Français jugent à l'opposé du leur, sur le plan géographique, social et culturel. Custine va livrer, de la réalité découverte en Russie, une vision à la fois fascinée et négative. Cinquième contraste, la souffrance du Russe est à la mesure de sa plainte, puissante et sonore.

Yourewetch-Powoiskoï, petite ville entre Yaroslaf et Nijni Novgorod, ce 21 août 1839

A la place de l'empereur, je ne me contenterais pas d'interdire à mes sujets la plainte, je leur défendrais aussi le chant, qui est une plainte déguisée ; ces accents si douloureux sont un aveu et peuvent devenir une accusation, tant il est vrai que, sous le despotisme, les arts eux?mêmes, lorsqu'ils sont nationaux, ne sauraient passer pour innocents ; ce sont des protestations déguisées.

De là sans doute le goût du gouvernement et des courtisans russes pour les ouvrages, les littérateurs et les artistes étrangers; la poésie empruntée a peu de racines. Chez les peuples esclaves, on craint les émotions profondes causées par les sentiments patriotiques ; aussi tout ce qui est national y devient?il un moyen d'opposition, même la musique. C'est ce qu'elle est en Russie où, des coins les plus reculés du désert, la voix de l'homme élève au ciel ses plaintes vengeresses pour demander à Dieu la part de bonheur qui lui est refusée sur la terre !... Donc si l'on est assez puissant pour opprimer les hommes, il faut être assez conséquent pour leur dire : Ne chantez pas. Rien ne révèle la souffrance habituelle d'un peuple comme la tristesse de ses plaisirs. Les Russes n'ont que des consolations, ils n'ont pas de plaisirs. je suis surpris que personne avant moi n'ait averti le pouvoir de l'imprudence qu'il commet en permettant aux Russes un délassement qui trahit leur misère et donne la mesure de leur résignation : une résignation si profonde, c'est un abîme de douleur.

La Russie en 1839, Marquis de Custine, notes et éclaircissements de Michel Parfenov, Éditions Solin, 1990, pp. 286-291.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de P.J.C. Janssen à l'Académie des Sciences (I)**
Date: Mon, 3 Sep 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'éclipse du 18 août 1868

Lettre de Pierre Jules César Janssen à l'Académie des Sciences - Le choix de la station

Janssen (1824-1907) est un physicien et astronome en partie autodidacte dont les premières recherches portent sur les propriétés de l'œil face à la chaleur rayonnante. Il s'intéressera ensuite à la nature des raies sombres qui strient le spectre solaire et effectuera plusieurs missions d'observations concluantes sur ce problème qui intriguait déjà les scientifiques de son époque. Il se penche en même temps sur la structure du soleil et participe à l'expédition en Inde pour observer l'éclipse totale de soleil du 18 août...

Observations spectrales prises pendant l'éclipse du 18 août 1868, et méthode d'observation des protubérances en dehors des éclipses.

Calcutta, 3 novembre 1868

J'ai eu l'honneur d'écrire à l'Académie, le 19 septembre dernier, pour lui donner des nouvelles sommaires de ma mission. Aujourd'hui, je désire lui adresser un rapport complet sur mes observations pendant la grande éclipse du 18 août dernier.

Le paquebot des Messageries impériales qui m'amenait de France m'a débarqué à Madras , le 16 janvier, sur la côte de Coromandel. À Madras, j'ai été reçu par les autorités anglaises avec une grande courtoisie. Lord Napier, gouverneur de la province de Madras, me fit conduire à Masulipatam sur un vapeur de l'État. M. Graham, collecteur adjoint, fut attaché à ma mission pour aplanir toutes les difficultés que je pourrais rencontrer dans l'intérieur.

Il me restait à choisir ma station.

Si l'on jette les yeux sur une carte de l'éclipse, on voit que la ligne de la centralité (1) après avoir traversé le golfe du Bengale, pénètre sur la côte Est du continent indien à hauteur de Masulipatam ; elle coupe les bouches de la Kistna (2), traverse de grandes plaines formées par le delta de ce fleuve, et s'engage ensuite dans un pays élevé, contenant plusieurs chaînes situées à la frontière de l'Etat indépendant du Nizzam.
D'après l'ensemble des informations très nombreuses recueillies et discutées, je fus conduit à choisir la ville de Guntoor, placée sur la ligne centrale à égale distance des montagnes et de la mer ; j'évitais ainsi les brumes marines très fréquentes à Masulipatam et les nuages qui couronnent souvent les pics élevés.

Guntoor est une ville indienne assez importante, centre d'un grand commerce de coton. Ces cotons viennent en partie des États du Nizzam et passent en Europe par les ports de Cocanada et Masulipatam. Plusieurs familles de négociants français résident à Guntoor ; elles descendent, pour la plupart, de ces anciennes et nombreuses familles qui, au siècle passé, faisaient fleurir nos belles colonies de l'Inde.

Mon observatoire fut établi chez M. Jules Lefaucheur, qui voulut mettre à ma

disposition tout le premier étage de sa maison, la plus élevée et la mieux située de Guntoor. Les pièces de ce premier étage communiquaient avec une large terrasse sur laquelle je fis élever une construction provisoire répondant aux exigences des observations.

Pierre Jules César Janssen, « Mémoires sur les raies telluriques du spectre solaire », in *Astrophysique et Astronomie*, textes réunis et annotés par Jean-Pierre Verdet, Collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 765-772.

Thème de la semaine : L'éclipse du 18 août 1868
(1) Une éclipse de soleil est dite centrale lorsque la ligne des centres soleil-lune rencontre la terre. Le lieu des points de rencontre de cette ligne et de la terreau cours de l'éclipse est la ligne de centralité. (NDE)

(2) Le fleuve Krishna qui prend sa source au Sud de Bombay et se jette dans le Golfe du Bengale (NDE).

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de P.J.C. Janssen à l'Académie des Sciences (II)**
Date: Tue, 4 Sep 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'éclipse du 18 août 1868

Lettre de Pierre Jules César Janssen à l'Académie des Sciences - Lunettes, téléscope, spectroscopes

En attendant l'éclipse, Janssen entouré d'une équipe d'astronomes bénévoles, emploie son temps au réglage et perfectionnement des instruments et familiarise tout le monde avec leur maniement.

Mes instruments consistaient en plusieurs grandes lunettes de 6 pouces d'ouverture et un télescope Foucault de 21 centimètres de diamètre.

Les lunettes étaient montées sur un même plateau qui les rendait solidaires. Le mouvement général était communiqué par un mécanisme, construit par MM. Brunner frères, qui permettait de suivre le soleil par un simple mouvement de rappel. L'appareil était muni de chercheurs de 2 pouces et de 2 pouces 3/4 d'ouverture, formant eux?mêmes de bonnes lunettes astronomiques. En analyse spectrale céleste, les chercheurs (1) ont une importance toute particulière, c'est par leur intermédiaire qu'on sait sur quel point précis de l'objet étudié se trouve la fente du spectroscope ou de la lunette principale. Il importe donc que les fils réticulaires ou, en général, les points de repère placés dans le champ du chercheur soient réglés très rigoureusement sur la fente de l'appareil spectral. Tous mes soins avaient été apportés pour atteindre ce but capital. Des micromètres spéciaux devaient permettre, en outre, de mesurer rapidement la hauteur et l'angle de position des protubérances (2). Quant aux spectroscopes adaptés aux grandes lunettes, je les avais choisis de pouvoirs optiques différents, afin de pouvoir répondre aux diverses exigences des phénomènes de l'éclipse. Enfin, tout l'appareil portait, du côté des oculaires, des écrans en toile noire formant chambre obscure et destinés à conserver à la vue toute sa sensibilité.[...]

MM, Jules, Arthur et Guillaume Lefaucheur se mirent à ma disposition pour les observations secondaires. M. Jules Lefaucheur, exercé au maniement du crayon, se chargea du dessin de l'éclipse. [...] J'étais assisté, dans mes observations propres, par M. Rédier, jeune aspirant au grade d'officier que M. le Commandant du paquebot l'Impératrice avait bien voulu mettre à ma disposition. Le concours de M. Rédier, doué d'ailleurs de dispositions heureuses pour les sciences d'observation, m'a été fort utile.

Le temps qui nous resta avant l'éclipse fut employé à des études et à des répétitions préliminaires... [à suivre]

Pierre Jules César Janssen, « Mémoires sur les raies telluriques du spectre solaire », in *Astrophysique et Astronomie*, textes réunis et annotés par Jean-Pierre Verdet, Collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 765-772.

(1) On appelle "chercheur" une petite lunette à vaste champ associée à une lunette astronomique.
(2) Ce sont des projections de matière qui s'élèvent au?dessus de la surface à des hauteurs d'environ 40 000 kilomètres.

Objet: **[FloriLettres] de P.J.C. Janssen à l'Académie des Sciences (III)**
Date: Wed, 5 Sep 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'éclipse du 18 août 1868

Lettre de Pierre Jules César Janssen à l'Académie des Sciences - L'instant décisif

Au moment de l'obscurité totale, les fentes spectrales sont tangentes aux deux disques solaire et lunaire ; elle traverse donc les régions circumsolaires immédiatement en contact avec la photosphère...

L'éclipse approchait et le temps ne semblait pas devoir nous favoriser ; il pleuvait depuis longtemps sur toute la côte. On considérait ces pluies comme exceptionnelles. Bien heureusement, le temps se remit peu à peu avant le 18. Le jour de l'éclipse, le soleil brilla dès son lever, bien qu'il fût encore dans une couche de vapeurs ; il s'en dégagea bientôt et au, moment où nos lunettes nous signalaient le commencement de l'éclipse, il brillait de tout son éclat.

Chacun était à son poste. Les observations commencèrent immédiatement. Pendant les premières phases, quelques légères vapeurs vinrent passer sur le soleil ; nuisirent à la netteté des mesures thermométriques, mais quand le moment de la totalité approcha, le ciel reprit une pureté suffisante.
Cependant la lumière baissait visiblement, les objets semblaient éclairés par un clair de lune. L'instant décisif approchait et on l'attendait avec une certaine anxiété ; cette anxiété n'ôtait rien à nos facultés, elle les surexcitait plutôt et d'ailleurs elle se trouvait bien justifiée, et par la grandeur du phénomène que la nature nous préparait, et par le sentiment que les fruits de longs préparatifs et d'un grand voyage allaient dépendre d'une observation de quelques instants.

Bientôt le disque solaire se trouve réduit à une mince faucille lumineuse. On redouble d'attention. Les fentes spectrales de l'appareil de 6 pouces sont tenues rigoureusement en contact avec la portion du limbe lunaire qui va éteindre les derniers rayons solaires, de manière que ces fentes soient amenées par la lune elle-même dans les plus basses régions de l'atmosphère solaire quand les deux disques seront tangents.

L'obscurité a lieu tout à coup, et les phénomènes spectraux changent aussitôt d'une manière bien remarquable. [à suivre]

Pierre Jules César Janssen, « Mémoires sur les raies telluriques du spectre solaire », in *Astrophysique et Astronomie*, textes réunis annotés par Jean-Pierre Verdet, Collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 765-772.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de P. J. C. Janssen à l'Académie des Sciences (IV)**
Date: Thu, 6 Sep 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'éclipse du 18 août 1868

Lettre de Pierre Jules César Janssen à l'Académie des Sciences - Les spectres solaires

Les études de Janssen sur le spectre solaire l'avaient amené à douter de la réalité d'une importante atmosphère autour du soleil. Aussi n'est-il que peu surpris de constater, le 18 août, ou que cette atmosphère n'existe pas, ou que sa hauteur est si faible qu'elle a echappé aux observations. Ce constat l'amènera à réviser la théorie admise jusqu'ici, concernant la constitution du soleil.

Deux spectres formés de cinq ou six lignes très brillantes, rouge, jaune, vertes, bleue, violette, occupent le champ spectral, et remplacent l'image prismatique solaire qui vient de disparaître.

Ces spectres, hauts d'environ une minute, se correspondent raie pour raie; ils sont séparés par un espace obscur, où je ne distingue aucune raie sensible. Le chercheur montre que ces deux spectres sont dus à deux magnifiques protubérances, qui brillent maintenant à droite et à gauche de la ligne des contacts où vient d'avoir eu lieu l'extinction. L'une d'elles surtout, celle de gauche, est d'une hauteur de plus de trois minutes ; elle rappelle la flamme d'un feu de forge, sortant avec force des ouvertures du combustible, poussée par la violence du vent. La protubérance de droite (bord occidental) présente l'apparence d'un massif de montagnes neigeuses dont la base reposerait sur le limbe de la lune, et qui seraient éclairées par un soleil couchant : ces apparences ont été décrites avec soin par M. Jules Lefaucheur ; je ferai remarquer, avant de quitter le sujet des protubérances, sur lequel j'aurai à revenir d'une manière spéciale, que l'observation précédente montre immédiatement :

1° La nature gazeuse des protubérances (raies spectrales brillantes) ;
2° La similitude générale de leur composition chimique (spectres se correspondant raie pour raie) ;
3° Leur espèce chimique (les raies rouge et bleue de leur spectre n'étaient autres que les raies C et F du spectre solaire caractérisant, comme on sait, le gaz hydrogène). [à suivre]

Pierre Jules César Janssen, « Mémoires sur les raies telluriques du spectre solaire », in Astrophysique et Astronomie, textes réunis et annotés par Jean-Pierre Verdet, Collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 765-772.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de P. J. C. Janssen à l'Académie des Sciences (V)**
Date: Fri, 7 Sep 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'éclipse du 18 août 1868

Lettre de Pierre Jules César Janssen à l'Académie des Sciences - Une petite raie rouge, brillante

« J'espère que malgré l'état de ma vue, fatiguée par mes longues études sur la lumière, je pourrai continuer ces travaux. J'ai eu l'occasion aussi de continuer mes études sur le spectre de la vapeur d'eau. Le climat de L'Inde, très humide en ce moment, est très favorable à ces recherches. »

Pendant l'obscurité totale, je fus extrêmement frappé du vif éclat des raies protubérantielles (1) ; la pensée me vint aussitôt qu'il serait possible de les voir en dehors des éclipses. Malheureusement, le temps qui se couvrit après le dernier contact ne me permit de rien tenter pour ce jour-là. Pendant la nuit, la méthode et ses moyens d'exécution se formulèrent nettement dans mon esprit. Le lendemain 19, levé à 3 heures du matin, je fis tout disposer pour les nouvelles observations. Le soleil se leva très beau ; aussitôt qu'il fut dégagé des plus basses vapeurs de l'horizon, je commençai à l'explorer. Voici comment je procédais. Par le moyen de ma grande lunette, je plaçais la fente du spectroscope sur le bord du disque vers les régions mêmes où, la veille, j'avais observé les protubérances lumineuses. Cette fente, placée en partie sur le disque solaire et en partie en dehors, donnait par conséquent deux spectres: celui du soleil et celui de la région protubérantielle. L'éclat du spectre solaire était une grande difficulté ; je la tournais en masquant dans le spectre solaire le jaune, le vert et le bleu, les portions les plus brillantes. Toute mon attention était dirigée sur la ligne C, obscure pour le soleil, brillante pour la protubérance et qui, répondant à une partie moins lumineuse du spectre, devait être beaucoup plus facilement perceptible (2).

J'étais depuis peu de temps à étudier la région protubérantielle du bord occidental quand j'aperçus tout à coup une petite raie rouge, brillante, de 1 à 2 minutes de hauteur, formant le prolongement rigoureux de la raie obscure C du spectre solaire. En faisant tourner la fente du spectroscope, de manière à balayer méthodiquement la région, cette ligne persistait, mais elle se modifiait dans sa longueur et dans l'éclat de ses diverses parties, accusant ainsi une grande variabilité dans la hauteur et dans le pouvoir lumineux des diverses régions de la protubérance.
Cette exploration fut faite à trois reprises différentes, et toujours la ligne brillante apparut dans les mêmes circonstances. M. Rédier, qui m'assistait avec beaucoup de zèle, dans cette recherche, la vit comme moi, et bientôt nous pûmes en prédire l'apparition par la seule connaissance des régions explorées.[...] Ainsi se trouvait démontrée la possibilité d'observer les raies des protubérances en dehors des éclipses, et d'y trouver une méthode pour l'étude de ces corps.

Pierre Jules César Janssen, « Mémoires sur les raies telluriques du spectre solaire », in Astrophysique et Astronomie, textes réunis annotés par Jean-Pierre Verdet, Collection Textes essentiels, Larousse, 1993, pp. 765-772.

(1) Les protubérances sont des projections de matière qui s'élèvent au-dessus de la surface à des hauteurs d'environ 40 000 kilomètres.

(2) Un des titres de gloire de Janssen est d'avoir mis au point cette technique d'observation des protubérances en dehors des éclipses.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Charles Baudelaire à Alphonse Baudelaire**
Date: Mon, 10 Sep 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : école, élèves et professeurs

Lettre de Charles Baudelaire à Alphonse Baudelaire - Douce ironie.

Les contradictions qui gouvernaient la vie de Baudelaire et avec lesquelles il aimait à jouer, faisant du mal de vivre une source de création, se retrouvent dans sa correspondance. Dans ses premières lettres de jeunesse, il se montre un frère ou un fils attentif et affectueux pourtant existe déjà ce ton sardonique, moqueur qui imprégnera toute son œuvre.

(Lyon.) Le 6 (septembre) 1832.

Mon frère,
Qu'as-tu donc, que t'est-il arrivé, es-tu fâché contre moi, es-tu malade ? Voilà deux fois que je t'écris ; tu n'as donc pas reçu ma lettre ? (...) Je suis en vacances mais c'est comme si je n'y étais pas ; on a eu la détestable idée de me mettre en pension comme le reste de l'année. Ce qu'il y a de pis, c'est que papa m'avait promis de voyager et qu'il n'a pas le temps. (...)

Ecris-moi ce que tu fais, si tu vas beaucoup à la chasse. J'avoue que ma sixième a été bien ébauchée. Car je n'ai eu au collège qu'un accessit. Il est vrai que dans la pension j'ai eu des livres mais qu'est-ce que c'est qu'un prix dans une petite pension ? Mais je vais entrer tout à fait au Collège en cinquième et j'espère que je me ferai remarquer. (...) Dans toutes mes lettres j'ai oublié de te parler de notre société. Nous ne connaissons pas une Lyonnaise ; toutes nos connaissances se bornent au militaire, à l'intendance et à la gendarmerie. Nous avons dans notre société des personnes aimables et quelques femmes charmantes. Je n'ai pas besoin de te les nommer, cela ne t'intéresserait nullement, puisque tu ne les connais pas. J'ai oublié aussi de te parler de notre logement. Il est charmant. Sans exagérer nous avons une vue des plus belles de Lyon. Tu ne peux pas te figurer comme c'est beau, comme c'est magnifique, comme c'est beau (sic), comme ce coteau est riche, comme il est vert. Allons, réponds-moi. Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que toute la famille.

Ton cadet.
Charles.

Maman et papa me chargent de les rappeler à ton souvenir.

Charles Baudelaire, *Correspondance (janvier 1832-février 1860)*, tome I, textes établis, présentés et annotés par C. Pichois avec la collaboration de J. Ziegler, éd. Gallimard, coll. La Pléiade, 1973, p. 9.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Arthur Rimbaud à Georges Izambard**
Date: Tue, 11 Sep 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : école, élèves et professeurs

Lettre d'Arthur Rimbaud à Georges Izambard - Je m'encrapule le plus possible.

Dans cette lettre superbe et violente à son ancien professeur de rhétorique, Arthur Rimbaud donne, en apparence, un mauvais exemple. Mais s'il fait la grève de l'école et de toute forme d'apprentissage, s'il s'encrapule, c'est pour devenir « voyant », c'est au nom de la poésie. Et ce projet ne souffre aucune compromission. Telle est aussi la leçon, qu'avec ironie, il adresse à Izambard.

Charleville, 13 mai 1871 (1)

Cher Monsieur,

Vous revoilà professeur (2). On se doit à la Société, m'avez-vous dit ; vous faites partie des corps enseignants : vous roulez dans la bonne ornière. Moi aussi, je suis le principe: je me fais cyniquement entretenir; je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en parole, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles. Stat mater dolorosa, dum pendet filius. Je me dois à la Société, c'est juste, - et j'ai raison. Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie subjective (3) : votre obstination à regarder le râtelier universitaire, - pardon !- le prouve ! Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, - bien d'autres espèrent la même chose, - je verrai dans votre principe le poésie objective, je la verrai plus sincèrement que vous ne le feriez! Je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient, quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris! Travailler maintenant, jamais, jamais ; je suis en grève.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprenez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout de ma faute. C'est faux de dire : Je pense : on devrait dire : On me pense. Pardon du jeu de mots. - Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

Vous n'êtes pas Enseignant pour moi. Je vous donne ceci : est-ce de la satire, comme vous diriez ? Est-ce de la poésie? C'est de la fantaisie, toujours. Mais, je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni trop de la pensée. [...] (4)

Arthur Rimbaud, *Œuvre-Vie*, édition du centenaire établie par Alain Borer, Arléa, 1991, pp.183-185 (notes de Jean-Luc Steinmetz).

(1) Après un premier séjour à Paris, Rimbaud est de retour à Charleville. Son ami Delahaye a repris le collège, mais Rimbaud, enflammé par la Commune et tout à

son projet de constitution révolutionnaire, s'y est refusé.
(2) Après avoir été démobilisé, en janvier 1871, Izambard a décliné un poste de professeur à Saint-Pétersbourg, et pris un poste de vacataire à Douai, sa ville natale.
(3) Rimbaud veut parler de l'expression des sentiments personnels ; Izambard aime les Romantiques et les Parnassiens et prétend écrire de la poésie.
(4) La lettre se poursuit par le poème « Le cœur supplicié » : « Mon triste cœur bave à la poupe... Mon cœur est plein de caporal !... »

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Marcel Proust à son père**
Date: Wed, 12 Sep 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : école, élèves et professeurs

Lettre de Marcel Proust à son père - L'amour des lettres.

Lire et connaître la correspondance de Marcel Proust est un outil précieux, presque indispensable à la compréhension de son œuvre. Véritable annexe d'*A la recherche du temps perdu* (dont un passage de la lettre annonce déjà la formation) elle permet de dénouer certains des fils qui se tissent entre la réalité, l'autobiographie et la littérature, le texte poétique - cette lettre évoque d'ailleurs avec force l'un des thèmes majeurs de l'œuvre de Proust, la vocation.

9, boulevard Malesherbes
Jeudi 10 heures
le 28 septembre 1893

Mon cher petit papa,

J'espérais toujours finir par obtenir la continuation des études littéraires et philosophiques pour lesquelles je me crois fait. Mais puisque je vois que chaque année ne fait que m'apporter une discipline de plus en plus pratique, je préfère choisir tout de suite une des carrières pratiques que tu m'offrais (1). Je me mettrai à préparer sérieusement, à ton choix, le concours des affaires étrangères ou celui de l'Ecole des Chartes. - Quant à l'étude d'avoué je préférerais mille fois entrer chez un agent de change. D'ailleurs sois persuadé que je n'y resterais pas trois jours ! Ce n'est pas que je ne croie toujours que tout autre chose que je ferai autre que les lettres et la philosophie, est pour moi du temps perdu. Mais entre plusieurs maux il y en a de meilleurs et de pires. Je n'en ai jamais conçu de plus atroce, dans mes jours les plus désespérés, que l'étude d'avoué. Les ambassades, en me la faisant éviter, me sembleront non ma vocation, mais un remède.(...)

Je suis charmé de me retrouver à la maison dont l'agrément me console de la Normandie et de ne plus voir (comme dit Baudelaire en un vers dont tu éprouveras j'espère toute la force)
...le soleil rayonnant sur la mer (2)

Je t'embrasse mille fois de tout mon cœur

Ton fils

Marcel.

P.S. Tu serais gentil d'écrire à Maman si tu as vu Kopff depuis ton séjour chez les Brouardel, pour ce qui regarde mon examen d'officier.

Marcel Proust, *Correspondance (1880-1895)*, tome I, texte établi, présenté et annoté par P. Kolb, éd. Plon, 1970, p. 238.

(1) Marcel ayant réussi à ses examens pour la licence en droit (son diplôme porte la date du 10 octobre 1893), son père le somme de tirer quelque profit des études qu'il vient d'achever.
(2) *Les Fleurs du Mal*, LVI , "Chant d'automne".

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Alain Fournier à ses parents**
Date: Thu, 13 Sep 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : école, élèves et professeurs

Lettre d'Alain Fournier à ses parents - Loin de chez soi.

Alain Fournier entre comme pensionnaire de l'école préparatoire à l'Ecole Navale du lycée de Brest. Perpétuellement en « exil » par sa vie militaire, arraché au bonheur familial jusque sur le champs de bataille où il y laissera sa vie en 1914, il conservera toujours prégnants ses souvenirs d'enfant jusqu'à l'idéalisation.

Brest, le 30 septembre 1901

Mes chers parents,

Me voici enfin arrivé au lycée, chez le concierge (un pays !) d'où je vous écris cette lettre.

Je viens de voir M. le Proviseur qui a rempli ma feuille d'entrée. Il m'a réclamé un certificat de vaccins (de M. Gougnet, par exemple) et un certificat de bonne conduite, etc., de Voltaire à envoyer directement ici. Tout cela par retour du courrier. C'est un grand monsieur un peu chauve à l'air imposant qui a paru douter de la possibilité d'entrer en 2ème année marine (1). Il m'a dit qu'on me ferait passer l'examen de passage et qu'on verrait.

Le Censeur, lui, a été très gentil, mais ne m'a dit que quelques paroles.
On va vous écrire au sujet du correspondant.

M. Bailly fait beaucoup de classes au petit lycée mais ne fait ici que les classes de Math. élèm.

J'ai vu la mer - bien calme et bien belle ce soir par un beau soleil couchant ainsi que la rade ne contenant que peu de vaisseaux.
Brest est une vieille ville triste et le lycée un grand monument à l'air caserne.

Comme je n'ai guère le temps et que j'ai hâte de voir mes nouveaux camarades et l'intérieur du lycée, je termine en vous embrassant tous bien fort.

Votre fils bien loin de vous (2),

A. Fournier

Alain Fournier, *Lettres à sa famille (l'année 1901)*, éd. Fayard, 1986, p. 17.

(1) Alain Henri Fournier, qui venait d'effectuer une 4ème année à Voltaire, demandait à rentrer directement en 2ème année.
(2) Toute sa correspondance évoque l'attachement à la maison natale, le regret de la tendre enfance.

Mais afin que les savants et les ignorants voient pareillement que je ne fuis nullement le jugement de quiconque, j'ai préféré dédier mes travaux à Ta Sainteté plutôt qu'à tout autre personne parce que tu es considéré comme la personne la plus éminente par la dignité de ton rang et par ton amour pour les lettres et aussi pour les mathématiques (...).

Jean-Jacques Szczerenearz, *Copernic et la révolution copernicienne*, Copernic et le mouvement de la Terre, coll. Nouvelle bibliothèque scientifique, éd. Flammarion, 1998, p. 36.

(1) La date précise est inconnue. J.J. Szczerenearz indique que le premier ouvrage de Copernic, De Commentariolus, semble dater des années 1506 et Copernic indique qu'il a fallu « quatre fois neuf années » pour que paraisse la première édition du De Revolutionibus dont cette lettre est un des prémices.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Charles Péguy à Alain Fournier**
Date: Fri, 14 Sep 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : école, élèves et professeurs

Lettre de Charles Péguy à Alain Fournier - Le professeur et le poète.

L'amitié qui débute autour de 1909 entre les deux hommes porte la marque d'une admiration profonde et d'une influence réciproque. Des échanges poétiques aux discussions théologiques, ils se rencontraient souvent, habitant tous deux Paris et échangèrent de nombreuses lettres jusqu'à la mort de Fournier en 1914.

Dimanche 7 septembre 1913

J'ai reçu votre carte postale. Je vous accorde que cette église est sérieuse du dehors.

Si vous pouviez me garder par exemple un jeu d'épreuves corrigées pour M. Saffrey, nous ferions plaisir à un homme qui, à l'expérience, s'est montré vraiment solide et fidèle.

L'administration de Sainte-Barbe (1) penserait à me confier l'année prochaine la chaire de grec en troisième et en seconde. J'accepterai. J'admire la sûreté avec laquelle je suis reconduit vers les métiers pauvres.

Je suis votre affectueusement dévoué

PEGUY.

Alain Fournier – Charles Péguy, *Correspondance (1910-1914)*, textes présentés et annotés par Y. Rey-Herme, éd. Fayard, 1973, p. 154.

(1) Collège où Péguy avait préparé l'Ecole Normale.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Machiavel à Francesco Vettori**
Date: Mon, 17 Sep 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : victuailles et nourritures intellectuelles

Lettre de Machiavel à Francesco Vettori - Piéger les grives à la main

Machiavel, « technocrate » florentin s'ennuyant dans ses fonctions de chef de bureau de la seconde chancellerie et de conseiller d'ambassade, a été chassé de la vie politique florentine par le retour des Médicis au pouvoir. Pour combattre l'oisiveté, il édifia une oeuvre politique majeure empreinte de pragmatisme et de lucidité. Le récit des séjours passés dans sa maison de campagne révèle un homme soucieux de réintégrer la scène politique et qui utilise le masque du sarcasme pour nuancer son inquiétude.

Florence, le 10 décembre 1513

Magnifique ambassadeur (1),

Je demeure donc dans ma maison de campagne. Depuis mes dernières aventures (2) je n'ai pas passé, en les additionnant tous, plus de vingt jours à Florence. Jusqu'ici j'ai piégé les grives de ma main. Je me levais avant le jour, je préparais mes gluaux et m'en allais avec un paquet de cages sur le dos, au point que je ressemblais à Geta quand il revient du port avec les livres d'Amphitryon (3). Je prenais de deux à six grives. J'ai passé ainsi tout le mois de novembre. Puis ce passe-temps, bien que médiocre et contraire à mes goûts, s'est achevé, à mon grand déplaisir. Je vais vous dire quelle est ma vie. Je me lève le matin avec le soleil et me rends dans un de mes bois, que je fais couper, j'y reste deux heures à revoir le travail de la veille et à passer le temps avec les bûcherons, qui ont toujours quelque querelle entre eux ou avec les voisins. (...)

Ayant quitté le bois, je m'en vais à une source et de là à un de mes postes de chasse. J'ai un livre sous le bras, Dante ou Pétrarque et l'un de ces poètes mineurs, comme Tibulle, Ovide et d'autres. Je lis les récits de leurs passions amoureuses et me souviens des miennes -- je me réjouis un moment à cette évocation. Je vais par la route à l'auberge , je parle avec ceux qui passent, leur demande des nouvelles de leur pays, entends diverses choses et note les humeurs diverses et les différents caprices des hommes. L'heure de déjeuner vient sur ces entrefaites, en compagnie de ma famille, je mange la nourriture que me permettent ma pauvre ferme et mon petit patrimoine. Après que j'ai mangé, je retourne à l'auberge: il y a là d'habitude l'aubergiste, un boucher, un meunier, deux chaufourniers. C'est avec eux que tout l'après-midi je m'encanaille aux cartes et au Jaquet. (...) C'est ainsi que, plongé dans cette pouillerie, j'empêche mon cerveau de moisir et que j'épanche la malignité de mon sort, content qu'il me piétine de la sorte, pour voir s'il ne finira pas par en rougir.

Nicolas Machiavel

Machiavel, *Œuvre*, lettres traduites de l'italien, présentées et annotées par Christian Bec, éd. Robert Laffont, 1996, p. 1240.

(1) Machiavel échangea de nombreuses lettres avec F. Vettori, ambassadeur à

(1) Machiavel échangea de nombreuses lettres avec F. Vettori, ambassadeur à Rome auprès du Pape, lorsqu'il perdit son poste au Palazzo Vecchio dans l'espoir (resté vain) que celui-ci intervienne auprès du souverain pour obtenir sa grâce.
(2) Allusion à sa chute & à son emprisonnement après le retour des Médicis au pouvoir en 1512.
(3) Allusion à une nouvelle populaire du XVème siècle, reprise d'une comédie de Plaute, où le protagoniste Amphitryon envoie son serviteur Geta avec des livres informer son épouse Alcmène de son retour.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Flaubert à la princesse Mathilde**
Date: Tue, 18 Sep 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : victuailles et nourritures intellectuelles

Lettre de Flaubert à la princesse Mathilde - Promesse de potager

L'ampleur de la correspondance de Flaubert n'a d'égale que la tendresse qu'il exprime à ses intimes, l'attention qu'il porte aux personnes rencontrées, et son désir de partager des sentiments simples, sincères. Les petits conseils qu'il donne à la princesse Mathilde pour l'élaboration d'un potager sont, au delà de la courtoisie, à la fois drôles et touchants.

Croisset, mercredi soir (9 septembre 1868).

Je m'ennuie de vous extrêmement, Princesse, et il me serait très agréable d'avoir de vos nouvelles.

Que devenez-vous ? La statuette avance-t-elle ? En êtes-vous contente ? Qui sont vos hôtes, maintenant ?

Depuis que je vous ai quittée, je n'ai pas eu de révélations de Sainte-Beuve, ni des Goncourt. Je vis absolument comme une huître et ne sais rien de rien. Mon abominable bouquin me donne du mal et j'y avance très lentement. Je ne pourrai pas l'avoir fini avant l'été prochain. – Après quoi je n'en fais plus de pareil. Les bourgeois sont trop laids en nature pour s'éreinter à les peindre.

Un vieux rhumatisme que j'ai attrapé dans les neiges de la Grèce, m'est revenu et m'a fait souffrir assez violemment. Mais tout cela est peu de chose. Ce qui est plus triste, c'est d'être forcé par le hasard des choses, à vivre loin de vous, Princesse. – Et à vous voir rarement.
J'espère, cependant, me procurer ce bonheur-là, dans le milieu du mois prochain.
(...)
Je vous avais promis (si vous vous en souvenez) de vous envoyer d'excellentes graines de navets. – Il est probable que cette promesse est sortie de votre mémoire, vu son importance ? N'importe, comme il y a près d'Elbeuf un pays nommé Martot, et renommé pour ce genre de légumes (que vous m'aviez dit aimer), je me suis mis en recherche, mais j'ai appris que 1° il était beaucoup trop tard pour semer des navets, 2° que Martot était en pleine décadence ! Hélas, oui ! Martot, tout comme Athènes et Babylone, a eu sa splendeur ! Mais c'est fini ! et le voyageur errant dans ses potagers contemple avec tristesse les tronçons de légume sans gloire, de pauvres navets rabougris. Soyons stoïques. Je suis cependant fâché de n'avoir pu vous envoyer un petit sac de graines. Cela vous aurait montré que je songe à vous, Princesse.

Je vous baise les deux mains et me mets à vos pieds.

Gustave Flaubert

Flaubert, *Correspondance (jan.1859-déc.1868)*, volume III, édition établie, présentée et annotée par J. Bruneau, La Pléiade, éd. Gallimard, 1991, p. 796.

(1) Statuette de Jean-Auguste Barre, sculpteur attitré de la cour impériale, qui réalisa un buste de la princesse Mathilde.
(2) *L'Education sentimentale.*

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Paul Cézanne à Emile Zola**
Date: Wed, 19 Sep 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : victuailles et nourritures intellectuelles

Lettre de Paul Cézanne à Emile Zola - Marseille, capitale de l'huile d'olive

Le personnage de Cézanne est inséparable des senteurs et paysages de Provence auxquels il était tant attaché. Peintre solitaire et exclusif, il a toujours fuit les fastes de la vie parisienne sans pour autant oublier ses anciens compagnons dont parmi les plus chers figure Zola.

L'Estaque, 24 septembre 1878.

Mon cher Emile,

Je reçois ta lettre au moment où je confectionne une soupe au vermicelle à l'huile, si chère à Lantier (1). Je serai à l'Estaque tout l'hiver durant, j'y travaille. – Maman est partie depuis huit jours pour les vendanges, la confiture et le déménagement d'Aix, ils vont demeurer en ville – derrière Marguery ou à peu près. – Je suis seul à l'Estaque, je vais coucher le soir à Marseille et m'en reviens le lendemain matin.

Marseille est la capitale à l'huile de la France, comme Paris l'est au beurre : tu n'as pas l'idée de l'outrecuidance de cette féroce population, elle n'a qu'un instinct, c'est celui de l'argent ; on dit qu'ils en gagnent beaucoup, mais ils sont bien laids, - les voies de communication effacent les côtés saillants des types, au point de vue extérieur. Dans quelques centaines d'années, il serait parfaitement inutile de vivre, tout sera aplati. Mais le peu qui reste est encore bien cher au cœur et à la vue.

J'ai vu de loin Monsieur Marion sur le pas de la faculté des sciences. (Irai-je le voir, ce sera long à résoudre.) Il ne doit pas être sincère en art, malgré lui peut-être (2).(...)

– J'ai presque terminé la lecture de *Thérèse Raquin* (3). Probablement que le jour où tu auras mis la main sur un fond de sujet très personnel et caractéristique, le succès suivra, ainsi dans le roman *l'Assommoir.* En effet, on est peu juste à ton égard, car si comme pièce, les pièces ne me plaisent pas, on pourrait reconnaître la puissance et le lien des personnages et le coulant de la chose déduite.
Je te serre la main, et te remercie beaucoup. Je présente mes respects à Madame Zola, et Alexis,

Paul Cézanne

Pense au Darnagas et à la queue du lapin.

Paul Cézanne, *Correspondance*, textes recueillis, annotés et préfacés par J. Rewald, éd. Grasset, 1978, p. 174.

(1) Une allusion à la phrase de l'Assommoir de Zola : «son grand régal était un certain potage, du vermicelle cuit à l'eau, très épais, où il versait la moitié d'une cuillère d'huile» (chap. VIII).
(2) Comme de Huot. Cézanne semble s'être détaché complètement de cet autre ami

de jeunesse, Antoine-Fortuné Marion, avec lequel il avait été jadis extrêmement lié. Tous deux cependant continuaient à vivre soit à Aix, soit à Marseille.
(3) Zola avait écrit une pièce dramatique d'après ce roman de sa jeunesse.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Camille Pissaro à Esther Pissaro**
Date: Thu, 20 Sep 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

La 6ème édition des *NUITS DE LA CORRESPONDANCE* se tiendra à Manosque du mercredi 26 septembre au dimanche 30 septembre 2001. Un événement littéraire inédit qui offre un programme d'une grande diversité autour de la lettre et des « mises en correspondance » : spectacles, notamment Thomas Fersen lira des lettres issues de l'ouvrage *Les jeunes filles* de Montherlant, Bernard Giraudeau pour une lecture musicale du *Marin à l'ancre*, les cinéastes Jeanne Labrune et Judith Cahen, pour des lettres écrites et vidéos, Jacques Gamblin, André Wilms, Irène Jacob... Cinquante auteurs pour des lectures croisées, des cafés littéraires, des expositions, 75 chambres d'écriture pour découvrir Manosque et le Lubéron etc. Un pays invité : l'Algérie.
Réservations spectacles
Office du tourisme - Place du Docteur-Joubert
04100 Manosque
04.92.72.16.00 - le programme des Nuits de la Correspondance

Thème de la semaine : victuailles et nourritures intellectuelles

Lettre de Camille Pissaro à Esther Pissaro - Un colis aux saveurs d'automne

L'éloignement du fils cadet Georges parti à Londres suivre les enseignements du « Arts & Crafts » ou art décoratif de William Morris fut l'occasion d'une correspondance intense entre le père et le fils, mais aussi avec la femme de ce dernier, Esther Isaacson.

Eragny par Gisors, Eure, 4 septembre 1889

Ma chère Esther,
Ci-inclus un portrait ovale, gouache de Jeanne dite Cocotte. J'ai tenu expressément à faire diligence, afin que Mlle Esther ne se mette pas en tête que quelque demande qu'elle fasse me dérange jamais ! à bon entendeur, salut !

Ne sois pas trop sévère, je te prie, l'exiguïté de la toile, la faiblesse de ma vue et peut-être le peu d'habitude de faire de la miniature ne m'ont pas permis de faire plus ressemblant. Sur ce, je passe à d'autres sujets.
Dans sa dernière lettre à Georges, Julie m'avait prié d'annoncer qu'elle vous envoyait des noix et des poires, j'ai omis de vous signaler « un pied d'estragon » avec prière de le faire planter par Georges, j'espère qu'il en sera temps encore, et qu'Alice à qui cette plante était dédiée aura certainement deviné nos intentions.

Georges m'annonce un peu plus positivement ton voyage en France ; et de Fred, pas de nouvelles ? J'espère que vous ne viendrez pas trop tard dans la saison. Je compte aller à Paris samedi, je vais voir mon docteur, mon œil continue à s'améliorer, du moins, il me semble. J'emporte des toiles, des gouaches, un tas de marchandises, si les affaires marchent (1), nous pourrions commencer à envisager la possibilité d'un voyage au long cours à Londres.

J'espère que tu gâtes mon Georges ! A-t-il de la veine ! s'il ne fait pas de progrès, il serait vraiment gnagne (2) (sic).(...)

J'écris à ton père pour lui demander s'il peut m'apprendre du nouveau de la succession ; satané argent. Ah ! au fait, amende honorable pour W. Morris (3).

Au revoir, nous vous embrassons tous.
A bientôt, ton oncle affectionné.

C. Pissaro

Tu peux, d'après Lucien, partager l'estragon avec les Bensusan.

Camille Pissaro, *Correspondance (1886-1890)*, volume II, textes commentés par Jeanine Bailly-Herzberg, éd. du Valhermeil, 1986, p. 290.

(1) Pissaro entretenait de bonnes relations avec certains marchands d'art parisiens, notamment avec le frère de Vincent Van Gogh, Théo Van Gogh qui dirigeait la succursale de Boussod-Valadon, boulevard Montmartre.
(2) Pour un âne ; Pissaro emploie ici soit un langage paysan, soit celui d'un enfant (Paul Emile avait cinq ans à l'époque).
(3) Deux congrès internationaux socialistes se tinrent à Paris à l'occasion de l'Exposition Universelle et du centenaire de la Révolution Française.(...) le premier (nommé)le « possibiliste » et l'autre dont fit partie W. Morris, marxiste celui-là, ce qui explique pourquoi il n'a pu signer la pétition du congrès concurrent (cf. Elie Halévy, Histoire du socialisme européen, Paris, 1974, p. 269).

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Alfred Jarry au Dr Saltas**
Date: Fri, 21 Sep 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Annonce

La 6ème édition des *NUITS DE LA CORRESPONDANCE* se tiendra à Manosque du mercredi 26 septembre au dimanche 30 septembre 2001. Un événement littéraire inédit qui offre un programme d'une grande diversité autour de la lettre et des « mises en correspondance » : spectacles, notamment Thomas Fersen lira des lettres issues de l'ouvrage *Les jeunes filles* de Montherlant, Bernard Giraudeau pour une lecture musicale du *Marin à l'ancre*, les cinéastes Jeanne Labrune et Judith Cahen, pour des lettres écrites et vidéos, Jacques Gamblin, André Wilms, Irène Jacob... Cinquante auteurs pour des lectures croisées, des cafés littéraires, des expositions, 75 chambres d'écriture pour découvrir Manosque et le Lubéron etc. Un pays invité : l'Algérie.
Réservations spectacles
Office du tourisme - Place du Docteur-Joubert
04100 Manosque
04.92.72.16.00 - le programme des Nuits de la Correspondance

******

Thème de la semaine : victuailles et nourritures intellectuelles

Lettre de Alfred Jarry au Dr Saltas - Régime et guérison

Il n'est point question ici de mise en bouche ou de délices culinaires, mais d'une diète imposée à A. Jarry à la suite d'une intoxication... alimentaire ! L'écrivain, un peu honteux d'avoir pêché par gourmandise semble ne pas vouloir reconnaître la véritable raison de ce régime curatif et soutient avec pudeur qu'il a également attrapé froid.

22 mai (19)06.

Cher ami,
Je suis et serai plus raisonnable que vous ne pensez. D'ailleurs, votre confrère, après une seconde visite, où je lui ai expliqué très raisonnablement aussi le cas, a été tout à fait de votre avis quant au régime. J'ai ici du très bon lait et toutes les viandes blanches et légumes verts souhaitables. Quant aux vins vieux, rassurez-vous, ils n'ont pas été débouchés. Ne vous inquiétez pas trop de mon écriture tremblée, j'étais au lit et viens de me lever pour écrire, ce qui me donne le joli chiffre de cent vingt (120) pulsations par minute. J'ai tort de faire ma lettre pendant l'accès, mais je désirais vous tranquilliser, au point de vue régime, aujourd'hui même. Le thermomètre sera bien utile, le quinium pourrait, selon votre avis préalable, se prendre dans du lait ou de l'eau, et les autres médicaments, excitants, n'étaient demandés que pour le dernier coup de collier à La Dragonne. Ils peuvent attendre, le plus pressé est de guérir. Maintenant, autre avis à vous demander : il est certain qu'il y a eu intoxication ancienne, mais ceci s'est combiné avec des privations diverses, pieds mouillés, etc. Peut-être sera-t-il bon, après la première élimination des toxines, de m'indiquer s'il faudra rester aux viandes blanches ou varier ? J'abuserai de votre complaisance, en vous demandant, si vous

le voulez bien, de suivre le traitement par correspondance... Cela m'a reposé d'écrire cette lettre, la main tremble moins et je viens de faire vérifier, avec un chronomètre à secondes, le pouls est un peu au-dessous de cent (100). Donc, un peu et beaucoup grâce à vous, tout ira bien.

Mes honneurs à Mme Saltas. Les vers seront pour célébrer la guérison, sans bien entendu rouler sur la médecine.

Bien cordialement et merci.

ALFRED JARRY.

Alfred Jarry, *Œuvres complètes*, vol. III, La pléiade, éd. Gallimard, 1988, p. 611.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Machiavel à Francesco Vettori**
Date: Mon, 24 Sep 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Maîtres et disciples ; déférence, admiration, complicité

Lettre de Machiavel à Francesco Vettori - Je me recommande à vous

Après avoir été chassé du Palazzo Vecchio par le retour des Médicis au pouvoir, en 1512, Machiavel connaît une longue période d'exil politique et de désœuvrement. Dans les lettres à son ami Francesco Vettori, ambassadeur à Rome auprès du Pape, il mêle propos badins et compliments pour le convaincre d'intervenir auprès du souverain pontife et d'obtenir sa grâce. Mais derrière le ton élogieux, la certitude de soi demeure. Machiavel se recommande, par tactique, mais ne se met pas à genoux.

Florence, le 18 mars 1513

Magnifique ambassadeur,

Votre si aimable lettre m'a fait oublier tous mes tourments passés. Bien qu'étant plus qu'assuré de l'affection que vous me portez, votre lettre m'a été très agréable. Je vous remercie de toutes mes forces et je prie Dieu que, pour votre profit et votre bien, il me donne la possibilité de vous en être reconnaissant, car je puis dire que tout ce qui me reste de vie, je le dois à Julien le Magnifique (1) et à votre cher Paolo. Quant à ce qui est de résister à la fortune, je veux que mes tourments vous donnent au moins le plaisir de savoir que je les ai supportés si fermement que je m'en aime moi-même et crois être supérieur à ce que je pensais. Si nos maîtres (2) croient bon de ne pas me laisser à terre, j'en serai heureux et je pense me comporter de façon telle qu'eux aussi en seront satisfaits. S'ils ne le font pas, je vivrai sur cette terre comme j'y suis venu, car je suis né pauvre et ai appris les privations avant les plaisirs. Pour ne pas être trop long, je me recommande à vous et à Paolo, à qui je n'écris pas, car je n'ai rien d'autre à dire.(...)

Toute la troupe se recommande à vous, en commençant par Tommaso del Bene et jusqu'à votre ami Donato del Corno. Chaque jour nous allons chez quelques filles pour nous refaire des forces. Hier encore nous sommes allés voir passer la procession chez la Sandra di Pero. Ainsi nous tuons le temps au milieu de cette félicité générale, en jouissant du reste de notre vie, qui me semble un songe.

Nicolas Machiavel

Machiavel, *Œuvres*, lettres traduites de l'italien, présentées et annotées par Christian Bec, éd. Robert Laffont, 1996, p. 1232.

(1) Julien de Médicis.
(2) Les Médicis.

Objet: **[FloriLettres] de Copernic au pape**
Date: Tue, 25 Sep 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Maîtres et disciples ; déférence, admiration, complicité

Lettre de Copernic au pape - Dédicace

En élaborant une théorie cosmologique nouvelle, voire révolutionnaire – le mouvement de rotation de la Terre autour du soleil-, Copernic a profondément bouleversé les connaissances scientifiques communément admises jusqu'alors. Il chercha donc à la justifier, à la démontrer en s'opposant aux pensées épistémologiques de son époque et en cherchant aussi des référents communs dans certaines ébauches d'astronomie. En s'adressant au souverain pontife, garant de l'orthodoxie religieuse et autorité politique absolue, il prétend convaincre un amoureux des mathématiques de la justesse de sa théorie mais aussi, sous haute protection, obtenir la possibilité de la diffuser ; et passer ainsi d'une « universelle réprobation à une universelle approbation ».

[15...] (1)

Je puis fort bien m'imaginer, Très Saint Père, que dès que certaines gens sauront que dans ces livres que j'ai écrits sur les révolutions des sphères du monde, j'attribue à la Terre certains mouvements, ils clameront qu'il faut tout de suite nous condamner moi et cette mienne opinion (...).

Il se peut que toute absurde que paraisse maintenant au plus grand nombre ma doctrine du mouvement elle ne doive obtenir que plus d'admiration et faveur une fois qu'on aura vu par l'édition de mes commentaires, les ténèbres de l'absurdité dissipées par les plus claires démonstrations (...).

Ils (les mathématiciens) sont dans l'incertitude touchant les mouvements du Soleil et de la Lune qu'ils ne peuvent pas même déterminer ni confirmer par l'observation une grandeur constante pour l'année tropique.
Ensuite, en établissant les mouvements de ces astres, ainsi que des cinq autres planètes ils n'utilisent ni les mêmes principes, ni les mêmes assomptions ni non plus les mêmes démonstrations pour les révolutions et les mouvements apparents. De fait, les uns notamment n'utilisent que des (sphères) homocentriques, les autres se servent d'excentriques et d'épicycles, sans parvenir cependant pleinement par là au but qu'ils se proposent. En effet, ceux qui se sont fiés aux cercles concentriques bien qu'ils aient pu démontrer que certains mouvements non uniformes peuvent être composés à l'aide de ces cercles, n'ont cependant rien pu établir qui s'accordât pleinement avec les phénomènes. Quant à ceux qui ont imaginé les excentriques, bien qu'ils semblent dans une large mesure avoir par leur moyen résolu le problème des mouvements apparents, ils ont toutefois admis de nombreuses choses qui paraissent contredire les principes relatifs à l'uniformité des mouvements.

Et je ne doute pas que les mathématiciens ingénieux et savants ne me donnent leur adhésion si, comme cette philosophie le requiert tout particulièrement, ils veulent prendre connaissance et examiner non pas superficiellement mais de manière approfondie ce que dans cet ouvrage j'apporte pour démontrer ces choses.

Mais afin que les savants et les ignorants voient pareillement que je ne fuis nullement le jugement de quiconque, j'ai préféré dédier mes travaux à Ta Sainteté plutôt qu'à tout autre personne parce que tu es considéré comme la personne la plus éminente par la dignité de ton rang et par ton amour pour les lettres et aussi pour les mathématiques (...).

Jean-Jacques Szczerenearz, *Copernic et la révolution copernicienne*, Copernic et le mouvement de la Terre, coll. Nouvelle bibliothèque scientifique, éd. Flammarion, 1998, p. 36.

(1) La date précise est inconnue. J.J. Szczerenearz indique que le premier ouvrage de Copernic, De Commentariolus, semble dater des années 1506 et Copernic indique qu'il a fallu « quatre fois neuf années » pour que paraisse la première édition du De Revolutionibus dont cette lettre est un des prémices.

ı service proposé par la **Fondation La Poste**. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
'our vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Sigmund Freud à son ami Eduard Silberstein**
Date: Wed, 26 Sep 2001 04:00:04 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Maîtres et disciples ; déférence, admiration, complicité

Lettre de Sigmund Freud à son ami Eduard Silberstein - Etre son propre maître

La correspondance échangée entre Freud, alors étudiant en médecine à Vienne et son ami Eduard Silberstein, étudiant en droit, parti étudier pendant une année à l'étranger, témoigne d'une vive camaraderie qui mêle réflexions, codes secrets (comme l'emploi de l'espagnol), confidences amoureuses... Mais les conseils et remarques de Freud témoignent ici de sa maturité et autorité : il analyse le comportement de son ami, le guide à distance, organise sa vie comme un directeur de conscience.

Vienne, 18 septembre 1874

Cher ami,

(...) Ce n'est par négligence de ma part si le programme des cours de l'Université de Vienne manquait dans mon envoi ; c'est au contraire à la suite de mûres réflexions, même si j'en avais à vrai dire déjà annoncé l'envoi dans ma lettre précédente. Je craignais, en effet - connaissant ta prédilection pour Vienne - , que ta sympathique idée de passer un an à l'étranger ne retourne trop vite au néant, comme cela s'est produit pour plusieurs de mes connaissances. Je ne voulais pas par l'envoi du programme, susciter en toi le désir de chercher chaque année le même nid, comme fait l'hirondelle. Cette raison subsistant, je persiste à ne pas t'envoyer le programme. Pour dissiper ton appréhension de perdre un an du fait d'un séjour à l'étranger, je te communique que tu es libre, à la faculté de droit, de passer où tu veux la première et la troisième année, parce qu'il n'y a pas alors d'examens. (Il en va autrement pour la deuxième et la quatrième année.) Mieux encore : même si tu consacres la première année à une autre faculté, les lettres par exemple, elle comptera malgré tout pour tes études de droit.

A Leipzig, à ce que tu m'écris, tu entends te distraire en donnant des leçons particulières. Je ne vois là, pour ma part, qu'une confirmation du paradoxe qui fait que les vertus d'un individu peuvent lui nuire autant que ses vices, s'il ne sait pas les contenir dans certaines limites (...).

Je ne saisis pas (...) comment tu entends associer les leçons particulières à la vie d'étudiant. Etre étudiant, cela signifie être son propre maître et avoir du temps ; si tu vends ton temps, et te réduis en esclavage plusieurs heures par jour, il te restera peu d'occasions, et peu d'envie, de jouir de ta liberté, d'autant plus que tu devras encore tes études, et que tu veux les faire sans contrainte, en prenant ton temps. En quoi consisteront tes plaisirs d'étudiant à Leipzig ? (...).

Ecris moi bientôt, d'ici là reçois mes cordiales salutations.

Ton Sigmund
ou Cipion

Sigmund Freud, *Lettres de jeunesse*, lettres choisies et présentées par Ernst Freud

Objet: **[FloriLettres] de M. Gorki à A. Tchékhov**
Date: Thu, 27 Sep 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Maîtres et disciples ; déférence, admiration, complicité

Lettre de M. Gorki à A. Tchékhov - Votre admirable génie

Bien que les deux hommes aient eu des personnalités très différentes, Tchékhov l'homme mûr et placide, Gorki le jeune révolutionnaire, celui-ci voyait en Tchékhov un maître, un modèle de l'écrivain lucide, dénonçant les mensonges et faux-semblants de la bourgeoisie naissante dans la Russie du XIX° siècle déclinant. Tchékhov ne donnait pas de simples conseils d'écriture à son cadet, mais lui rappelait le sens du métier d'écrivain, la recherche et la découverte de l'homme dans l'ardeur et le travail.

Nijni-Novgorod
octobre ou début novembre 1898.

V. S. Mirolioubov me dit que vous avez exprimé le désir de recevoir mes livres (1). Je vous les envoie et je profite de l'occasion pour vous écrire : il y a quelque chose que je veux vous dire, Anton Pavlovitch. A franchement parler, je voudrais vous déclarer l'amour ardent et sincère que je nourris dévotieusement pour vous depuis l'enfance, je voudrais vous dire mon enthousiasme de votre admirable génie, amer et prenant, à la fois tragique et tendre, toujours si beau, si fin. Bon Dieu, il faut que je serre votre main d'artiste, votre main d'homme sincère, et donc triste n'est-ce pas ?
Dieu vous donne longue vie, pour la gloire de la littérature russe ! Dieu vous donne santé et patience, qu'il vous donne du cœur au travail !
Que d'instants merveilleux j'ai vécus dans vos livres, que de fois j'ai pleuré sur eux, j'enrageais comme un loup pris au piège, et puis tristement, longuement, je riais. Vous aussi, peut-être, allez rire de ma lettre, car je sens que j'écris des bêtises, des choses enthousiastes et incohérentes, mais c'est que, voyez-vous, tout est bête, hélas, qui vient du cœur. Bête, même grand, vous le savez bien.
Encore une fois je vous serre la main. Votre génie est un pur et lumineux esprit, empêtré des liens de la chair, enchaîné aux viles nécessités de la vie quotidienne, et c'est là son tourment. Qu'il pleure : ses sanglots n'empêcheront pas son appel au ciel d'être entendu.

A. Pechkov.

Peut-être voudrez-vous m'écrire ? Tout simplement Pechkov, Nijni, ou adressez la lettre à la Feuille de *Nijni-Novgorod* (2).

Tchékhov et Gorki, *Correspondance*, traduite et présentée par Jean Pérus, Les Éditeurs français réunis, 1972, p. 27.

(1) Victor Serguéiévitch Mirolioubov (1860-1939) avait appartenu jusqu'en 1897 à la troupe du Grand Théâtre de Moscou où il chantait sous le nom de Mirov. En 1898 commence son activité d'éditeur : il dirige et édite une revue populaire mensuelle de vulgarisation scientifique, la « Revue pour tous », à laquelle collaborèrent les meilleurs écrivains de l'époque : Tchékhov, Gorki, Andréiev, Tchirikov, Kouprine

meilleur écrivains de l'époque : Tchékhov, Gorki, Andréiev, Tchirikov, Kouprine, etc. En octobre 1898 il était à Ialta, où Gorki lui avait écrit en le priant de saluer Tchékhov et en lui disant son admiration pour l'écrivain.
Les livres en question sont les deux volumes d'Esquisses et Récits, qui avaient paru à Pétersbourg en mai 1898. (...) C'était la première édition de Gorki en volume.
(2) La « Feuille de Nijni-Novgorod » était un important quotidien provincial auquel Gorki fut attaché de 1896 à 1901.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Alain Fournier à René Bichet**
Date: Fri, 28 Sep 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Maîtres et disciples ; déférence, admiration, complicité

Lettre de Alain Fournier à René Bichet - L'entrée dans le cercle

L'amitié et la connivence littéraire entre quatre hommes : Alain Fournier, Jacques Rivière, André Lhote et René Bichet partageant les mêmes désirs et préoccupations, fut l'occasion d'une correspondance croisée riche en sentiments et affrontements. Bichet, le « cher petit compagnon », le plus jeune et novice utilisait la lettre pour soumettre ses premières poésies au regard critique de ses amis et maîtres.

Ensouset, par Encause, 17 septembre 1911

Mon cher petit,

Je pense que tu mènes, en ce moment comme moi, la dure vie des manœuvres.
Je profite d'un jour de repos dans une petite maison perdue au bord des bois, comme celle de Jean-le-Rouge , pour te dire enfin l'opinion de ce paresseux de Péguy sur ton drame.

Il m'a dit : « Eh ! bien, ça va, ça va très bien ! » De ce ton qui signifie : « C'est un des nôtres. Il n'y a pas besoin d'en dire plus. L'effort qu'il fait est bon. Il tire bien sur notre corde. »
« La seule chose qui me gêne, a-t-il dit, c'est exactement comme chez Claudel, ce mélange et cette espèce de confusion entre le profane et le sacré. »

Il y aurait là-dessus beaucoup à répondre et pour Claudel et pour toi. Mais Péguy n'écoute guère.

D'ailleurs il a vite laissé cela pour me montrer comment certaines montées lyriques chez toi étaient au moins aussi belles que celles de Claudel.
Puis il a dit qu'il fallait beaucoup attendre de toi.
C'est mon avis, tu le sais.

Je te serre la main.

H.F.

Alain Fournier, *Lettres au petit B.*, éd. Fayard, 1966, p. 239.

(1) Jean-le-Rouge est l'un des personnages de Marie-Claire le roman de Marguerite Audoux. Il habite une petite maison sur la colline dont il est chassé par les nouveaux propriétaires de la ferme. Alain Fournier développe la description de cette maison dans une lettre à Rivière du 13/09/1911 (JRAF II 406).

Objet: **[FloriLettres] de Dostoïevski à sa nièce S. A. Ivanova**
Date: Mon, 1 Oct 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Annonce

A l'occasion de Lire en Fête, les abonnés de FloriLettres recevront à partir de la semaine prochaine, lundi 8 octobre, une lettre issue des correspondances inédites de Xavier Bazot et Georges Merillon, d'Arnaud Cathrine et Olivier Adam.
Ces textes épistolaires ont été écrits pour cet événement.

Xavier Bazot, écrivain, *Tableau de la Passion*, POL, *Chronique du cirque dans le désert*, *Un fraisier pour dimanche*, *Stabat Mater*, aux éditions Le serpent à plume
Georges Mérillon, peintre et poète, dernière parution : *Avoyance*, édition Tarabuste.

Arnaud Cathrine, écrivain, *Les yeux secs* 1998, *L'invention du père*, 1999, *Mon démon s'appelle Martin*, 2001, *La Route de Midland*, 2001, aux éditions Verticales.
Olivier Adam, écrivain, Je vais bien, ne t'en fais pas, édition Le Dilettante 2000 et Pocket 2001) - A l'Ouest, édition L'Olivier 2001.

******

Lettre de Dostoïevski à sa nièce S. A. Ivanova

Thème de la semaine : L'arrière-saison

Le penchant maussade, l'amertume de Dostoievski ne s'adoucirent nullement au cours de l'exil auquel l'avait contraint l'empereur. Enclin à la nostalgie et sillonnant sans joie l'Europe occidentale, il maudissait avec ironie et dédain chacune des villes où il séjournait, tout en idéalisant la douceur de vivre en Russie.

Genève, 11 octobre-29 septembre (sic) 1867

Bonjour, chère amie Sonetchka, n'en veuillez de mon trop long silence ni à moi ni à Anna Grigorievna. Depuis une semaine A. G. a préparé une lettre pour vous, mais elle ne l'envoie pas avec la mienne, elle veut y ajouter quelque chose. Je vous dis sincèrement que je souhaite de tout cœur vous soutirer une réponse. Nous nous ennuyons à tel point à Genève que le ciel mettra votre lettre au nombre de vos bonnes actions. (...)

Il est très ennuyeux de vivre à l'étranger, où que se soit. Paris est cher et poussiéreux, en Italie, il faisait chaud et on annonçait un début de choléra ; aussi, nous avons passé tout l'été en Allemagne en choisissant les plus beaux sites et le meilleur air. Les paysages étaient partout agréables, partout ma santé était assez bonne, et nous nous sommes ennuyés partout. Quelque chose tout de même me faisait plaisir, c'est qu'Anna Grigorievna, elle, ne s'ennuyait pas, bien que je ne sois pas un homme avec qui il soit gai de vivre seule à seul pendant six mois, sans amis

ni connaissances.

Nous avons eu des conversations interminables et que de choses nous avons évoquées ! Mais, je vous le jure : si, au lieu d'être à l'étranger, nous avions passé l'été à Lublino, près de vous, c'eût été certainement dix fois plus gai. (...) L'automne est arrivé ; nous n'avions plus d'argent pour aller en Italie, et d'autres raisons encore s'opposaient à ce voyage. Nous avions projeté de nous rendre à Paris – nous avons eu tort de ne pas le faire et d'aller à Genève. Bien que j'aie déjà été trois fois à Genève, je crois (1), je n'y étais jamais resté et j'ignorais son climat : positivement, le temps change trois fois par jour, et mes crises ont repris, exactement comme à Pétersbourg. Or il me faut travailler et passer ici au moins cinq mois (2). (...)

Ecrivez à Ioulenka. Comment va Vitia ? Embrassez tous les frères et sœurs pour moi et ma femme. Anna Grigorievna vous écrira bientôt. Je vous embrasse et vous serre la main. Amitiés à Elena Pavlovna.

Fedor DOSTOIEVSKI, qui vous aime beaucoup.

Dostoïevski, *Correspondance*, tome III, notes et traduction de Nina Gourfinkel, Éditions Calmann-Lévy, 1960, p. 132.

(1) Dostoïevski était à Genève en 1862, avec le critique Strakhov, et en 1863, en route pour l'Italie, avec Pauline Souslova. La même année, au retour, il a retraversé Genève en allant à Hambourg.
(2) En réalité les Dostoïevski demeureront ici plus d'un an.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Van Gogh à son frère Théo**
Date: Tue, 2 Oct 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'arrière-saison

Lettre de Van Gogh à son frère Théo - Beau temps et brouillard

Les années qui suivirent le départ de la maison familiale furent pour Van Gogh des années de tourments, d'hésitations et de pérégrinations incessantes. Revenu en Angleterre où il avait déjà séjourné en tant qu'employé de la maison Goupil, célèbre lieu de négoce de tableaux, il a besoin d'argent et devient répétiteur dans une école à Isle Worth. Une certitude cependant s'impose, indiscutable : il sera peintre et renversera la médiocrité de sa condition présente.

(vers octobre 1876)

Cher Théo,

Je te suis bien reconnaissant pour ta petite lettre et pour les quelques lignes de Moe. Nous attendrons donc jusqu'à Noël. Que Dieu nous accorde alors de nous revoir en paix. (...)

Il fait beau temps, ici, en ce moment, et surtout le soir dans les rues, quand il y a un peu de brouillard et que les réverbères sont allumés, et aussi dans le parc dont je t'ai déjà parlé dans mes lettres. J'y ai vu il y a quelques jours, le soleil se coucher derrière les ormes dont les feuilles ont maintenant la couleur du bronze. L'herbe était comme veloutée de cette poussière d'eau, dont A. parle dans ses lettres. A travers ce parc serpente un ruisseau où nagent des cygnes. Les acacias, sur la pelouse où jouent les enfants, ont déjà perdu beaucoup de leurs feuilles. Je les vois par la fenêtre placée devant mon pupitre ; parfois, ils se silhouettent en noir sur le ciel ; d'autres fois, on voit le soleil se lever derrière eux, rouge dans le brouillard.

Que l'hiver viendra vite ! Tout de même, il est bien heureux que Noël tombe en hiver. C'est pour cette raison que l'hiver m'est plus cher que n'importe quelle autre saison de l'année. (...)

Que nous nous voyons rarement, mon vieux, et comme nous voyons peu nos parents ! Et pourtant, si fort est en nous le sentiment de nos origines et celui que nous avons l'un pour l'autre, que parfois le cœur se soulève et que le regard monte vers Dieu et supplie : «Ne me laissez pas m'égarer trop loin d'eux, pas trop longtemps, Seigneur.»

Mon vieux, au revoir. Je te souhaite toute la chance possible. Des amitiés chez Roos et autres connaissances, si tu en vois. Et crois-moi, après une poignée de main en pensée,

ton frère qui t'aime tant, Vincent.

Van Gogh, *Correspondance générale*, vol. 1, traduction de l'anglais et du néerlandais par M. Beerblock et L. Roïlandt, éd. Gallimard, 1990, p. 123.

Objet: **[FloriLettres] de Tolstoï à Maria Lvovna Tolstaïa**
Date: Wed, 3 Oct 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'arrière-saison

Lettre de Tolstoï à Maria Lvovna Tolstaïa - Premiers signes d'automne

Maria Lvovna Tolstoïa, fille cadette et préférée de Tolstoï, partageait avec le grand écrivain russe le même amour de la nature (tous deux étaient végétariens), de la campagne et du travail. Dans le domaine familial que Tolstoï jamais ne put quitter, elle l'aidait aux champs, faisait la classe aux paysans, soignait les malades et recopiait ses manuscrits et lettres.

Iasnaïa Poliana, 30 août 1894

Je t'envoie, ma chère Macha, une lettre comme toujours gentille et pleine de sagesse de Léonila Fominitchna (1), qu'a apportée Vélikanov. Réponds-lui. Tatiana t'a-t-elle fait parvenir la lettre de ton Zinoviev ? La tienne m'a fait grand plaisir. L'état de prière est un grand bonheur.

Ce matin, après une nuit froide, le ciel est un peu couvert, il fait doux, mais on sent encore la fraîcheur de la nuit, l'herbe et le feuillage sont très verts. Le bois est silencieux, on n'entend que le cri des éperviers. Les champs sont déserts. Dans les labours sarclés, le blé commence à pousser, dru et vert, avec ça et là des taches de couleur. Les fils de la Vierge commencent. Par terre, des feuilles, des champignons ; le silence est tel que le moindre bruit fait sursauter. Je suis allé chercher des lactaires, je n'ai rien ramassé, mais je me sentais le cœur en fête. Par moments, c'était un flot de pensées très nettes, logiques, belles (et même le plan tout entier de mon catéchisme (2), mon travail actuel), par moments, pas la moindre idée, rien qu'une joyeuse gratitude.

Avec Tania, nous avons parlé d'Ovsiannikovo (3), j'aimerais beaucoup arranger les choses de façon que l'argent des terres aille à une œuvre à la Henry George. Nous vivons tous en bonne entente. On pense à vous. Je vous embrasse tous les deux. J'ai l'impression qu'Andrioucha se relâche. Micha a l'air de s'être repris.

Tolstoï, *Lettres II (1880-1910)*, traduction du russe par Bernadette du Crest, coll. Du monde entier, éd. Gallimard, 1986, p. 180.

(1) L.S. Annenkova, propriétaire de la région de Koursk.
(2) Plus tard appelé La Doctrine chrétienne.
(3) Propriété de Tatiana, mise à ferme et dont elle réinvestissait les revenus en accord avec le « système Henry George » tel que le concevait son père.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Paul Cézanne à son fils**
Date: Thu, 4 Oct 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'arrière-saison

Lettre de Paul Cézanne à son fils - Pas un brin d'air

Toujours attentif à la nature qui l'entoure, l'inspire et l'émerveille dans ses multiples variations de couleurs, de formes et de sensations, Cézanne décrit ici à son fils la chaleur sèche, aride qui s'amplifie avec ardeur en ce début septembre.

Aix, 8 septembre 1906.

Mon cher Paul,

Aujourd'hui (il est presque onze heures) reprise impressionnante de la chaleur. L'air est surchauffé, pas un brin d'air. Cette température ne doit être favorable qu'à la dilatation des métaux, favoriser les débits de boisson, remplir de joie les marchands de bière, industrie qui semble prendre des proportions respectables dans Aix, et les prétentions des intellectuels de mon pays, tas d'ignares, de crétins et de drôles. Les exceptions, il peut s'en trouver, ne se font pas connaître. La modestie s'ignore toujours soi-même. – Enfin, je te dirai que je deviens, comme peintre, plus lucide devant la nature, mais que chez moi, la réalisation de mes sensations est toujours très pénible. Je ne puis arriver à l'intensité qui se développe à mes sens, je n'ai pas cette magnifique richesse de coloration qui anime la nature. Ici, au bord de la rivière, les motifs se multiplient, le même sujet vu sous un angle différent offre un sujet d'étude du plus puissant intérêt, et si varié que je crois que je pourrais m'occuper pendant des mois sans changer de place en m'inclinant tantôt plus à droite, tantôt plus à gauche.

Mon cher Paul, pour conclure, je te dirai que j'ai la plus extrême confiance dans tes sensations, qui impriment à ta raison l'orientation nécessaire à la direction de nos intérêts, c'est te dire que j'ai la plus grande confiance dans la direction que tu donnes à nos affaires.

J'apprends avec une satisfaction toute patriotique que le vénérable homme d'état qui préside aux destinées politiques de la France (1) doit venir dans un temps déterminé honorer notre pays de sa visite, qui fera tressaillir d'aise nos populations méridionales. Jo où seras-tu ? Sur terre et dans le cours de la vie, est-ce le factice et le contenu, qui réussissent le plus sûrement, ou bien est-ce une série de coïncidences heureuses, qui font aboutir nos efforts ?

Ton père, qui vous embrasse, toi et maman,

Paul Cézanne.

Paul Cézanne, *Correspondance*, textes recueillis, annotés et préfacés par J. Rewald, Éditions Bernard Grasset, 1978, pp. 324-325.

(1) Il s'agissait du président Armand Fallières, nouvellement élu.

Objet: **[FloriLettres] de Georges Mérillon à Xavier Bazot, mardi**
Date: Tue, 9 Oct 2001 04:00:06 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre **du jour :**

Correspondance Georges Mérillon - Xavier Bazot

Xavier Bazot, écrivain, *Tableau de la Passion*, POL, *Chronique du cirque dans le désert*, *Un fraisier pour dimanche*, *Stabat Mater*, aux éditions Le serpent à plume
Georges Mérillon, peintre et poète, dernière parution : *Avoyance*, édition Tarabuste.

LIRE EN FÊTE

Lettre de Georges Mérillon à Xavier Bazot

St - Firmin, mardi

Mon cher Xavier,

À l'ombre du tilleul, je lis ton mot, envie de rebondir.
Composite, *Avoyance* : trois ensembles - dont je t'expédie les photocopies. Sortie promise, imminente.
Sous la fraîcheur de la frondaison, je regardais les deux hampes des lis, que l'an passé je transplantai, trois bulbes, ils végétaient obscurs en un buisson, abandonnés depuis quinze ans, soudain ils m'inspirent, m'attirent.
En train de disposer un texte-poème (qui interrompt la nouvelle idée du bouclier d'Achille, remis à plus tard), un poème-lys. J'adore les rapports vers/prose (et peinture ou jardinage - à condition qu'il ne tire toute la sève - en tant qu'une autre pratique : un poème en voie de se frayer), les nombreux rapports, vers prosaïques, prose-chant ; le dialogue et le récit (le roman) de la rencontre initie la lecture des vers irréguliers d'Entre amour de plus belle. Pourtant, je n'écris pratiquement jamais selon la synthèse " poème en prose ". Style, scansion, une prose inventive est prosodie ; musique, même si comme chez Flaubert opiniâtrement non-rimante, à rebours de Chateaubriand qui cherche les accords phonétiques, à tel point que les phrases d'Atala et René offrent à l'oreille davantage de rimes intérieures qu'il seyait que le fissent poèmes en vers, tant et si bien qu'il invente avant la lettre (mais après Rousseau) le poème en prose.

Aujourd'hui, c'est un autre jour. En état je suis d'anxieuse néantise, capté par le chaud dehors au petit jardin que je cultive et abreuve et contemple,
avec en contrepoint les piqûres de ce nouveau sujet, le bouclier d'Achille (d'Héphaïstos, forgeron divin) en germination récente, rencontré il y a des lustres, un passage de l'Iliade, époustouflant, noté oublié qui revient en force. Pas retrouvé mes remarques d'alors.
Que les dieux, Xavier, te courtisent encore. Aléas. «Cadeau du hasard et des hommes», écris-tu...
Cinq heures ! mon rendez-vous, je débranche ; suscription, affranchir ; à suivre...
Bisous,
Georges

Lettre de Xavier Bazot à Georges Mérillon

Paris, lundi

Cher Georges,

après *Neige*, où l'absence nourrit le désir, *gLoire(s)*, où s'entrecroisent méandres de la Loire et scènes douloureuses du désamour, de la séparation, merci de ce beau roman-poème : Entre Amour de plus belle, qui poursuit l'autobiographie et fait doublement plaisir à tes amis car il raconte la résurrection, le nouvel amour, j'en ai particulièrement aimé les prémices : la rencontre, la promenade (« Peu avant de s'en aller... Moi qui venais voir... Merci de m'avoir montré vos peintures ; pour la promenade, je ne vous dis pas merci, lance-t-elle en riant. »)
Comme un ruisseau qui résurge et lie tes textes, la présence de Florence (ici au téléphone) traverse tous tes livres, et nous accueille. Tu saisis avec justesse la poésie du quotidien (et du déduit). Le geste :

« descendre chercher le dictionnaire
puis remonter l'escalier du petit bois
nous consultons le mot gambade
avant de nous déshabiller »

est restitué dans sa durée exacte, grandeur nature, est-ce un de tes secrets pour nous introduire à l'intérieur de ta vie, de tes émotions ?

Cadeau du hasard et des hommes cette mise en voix de Pavillon noir à l'Odéon. Un article de Bertrand Leclair sur *Stabat Mater*, lu par deux acteurs, Hervé Briaux et Philippe Morier-Genoud, qui achètent le livre, l'aiment, me contactent, m'invitent à " Fanfares ", puis à d'autres spectacles, lisent tout ce que j'ai écrit, et m'en parlent avec quelle pertinence ! et, dès qu'ils voient la possibilité, dans le cadre de lectures données au petit théâtre, de présenter mon travail...
Qu'une telle curiosité, alliée à une telle générosité, existe ! On a si souvent l'impression, dans notre écriture, et les effets de sa publication, à chaque fois de recommencer à zéro... Puis un jour des lecteurs nous (se) relaient, qui donnent sa vraie vie au texte.
Flora est venue avec son ami, et un couple d'amis.

Excellente nouvelle que " Tarabuste " publie *Maintenance* ! Mais je ne connais pas *Avoyance*, peux-tu me l'envoyer ?

Je t'embrasse bien affectueusement,
Xavier

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] Lettres Georges Mérillon - Xavier Bazot, lundi**
Date: Mon, 8 Oct 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre **du jour :**

Correspondance Georges Mérillon - Xavier Bazot

Xavier Bazot, écrivain, *Tableau de la Passion*, POL, *Chronique du cirque dans le désert*, *Un fraisier pour dimanche*, *Stabat Mater*, aux éditions Le serpent à plume
Georges Mérillon, peintre et poète, dernière parution : *Avoyance*, édition Tarabuste.

LIRE EN FÊTE

Lettre de Georges Mérillon à Xavier Bazot

St - Firmin, lundi

Par ce temps d'hiver qui varie
Facteur il neige sur les graviers
De ma cour ; portez cette promise
Lettre à mon ami Xavier
Bazot, 37, rue de Soubise
75003 - PARIS

Que j'ai tardé ! Atelier d'écriture à Donges, lecture d'un récit-essai de résidence à St-Brieuc, sans compter une carie, un tracas de voiture et... que j'attendais un moment propice au lire et traduire en ma mémoire de *Stabat Mater*, que des circonstances interrompirent encore, qui augmentèrent mon penchant à me passionner d'abord pour la manière. Stabat fait le récit d'un nombreux malheur, narre le lourd de la détresse ainsi que ses finesses, un malheur que fendent, surmontent, dispersent analyses & jouissances grammaticales, tu as encore approfondi ta phrase, incisive, incrustative, plusieurs choses, pensées, ont lieu en même temps, maints sujets plusieurs phrases dans la même, et ce, jusqu'à une légèreté parfois, par exemple celle-ci fixée de main sûre, morte vive : « Je ne sais pas le numéro, je n'arrive à rien composer, je bégaie, un médecin, Théodore, notre adresse, il est rigide, il est mort ! »
Tant tardé, mon Xavier, car aussi je l'avoue m'inspire un manifeste à propos de Poésie et de RMI - où j'érige mon angoisse subsistancielle en article de loi : que les auteurs définis écrivant & publiant reçoivent un RDS, revenu décent de subsistance, en récompense du coût privé de la valeur infinie qu'ils créent pour tous, et dont on ne saurait faire l'économie, etc. D'ailleurs, tout citoyen, au préambule de la Constitution, a droit à un revenu.
Bientôt le printemps, j'espère, pour l'heure, contre un lapin de garenne qui troue mon jardin, je plante des bâtons de bambou autour d'un rosier, d'un cassis.
Comme tu as vu, moi gauche en société (que je ne fréquente guère), cette fois-ci, j'ai exagéré l'adresse,
à toi, de tout cœur,

georges

******

Objet: **[FloriLettres] de Colette à Marguerite Moreno**
Date: Fri, 5 Oct 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : L'arrière-saison

Lettre de Colette à Marguerite Moreno - Une chaleur à tout crever

Les lettres de Colette évoquent son goût du récit quotidien, anodin. Celles adressées à sa chère amie Marguerite Moreno, comédienne renommée de la scène parisienne, sont adorables parce que familières. Les journées se répètent et se ressemblent, mais toutes connaissent un petit épisode amusant que dépeint une Colette tendre et moqueuse.

Castel-Novel (Corrèze), 22 septembre 1921

Ma chère âme, je suis crasseuse à la limite de la crasserie. D'abord j'ai eu une petite grippe. Mais c'est une excuse déjà ancienne. Depuis, il y a... la chaleur. Une chaleur à tout crever. Et puis le cyclone est venu. Prospection dans les décombres à Brive. Délégations emmenant Sidi (1) comme une proie dans la région dévastée, et me le rendant fourbu, aphone, fiévreux de fatigue, mort enfin, ou guère mieux. Les courses de Pompadour (2) - beaucoup de limonade et peu de jockeys, - le dîner chez Labrousse (3), sénateur... Tu vois ma vie. Elle est moins solitaire que je ne l'avais voulu... Ici, la maison est agréable, bien pourvue en mouches, les enfants sont superbes et gentils, - et Bertrand me suit caninement. On me dit – c'est Zou – qu'il fait froid à Paris, te le souhaiterai-je ? Oui. En ce moment il fait, selon l'exposition, 30-40 degrés. Quelle veulerie ! Sidi se remet, à grandes lampées de quinine et de lait. Les deux petits brabançons de 3 semaines te « tourneraient folle ». Pense à moi, attends-moi, je me précipite sur Sapho dès mon retour. Es-tu contente de ta Mélisande-des-Fortifs ? Contente-toi, je t'en conjure, d'une tentation qui passe, et satisfais-la. De quoi est-on sûr, sinon de ce qu'on tient dans les bras, à l'heure où on le tient dans les bras ? Nous avons si peu d'occasions d'être propriétaires... Je t'aime toujours, et nous ne sommes pas, je pense, près de changer, ni de quitter « l'ami » que nous sommes l'une pour l'autre. Mais tu donnes davantage. Je t'embrasse, Sidi, Robert et Bertrand aussi.

Colette.

Colette, *Lettres à Marguerite Moreno*, textes établis et annotés par C. Pichois, éd. Flammarion, 1959, p. 57.

(1) Son chat.
(2) A une cinquantaine de kilomètres de Brive, célèbre par son haras.
(3) Sénateur de la Corrèze, comme H. de Jouvenel.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Dostoïevski à son frère Michel**
Date: Mon, 22 Oct 2001 04:00:09 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : voyages d'artistes

Lettre de Dostoïevski à son frère Michel - Désagréments et roulis

Qu'il soit éloigné de sa patrie, en voyage à travers les plus belles capitales européennes, ou de retour dans sa résidence de Saint Pétersbourg, Dostoievski est toujours grincheux, comme sortie d'un doux rêve. Le seul réconfort de l'écrivain est de rester auprès de sa famille et de ses amis. Il souffre aujourd'hui de quitter son frère après des vacances passées à ses côtés, le sentiment de solitude l'envahit, sentiment qu'exhortera de longues années d'exil et d'errances.

Saint-Pétersbourg
fin août-début septembre 1845

Mon ami très aimé,

Je t'écris comme convenu, aussitôt arrivé. Te dire, mon bien-aimé ami, combien de désagréments, d'ennuis, de chagrins, d'ignominies, de platitudes j'ai supportés en cours de voyage et à mon premier jour à Pétersbourg – cela dépasse ma plume. Vous ayant dit adieu à toi et à la chère Emilie Federovna, je suis monté sur le bateau dans l'état d'âme le plus intolérable. La bousculade était terrible, et ma peine insupportable. Nous nous sommes mis en route quelques minutes après midi. Le bateau ne marchait pas, il se traînait. Le vent était odieux, les vagues sautaient par-dessus le pont ; j'étais terriblement transi, je passai une nuit indescriptible ; assis, et presque complètement privé de sentiment et de pensée. Je me souviens seulement que j'ai vomi trois fois. Le lendemain, exactement à quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes à Cronstadt, c'est-à-dire en vingt-huit heures. Après trois heures d'attente nous partîmes au crépuscule sur le plus vilain, le plus misérable des bateaux Olga, qui navigua trois heures et demie par la nuit et le brouillard. Que j'étais triste en arrivant à Petersbourg ! J'ai confusément pressenti tout mon avenir durant ces trois mortelles heures d'arrivée. Habitué à vous comme si j'avais vécu ma vie à Revel, Pétersbourg et mon avenir petersbourgeois me sont apparus si terribles, solitaires, désolés, et si grandes les difficultés matérielles que si j'avais cessé de vivre en cet instant je crois que je serais mort avec joie. – Vrai, je n'exagère pas. Le jeu n'en vaut absolument pas la chandelle. Tu voudrais, frère, passer quelque temps à Petersbourg. Si tu viens, ne viens pas par mer, car rien n'est plus triste et plus navrant que d'arriver ici par la Neva et surtout de nuit. Du moins, ce fut mon impression. Tu as certainement remarqué que mes idées maintenant encore se ressentent du roulis. (...)
En attendant, adieu. Au prochain courrier. Adieu, mon bien-aimé ami, salue et embrasse de ma part Emilie Federovna. Salue aussi les enfants. Est-ce que Fedia se souvient encore de moi, ou se montre-t-il indifférent ? Allons, adieu, mon très cher. Adieu.

Ton Dostoïevski

Dostoïevski, *Correspondance*, tome I, introduction, notes, commentaires et

Objet: **[FloriLettres] de George Sand à Félix Nadar**
Date: Tue, 23 Oct 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Voyages d'artistes

Lettre de George Sand à Félix Nadar - Lettre à un aérostier

Félix Nadar, critique de spectacles et photographe, publia, sous le titre Panthéon Nadar, une série de portraits des célébrités contemporaines parmi lesquelles Alexandre Dumas, Sarah Bernhardt... et George Sand. Dans cette querelle sur la prise d'une photographie et les déplacements qu'elle implique, on trouve une allusion aux ascensions du photographe, féru d'expériences aériennes à bord du ballon Le Géant qu'il avait fait construire.

Nohant, 18 septembre 1863

Cher Monsieur, vous vendez une photographie de moi qui fait jeter les hauts cris à tout le monde et que je désavoue tant que je peux (1). Si elle n'était pas vendue chez vous, j'aurais cent fois protesté. Mais le véritable remède ne serait-il pas d'en faire une meilleure ?

Pour cela, que faut-il faire ? Pourriez-vous vous en occuper, à présent que vous vous enlevez dans les hautes régions de la science ? Une dame Morris, m'écrit aujourd'hui pour me demander de venir chez moi avec son bagage photographique. Je consulte et l'on me dit qu'elle est votre élève mais qu'elle est loin de faire comme vous, on me dit aussi qu'il vous serait désagréable de ne pas me faire vous-même. Répondez tout droit à toutes mes questions – et à celle-ci encore : Comme je ne peux pas aller à Paris maintenant, pourriez-vous venir ou envoyer ici une personne de votre choix ? La vente d'un portrait de moi peut couvrir ces frais de déplacement ce me semble.

Je n'ai pas besoin de vous dire que si vous n'êtes point en voyage pour quelque planète et que vous ayez le temps d'aller tout bonnement en chemin de fer jusqu'à Nohant, ma famille et moi serions très heureux de vous recevoir.

J'ai reçu longtemps trop tard (sic) votre invitation et d'ailleurs je n'aurais pu bouger de mon nid cette année, mais je n'en ai pas moins recherché avec intérêt tout ce qui a été dit de ces beaux résultats, et si vous veniez chez nous, vous seriez assassiné de questions.
Milles choses affectueuses.

George Sand.

George Sand, *Correspondance*, tome XVIII, textes réunis, classés et annotés par Georges Lubin, coll. Classiques, éd. Garnier, 1984, p. 68.

(1) C'est la photographie dite « Richebourg », prise en effet par Richebourg, photographe de Toulouse mais qui devait avoir un atelier à Paris, où G. S. était allée le 27 oct. 1852. Elle représente G. S. de profil (droit), avec une mantille attachée au chignon et un châle sur les épaules. (...) Les épreuves avaient déplues (Agenda, déc. 1852). Le photographe avait donné sa parole d'honneur qu'il ne

Objet: **[FloriLettres] de Tolstoï à la comtesse S. A. Tolstaïa**
Date: Wed, 24 Oct 2001 04:00:05 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Voyages d'artistes

Lettre de Tolstoï à la comtesse S. A. Tolstaïa - Tristesse du voyageur solitaire.

A l'époque où il écrit cette lettre, Tolstoï ne connaît pas encore le besoin de solitude et de détachement affectif du méditant. Près de quarante ans avant de quitter le foyer familial pour un ultime voyage que lui commandera son existence spirituelle (en 1910), il souffre de l'éloignement et de l'impossibilité de partager les moments de bonheur simple avec son épouse Sonia et leurs enfants.

Saransk, 4 septembre 1869

Je t'écris de Saransk, mon amie. Je suis presque au bout de mon voyage . Encore 46 verstes. Je continue avec une voiture de louage et je fais la route d'une seule traite.

Comment allez-vous, toi et les enfants ? N'est-il rien arrivé ? Voici deux jours que l'inquiétude me tourmente. Avant-hier j'ai passé la nuit à Arzamas et il m'est arrivé quelque chose de tout à fait insolite. Il était deux heures du matin, j'étais affreusement fatigué, j'avais envie de dormir, je n'avais mal nulle part. Tout à coup j'ai été pris d'une tristesse, d'une angoisse, d'une terreur comme jamais je n'en ai eu. Je te raconterai les détails plus tard, mais sache que jamais je n'ai éprouvé de sentiment aussi torturant, c'est une expérience que je ne souhaite à personne . (...)

Pendant ce voyage, pour la première fois, je me suis rendu compte à quel point nous sommes soudés, toi, moi et les enfants. Je peux rester seul quand je suis constamment occupé, comme à Moscou, mais quand je suis désœuvré comme maintenant, je sens que je suis incapable de vivre seul. (...)

J'ai été seul pendant tout le voyage, comme dans un désert, sans rencontrer un seul être civilisé.

Depuis Nijni jusqu'aux deux tiers du trajet, le paysage ne change pas : un sol sablonneux, de belles habitations paysannes qui rappellent les environs de Moscou. Je n'aime pas cette nature. Vers Saransk, la terre noire commence, on dirait Toula, c'est très beau.

J'espère abréger mon séjour, mais je ne puis rien dire de précis, tant que je ne suis pas sur place. Ce qui est épouvantable, c'est le mauvais temps. J'ai la chair de poule à l'idée de refaire en sens inverse ces 300 verstes dans la boue.

J'ai oublié deux choses : mon manteau de pluie et la confiture. J'ai l'intention de remplacer le manteau par un cafetan que j'achèterai, et je supplée à la confiture par du sucre.

Adieu, ma chérie. Le seul point positif, c'est que je ne pense pas du tout à mon roman et à la philosophie.

Objet: **[FloriLettres] de Verlaine à Edmond Lepelletier**
Date: Thu, 25 Oct 2001 04:00:08 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Voyages d'artistes

Lettre de Verlaine à Edmond Lepelletier - Le « voillage »

Malgré un tempérament voyageur, un rien vagabond, Verlaine conserva toujours intact l'amitié qui le liait depuis l'enfance à Edmond Pelletier. Ecrivain, journaliste en vogue, participant de la première heure des manifestations du Parnasse, rien ne lui est pourtant demeuré plus célèbre que l'intimité et la correspondance fidèle qu'il partageait avec le poète.

(1872)*.
Mon cher Edmond,

Je « voillage » vertigineusement . Ecris-moi par ma mère, qui sait à peine « mes » adresses, tant je « voillage » ! Précise l'ordre et la marche. Rime-moi et écris-moi rue Lécluse, 26. – Ca parviendra – ma mère ayant un aperçu vague de mes stations... psitt ! psitt ! – Messieurs, en wagon !

Toñ
P. V.

Respects à « Madame » et bons souhaits.
M. E. Lepelletier, 26, rue Lécluse, Paris-Batign

Verlaine, *Correspondance*, tome I, Albert Messein éditeur, 1922, p. 37.

* Papier quadrillé, encre noire, 2 ff., recto et verso.
(1) Allusion au voyage que Verlaine fit dans les derniers mois de l'année 1872, en compagnie de Rimbaud.
(2) Lepelletier est sans doute écrit là par erreur, dans l'original, au lieu de : P. Verlaine.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Lettre de Van Gogh à Gauguin**
Date: Fri, 26 Oct 2001 04:00:07 +0200 (CEST)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Voyages d'artistes

Lettre de Van Gogh à Gauguin - Comme un grand voyage...

Redoutant l'influence et la comparaison hâtive avec ses contemporains, et surtout les impressionnistes aux préoccupations picturales très proches, Van Gogh fit le choix de s'éloigner de la veine parisienne et inaugura la retraite arlésienne. Un peintre pourtant lui forçait l'admiration : Gauguin, l'artiste précurseur dans ses thématiques et ses techniques exotiques.

[sans date]

Merci de votre lettre et merci surtout de votre promesse de venir déjà le vingt. Certes cette raison que vous dites*, doit ne pas contribuer à faire un voyage d'agrément du trajet en chemin de fer, et ce n'est que comme de juste que vous retardiez votre voyage jusqu'à ce que vous puissiez le faire sans emmerdement. Mais, à part cela, je vous l'envie presque ce voyage qui va vous montrer en passant des lieux et des lieux de pays de diverse nature avec les splendeurs d'automne.

J'ai toujours encore présente dans ma mémoire l'émotion que m'a causée le trajet cet hiver de Paris à Arles. Comme j'ai guetté si cela était déjà du Japon ! Enfantillage quoi.(...)

Il commence à faire froid, surtout les jours de Mistral.
J'ai fait mettre le gaz dans l'atelier pour que nous ayons une bonne lumière en hiver.

Peut-être serez-vous désenchanté d'Arles, si vous y venez par un temps de mistral ; mais attendez... C'est à la longue que la poésie d'ici pénètre.
(...) Enfin, je crois qu'une fois ici, vous allez comme moi être pris d'une rage de peindre, dans les intervalles du mistral, les effets d'automne, et que vous comprendrez que j'ai insisté pour que vous veniez, maintenant qu'il y a de bien beaux jours.

Allons, au revoir.
Tout à vous, Vincent

Van Gogh, *Correspondance*, vol. III, traduit de l'anglais et du néerlandais par M. Beerblock et L. Roïlandt, éd. Gallimard, 1990, p. 377.

* Cette lettre à Gauguin figure sous ce numéro dans le recueil des lettres de Vincent à Emile Bernard. Gauguin avait écrit qu'il était en mauvaise santé.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Jean-Jacques Rousseau à sa cousine**
Date: Mon, 29 Oct 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dialogue avec la nature

Lettre de Jean-Jacques Rousseau à sa cousine - Initiation à la botanique

Quoi de surprenant à ce que le philosophe, esprit curieux et insatiable, étende à la botanique le champ de ses connaissances et s'y exerce, pour mieux la transmettre, à la rigueur, la précision, la justesse ? Dans la lignée pédagogique de L'Émile, et du sentiment de nature, central dans la philosophie de Rousseau, il donne ici à sa cousine des conseils pour l'instruction de sa fille. La lettre se poursuit par une leçon de botanique.

Ce 22 Août (1771)

J'ai omis, chère Cousine, dans ma précédente lettre de répondre à l'article de la vôtre qui regarde les plantes, parce que cet article seul demandait une lettre entière que je pouvais vous écrire plus à loisir.
Votre idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille et de l'exercer à l'attention sur des objets agréables et variés comme les plantes me parait excellente, mais je n'aurais osé vous la proposer de peur de faire le Monsieur Josse ; puisqu'elle vient de vous je l'approuve de tout mon cœur et j'y concourrai de même, persuadé qu'à tout âge l'étude de la nature émousse le goût des amusements frivoles, prévient le tumulte des passions et porte à l'âme une nourriture qui lui profite en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations.

Vous avez commencé par apprendre à la petite les noms d'autant de plantes que vous en aviez de communes sous les yeux . C'était précisément ce qu'il fallait faire. Ce petit nombre de plantes qu'elle connaît de vue sont les pièces de sa comparaison pour étendre ses connaissances. Mais elles ne suffisent pas. Vous me demandez un petit catalogue des plantes les plus connues avec des marques pour les reconnaître. Il y a à cela un embarras ; c'est de vous donner par écrit ces marques ou caractères d'une manière claire et cependant peu diffuse. Cela me parait impossible sans employer la langue de la chose, et les termes de cette langue forment un vocabulaire à part que vous ne sauriez entendre, s'il ne vous est préalablement expliqué.

D'ailleurs ne connaître simplement les plantes que de vue et ne savoir que leurs noms ne peut-être qu'une étude trop insipide pour des esprits comme les vôtres, et il est à présumer que votre fille ne s'en amuserait point longtemps. Je vous propose de prendre quelques notions préliminaires de la structure végétale ou de l'organisation des plantes, afin, dussiez-vous ne faire que quelques pas dans le plus beau, dans le plus riche des trois règnes de la nature, d'y marcher du moins avec quelques précautions. (...)

Rousseau, *Œuvres complètes, vol. IV, coll. La Pléiade, éd. Gallimard, 1969, p.1151.*

Objet: [FloriLettres] de George Sand à Sylviane Arnould-Plessy
Date: Tue, 30 Oct 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dialogue avec la nature

Lettre de George Sand à Sylviane Arnould-Plessy - Des plantes aux noms délicats

Parmi les amies et correspondantes intimes de George Sand, figure Sylviane Arnould-Plessy, célèbre comédienne de la Comédie Française et maîtresse du Prince Jérôme Napoléon. Dans cette lettre domestique, Sand se montre une jardinière attentive pour qui la poésie de leurs noms s'ajoute à l'amour des plantes.

(Nohant, 14 septembre 1867)

Chère fille, je m'en vais à Paris dans deux jours. J'y passerai très peu de temps. Je vous écrirai si je me sens forte pour aller vous embrasser. Les bains de rivière m'ont fait grand bien – J'ai trouvé un jardinier. Les enfants vont à merveille. La petite vous plaira, elle n'est peut-être pas jolie, je n'en sais rien, mais elle a un regard et un sourire adorables et elle est extraordinairement intelligente.

Vous viendrez n'est-ce pas ? Dites à peu près quand. On n'aura personne pour vous embêter.

Vous prendrez dans mon herbier qui commence à être gros toutes les plantes que vous voudrez. Je les retrouverai ici ou bien près.

Non je n'ai pas la cinéraire de Sibérie. Elle ne vient pas ici. Je ne sais pas ce que c'est que le sabot de Vénus en botanique (1). La gentiane ciliée n'est pas non plus d'ici. J'en veux bien. Vous m'apporterez tout ça quand vous viendrez.

Je vous embrasse bien tendrement ma bonne fille et je vous aime.
Tout le monde vous aime ici, et partout !

(n. s.)

George Sand, *Correspondance (juin 1866-mai 1868)*, tome XX, textes réunis, classés et annotés par G. Lubin, éd. Garnier, 1985, p.523.

(1) Sabot de la vierge ou de Vénus : genre d'orchidées.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Dostoïevski à sa nièce S. A. Ivanova**
Date: Wed, 31 Oct 2001 04:00:08 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dialogue avec la nature

Lettre de Dostoïevski à sa nièce S. A. Ivanova - Tout n'est que pierre

Le ton sardonique des lettres de Dostoïevski vient de son mépris pour l'exercice épistolaire, à ses yeux insipide. Mais l'exil auquel il est condamné pour ses discours révolutionnaires et son activisme socialiste rendent la correspondance nécessaire pour préserver des liens avec ses proches et avec la Russie.

Dresde, 29 août-10 septembre 1869

(...) Je vous donne brièvement de mes nouvelles ; j'envoie cette lettre uniquement pour vous retrouver d'une façon ou d'une autre et renouer nos relations. Laissez-moi vous dire que, tout ce temps, vous tous avez été constamment présents à mon souvenir et à mes pensées. Presque quotidiennement Ania et moi nous parlons de vous à propos de la Russie et c'est plusieurs fois par jour que nous en parlons. Je me suis éternisé à Florence exclusivement parce que l'argent me manquait pour me transporter ailleurs. (...) Pour une raison indépendante de notre volonté, nous avons dû quitter en mai notre appartement d'hiver et (en attendant l'argent) nous avons déménagé chez des propriétaires de notre connaissance où nous nous sommes installés pour peu de temps (pensions-nous) dans un local exigu. (...) Nous y avons vécu six semaines d'un véritable enfer (auparavant c'était encore un peu tenable), la température atteignait à l'ombre 34 et 35 degrés Réaumur (!!) presque continuellement. Vers la nuit, elle tombait jusqu'à 28, et vers l'aube, vers 4 heures du matin, elle descendait parfois jusqu'à 26, puis recommençait à monter. Et pourtant, dans cette chaleur, sans une goutte de pluie, l'air, aussi sec et surchauffé qu'il fût, demeurait extrêmement léger ; dans les jardins (c'est révoltant à quel point les jardins sont rares à Florence où tout n'est que pierre), la verdure ne se fanait pas, ne jaunissait pas, elle devenait au contraire plus riche et plus verte ; les citrons et les fleurs semblaient n'avoir attendu que ce soleil. Ce qui me parut le plus étrange, à moi que les circonstances maintenaient ici aux arrêts, c'est qu'une bonne moitié des étrangers en villégiature (dont beaucoup très riches) sont restés à Florence et même y sont revenus, alors que presque tous les gens venus de toute l'Europe refluaient, au début des chaleurs, vers les villes d'eaux allemandes. (...)

Au revoir, chère amie. Parlez-moi davantage de vous même. Donnez-moi plus de faits.

Je vous embrasse.

Toujours à vous tous,

Fedor Dostoïevski.

Mon adresse : Allemagne, Saxe, Dresden, à Mr Théodore Dostoïevsky, poste restante.

Dostoïevski, *Correspondance*, vol. IV, notes et traduction du russe de Nina Gourfinkel, éd. Calmann-Lévy, 1961, p. 79.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Vincent Van Gogh à son frère Théo**
Date: Thu, 1 Nov 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dialogue avec la nature

Lettre de Vincent Van Gogh à son frère Théo - Taming the shrew

Incursion dans l'atelier du peintre aux prises avec la nature, et décidé à la vaincre.

septembre (1881)

J'ai reçu de l'oncle de Princetage, la semaine passée, une boîte à couleurs qui est assez bonne, bonne assez en tout cas pour commencer (les couleurs sont de Paillard). Et j'en suis fort content. (...)

La nature commence toujours par résister au dessinateur, mais celui qui prend sa tâche vraiment au sérieux ne se laisse pas dérouter, car cette résistance, au contraire, est un excitant pour mieux vaincre, et au fond la nature et un dessinateur sincère sont d'accord. Mais la nature est certes « intangible », il s'agit toutefois de s'y attaquer, et ce, d'une main ferme. Et après avoir lutté et combattu quelques temps avec la nature, celle-ci finit par céder et devenir docile, non pas que j'y sois déjà parvenu, personne plus que moi n'en est convaincu, mais cela commence à marcher.

La lutte avec la nature a parfois quelque chose de ce que Shakespeare appelle « Taming the shrew (1)» (c'est à dire vaincre celle qui résiste, par la ténacité, « bon gré et malgré »). A bien des égards, mais plus spécialement pour le dessin, j'estime que « serrer de près vaut mieux que lâcher ».

Je sens de plus en plus que plus spécialement le dessin des figures est une bonne chose, qui est indirectement profitable au dessin du paysage. Quand on veut dessiner un seul têtard comme si c'était un être vivant, et il en est ainsi à vrai dire, tout ce qui l'entoure vient relativement tout seul pourvu qu'on ait concentré toute son attention sur l'arbre en question, et qu'on ne se soit pas arrêté avant qu'on l'ait fait vivre.

Van Gogh, *Lettres à son frère Théo*, éd. Bernard Grasset, 1937, p.51.

(1) Titre d'une pièce de Shakespeare, traduit en français par «La mégère apprivoisée».

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Colette à Marguerite Moreno**
Date: Fri, 2 Nov 2001 04:00:09 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Dialogue avec la nature

Lettre de Colette à Marguerite Moreno - Hélas, les vacances s'achèvent

Avant de quitter avec regret les douceurs du sud, Colette écrit une dernière lettre à son amie comédienne Marguerite Moreno. Les vacances sont finies, les petits tracas d'argent et la reprise du travail s'annoncent, mais plus que tout, triste est de devoir à nouveau vivre loin de la campagne.

(5 septembre 1931)

Ma Marguerite, j'attendais un mot que j'ai reçu hier. Hélas, moi aussi je vais devoir rentrer. Et je n'ai pas fini mon livre... C'est désolant. Je rentre à la fin de la semaine prochaine, désargentée, point découragée, mais sacré bon sang, nous traversons Maurice et moi une de ces passes... Gagne beaucoup d'argent, et après ça tu pourras dire m... à tout un chacun. As-tu rencontré ma fille dans un studio ou ailleurs ? Elle m'écrit gentiment et elle tombe de sommeil.

Voici les orages de septembre. S'ils sont fréquents, ils me consoleront un peu de quitter ce pays. Ma saison a été si belle, juste assez chaude, juste assez fraîche, sans nuages, - mais crois-moi, ce n'est pas un endroit pour travailler. C'est un endroit pour quand on a fini de travailler. On vendange cette semaine. Je t'embrasse, ô Marguerite, comme je t'aime.

Ah ! Tous ces melons, toutes ces figues que je vais laisser derrière moi !

Ta « nouère »
COLETTE.

Colette, *Lettres à Marguerite Moreno*, textes établis et annotés par Claude Pichois, éd. Flammarion, 1959, p. 221.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Gustave Meyrier à Paul Cambon**
Date: Mon, 5 Nov 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Les massacres de Diarbekir (Octobre-novembre 1895)

Lettre de Gustave Meyrier à Paul Cambon - Télégramme chiffré

Gustave Meyrier, Vice-Consul de France à Diarbekir, capitale d'une province de l'Empire Ottoman à majorité arménienne et chrétienne, rend compte à Paul Cambon, ambassadeur de France à Constantinople, de l'agitation et des conflits inquiétants entre chrétiens et musulmans. Le Sultan Abdul-Hamid a fait le choix de la religion comme ferment de la cohésion de l'Empire et instrument de lutte contre les séparatistes de tous ordres. Des missions musulmanes sont créées pour faire pièces aux missions chrétiennes et le Sultan s'assure de la fidélité des musulmans non-turcs en canalisant leur agitation contre la population chrétienne.

[Diarbékir (1)] Le 30 octobre 1895, 9 h m[atin].

La nouvelle que les réformes (2) sont acceptées a produit une grande excitation parmi les musulmans (3). Plusieurs réunions, composées des personnages les plus influents et les plus dangereux de la contrée, au nombre desquels on cite même le Cheik de Zilan et son fils, ont été tenues chez un certain Djémil Pacha, ancien Gouverneur du Yémen) reconnu pour son fanatisme (4). Les projets les plus sinistres y auraient été sérieusement discutés. On se demande si le Vali (5) aura la force ou la volonté (6) d'empêcher un soulèvement que l'on croit imminent. Des publications officielles en vue d'interdire aux habitants de porter des armes et de sortir pendant la nuit et des placards incendiaires appliqués sur une des mosquées ont contribué à augmenter l'inquiétude parmi les chrétiens qui commencent de nouveau à retirer leurs marchandises du marché (7).

Meyrier

Gustave Meyrier, *Les Massacres de Diarbekir*, Correspondance diplomatique du Vice-Consul de France, 1894-1896, présentée et annotée par Claire Mouradian et Michel Durand-Meyrier, collection « Valise diplomatique », Éditions L'Inventaire, 2000, p. 82-83.

(1) La ville de Diarbékir, ancienne Amida, est la capitale du Vilayet de Diarbékir, soit une des six provinces de l'Anatolie orientale qui regroupent l'essentiel de la population arménienne de l'Empire Ottoman. La ville a été construite sur un site stratégique comme une forteresse dont subsiste encore la double enceinte de remparts.

(2) Les Puissances occidentales réunies à Berlin en juillet 1895 avaient imposé au Sultan de l'empire Ottoman des réformes visant à « garantir la vie, les biens et la tranquillité des Arméniens contre l'arbitraire et la tyrannie des fonctionnaires et des

soldats et contre les dépréciations des Kurdes », essentiellement par une meilleure représen tation des chrétiens dans l'appareil administratif et judiciaire, la police et la gendarmerie, l'appareil administratif et judiciaire, ainsi que par l'amélioration du système de perception des impôts.

(3) Les musulmans craignent de perdre leurs privilèges. Ils sont soutenus de façon non voilée par la Sublime Porte, siège du gouvernement de l'Empire Ottoman.

(4) Le Sultan qui a choisi de renoncer à la citoyenneté ottomane pour faire de la religion musulmane le fondement de la cohésion de l'Empire, récompense les gouverneurs qui appliquent les consignes de répression contre les chrétiens accusés, à tort, d'agitation séparatiste. Les chrétiens et les arméniens en particulier sont considérés comme traitres à l'Empire et au Sultan Calife.

(5) Gouverneur de la circonscription.

(6) La Porte avait été contrainte par les puissances occidentales d'adjoindre des assistants non musulmans aux gouverneurs des circonscriptions et des réserves avaient été faites sur le mode de nomination des Valis.

(6) En Anatolie orientale, où ils étaient fortement implantés, les Arméniens constituaient l'élite (marchands, artisans, financiers, médecins..) des cités ottomanes ou de la diaspora marchande disséminée le long des routes commerciales.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Paul Cambon à Gustave Meyrier**
Date: Wed, 7 Nov 2001 04:00:10 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Les massacres de Diarbekir (Octobre-novembre 1895)

Lettre de Paul Cambon à Gustave Meyrier - Déchiffrement

Les messages entre Gustave Meyrier et Paul Cambon se multiplient. Le Vice-Consul, sur place, observe et agit pour la sécurité des ressortissants français, mais aussi plus largement, pour celle des chrétiens qu'il accueille par centaines au consulat. Son courage, son sang-froid et celui de sa femme qui prendra la tête d'une caravane de chrétiens afin de les conduire en lieu sûr, leur vaudra éloges et décorations.

[Constantinople] 2 novembre 1895, 2 h s[oir].

Faites-moi savoir, urgent, d'où est venue la première provocation. Les Arméniens seuls sont-ils menacés ? La protection du Consulat et des établissements catholiques est-elle assurée par le Vali ? Si elle ne l'est pas, faites réquisition énergique. Donnez à tous l'exemple du sang-froid.

Sur la communication de vos précédents télégrammes, le Grand Vizir (1) avait promis de prendre des dispositions pour maintenir l'ordre ; les événements l'ont prévenu. En attendant l'arrivée des troupes, bornez-vous à assurer la sécurité de nos établissements nationaux et de nos protégés.

Cambon

Déchiffrement

[Constantinople] Le 2 novembre 1895, 4 h s.

Le Grand Vizir a donné l'ordre au Vali d'assurer votre protection et celle des Capucins. Il prétend que le conflit est né d'une invasion des mosquées par les Arméniens (2). Est-ce vrai ?

Cambon

Gustave Meyrier, *Les Massacres de Diarbekir*, Correspondance diplomatique du Vice-Consul de France, 1894-1896, présentée et annotée par Claire Mouradian et Michel Durand-Meyrier, collection « Valise diplomatique », Éditions L'Inventaire, 2000, p. 86-87.

(1) Chef du Gouvernement ottoman. Sous Abdul-Hamid II qui, en 33 ans de règne (1876-1909), changea 26 fois de gouvernement, le rôle du Grand Vizir était battu en brèche par la personnalisation croissante du pouvoir, autour du Sultan et de la camarilla du Palais de Yildiz. Début octobre 1895, Kiamil Pacha fut nommé Grand Vizir en remplacement de Saïd Pacha, réputé plus ouvert aux réformes, qui prit la fonction de ministre des Affaires étrangères, à la place de Turkhan Pacha.

(2) Il s'agit d'une pure invention. Bien au contraire, la répression des chrétiens

commencera par l'arrestation de plusieurs évêques arméniens. Cependant, l'action des missions occidentales catholiques et protestantes qui défient l'autorité religieuse des Églises orientales est un des moyens de l'ingérence des Puissances (russes, anglais, français) et le Sultan y répondra par l'organisation de missions islamiques.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Gustave Meyrier à Paul Cambon**
Date: Thu, 8 Nov 2001 04:00:08 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Les massacres de Diarbekir (Octobre-novembre 1895)

Lettre de Gustave Meyrier à Paul Cambon - Télégramme chiffré

Gustave Meyrier et ses collègues feront tous état dans leurs rapports des appels au meurtre des chrétiens prononcés par les mollahs dans leurs prêches. Mais la question religieuse, soulignent-ils n'est pas la principale motivation. D'autres diplomates européens soutiendront la thèse de la responsabilité des Kurdes, forces locales, indisciplinées et incontrôlées. En définitive, la responsabilité personnelle du Sultan apparaîtra indiscutable. Dans certains fief kurdes, comme à Mardin, la propagande islamique n'aura pas eu l'effet escompté, et ce sont des notables musulmans libéraux qui sauveront la population chrétienne du massacre.

[Diarbékir] Le 2 novembre 1895,4 h s.

Les Kurdes de la campagne sont entrés, hier matin, dans la ville et, sans provocation, ont, avec de nombreux musulmans de Diarbékir, pillé le marché, l'ont entièrement incendié et massacrent encore un grand nombre de chrétiens de toutes religions (1). Depuis, le mouvement ne fait qu'augmenter. Toute la population est menacée, nous comme les autres. Nous sommes bloqués dans nos maisons et ce serait courir à une mort certaine que d'en sortir. J'ai adressé au Vali une réquisition pour la garde du Consulat et des établissements religieux. Il m'a envoyé d'abord 10 zaptiés et sur une autre demande il m'en envoie 10 autres. J'ai pu savoir que la garde des Pères était insuffisante et, sur mes instances, il vient de l'augmenter.

Plus de 500 chrétiens, que je n'ai pas eu le coeur de refuser, se sont réfugiés au Consulat. Je fais tout mon possible pour rassurer les chrétiens qui se considèrent, non sans raison, comme perdus.

Meyrier

Gustave Meyrier, *Les Massacres de Diarbekir*, Correspondance diplomatique du Vice-Consul de France, 1894-1896, présentée et annotée par Claire Mouradian et Michel Durand-Meyrier, collection « Valise diplomatique », Éditions L'Inventaire, 2000, p. 86.

(1) En tout, la ville était le siège de six évêchés, avec douze églises pour les différents rites. Il y avait deux évêques arméniens à Diarbékir, l'un relevant de Rome, l'autre de l'Église apostolique arménienne considérée comme "schismatique" par les catholiques. Il y avait aussi un évêque syrien jacobite, monophysite, et une Église syrienne catholique. Les catholiques de rite syrien, par opposition au rite romain, sont appelés Chaldéens.

Objet: **[FloriLettres] de Paul Cambon à Marcelin Berthelot**
Date: Fri, 9 Nov 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Les massacres de Diarbekir (Octobre-novembre 1895)

Lettre de Paul Cambon à Marcelin Berthelot, ministre des Affaires étrangères - «Échange de vues» sur les massacres...

La correspondance de Paul Cambon avec Paul Hanotaux publiée dans le Livre Jaune et les documents diplomatiques britanniques du Blue Book , tous deux destinés à justifier la politique de la France et de la Grande-Bretagne face à l'émoi causé par les massacres dans leurs populations, abordent la question de la responsabilité des Puissances. Leur ingérence, au nom de la protection des chrétiens expliquerait pour certains l'hostilité croissante du Sultan et des musulmans à l'égard des Arméniens. En réalité le soutien des Puissances aux Arméniens apparaît bien fragile et s'il sait utiliser les rivalités entre les occidentaux, Abdul-Hamid a conscience qu'il peut agir à sa guise.

[Constantinople] 4 novembre 1895

Les représentants des six Grandes Puissances se sont réunis pour échanger leurs informations et leurs vues. Ils considèrent tous la situation comme très inquiétante. L'anarchie qui règne dans les provinces n'a plus de rapport avec l'agitation arménienne. Le fanatisme musulman est déchaîné et dans les parties de l'Empire où il n'y a pas d'Arméniens, on signale une grande effervescence. Ce mouvement est encouragé par l'inertie des autorités ottomanes et par la complicité de certains personnages de l'entourage du Sultan. Les Ambassadeurs sont convenus d'entretenir individuellement le ministre des Affaires étrangères, de lui rappeler, par l'exemple des événements de Syrie en 1860 (1), qu'une pareille anarchie ne peut durer impunément, et de lui déclarer qu'ils en réfèrent à leurs Gouvernements, qui seront obligés de se concerter si la Porte ne prend immédiatement des mesures efficaces.

Les représentants des six Puissances sont également convenus d'appeler l'attention de leurs Gouvernements sur la gravité de la situation et de les prier d'échanger leurs vues pour leur donner, autant que possible, des directions identiques.

Indépendamment de la communication générale convenue avec mes collègues, j'ai adressé aujourd'hui à la Porte la note ci-jointe en copie, sur les événements de Diarbékir.

J'envoie également à Votre Excellence la copie des télégrammes que j'ai échangés avec notre Vice-Consul à Diarbékir.
Paul Cambon

Gustave Meyrier, *Les Massacres de Diarbekir*, Correspondance diplomatique du Vice-Consul de France, 1894-1896, présentée et annotée par Claire Mouradian et Michel Durand-Meyrier, collection « Valise diplomatique », Éditions L'Inventaire, 2000, p. 93-94.

(1) Après les massacres des Maronites du Mont Liban par les Druzes en 1859-1860

(1) Après les massacres des Maronites du Mont-Liban par les Druzes en 1859-1860 (près de 10 000 morts), celui de nombreux chrétiens, de missionnaires et du Consul hollandais à Damas, le 9 juillet 1860, provoqua une intervention militaire de la France en août. Celle-ci ne retira sa force expéditionnaire qu'après avoir obtenu, le 9 juin 1861, un statut d'autonomie pour le Liban, avec la nomination d'un gouverneur chrétien, administrant la province assisté d'un Conseil élu où étaient représentés les divers groupes religieux de façon proportionnelle. Ce Règlement fut ratifié par le traité de Constantinople de 1864.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Léon Tolstoï à la comtesse S. A. Tolstaïa**
Date: Mon, 12 Nov 2001 04:00:09 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Disparitions et regrets

Lettre de Léon Tolstoï à la comtesse S. A. Tolstaïa - « Nos chemins se sont séparés »

Cette lettre, dans laquelle Tolstoï annonce à sa femme son désir de la quitter, ne sera pas remise à sa destinataire et , le 9 juillet, une réconciliation aura lieu entre les deux époux. La lettre restera cachée sous le siège de moleskine du fauteuil de travail de Tolstoï, à l'insu de tous, jusqu'au jour de 1901 ou 1902 où Tolstoï, malade, en parlera à sa fille Macha, en lui demandant de ne la publier que cinquante ans après sa mort. En 1907, comme la femme de Tostoï projetait de faire recouvrir les sièges du cabinet de travail, Tolstoï confiera cette lettre et une autre, au mari de Macha avec instruction de les remettre à sa femme, Sonia Andréievna après sa mort. Ce qui fut fait en 1910. On ignore ce que contenait l'autre lettre qui fut déchirée en présence du mari de Macha, le prince Obolenski. [Nous publierons cette lettre sur deux jours.]

Iasnaïa Poliana, 8 juillet 1897

Ma chère Sonia,

Depuis longtemps je souffre du désaccord qui existe entre ma vie et mes convictions. Je n'ai pas pu vous obliger à changer de vie, à changer des habitudes que j'avais moi?même contribué à établir; jusqu'ici, je n'ai pas pu vous quitter, craignant de priver les enfants, tant qu'ils étaient jeunes, de la petite influence que je pouvais avoir sur eux, craignant de vous faire de la peine; je ne peux pas non plus continuer à vivre comme je le fais depuis seize ans, tantôt partant en guerre et vous exaspérant, tantôt succombant moi-même aux occasions de péché qui m'entourent et dont j'ai pris l'habitude ; j'ai donc décidé de faire ce que j'ai envie de faire depuis longtemps - m'en aller, d'abord parce que, l'âge venant, cette vie m'est de plus en plus pénible et que j'ai de plus en plus besoin d'isolement; ensuite parce que les enfants ont grandi, mon influence n'est plus nécessaire, vous avez tous vos propres intérêts qui vous rendront moins sensible mon absence

Surtout, comme les Hindous qui vers l'âge de 60 ans se retirent dans le fond des forêts, comme tout homme âgé et pieux qui souhaite consacrer les dernières années de sa vie à Dieu plutôt qu'aux plaisanteries, aux calembours, aux racontars, et au tennis, moi aussi, qui vais sur mes 70 ans, je souhaite de toutes les forces de mon âme le calme et l'isolement, et si ce n'est un accord complet, du moins pas ce désaccord criant entre ma vie et mes convictions, entre ma vie et ma conscience.

Si je le faisais ouvertement, il y aurait des prières, des blâmes, des discussions, des plaintes, je pourrais faiblir et ne pas mettre à exécution ma décision, or elle doit l'être. je vous demande donc de me pardonner si cette décision doit vous faire de la peine, et surtout, toi, Sonia, laisse?moi partir de bon coeur et ne va pas à ma recherche, ne m'en veux pas, ne me condamne pas.[...]

Léon Tolstoï, *Lettres 1895-1902*, [A la comtesse S.A. Tolstaïa], traduit du russe par Bernadette du Crest, collection du Monde entier, Gallimard, 1986, pp. 232-233.

Objet: **[FloriLettres] de Madame de Staël à Pictet de**
Date: Tue, 13 Nov 2001 04:00:08 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre **du jour :**

Thème de la semaine : Disparitions et regrets

Lettre de Madame de Staël à Pictet de Rochemont - Inconsolable

La correspondance de Madame de Staël avec Charles Pictet de Rochemont s'étend de 1799 à 1816 et comprend plus de vingt billets ou lettres. Elle témoigne d'escarmouches sentimentales et d'échanges de services littéraires. Pictet de Rochemont, aimant la vie solitaire, évitait la vie bruyante de Coppet. C'est à lui qu'elle confie ses regrets après la mort d'Eric de Staël, dans la nuit du 8 au 9 mai 1802, alors qu'ils étaient depuis peu réunis après cinq ans de séparation.

[Coppet, mai 1802]

Il est vrai que j'ai ressenti un sentiment de douleur beaucoup plus vif que celui que j'aurais ressenti dans toute autre circonstance. Je me faisais un vrai bonheur de lui payer en soins ce que je n'avais pu lui donner en sentiments. J'avais passé six semaines à ne faire autre chose qu'arranger ses affaires, et je voulais lui présenter pour résultat sa pension de Suède et la nôtre, c'est-à-dire 10 000 livres de rente, dégagées de toute retenue. Je me donnerai encore de la peine et je ferai des sacrifices pour que ses dettes soient payées ; mais je n'ai plus de plaisir dans ce devoir. Enfin je suis très affectée de cette mort, et je ne me consolerai jamais de n'avoir pu le rendre heureux quelque temps quand il s'était de nouveau livré à moi et qu'il m'avait retrouvée lorsque ses mauvais amis l'avaient abandonné. A ce sentiment s'est jointe l'horreur d'être seule avec lui, seule avec ses tristes restes. Je n'avais jamais vu la mort de si près et j'ai éprouvé pendant vingt-quatre heures les impressions les plus douloureuses et les plus fantastiques en même temps...

Adieu, adieu. Comme la terre tremble sous nos pas! S'il n'y avait pas une autre vie, quel misérable rêve serait celle-ci !

Madame de Staël, *Choix de lettres* (1778-1817) présenté par G. Solovieff, Klinsieck, Paris, 1970, p. 202.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Léon Tolstoï à la comtesse S. A. Tolstaïa**
Date: Wed, 14 Nov 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Disparitions et regrets
En raison d'une erreur de messagerie, cette suite de la lettre de Léon Tolstoï envoyée par Florilettre le lundi 12 novembre est expédiée avec retard.

Lettre de Léon Tolstoï à la comtesse S. A. Tolstaïa - « Nos chemins se sont séparés »

Cette lettre dans laquelle Tolstoï annonce à sa femme son désir de la quitter ne sera pas remise à sa destinataire et , le 9 juillet, une réconciliation aura lieu entre les deux époux... Suite de la lettre publiée lundi.

Iasnaïa Poliana, 8 juillet 1897

[...] Que je te quitte ne prouve pas que je sois mécontent de toi. Je sais que tu ne peux pas, que tu es littéralement incapable de voir et de sentir comme moi, et donc de changer ta manière de vivre et de consentir des sacrifices pour quelque chose que tu ne reconnais pas. C'est pourquoi je ne te condamne pas, au contraire, c'est avec amour et reconnaissance que je me rappelle nos 35 longues années de vie commune, la première période surtout, lorsque, avec le dévouement maternel qui t'est naturel, tu as accompli avec énergie et fermeté ce pour quoi tu estimais être faite. Tu m'as donné, tu as donné aux autres ce que tu pouvais donner; tu as dépensé des trésors d'amour maternel et de dévouement, et l'on ne peut que t'aimer pour cela. Mais dans la dernière période de notre vie, depuis quinze ans, nos chemins se sont séparés. Je ne puis croire que je sois coupable, parce que je sais que si j'ai changé, ce n'est pas pour moi, ce n'est pas pour les autres, mais parce que je ne pouvais pas faire autrement. je ne peux pas non plus te reprocher de ne pas m'avoir suivi, et je te remercie pour ce que tu m'as donné, dont je me souviendrai toujours avec amour. Adieu, ma chère Sonia.

Léon Tolstoï qui t'aime

Léon Tolstoï, *Lettres 1895-1902*, [A la comtesse S.A. Tolstaïa], traduit du russe par Bernadette du Crest, collection du Monde entier, Gallimard, 1986, pp. 232-233.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Paul Verlaine à Edmond Lepelletier**
Date: Thu, 15 Nov 2001 04:00:09 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Disparitions et regrets

Lettre de Paul Verlaine à Edmond Lepelletier - Condoléances

Edmond Lepelletier, ami d'enfance de Verlaine, restera fidèle au poète jusqu'à sa mort. Ecrivain lui-même et journaliste littéraire, il reçoit dans cette lettre les condoléances de Verlaine, à la suite du décès de sa mère, Madame Lepelletier, à Arcueil, le 29 septembre 1871.

Le 30 septembre [1871] (1)

Mon cher ami,

Ma mère t'a dit, n' est-ce pas, les choses qui m'empêchaient absolument de me rendre à ton triste rendez-vous. Ta vieille amitié me pardonnera, j'en suis sûr, mon absence forcée et comprendra toute la part que je prends à ton affreux malheur. Agrée bien et fais bien agréer à Laure (2) l'expression des sentiments douloureux dont m'a frappé la mort de ton excellente mère. Écris-moi, je te prie, soit pour me dire de te venir voir tel jour, soit pour me prévenir du jour où tu viendrais me voir.

À bientôt.

Ton ami dévoué,

P. Verlaine

14 rue Nicolet Paris-Montmartre.

Correspondance de Paul Verlaine, Tome I, Lettres à Edmond Lepelletier (1862-1895), Albet Messein éditeur, 1922, p.36.

(1) La lettre est écrite sur papier vergé blanc, à l'encre noire. L'indication de l'année manque
(2) Soeur de Edmond Lepelletier.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Charles Péguy à Pierre Marcel**
Date: Fri, 16 Nov 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Disparitions et regrets

Lettre de Charles Péguy à Pierre Marcel - Faire-part

Si le message de Péguy à son ami Pierre Marcel commence par un faire-part de décès, il n'exprime toutefois pas de regrets. Ce faire-part est l'occasion, comme dans le reste de leur correspondance, d'échanger des « petites nouvelles » sur leur entourage et leurs activités respectives.

Mercredi 18 septembre 1912

du Temps d'hier soir

« Le docteur Louis Lazard les familles Frey Lazard, et Alexandre ont la douleur de faire part du décès de Mme Lazard, née Alice Frey survenu le 15 du courant, en son rue de Courcelles, 7. Les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité. »
est-ce le nôtre ? Ai dîné hier soir chez les Claude : tout très bien.
à tout événement veux?tu noter que je déjeune samedi chez tante Baudouin et que j'ai rendez-vous aux cahiers dès trois heures.

Je t'embrasse bien affectueusement

Péguy

Correspondance Charles Péguy – Pierre Marcel, réunie et annotée par Julie Sabiani, Cahiers de l'amitié Charles Péguy, n°27, p.198.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Gustave Flaubert à sa mère**
Date: Mon, 19 Nov 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Maisons d'artistes

Lettre de Gustave Flaubert à sa mère - Chez Soliman-Pacha

Dans ses Lettres d'Orient, Flaubert fait à sa mère, avec force détails, le récit de son voyage en Egypte. Arrivés ici à Rosette, ses compagnons et lui ont été accueillis pas le seigneur des lieux, Soliman-Pacha, au nom duquel toutes les portes s'ouvrent.

Vendredi matin 23 novembre 1849

Le pacha nous a reçus sur son sopha, entouré de nègres qui nous ont apporté des pipes et du café. Après beaucoup de politesses et de compliments, on nous a donné à souper et fait nos lits garnis d'excellentes moustiquaires. [...]

C'était une grande chambre en bois, ouverte de tous côtés et dominant la mer qui battait au pied. Quant à la cuisine turque, la pâtisserie (beignets, gâteaux, plats sucrés, etc.) est excellente. Le reste m'a paru exécrable mais ne m'a pas fait mal au ventre, ce qui m'a étonné. L'après?midi nous nous sommes promenés en barque sur le Nil, du côté de l'ombre, frisant le bord du fleuve chargé de jardins qui versent dans l'eau leurs touffes vertes. De temps en temps entre les palmiers et les orangers parait une maison en bois toute découpée de ciselures comme un manche d'ombrelle chinoise. Sur le balcon, une femme voilée dont on ne voit que les yeux, ou bien un Musulman prosterné du côté de La Mecque et récitant ses prières en se frappant le front contre la terre.

Le lendemain mardi à 6 heures du matin nous sommes repartis. Il faisait froid. Nous avons gardé nos cabans toute la journée et sommes arrivés à 5 heures à Alexandrie après 18 lieues de cheval, dans le désert, et sans être ni écorché ni moulu. Nos selles, d'ailleurs, sont si bonnes qu'on y est comme dans des fauteuils.

Tu vois que tout va bien, pauvre mère. Nous sommes couverts de flanelle des pieds à la tête. Le moral et le physique sont bons. Maxime me surveille et me soigne comme son enfant. je crois qu'il me mettrait sous verre, s'il le pouvait, de peur qu'il ne m'arrive quelque chose. Dans ma prochaine lettre il t'écrira.

Adieu, pauvre mère adorée. Bon espoir. Embrasse Lilinne pour moi. Toi je t'embrasse à t'étouffer.

Ton fils qui t'aime.

Gustave Flaubert, *Lettres d'Orient*, avant-propos de Pierre Bergougnioux, collection « De mémoire », L'Horizon Chimérique, 1990, pp. 48-50.

Objet: **[FloriLettres] de Georges Sand à Lina Dudevant-Sand**
Date: Tue, 20 Nov 2001 04:00:08 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Maisons d'artistes

Lettre de Georges Sand à Lina Dudevant-Sand - Manoir normand

Georges Sand écrit depuis la maison des Lepel-Cointet, riches propriétaires de Jumièges, en Normandie. Mr Lepel-Cointet est agent de change et amateur d'art. Il possède des Courbet, dont la Remise des chevreuils. Le reste à l'avenant...

Jumièges [17 septembre 1869]

C'est d'un manoir et d'une chambre fantastiques que je vous écris. L'habitation est un reste de l'ancienne abbaye que l'on a fait restaurer à la mode de l'époque, tout moyen-âge touchant à la renaissance, et où l'on a adroitement et sans que ça paraisse toutes les aises de la vie vie moderne. J'ai mon lit dans une ogive, un plafond en voûte quadrangulaire à étoiles d'argent, pour commode une belle crédence etc. Les salons sont des salles du musée de Cluny. Du feu dans les cheminées monumentales, des curiosités partout, des escaliers à rampes sculptées, des fenêtres à vitraux de couleurs, tout cela d'un grand goût et d'une propreté reluisante. Les hôtes sont charmants, le pays adorable tout le temps du voyage. Ça enfonce les pays chauds. Quelle fraîcheur, quelle végétation, la vallée de Barentin est un nid de verdure. Je vous regrette beaucoup, mes enfants. J'aurais voulu voir cela avec vous. Je me porte bien, je n'ai encore vu les ruines qu'au clair de la lune. C'est énorme et c'est un parc avec des arbres superbes, des guirlandes de végétation, des allées sablées allant dans tous les recoins. Enfin, ça vaut le voyage qui est court et agréable. Nous avons eu une heure d'attente à Rouen. J'ai eu le temps de mener Juliette Lambert dans trois églises. Je fais les honneurs de Rouen. Je n'ai pas entendu parler de Flaubert. Mr Cointet lui a envoyé ce soir un télégramme pour le faire venir. La dite Juliette est charmante, elle a une fillette de 13 ans qui est délicieuse et joliment bien élevée. Vous les aimerez, j'en suis sûre, quand vous les connaîtrez. Je reste ici demain, jeudi soir je serai à Paris. Je vous bige mille fois. Ecrivez-moi à Paris, parlez-moi de vous et de Lolo.

De grands compliments de tout le monde sur Miss Mary.

[non signé]

Mardi soir
Madame Lina Sand
Nohant
La Châtre
Indre.

Objet: **[FloriLettres] de Vincent Van Gogh à Théo**
Date: Wed, 21 Nov 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Maisons d'artistes

Lettre de Vincent Van Gogh à Théo - La maison des tournesols

Avec l'aide de son frère Théo, Vincent Van Gogh s'installe dans la campagne près d'Arles. La maison-atelier qu'il décore, dans « un style voulu », ne sera pas banale. Et sur les murs s'inscrivent déjà les plus célèbres tableaux du peintre.

[Hiver 1888]

Mon cher Théo,

[...]

Maintenant hier j'ai travaillé à meubler la maison ; ainsi que me l'avaient dit le facteur et sa femme, les deux lits, pour avoir du solide, reviendront à 150 francs chaque. J'ai trouvé vrai tout ce qu'ils m'avaient dit pour les prix. Il fallait conséquemment louvoyer et j'ai fait ainsi : j'ai acheté un lit en noyer et un autre en bois blanc, qui sera le mien et que je peindrai plus tard.
Ensuite j'ai garni un des lits et j'ai pris deux paillassons.
Si Gauguin ou un autre viendrait, voilà son lit sera fait dans une minute.
Dès le commencement j'ai voulu arranger la maison non pas pour moi seul, mais de façon à pouvoir loger quelqu'un. Naturellement cela m'a mangé la plus grande partie de l'argent. Avec le restant j'ai acheté 12 chaises, un miroir et des petites choses indispensables. Ce qui fait en somme que je pourrai semaine prochaine déjà aller y rester.

Il y aura pour loger quelqu'un la plus jolie pièce d'en haut, que je chercherai à rendre aussi bien que possible comme un boudoir de femme réellement artistique. Puis il y aura ma chambre à coucher à moi, que je voudrais excessivement simple, mais des meubles carrés et larges : le lit, les chaises, la table, tout en bois blanc. En bas l'atelier et une autre pièce atelier également, mais en même temps cuisine.

Tu verras un jour où un autre tableau de la petite maison même en plein soleil, ou bien avec la fenêtre éclairée et le ciel étoilé. Tu pourras désormais te croire posséder ici à ta maison de campagne. Car je suis moi enthousiaste à l' idée de l' arranger d'une façon que tu en sois content, et que cela soit un atelier dans un style absolument voulu, ainsi mettons que dans un an tu viennes passer une vacance ici et à Marseille, cela sera prêt alors, et la maison sera à ce que je me propose, de peintures toute pleine du haut en bas.

La chambre où alors tu logeras, ou qui sera à Gauguin, si G. vienne, aura sur les murs blancs une décoration des grands tournesols jaunes.

Le matin, en ouvrant la fenêtre, on voit la verdure des jardins et le soleil levant et l'entrée de la ville.
Mais tu verras ces grands tableaux des bouquets de 12, de 14 tournesols, fourrés dans ce tout petit boudoir avec un lit joli, avec tout le reste élégant.

existence de peintre japonais, vivant bien dans la nature en petit bourgeois. Alors tu sens bien que cela est moins lugubre que les décadents. [...]

t. à t. Vincent

Vincent Van Gogh, *Correspondance génerale* Tome I, Éditions Gallimard, 1990, pp. 310-312.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Mozart à sa soeur**
Date: Mon, 26 Nov 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Mozart et ses proches

Mozart à sa sœur

Mozart a dix-sept ans. Il entreprend avec son père un voyage à Vienne et obtient une audience auprès de l'impératrice Marie-Thérèse. Celle-ci se montre très aimable mais ne lui accorde rien. Wolfgang, nullement contrarié par ce refus, écrit ici à sa sœur, en s'amusant de la situation, sur le ton badin et léger qui est celui de sa correspondance.

J'espère, ô ma reine, que tu jouis du plus haut degré de bonne santé, et que, de temps en temps, ou beaucoup plus parfois, ou mieux quelquefois, ou encore mieux qualche volta, comme disent les Italiens, tu daigneras me consacrer quelques-unes de tes importantes et profondes pensées, pensées qui émanent toujours de ce discernement tellement beau et sûr qui est le tien, discernement qui t'appartient en propre, ô reine, comme la beauté, et que tu possèdes à un tel degré que, bien qu'on ne demande pas à une femme si jeune presqu'aucune des qualités énoncées ici, tu rempliras de confusion aussi bien les hommes jeunes que les vieillards.

Wolfgang Mozart

Voici pour toi, quelque chose de plein d'esprit.

14 août 1773

Jean et Brigitte Massin, *Wolfgang Amadeus Mozart*, première partie « Biographie », Fayard, 1970, p. 132.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Mozart à son père**
Date: Tue, 27 Nov 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Mozart et ses proches

Mozart à son père - La cousinette

Anna-Thekla, la cousine de Mozart, de deux ans sa cadette, est pour lui la meilleure des compagnes de jeux et tous deux s'entendent fort bien. « Belle, intelligente, aimable, raisonnable et gaie » aux dires de son cousin, elle est un tantinet méchante langue, et nullement choquée par les plaisanteries de Mozart et ses impertinences, comme dans cette circonstance, à l'occasion d'un repas...

Un certain Père Emilien, âne aux manières de la Cour, un esprit niais dans sa profession. fut des plus cordiaux. Il voulait toujours badiner avec la cousinette, mais c'est elle qui s'amusait de lui. À la fin quand il fut un peu fumeux (ce qui arriva bientôt) il commença à parler musique. Il chanta, un canon et me dit : « Je n'ai jamais rien entendu de plus beau de toute ma vie. » - « Je suis navré, dis-je, à mon tour, de ne pouvoir chnater avec vous ; je suis incapable, de par ma nature, d'entonner. » - « cela ne fait rien ! » dit-il. Il commença ; j'étais le troisième, mais je chantais un tout autre texte : « Père Emilien, ô toi, espèce de queue, lèche-moi dans le cul » (*o du schwanz du leck du mich in Arsch*). Je chantais *sotto voce* à ma cousine, de telle sorte qu'une demi-heure après nous en riions encore. Il me dit : « Si nous pouvions rester plus longtemps ensemble, je serais heureux de discourir avec vous sur l'art de la composition. » « Dans ce cas nous aurions bientôt fini d'en discourir, dis-je. Ca sent le crétin » (*Schmecks Kropfeler*). La suite dans une prochaine lettre.

Mozart, 18 octobre 1777

Jean et Brigitte Massin, *Wolfgang Amadeus Mozart*, première partie «Biographie», Fayard, 1970, pp. 169-170.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Mozart à son père**
Date: Wed, 28 Nov 2001 04:00:09 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Mozart et ses proches

Mozart à son père - Une virtuose en herbe

Mozart est à Augsbourg où il rend visite au célèbre facteur d'orgues et de pianos, Johann-Andréas Stein qui s'émerveille de sa virtuosité. Mozart, à son tour, s'émerveille des instruments de Stein, mais ironise volontiers sur les talents de la fille de Stein, Nanette, petit prodige de sept ans et demi déjà bien connu du public augsbourgeois.

Qui la voit et l'entend jouer doit, pour ne pas rire, être de pierre [*Stein*] comme son père. Elle se tient assise tout à fait contre les octaves supérieurs, et surtout pas au milieu, parce qu'elle a davantage l'occasion de s'agiter et de faire des grimaces. Et elle tourne les yeux et elle sourit. Lorsque un motif revient deux fois, elle le joue, la deuxième fois, beaucoup plus lentement. Revient-il trois fois, elle le joue alors de plus en plus lentement. Quand on fait un *Passage*, il faut lever le bras le plus haut possible, et comme le Passage sera bien marqué, s'il est donné avec le bras et non avec les doigts, elle le fait avec la plus grande application, très lourdement et maladroitement. Mais le plus beau, c'est quand, dans un Passage (qui doit couler comme de l'huile), il faut absolument changer de doigts ; elle n'y apporte aucune espèce d'attention; mais, quand le moment arrive, on s'arrête, on lève la main, et bien commodément on reprend à nouveau. De cette façon on a aussi quelque espoir d'attraper une fausse note et cela fait souvent un curieux effet. J'écris tout cela afin de donner à papa une petite idée de l'art d'enseigner et de jouer du piano afin que papa puisse en son temps en faire son profit. M. Stein est absolument toqué de sa fille. Elle a juste sept ans et demi. Elle apprend tout par coeur. Elle peut arriver, elle est douée. Mais de cette manière elle ne fera rien du tout. [...] M. Stein et moi nous avons parlé certainement deux heures sur cette question. Et je l'ai déjà presque converti. Il me demande maintenant conseil pour tout.

Mozart 24 octobre 1777

Jean et Brigitte Massin, *Wolfgang Amadeus Mozart*, première partie «Biographie», Fayard, 1970, pp. 166-167.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Mozart à son père
Date: Thu, 29 Nov 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Mozart et ses proches

Lettre de Mozart à son père - La fille Mundbecken

Dans une lettre du 23 octobre, Léopold transmet à son fils, par l'intermédiaire de sa femme, l'annonce d'une histoire plaisante. « La fille Mundbecken aux grands yeux, celle qui a dansé avec lui au Stern, et qui lui a fait tant de compliments, et qui finalement est partie au cloître à Loretto [couvent près de Salzbourg], est maintenant revenue à la maison paternelle. Elle a entendu dire qu'il allait quitter Salzbourg. Elle a dû penser l'y trouver encore et le retenir. Wolfgang aura donc la bonté de rembourser au père tous les frais qu'il a faits pour sa somptueuse entrée au couvent! » Wolfgang répond :

Pour la fille des Mundbecken, je n'ai rien à objecter. J'avais prévu cela depuis longtemps. C'est même la raison qui m'a rendu si dur le départ et pour laquelle j'hésitais à me mettre en route! J'espère que l'histoire ne fait pas le tour de tout Salzbourg. Je prie instamment papa de l'étouffer aussi longtemps que possible ; au nom de Dieu, remboursez vous-même de ma part tous les frais engagés par son père pour sa magnifique entrée au couvent, jusqu'à ce que je sois de retour à Salzbourg, et rende cette pauvre demoiselle, le plus naturellement du monde et sans sorcellerie aucune (comme le Père Gassner dans son couvent), d'abord malade, puis ensuite de nouveau en bonne santé, et qu'ainsi je la ramène tout à fait à la vie cloîtrée.

Mozart, 25 octobre 1777

Jean et Brigitte Massin, *Wolfgang Amadeus Mozart*, première partie «Biographie», Fayard, 1970, p. 172.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Mozart à sa femme
Date: Fri, 30 Nov 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Mozart et ses proches

Mozart à sa femme - Bagatelle

En avril 1789, Mozart est à Prague, puis Dresde. Il écrit à plusieurs reprises à Constance, sa femme, restée à Vienne, mais elle lui répond peu. Le 16 avril, après avoir enfin reçu une lettre il lui écrira de prendre garde « à ton honneur et au mien. » Dans cette lettre du 13, sans nouvelles, il est plus insouciant.

De Dresde, 13 avril [1789]

Très chère petite femme,

Que n'ai-je déjà une lettre de toi ! Si je voulais te raconter tout ce que j'imagine de faire avec ton cher portrait, tu rirais souvent , bien sûr ! Par exemple, quand je le tire de sa prison, je lui dis : « Dieu te bénisse, Stanzerl ! – Dieu te bénisse, friponne [*Spitzbub*]. – Griffe en boule [*Krallerballer*]. – Nez pointu [*Spitsignas*] – Bagatelle – *Schluck und Druck !* – Et quand je le fais rentrer, je le glisse, peu à peu, en disant tout le temps Nu ! Nu ! nu ! nu ! mais avec l'autorité particulière qu'exige ce mot qui dit tant de choses. Et au dernier, vite : « Bonne nuit, petite souris ! dors bien ! » Ah ! je crois que j'ai écrit là quelque chose de bien sot (pour le monde du moins), mais pour nous qui nous aimons si tendrement, ce n'est pas si sot ! C'est aujourd'hui le sixième jour que je suis loin de toi, et, par Dieu ! il me semble qu'il y a déjà un an.

Mozart

Jean et Brigitte Massin, *Wolfgang Amadeus Mozart*, première partie «Biographie», Fayard, 1970, p. 494.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Nicolas Machiavel à Francesco Guicciardini**
Date: Mon, 3 Dec 2001 04:00:09 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : savoir justifier ses idées

Lettre de Nicolas Machiavel à Francesco Guicciardini - L'avocat du diable

A sa manière toujours plaisante, comme en témoigne le début de la lettre, Machiavel se fait ici l'avocat du diable. Seul moyen, à ses yeux, de prêcher le bien et de ramener ses concitoyens à la raison.

[Décembre 1521]
Magnifice vir, major observandissime,

J'étais sur le trône quand est arrivé votre messager. Je pensais justement aux extravagances du monde et j'étais tout occupé à imaginer un prédicateur à ma façon pour Florence : tel qu'il me plaît à moi, car je veux être têtu en cela comme dans mes autres opinions. Comme je n'ai jamais manqué à mon devoir envers la République, là où j'ai pu lui être utile, sinon en actions du moins en paroles, sinon en paroles du moins en signes, je n'entends pas davantage lui manquer en ce domaine. Il est vrai que je suis opposé, comme en bien d'autres affaires, à l'opinion de mes concitoyens : ils voudraient un prédicateur qui leur apprenne le chemin du paradis, et moi je voudrais en trouver un qui leur apprenne celui du diable. Ils voudraient ensuite que ce soit un homme sage, intègre et loyal, et moi j'en voudrais trouver un plus fou que Ponzo (1), plus malin que Savonarole, plus hypocrite que frate Alberto (2). Car ce me semblerait une belle affaire, digne de l'excellence de notre époque, que d'expérimenter en un seul moine ce que nous avons expérimenté en plusieurs. Je crois que ce serait la vraie manière d'aller au paradis que d'apprendre le chemin de l'enfer, pour l'éviter. Voyant aussi quel est le crédit d'une crapule qui se cache sous le manteau de la religion, on peut aisément conjecturer quel serait celui d'un homme de bien qui suivrait la vérité et non la dissimulation, en marchant sur les traces de Saint François. Mon idée me semblant bonne, j'ai projeté de choisir Rovaio, pensant que, s'il est pareil à ses frères et à ses soeurs, il fera l'affaire. Je serais heureux que vous me disiez dans une autre lettre votre opinion à ce sujet. [...]

Machiavel, "Lettres familières" in *Œuvre*, traduites de l'italien, présentées et annotées par Christian Bec, éd. Robert Laffont, 1996, p. 1253-1254.

(1) Domenico da Ponzo fidèle admirateur de Savonarole, devenu ensuite un de ses ennemis.

(2) Peut-être une allusion au Décaméron (IV, 2), à moins qu'il ne s'agisse d'Alberto da Orvieto, envoyé en 1496 à Florence par Alexandre VI, et qui lui conseilla d'appeler Savonarole à Rome pour l'y faire emprisonner.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Nicolas Boileau à Brossette**
Date: Tue, 4 Dec 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : savoir justifier ses idées

Lettre de Nicolas Boileau à Brossette - Pas digne de moi

Boileau avait autorisé Claude Brossette, jeune avocat de Lyon rencontré à Paris, en 1699, à entreprendre une édition commentée de ses œuvres, qui parut en 1716, après la mort de l'auteur. Esprit caustique s'il en fût, Boileau ne souhaite pas dans cette lettre admettre la paternité d'œuvres satiriques, qui lui ont valu de ne pas figurer sur la liste des hommes de lettres « gratifiés » par le gouvernement de Colbert. Il s'insurge donc, mais surtout pour la forme, car la dénégation lui permet de renouveler sa satire, ici à l'égard de Corneille.

A Paris 10 décembre 1701,

Je pourrais, Monsieur, vous alléguer d'assez bonnes excuses du long temps que j'ai été sans vous écrire et vous dire que j'ai eu durant ce temps là affaires, procès et maladies. Mais je suis si sûr de mon pardon, que je ne crois pas même nécessaire de vous le demander. Ainsi pour répondre à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je vous dirai que je l'ay reçue avec les deux Ouvrages qui y étaient enfermés. J'ai aussitôt examiné ces deux Ouvrages et je vous avoue que j'en ay été très peu satisfait. Celui qui porte pour, titre *L'Esprit des Cours* (1) , vient d'un Auteur qui a selon moi, plus de malin vouloir que d'esprit et qui parle souvent de ce qu'il ne sait point. C'est un mauvais imitateur du «Gazetier de Hollande» et qui croit que c'est bien parler que de parler mal de toutes choses. A l'égard du *Chapelain decoëffé* (2) c'est une pièce où je vous confesse que Mr Racine et moi avons eu quelque part mais nous n'y avons jamais travaillé qu'à table le verre à la main. Il n'a pas été à proprement fait *currente calamo* mais *currente lagena* et nous n'en avons jamais écrit un seul mot. Il n'était point comme celui que vous m'avez envoyé qui a été vraisemblablement composé après coup par des gens qui avaient retenu quelques unes de nos pensées mais qui y ont mêlé des bassesses insupportables. Je n'y ai reconnu de moi que ce trait

Mille et mille papiers dont ta table est couverte
Semblent porter escrit le destin de ma perte

et celui ci

En cet affront La Serre est le Tondeur Et le tondu père de la Pucelle.

Celui qui avait le plus de part à cette pièce c'était Furetière et c'est de lui

0! Perruque ma mie!
N'as tu donc tant vécu que pour cette infamie (3)

Voilà, Monsieur, toutes les lumières que je vous puis donner sur cet ouvrage qui n' est ni de moi ni digne de moi. Je vous prie donc de bien détromper ceux qui me l'attribuent et je vous le renvoie par cet ordinaire. [...]

Votre très humble et très obéissant serviteur

DESPREAUX (4)

Boileau, in *Œuvres complètes*, lettres à Brossette, La Pléiade, éditions Gallimard, pp. 660-661.

(1) *L'Esprit des cours de l'Europe*, gazette publiée en Hollande par Nicolas Gueudeville. Dans une lettre du 20 décembre, Brossette donne à Boileau des renseignements sur Gueudeville et ajoute : "Il a beaucoup d'esprit".
(2) Le *Chapelain Décoiffé* avait paru en 1694 dans le Menagiana et l'éditeur hollandais Henri Schelte venait de le publier cette année 1701 à Amsterdam au nombre des œuvres de Boileau. Plus spécifiquement, Chapelain était un piètre versificateur de l'époque, que Boileau tournait sans ménagement en ridicule.
(3) On reconnaîtra sans peine dans les vers cités, les vers du Cid qu'ils parodient.
(4) Autre nom de Boileau qu'on appelait aussi, à ses débuts, le cadet Boileau, pour le distinguer de ses frères, Jérôme et Gilles qui, comme lui, avaient l'esprit caustique.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de Jean-Jacques Rousseau à M. Grimm
Date: Wed, 5 Dec 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : savoir justifier ses idées

Lettre de Jean-Jacques Rousseau à M. Grimm - Gardez la tête libre

Nous publions ici la fin d'un long commentaire de Rousseau sur les remarques de Melchior Grimm (1) ajoutées à sa lettre sur Omphale, un texte critique sur la musique comparant, entre autres le récitatif italien et le récitatif français... Jean-Jacques Rousseau, après avoir à son tour discuté les positions de Grimm, l'avoir taxé de partialité, l'invite pour finir à la prudence et à la modération dans la louange et le maniement des idées critiques.

[1752]
Je vous félicite, Monsieur, de votre nouvelle gloire...

J'approuve votre goût pour tout ce qui porte l'empreinte du génie; mais si vous en croyez l'avis d'un homme sincère et qui a quelque expérience ; pour l'homme des arts et la pureté de vos plaisirs, tenez-vous-en à l'admiration des ouvrages et ne désirez jamais en connaître les Auteurs. Vous vivrez dans des sociétés où vous ne trouverez que cabales et enthousiastes, et où tous les membres savent déjà très décidément s'ils trouveront bons ou mauvais des ouvrages qui sont encore à faire : garantissez-vous de tout ce vil fanatisme comme d'un vice fatal au jugement capable même de souiller le cœur à la longue. Que votre esprit reste toujours aussi libre que votre âme ; souvenez-vous des justes railleries de Platon sur cet Acteur que les vers d'un seul Poète mettaient hors de lui, et qui n'était que glace à la lecture de tous les autres ; et sachez qu'il n'y a point d'homme au monde, quelque génie qu'il puisse avoir, qui soit en droit d'asservir votre raison ; pas même M. de Voltaire, le maître dans l'art d'écrire de tous les hommes vivants. En un mot ; je veux vous voir parcourant la Henriade, quand le coeur vous palpitera et que vous vous sentirez touché, transporté d'admiration, oser vous écrier en versant larmes. Non, grand homme, vous n'êtes point encore le rival d'Homère (2).

Pardonnez-moi, Monsieur, un zèle peut-être indiscret, mais dicté par l'estime que ceux de vos écrits que j'ai vus m'ont inspiré pour vous. Le Public les a jugés et applaudis, et y a reconnu avec plaisir l'homme d'esprit et de goût ; quant à moi j'ai cru, avec beaucoup plus de plaisir encore, y reconnaître le vrai Philosophe et l'ami des hommes. Continuez donc d'aimer et de cultiver des talents qui vous sont chers et dont vous faites un bon usage. Mais n'oubliez pas pourtant de jeter de temps en temps sur tout cela le coup d'oeil du sage, et de rire quelquefois de tous ces jeux d'enfants.

je suis, etc.

Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à Grimm* (au sujet des remarques ajoutées à sa lettre sur Omphale) in O.C. Tome V, Pléiade, éditions Gallimard, 1995, pp.261-274.

(1) Melchior Grimm, ami de Diderot, auteur d'une Correspondance littéraire pour l'Europe.
(2) Rousseau commence sa lettre ainsi : "Vous voilà en possession d'un honneur qu'Homère et Platon n'ont eu que longtemps après leur mort et dont Boileau seul

avait joui de son vivant parmi nous: vous avez un Commentateur."

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Tristan Tzara à Jacques Rivière**
Date: Thu, 6 Dec 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : savoir justifier ses idées

Lettre de Tristan Tzara à Jacques Rivière - Besoin de complications

Cette Lettre ouverte à Jacques Rivière est une manière de manifeste pour Tristan Tzara, fondateur du mouvement Dada, contre ceux en qui il voit des tenants du classicisme et du conservatisme littéraire. Jacques Rivière, secrétaire de la NRF, est une cible parfaite pour celui qu'Henri Béhar appelait l'Homo poeticus qui faisait naître la poésie de sa décomposition.

[1919] (1)

On n'écrit plus aujourd'hui avec la race, mais avec le sang (quelle banalité!). Ce que pour l'autre littérature était le caractéristique, est aujourd'hui le tempérament. C'est à peu près égal si l'on écrit un poème en siamois ou si l'on danse sur une locomotive. Ce n'est que naturel pour les vieux de ne pas s'apercevoir qu'un type d'hommes nouveaux se crée un peu partout. Avec d'insignifiantes variations de race, l'intensité est, je crois, partout la même, et si l'on trouve un caractère commun à ceux qui font la littérature d'aujourd'hui, ce sera celui de l'antipsychologie.

Si on écrit, ce n'est qu'un refuge : de tout "point de vue". Je n'écris pas par métier et je n'ai pas d'ambitions littéraires. Je serais devenu un aventurier de grande allure, aux gestes fins, si j'avais eu la force physique et la résistance nerveuse de réaliser ce seul exploit : ne pas m'ennuyer. On écrit aussi parce qu'il n'y a pas assez d'hommes nouveaux, par habitude, on publie pour chercher des hommes, et pour avoir une occupation (cela même, c'est très bête). Il y aurait une solution : se résigner; tout simplement : ne rien faire. Mais il faut avoir une énorme énergie. Et on a un besoin presque hygiénique de complications.

Tristan Tzara, *Oeuvres Complètes*, Tome 1, 1912-1924, éditions Flammarion, 1975, pp. 409-410.

(1) Publiée en décembre 1919 dans Littérature, pp. 2-4.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] de René Daumal à Roger Lecomte
Date: Fri, 7 Dec 2001 04:00:10 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : savoir justifier ses idées

Lettre de René Daumal à Roger Lecomte - Un moyen de me ressaisir

René Daumal, comme Roger Lecomte, font partie avec Robert Meyrat et Roger Vailland d'un cercle littéraire fermé transformé en société initiatique, le simplisme qui deviendra ensuite, avec l'arrivée de Maurice Henry, Sima... Le Grand Jeu. A l'époque de cette lettre, le jeune Daumal et ses amis n'en sont pas encore à tout remettre en question à chaque instant, au nom du seul acte créateur qu'est la négation. Ils viennent de découvrir, sur la base d'une métaphysique expérimentale « l'identité de l'existence et de la non-existence du fini dans l'infini. » Ebloui par cette découverte, Daumal passera sa vie à la vérifier.

[Paris,] 3' 1/4 Porte Dauphine 15 novembre 1927]

Roger,
Je ne sais jamais dans quelle mesure j'exagère mes tourments. Cette pensée souvent me fait rire de moi. Mais alors le tourment devient bien plus réel, dès que j'en doute. J'ai déjà dit que la dernière ruse du démon, c'était de faire douter de son existence. Par exemple je me demande si cet accablement, hier soir, n'était pas la réunion d'une foule de petits désagréments matériels (mal de tête, train à prendre, Pierre à gifler, etc.) 2 ou si ces infimes agacements n'étaient rassemblés par moi que pour servir de prétexte à une tristesse première. C'est encore le besoin de tenir quelque chose d'indubitable qui me fait écrire. Se demander: suis-je malheureux?, c'est comme demander à un ami: à quoi penses-tu ? On ne peut jamais répondre. J'écris, j'écris, et il n'y a rien à penser de ce que j'écris. Mais la réalité, c'est que j'écris. Le miraculeux, c'est qu'en donnant corps à un démon on le supprime: ce n'est plus qu'un objet, et un objet n'est dangereux que pour mon corps.

Il faut que j'écrive, non pas pour que l'on croie à ce que je dis, mais pour mourir un peu au monde en y jetant ces fantômes; pour en finir avec toutes ces lâches complaisances, et ce souci de souffrir pour me prouver mon existence.

J'ai eu le courage de dormir comme une brute, et une voix m'a dit distinctement comme je m'endormais: «C'est parce qu'on m'a dit, n'est-ce pas, ne vous rassurez pas, ne vous rassurez pas, ne vous rassurez pas, ne vous rassurez pas.» Cela m'a paru un ordre de m'ouvrir à tout, et après l'éveil inévitable et le frisson de la grande peur, j'ai dormi.

Je me suis éveillé souriant et à mon père qui m'avait éveillé j'ai tenu un long discours sur le puritanisme. Je suis seulement un peu fatigué ce matin et la tête un peu lourde. Ce n'est rien. J'ai ce courage qui semble une lâcheté du sourire qui délie et de l'oubli. Je te dis que ce n'est rien.

Si je ne t'ai pas vu aujourd'hui, Roger, comme je veux travailler, je ne te verrai que demain lundi, après-midi, chez François, rue Pétrarque, où je serai dès 4 h. moins le quart.

Amitiés à L. P. Q.
À toi les bras ouverts
Nathaniel (1)

P.S. C'est drôle, tout ça, ou c'est vide? Mais je te dis que C'est un moyen de me ressaisir.

René Daumal, *Correspondance I*, 1915-1928, Cahiers de la NRF, Gallimard, pp. 213-214.

(1) Dans cette société, chacun a un nom ; Lecomte est Jarl ou Coco de Colchyde, Daumal est Nathaniel.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Nicolas Machiavel à Luigi Guicciardini**
Date: Mon, 10 Dec 2001 04:00:08 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : choquantes ou émouvantes, cinq lettres étonnantes

Lettre de Nicolas Machiavel à Luigi Guicciardini - Zut alors !

Dans cette lettre où il introduit par cette interjection le récit d'une mésaventure aussi horrible qu'inconvenante, Machiavel adopte le ton du moraliste : « Voyez comment dans une même affaire la fortune donne aux hommes différents résultats. Vous, après que vous avez baisé la vôtre, vous avez envie de le refaire et en voulez une autre. Quant à moi, arrivé ici depuis quelques jours, n'y voyant plus tant j'étais en manque, j'ai trouvé une vieille qui lavait mes chemises et habite dans une maison plus qu'à demi enterrée, où la lumière n'entre que par la porte. Comme je passais par là un jour, elle me pria d'entrer un instant chez elle… » Veut-il ménager ses effets comiques ou signaler l'invraisemblance de l'histoire ?

J'entrai et vis à la lueur une femme avec une serviette sur la tête et le visage, qui faisait la mijaurée et était blottie dans un coin. La vieille garce me prit par la main et me dit en me conduisant vers elle : « Voici la chemise que je veux vous vendre, mais essayez-la d'abord, puis vous la paierez. » Timide comme je suis, je fus tout effrayé. Pourtant, resté seul avec elle dans le noir (car la vieille était sortie aussitôt et avait fermé la porte), pour abréger, je la baisai une fois. Bien que je lui aie trouvé les cuisses molles, le con humide et l'haleine empestée, mon envie était si forte que j'y parvins. L'affaire finie, désireux de voir la marchandise, je pris un tison et allumai une lampe placée sur la cheminée. Dès que la lumière fut allumée, la lampe manqua de m'échapper. Hélas ! Je faillis tomber raide par terre, tant cette femme était laide. On lui voyait d'abord une touffe de cheveux entre le blanc et le noir, c'est-à-dire grisonnants. Bien que le sommet de son crâne eût été chauve, et que sa calvitie laissât voir quelques poux qui s'y promenaient, néanmoins ses rares cheveux descendaient jusqu'à ses sourcils. Au centre de sa figure petite et ridée, elle avait une cicatrice qui laissait croire qu'elle avait été marquée au fer au pilori du marché. Au bout de ses sourcils pendait un bouquet de poils pleins de lentes, Elle avait un oeil plus haut que l'autre et tous les deux chassieux et couverts de cils pelés. Son nez était relevé en l'air ; l'une de ses narines était coupée et les deux pleines de morve. Sa bouche ressemblait à celle de Laurent de Médicis, mais était tordue d'un côté, et il en sortait un peu de bave qu'elle ne pouvait retenir, faute de dents. Sur sa lèvre supérieure, elle avait une moustache longue et rare. Son menton était long, pointu et tordu et il y pendait un fanon qui descendait jusqu'à son cou. Comme j'étais stupéfait et égaré à la vue de ce monstre, elle s'en aperçut et voulut me dire : « Qu'avez-vous messire ? » Mais elle ne put le dire, car elle était bègue. Dès qu'elle ouvrit la bouche, il en sortit une haleine si puante que mes yeux et mon nez - les deux ouvertures de nos sens les plus délicats - en subirent un tel choc que mon estomac, ne pouvant le supporter, fut si ému que je lui vomis dessus. L'ayant payée de la monnaie qu'elle méritait, je m'enfuis. Où que j'aille et tant que je serai en Lombardie, je ne crois pas que me reviendra l'envie de baiser. Remerciez donc Dieu de l'espoir que vous avez d'éprouver encore ce plaisir, tandis que je le remercie de ne pas avoir à craindre un jour un pareil déplaisir.

Je crois qu'il me restera de cette promenade un peu d'argent et je voudrais faire quelques petites affaires à mon retour à Florence. J'ai projeté de monter un

poulailler. Il me faut trouver un commis pour le tenir. Je sais que Piero di Martino en est capable. Je voudrais savoir si la chose l'intéresse et que vous me le disiez. S'il ne veut pas, j'en chercherai un autre.

Giovanni vous donnera des nouvelles d'ici. Saluez Jacopo de ma part et recommandez-moi à lui, sans oublier Marco.

A Vérone le 8 décembre 1509
J'attends la réponse de Gualtieri à mon histoire.

Nicolas MACHIAVEL

Machiavel, Lettres familières in *Œuvre*, traduites de l'italien, présentées et annotées par Christian Bec, éd. Robert Laffont, 1996, pp.1230-31.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] d'Ulrich Zasius à Erasme**
Date: Tue, 11 Dec 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : choquantes ou émouvantes, cinq lettres étonnantes

Lettre d'Ulrich Zasius à Erasme - Dédicace au maître et à l'ami

L'érudition et la sagesse d'Erasme lui donnèrent un éclat, une lumière admirable aux yeux de ses contemporains tous imprégnés d'humanisme et fervents croyants. Il était le héraut de ses plus illustres confrères et compagnons d'esprit, tel Zasius, jurisconsulte brillant et conseiller de l'empereur, qui lui dédia un ouvrage au titre inconnu, mais à la teneur qu'il qualifie lui-même de « rustique ».

Fribourg, le 7 septembre 1514

Je me recommande ! (1) Déjà je me considérais comme ayant dépouillé toute pudeur, mon grand Rotterdamien, à la perspective de t'écrire des choses certainement médiocres ; mais il y avait un obstacle majeur : le prestige de ta sublime érudition, prestige qui était, à mes yeux, l'objet d'un tel respect que je n'osais pas. Quoi ! Moi qui ne suis initié à aucune doctrine respectable, comment irais-je profaner par quelque témérité tes inabordables secrets ? Mais le conseil persuasif de Boniface (2), un excellent jeune homme qui ne cesse de vanter ta remarquable gentillesse, m'a donné un surplus d'assurance pour te dédier les textes rustiques que voici ; la seule chose que je te demande, c'est de me compter, non pas sans doute au nombre de tes protégés – car je ne m'estime pas digne de cet honneur – mais plutôt parmi la basse domesticité. Je serai à ton service pour les courses, pour la maison, pour le pavé, pour les brosses, pour les balais, et je n'aurai de dégoût pour aucun déchet si on me donnait à nettoyer la cour.

Porte-toi bien, parure du monde – je ne dirai pas parure du monde allemand – mais gloire de tous les vivants. Moi, dans le droit civil dont je fais profession, je confectionne des sortes de ravaudages pour en arriver à des significations exactes, à la place des significations ordinaires des autres, ravaudages dans lesquels tu es célébré par moi (3), comme un dieu parmi les mortels. Encore une fois, porte-toi bien !

Fribourg, le 7 septembre 1514.

Ton Ulrich Zasius,
docteur et professeur ordinaire en droit,
à l'Université de Fribourg.

Erasme, *Correspondance d'Erasme*, vol. II (1514-1517), traduction du latin par Aloïs Gerlo et Paul Foriers, éd. University Press Bruxelles, 1974, p. 16.

(1) Manière de se présenter fréquente chez Zasius. Il faut la prendre dans son sens juridique : se mettre sous la tutelle de quelqu'un.
(2) Boniface Amerbach.
(3) On ne trouve pas d'allusions à Erasme dans les *Intellectus* de Zasius, mais

Erasme est mentionné dans l'Oratio *de laudibus legum*, discours ouvrant l'année académique (peut-être celle de 1514).

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] de Léopold Mozart à Jacob Lotter**
Date: Wed, 12 Dec 2001 04:00:06 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : choquantes ou émouvantes, cinq lettres étonnantes

Lettre de Léopold Mozart à Jacob Lotter - Gottlieb

Quelques jours après la naissance du septième enfant de Léopold Mozart et d'Anna Maria Pertl., son père écrit à un ami, éditeur à Augsbourg, pour lui annoncer la nouvelle...

Je vous annonce que le 27 janvier, à huit heures du soir, ma femme a heureusement accouché d'un garçon. Mais il a fallu lui enlever le placenta. Ella a par la suite été extrêmement faible. Maintenant, Dieu merci, la mère et l'enfant se portent bien. Elle vous fait ses compliments pour eux deux. L'enfant s'appelle Johannes-Chrysostomus-Wolgang-Gottlieb (1).

Léopold Mozart, 9 février 1756

Jean et Brigitte Massin, *Wolfgang Amadeus Mozart*, Fayard, 1970, p. 3.

(1) Lors de son baptême, le bébé a reçu pour dernier prénom «Theophilus». Gottlieb en est l'équivalent allemand.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: **[FloriLettres] d'Albert Einstein à Jean Perrin**
Date: Mon, 17 Dec 2001 04:00:07 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Portrait d'Einstein en cinq lettres

Lettre d'Albert Einstein à Jean Perrin - La solidarité et l'entraide entre confrères

Jean Perrin (1870-1942), physicien et chimiste, montra en 1895 que les rayons cathodiques étaient formés d'électrons. Ses travaux se situent à la charnière de la Physique et de la Chimie. Exilé aux Etats-Unis pendant la seconde guerre mondiale, il mourut à New York mais fut inhumé au Panthéon aux côtés de Paul Langevin. Einstein envoie ici une lettre au confrère, mais aussi à l'ami français pour lui demander un service.

5 novembre 1919

Cher Perrin (1)

J'ai reçu vos separatas (2) et je vous remercie cordialement. Votre opinion de l'importance primaire de la radiation pour toutes les réactions chimiques me semble encore douteuse, même s'il était sûr (ce qui n'est pas le cas), que les réactions du type 1 - I + I soient du premier ordre. Il serait possible, par exemple, que les molécules J2 [sic] dont l'énergie intérieure surpasse une certaine limite se décomposeraient conformément aux corps radioactifs.

Encore une prière.

Un des parents /d'un/de mes cousins - géologue - se trouve comme prisonnier de guerre en France. Sa mère (veuve) ayant perdu à la guerre son autre fils, est en la plus grande peine de son seul fils, parce qu'il avait essayé de s'enfuir plusieurs fois. Elle tremble à la pensée que l'homme - par ses essais de fuite d'autre fois dans une situation très difficile - pourrait essayer à fuir de nouvau et être fusillé. Est?ce que ce n'était pas possible de faire quelque chose en faveur de ce jeune savant ?

L'adresse : Pionier August Moos Comp. de p. d. g. nr. 913 Charleville (Ardennes)
Avec beaucoup d'amitiés pour vous, M. Langevin et Mme Curie

tout le vôtre
A.E.

Albert Einstein, Œuvres choisies, sous la direction de Françoise Balibar, Tome 4, Correspondances françaises, lettres choisies et présentées par Michel Biezunski, Collection Sources du savoir, Seuil/CNRS, 1989, p. 254.

(1) L'orthographe est celle de la lettre d'Einstein.
(2) Il s'agit des travaux mentionnés dans la lettre de Perrin du 28 août 1919 (même édition, pp. 252-3) c'est-à-dire "Matière et lumière: essai de synthèse de la mécanique chimique", article dans lequel Perrin énonce l'hypothèse de la radiation pour interpréter l'énergie d'activation.

Objet: **[FloriLettres] d'Albert Einstein à Bohr**
Date: Tue, 18 Dec 2001 04:00:05 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Portrait d'Einstein en cinq lettres

Lettre d'Albert Einstein à Bohr - Le Prix Nobel, voyageur enthousiaste

Einstein est en route vers l'Europe, de retour du Japon. Il a reçu en 1922 le prix Nobel de Physique de l'année 1921 (qui n'avait pas été attribué cette année-là) et le physicien danois Niels Bohr, par la même décision, la même année, a reçu celui de l'année 1922. La complicité entre les deux grands scientifiques n'en est que plus forte. D'où la liberté, le naturel de cette lettre.

Nippon Yusen Kaiska *SS Haruna Maru* (1)
Près de Singapour, 10 janvier 1923.

Mon cher, mon très cher Bohr,

J'ai reçu votre aimable lettre juste avant mon départ pour le Japon. Je peux dire sans exagérer qu'elle ne m'a pas fait moins plaisir que le prix Nobel. J'ai trouvé particulièrement charmante votre crainte de recevoir le prix avant moi : c'est du Bohr tout craché. Vos dernières recherches sur l'atome (2) m'ont accompagné dans mon voyage et ont encore accru l'amour que je porte à votre esprit. Je crois avoir enfin compris le rapport entre électricité et gravitation. Eddington (3) est allé plus près de la solution que Weyl (4).

Le voyage est magnifique. Le Japon et les Japonais me ravissent, et je suis sûr que vous seriez comme moi. En outre, un voyage à travers l'océan offre une existence magnifique pour qui aime ruminer - c'est comme un cloître. S'y ajoute l'épouvantable chaleur à proximité de l'équateur. Une eau chaude tombe paresseusement du ciel, répandant le calme d'une pénombre végétale - cette courte lettre en témoigne.

Je vous salue bien cordialement. Au plaisir de vous revoir, au plus tard à Stockholm.

Avec toute mon admiration,

votre A. Einstein.

Albert Einstein, *Œuvres choisies*, sous la direction de Françoise Balibar, Tome 1, Quanta, lettres choisies et présentées par Françoise Balibar, Olivier Darrigol et Bruno Jech, Collection Sources du savoir, Seuil/CNRS, 1989, p. 161.

(1) L'éditeur indique qu'il faut probablement lire *SS Haru no Maru*.
(2) Bohr avait réussi à donner un schéma séduisant de consruction des atomes.
(3) Arthur Stanley ~ Eddington (1882-1944), astronome et physicien anglais, philosophe et poète, spécialiste de relativité et organisateur en 1919 de l'expédition de Principe (Guinée espagnole) au cours de laquelle une des prédictions de la théorie de la relativité générale (déviation de la lumière à son passage au voisinage de la masse du Soleil) fut confirmée.
(4) Hermann Weyl (1882-1955). Allusion aux problèmes liés à la théorie du champ

unifié.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

Objet: [FloriLettres] d'Albert Einstein à Marie Curie
Date: Wed, 19 Dec 2001 04:00:09 +0100 (CET)
De: "FloriLettres" <florilettres@irepp.com>
Répondre-A: florilettres@listes.florilettres.com
A: florilettres@florilettres.com

FloriLettre du jour :

Thème de la semaine : Portrait d'Einstein en cinq lettres

Lettre d'Albert Einstein à Marie Curie - Une sœur obstinée

Einstein, après un vibrant hommage à la grande scientifique, « pleine de bonté et d'obstination », justifie ses positions politiques récentes, comme sa démission de la SDN (Société des Nations). Cette lettre de 1923 dans laquelle il déplore les préventions à l'égard des allemands, témoigne du souci d'indépendance et de non alignement politique d'Einstein et de son amertume devant « le spectacle des hommes ».

25 décembre 1923 (1)

Madame,

Ne trouvez-vous pas singulier que je vous écrive à l'occasion d'un événement anecdotique (2) ? Ce n'est en fait qu'un prétexte, j'en ressentais depuis longtemps le besoin. C'est pour moi une joie de saluer une personne qui a réalisé une oeuvre aussi féconde, à qui il a été donné de faire une récolte aussi abondante. Pleine de bonté et d'obstination à la fois, c'est ainsi que je vous aime, et je me réjouis qu'il m'ait été permis, aux jours tranquilles où nous nous fréquentions, d'entrevoir la profondeur de votre esprit où tout s'élabore dans le secret.

Je sais que vous m'en avez voulu à juste titre lorsque j'ai démissionné de la Commission de la SDN avec des commentaires amers, alors qu' une année à peine auparavant, je vous avais conseillé de participer aux travaux de cette commission. Ma conduite ne s'explique ni par des motifs vils, ni par une quelconque faiblesse à l'égard de l'Allemagne, mais repose vraiment sur la conviction que la SDN (non pas la commission dont je devais faire partie) a été, sous le manteau de l'objectivité, un instrument docile de la politique de puissance. Je souhaitais donc ne rien avoir à faire avec la SDN. Je pensais aussi qu'exprimer ainsi ouvertement mon opinion ne pouvait pas nuire à la cause. Peut-être n'était-ce pas exact, mais cela correspondait à ma conviction.

J'ai demandé en outre à ne pas être invité à Bruxelles. Ce n'est pas que l'aversion des Belges et des Français à rencontrer des Allemands me soit psychologiquement incompréhensible. Mais par le seul fait de ma présence en des lieux où les savants allemands sont exclus par principe, uniquement pour leur nationalité, je donnerais indirectement mon accord à une telle mesure. Or cela ne correspond absolument pas à mes convictions. N'est-il pas indigne de voir des hommes cultivés se traiter entre eux selon de tels critères, à l'instar de la populace hypnotisée par les manipulations de masse ? Mais si c'est à cela que ressemble vraiment le monde, d'un côté aussi bien que de l'autre, alors je préfère rester tranquillement dans mon coin plutôt que de sortir et être dépité par le spectacle des hommes. Ne croyez pas que je considère les gens d'ici comme meilleurs ni que je me méprenne sur les autres - cela s'accorderait très mal avec la théorie de la relativité...

Mais laissons cela maintenant ; je n'oserais pas me montrer aussi bougon si je ne sentais en vous une soeur obstinée qui, dans un coin de son âme, sait comprendre

de tels sentiments, et dont je me suis toujours senti particulièrement proche. Avec mes salutations amicales et mes voeux les meilleurs pour la nouvelle année,

Vôtre

A. E.

(1) Lettre traduite de l'allemand.
(2) C'est le jour anniversaire de la découverte du radium par Marie Curie.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.

(1) Lettre traduite de l'allemand.
(2) Ce grand physicien français (1872-1946) se lia avec Einstein dès qu'il eût pris conscience de la proximité de leurs domaines et centres d'intérêts. Il fut le principal porte-parole des théories d'Einstein en France. Président, après Henri Barbusse, du Comité mondial contre la guerre et le fascisme, il fut arrêté en 1940, incarcéré , réintégré dans ses fonctions en 1944. Il mourut en 1946 et est inhumé au Panthéon à côté de Jean Perrin.
(3) Il s'agit sans doute de Jacques Loeb (1859-1924), biologiste né en Allemagne, qui travailla à Würzburx, Strasbourg, Naples avant de partir pour les Etats-Unis.
(4) Dans une précédente lettre, Langevin demande son avis à Einstein sur l'ordre du jour du Conseil Solvay auquel il a annoncé ne pas pouvoir assister. Le 17 septembre 1935, Langevin convoque Einstein au comité scientifique préparatoire au Conseil Solvay de 1936 - les frais du voyage transatlantique (Einstein réside alors à Princeton) étant pris en charge par la Fondation.
(5) La lettre se poursuit par des réflexions sur la relativité générale.

Un service proposé par la Fondation La Poste. Textes choisis par les éditions L'Inventaire.
Pour vous désinscrire, cliquez ici.